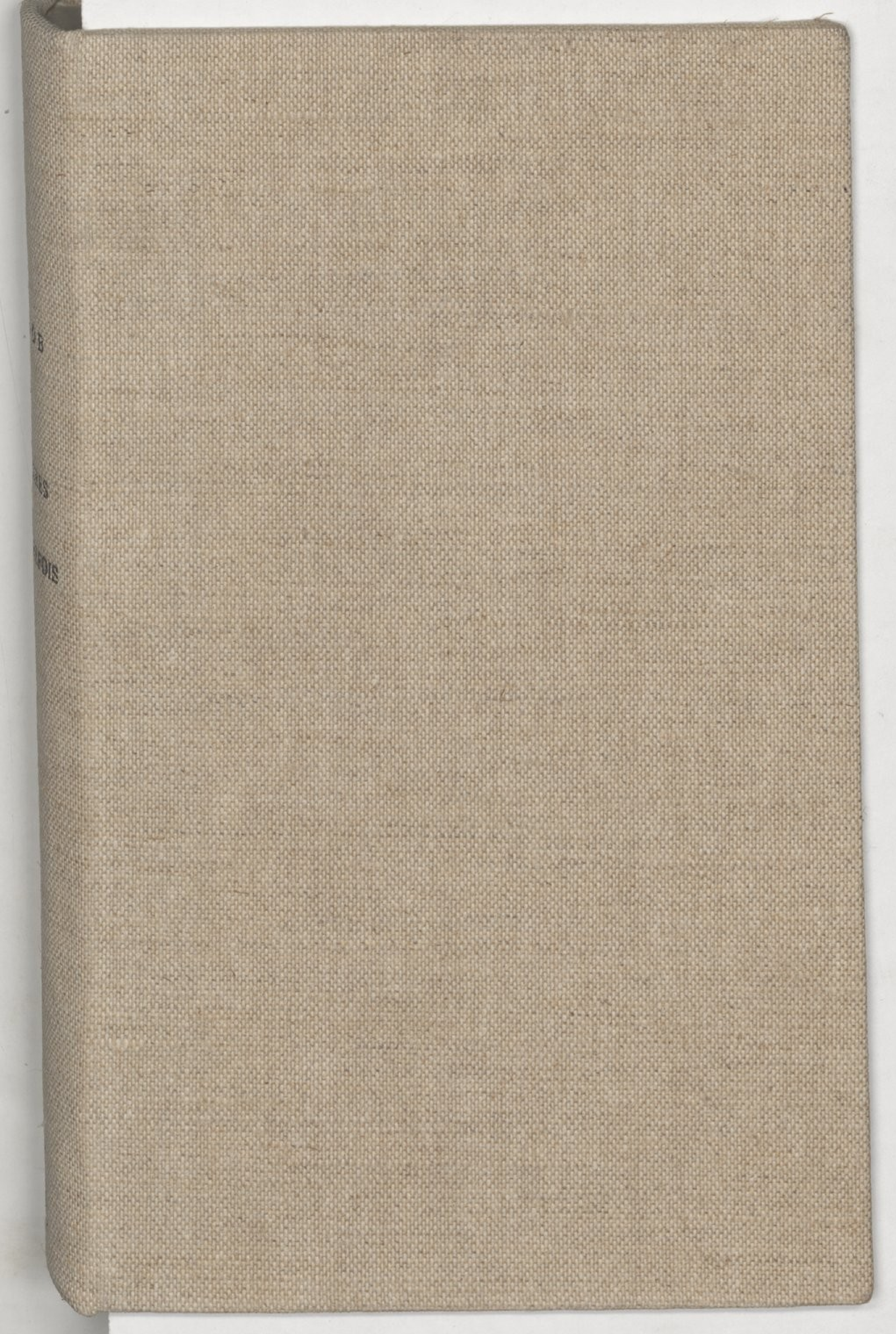
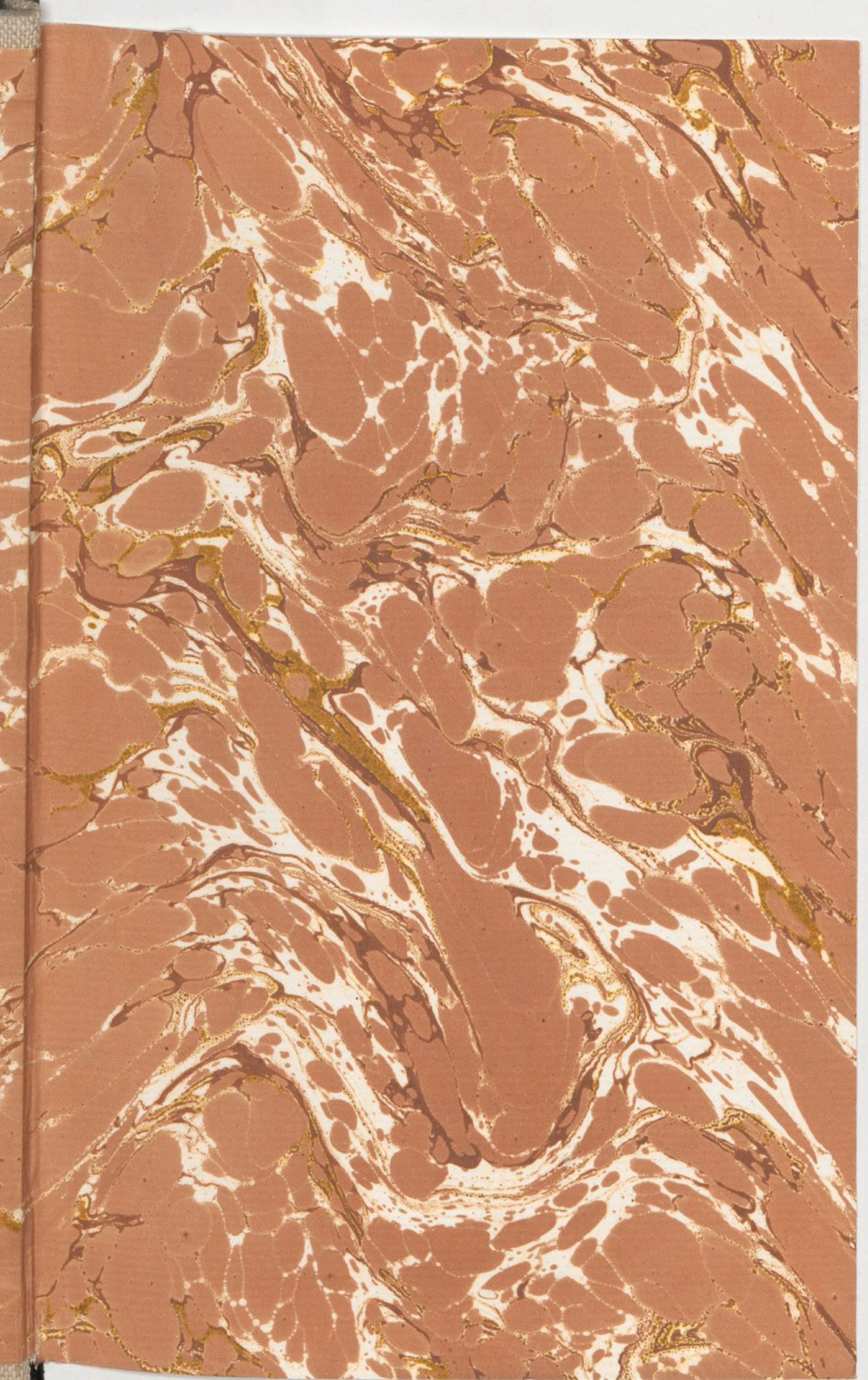
Histoires d'autrefois, racontées par le bibliophile Jacob à ses petits-enfants...







HISTOIRES

D'AUTREFOIS

DU MÊME AUTEUR

AVENTURES D'UN PETIT ORPHELIN

Broché .... 10 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, fers spéciaux 15

CONTES LITTÉRAIRES

Broché.. 10 fr.
Relié, dos chagrin, plats toile, fers spéciaux................. 15

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION
DU BIBLIOPHILE JACOB

HISTOIRES D'AUTREFOIS

RACONTÉES
PAR
LE BIBLIOPHILE JACOB
A SES PETITS-ENFANTS

Illustrées de 8 aquarelles hors texte et de 52 dessins
PAR P. KAUFFMANN





PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1882

peut jamais étouffer complètement, à moins que son cœur soit déjà mort, me conduisit d'abord à remarquer quelle métamorphose s'était opérée en trois années chez ces enfants que j'avais laissés frêles et chétifs, et que je retrouvais robustes et presque formés! A peine les eussé-je reconnus. Quant à moi, je n'avais subi dans mon physique, du moins à l'extérieur, aucune altération notable, car il eût fallu un examen minutieux pour s'apercevoir que ma haute taille s'était inclinée de quelques lignes vers la tombe, et que de nouvelles rides avaient plissé mon visage.

— Mes chers enfants, leur dis-je avec émotion, il me semble que je viens seulement de vieillir de trois années, en vous voyant.

Ils m'entourèrent, me sautèrent au cou, et me répétèrent que j'atteindrais l'âge des anciens patriarches; ils me demandèrent si j'avais conté beaucoup de contes depuis ma convalescence, et, sur ma réponse négative, ils s'informèrent si j'en avais écris beaucoup. Deux marmots, que j'avais bercés, je crois, et qui savaient, par ouï-dire, mes prouesses de conteur, firent la guerre à mes jambes dans l'espoir d'attirer mon attention, et réclamèrent de leur voix la plus glapissante un conte, que les frères aînés leur promirent en mon nom, pour le soir même. Je fus forcé de confirmer cette promesse, afin d'acheter une trêve non moins utile à mes mollets qu'à mes oreilles.

Ma réception par les parents fut presque aussi joyeuse que celle que je venais d'essuyer, en y perdant plusieurs

boutons de mon gilet et un morceau de ma redingote, arrachés dans l'assaut des premiers embrassements. On ne voulut pas me permettre de partir, on me retint à dîner ; les enfants surtout avaient une telle crainte que je leur échappasse, qu'ils eussent souhaité me remettre au collège avec eux. Tous les égards, tous les soins, toutes les prévenances, dont j'avais été l'objet dans ma convalescence, se renouvelèrent avec plus de tumulte et plus de rivalité : car on me croyait le cerveau assez ferme pour supporter le vacarme d'une agitation et d'un babil, que je ne fusse pas parvenu à faire cesser sans attacher la condition d'un conte au silence et au repos qu'on m'accordait. Aussitôt le silence s'établit autour de nous, et je respirai.

— Un conte ? Ce n'est point assez, dit le plus petit de mon auditoire, nous en voulons deux.

— Non pas deux, reprit un autre que l'exigence de son frère rendit plus exigant, mais trois, mais quatre !

— Allons donc ! interrompit le père, mécontent de l'indiscrétion de ses enfants : si l'on vous en croyait, on passerait la nuit à vous conter des histoires ! Cela était bon quand vous étiez encore des enfants ; la complaisance de M. Jacob a même été mise à une épreuve, que je ne souffrirai plus ; ainsi j'enverrai coucher le premier qui réitérera une demande que je trouve inconvenante. Dans le cas où vous auriez envie de vous instruire en vous récréant, vous ne manquez pas de livres qui vous intéresseront.

Cette allocution, prononcée d'un ton sévère, ne diminua pas le désir que les enfants m'avaient manifesté d'une

manière si bruyante ; mais elle leur conseilla d'user d'adresse plutôt que de violence, pour me forcer à prendre la parole : les figures se rembrunirent, les moues s'allongèrent, des larmes roulèrent dans les yeux, des regards suppliants me furent adressés, et deux jolies têtes blondes, penchées, sur mon épaule, s'ébranlèrent en signe de dépit. Il y eut un intervalle d'attente et d'indécision, pendant lequel je consultai d'un coup d'œil les sentiments de l'assemblée. Le père, qui se flatta que sa réprimande collective l'avait délivré de l'ennui d'écouter des contes d'enfants, recommençait à me parler de la culture de ses domaines, du produit de ses bestiaux, de la vente de ses foins et de l'engraissement de ses oies.

— Pardon si je vous interromps, mon ami, lui dis-je ; mais vous restez à Paris, et je vous y verrai assez souvent, pour que nous ayons le loisir de commenter ensemble *la Maison rustique,* d'Olivier de Serres, tandis que ces enfants rentreront au collège dans quinze jours ; et, comme je ne me rencontrerai plus avec eux, je suis bien aise qu'ils se souviennent de moi et de mes contes.

— Bravo ! merci ! monsieur Jacob ! s'écrièrent à la fois les enfants, pénétrés d'une reconnaissance qui allait jusqu'à l'admiration. Que vous êtes bon !

— Oui, vous êtes trop bon ! reprit le père, qui me reprochait de céder toujours aux caprices des enfants. Pourquoi ne lisent-ils pas les livres que je leur ai donnés ?

Alors éclata une espèce de bourrasque contre ces livres, qui appartenaient tous à cette classe innocente d'ou-

vrages niais et maussades, aussi dénués d'invention que de style, dans lesquels on s'efforce de paralyser l'intelligence de l'enfance, en lui refusant les idées vraies et pratiques qui seraient propres à la façonner, de bonne heure, à la connaissance de la vie et à l'expérience du monde. Ces enfants, par un instinct naturel, repoussaient avec mépris ces compositions inoffensives et plates, destinées à réprimer le développement de l'esprit, au lieu de le hâter et de le diriger ; ils n'éprouvaient nulle sympathie pour des puérilités nauséabondes, écrites d'une manière ridicule et prétentieuse ; en un mot, ils rougissaient d'être traités comme de petits savants qu'on endort avec des chansons vides de sens, et qu'on tient éveillés avec les récits les plus simples et les plus insignifiants.

— Nous vous prenons pour juge, monsieur Jacob, dit l'aîné, qui paraissait convaincu de la justesse de ses dédains ; j'ai bientôt treize ans, et je vais entrer en quatrième ; mes deux frères sont en cinquième. Eh bien ! à nos âges, pensez-vous qu'on puisse lire de pareilles bêtises !

— A votre âge, mes enfants, reprit le père, je ne lisais que Cornélius Népos, et les Fables de Phèdre, pour les apprendre par cœur.

— J'aime mieux Phèdre et Cornélius Népos que ces sots livres, répliqua l'élève de quatrième ; c'est ennuyeux, mais du moins ce n'est pas stupide. Comment veut-on que je m'attache à cette lecture, où il ne s'agit que de petites filles qui font l'aumône, de petits garçons qui déso-

béissent à leurs bonnes, de mamans qui récompensent les enfants bien sages ?...

— Moi, je ne vous récompenserai pas, monsieur, pour votre obstination, s'écria le père irrité. Voilà vingt fois que vous vous plaignez de ces livres ? Je ne les ai pas lus, moi ! Ils sont faits pour l'éducation ; cela suffit, et ils doivent être bons pour vous.

— Je préférerais des ouvrages d'histoire, répliqua le fils ; vous savez que je veux m'instruire, et je perdrais mon temps à lire ces livres, qu'on nous donne comme faits pour l'éducation et qui conviendraient à peine à des enfants de six ans. Je serais fâché de contrarier M. Jacob, et de commettre une indiscrétion, sinon je le presserais de nous raconter quelque chose, afin de nous prouver la différence de ses contes avec la plupart de ceux que l'on imprime à l'usage de la jeunesse.

— Taisez-vous, dit le père ; vous feriez mieux de prendre votre *Télémaque* et de faire la lecture à vos frères.

— *Télémaque !* murmura l'enfant : je le sais par cœur ; et puis les discours du sage Mentor m'amusent tout juste.

— Lisez les Fables de La Fontaine, ou *Robinson Crusoé*, ou *Paul et Virginie :* ce ne sont pas là des livres à mépriser, j'espère ?

— Sans doute, *Paul et Virginie* surtout ; c'est bien touchant. Je relis toujours avec plaisir la première partie de *Robinson*, et quelques-unes des fables de La Fontaine ; mais...

— Mais vous êtes un entêté, dit le père en lui fermant la bouche. Vous croyez vraiment que tout est permis, à votre âge, comme vous dites avec importance ! C'est étrange, les enfants de notre temps se regardent comme des hommes. A ce compte-là, vous seriez libre de lire tout ce qui vous plaît, les plus détestables livres, les plus pernicieux? Sachez, monsieur, qu'une seule mauvaise lecture peut influer sur toute la carrière d'un jeune homme, en flattant ses passions, ses vices, ses défauts ; en gâtant, en pervertissant ses idées, ses instincts, ses sentiments...

— Ne m'empêchez pas, mon ami, de donner ici mon avis? répartis-je, en arrêtant ces déclamations qu'on entend répéter à satiété par les personnes qui devraient avoir le plus de jugement et de prudence. Vous avez raison en ce point, que les mauvaises lectures sont funestes à la jeunesse ; mais il faut se faire une idée exacte de ce qu'on doit comprendre sous ce titre ; les mauvaises lectures, que je repousse avec autant d'indignation que vous-même, sont celles qui corrompent les mœurs et faussent l'intelligence : or, je suis loin de désigner comme telles les lectures qui apprennent à connaître le cœur humain et la vie sociale. Seulement il en est des idées pour les esprits, comme des aliments pour les estomacs : elles ne peuvent être digérées qu'à certaines doses, et dans certaines conditions d'âge, de sexe et de nature. On se trompe généralement sur le genre de livres qui conviennent à l'éducation : on proscrit avec une pruderie méticuleuse tous les ouvrages qu'on suppose capables d'éveiller un senti-

ment, une réflexion, un rapprochement, un désir, une vérité, dans la tête d'un enfant qui sera un homme bientôt peut-être : c'est, pour ainsi dire, cette transition de l'état d'enfant à celui d'homme, qu'on ne veut pas préparer et diriger avec une ingénieuse et délicate prévoyance. Ajoutez à cela les inconséquences de l'habitude : *Télémaque* et les Fables de La Fontaine, par exemple, ces chefs-d'œuvre du génie le plus élevé, sont mis inconsidérément dans les mains des enfants qui étudient l'alphabet, comme si la philosophie, la politique et les plus hautes abstractions de l'âme étaient à la portée des esprits légers, qui se plaisent à un papillon ou à une poupée ! Ces admirables livres, avec lesquels on s'obstine à commencer notre éducation, ne devraient servir qu'à la compléter et à la terminer. Je professe, en revanche, un profond mépris pour les compositions misérables, qui n'ont pour but que d'éterniser l'enfance ; qui la parquent dans un ordre d'idées mesquines ou mensongères ; qui l'affadissent par une sensiblerie incohérente, et qui lui cachent la vie, au lieu de la lui découvrir par degrés, et en la montrant telle qu'elle est, sans masque et sans déguisement, sans injustice et sans flatterie. Voilà pourquoi, mes petits amis, dis-je en m'adressant à mon jeune auditoire déjà rangé et attentif en face de moi, je vais vous raconter des anecdotes vraies ou vraisemblables, qui mettront en scène des hommes vivants, pensants et agissants, et non des mannequins ou des marionnettes : c'est en voyant comment se conduisent les hommes, que vous apprendre

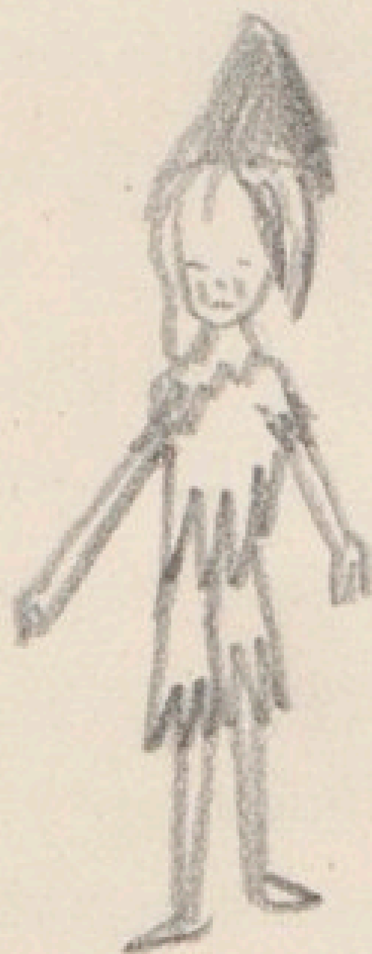
à vous conduire vous-mêmes, un jour, dans des circonstances analogues ; car, de tous les âges le plus court est l'enfance, et je ne veux pas vous enseigner aujourd'hui ce que vous seriez forcés d'oublier demain.

Il est plus d'un coin du cœur et de la vie, que je puis vous dévoiler encore ; vos yeux n'ont pas la sûreté de regard et d'observation que les années vous donneront : mais l'esprit, de même que les organes du corps, ne se perfectionne que par l'emploi et l'exercice de ses facultés. J'essaierai donc de vous éclairer, de vous instruire graduellement, avec des contes que je mettrai à votre portée, autant que possible, en donnant à des choses sérieuses un caractère intéressant et une tournure agréable. La moralité de mes récits se bornera toutefois à deux principes, qui sont immuables, dans la loi divine et humaine, sous quelque forme qu'ils se reproduisent sur la terre.

Faire le bien et ne pas faire le mal.

L'ENFANT TROUVÉ

(1764)



L'ENFANT TROUVÉ

Dans le cours de l'année 1764, le savant polygraphe anglais, Samuel Johnson, qui avait alors cinquante-deux ans, et son ami l'antiquaire écossais Jacques Boswell, qui n'en avait que vingt-cinq à peine, voyageaient ensemble dans les montagnes d'Écosse. Ils observaient et décrivaient les plus beaux sites, les productions naturelles, les monuments et les antiquités du pays, qu'ils parcouraient depuis un mois, avec l'intention de publier le Journal de leur voyage pittoresque et archéologique. Souvent égarés, une journée entière, au milieu des bruyères, le son d'une cornemuse les conduisait, le soir, à la hutte d'un Mac-Grégor ou d'un Rob-Roy, berger ou chasseur, qui leur offrait l'hospitalité, un pot d'ale, un quartier d'agneau et un lit de paille ; c'était un heureux hasard quand les deux amis rencontraient une méchante auberge, où leur appétit, prodigieux comme leur érudition, n'était pas soumis à cette épreuve de sobriété.

Johnson, d'une taille gigantesque, s'avançait lentement, chevauchant un maigre bidet qui ployait sous lui; ses longues jambes, traînant jusqu'à terre, semblaient de loin appartenir au pauvre quadrupède et en faire un ani-



Johnson s'avançait lentement.

mal fantastique à six pattes ; Boswel, montant un petit alezan écossais, devançait toujours son compagnon de voyage; aussi, dès qu'il apercevait de loin la fumée d'une hôtellerie, il lançait son cheval au galop, et allait faire préparer un bon et copieux repas ; Johnson le rejoignait bientôt, pour se mettre à table. Ils payaient bien et largement; ce qui est à remarquer chez des savants de profession, lesquels ont d'ordinaire la tête pleine et la bourse vide.

Un jour, au sortir d'une vallée profonde où ils avaient passé tout le jour à déchiffrer des inscriptions antiques, sans prendre une nourriture plus solide, Boswell aperçut, dans la montagne, une espèce d'auberge ou de cabaret; il avait faim et soif; il piqua des deux, pendant que Johnson lui criait : — N'oubliez pas le pudding !

L'hôte, vêtu du plaid national, et le poignard à la ceinture, vint tenir l'étrier du voyageur, et aussitôt Boswell alla visiter le garde-manger, où était appendu un superbe gigot de mouton ;

— Oh ! oh ! dit-il, en faisant claquer ses doigts, selon son habitude; voilà de la chair fraîche ; vite, à la broche! Ajoutez au rôti un petit pudding, pour le docteur, et vous serez content de nous.

— Foi de Mac-Grégor ! répondit le montagnard, notre fils soignera le mouton, et ma femme excelle à faire le pudding. Un chef de clan ne serait pas mieux servi que vous le serez chez nous, mon bon seigneur.

Boswell, ravi de sa bonne fortune, en fit part à Johnson, qui arrivait tout essoufflé, humant l'odeur du rôti.

— Mon cher Samuel, lui dit-il avec joie, je viens de commander, dans cette auberge commode et propre, un délicieux gigot de mouton à la broche ; j'espère que nous ferons un bon repas !

— J'espère aussi, dit Johnson, que vous avez pensé au pudding ?

—Vous aurez votre pudding favori, un morceau exquis, digne de figurer dans *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare.

Johnson descendit de son bidet ; l'animal, débarrassé

du poids de ce géant, gagnait l'étable, en hennissant. Boswell introduisit le docteur dans la maison, et courut s'enfermer avec ses livres, pendant que Johnson faisait sécher devant un feu clair ses habits, que le brouillard des montagnes avait rendus humides. A ses côtés, un petit garçon, à demi nu, le visage voilé de longs cheveux gras, était très sérieusement occupé à tourner la broche et à surveiller le rôti, qu'il arrosait de jus, sans relâche. L'état sanitaire de la tête de l'enfant inspira des inquiétudes



Le marmot penché sur le gigot fumant.

au docteur, car, tandis que le marmot, penché sur le gigot fumant, plongeait d'une main la cuiller dans la lèchefrite, son autre main était activement employée à giboyer dans les broussailles de sa chevelure inculte.

Johnson se leva furieux, avec un horrible mal de cœur ; il avait résolu, quoique à regret, de ne point manger de mouton, ce jour-là.

On annonce le dîner ; Boswell accourt, aiguisant ses dents les unes contre les autres, et s'écrie :

— Mon cher docteur, voici le mouton ! Quel coup d'œil ! Comme il est doré !

Johnson riait sous cape et faisait la grimace.

— Je vais, dit Boswell, découper, comme de coutume. Quel morceau vous choisirai-je ?

— Mon cher ami, je ne mangerai pas de viande, reprit tristement Johnson.

— Est-ce donc jour de jeûne aujourd'hui ? Vous raillez, docteur ?

— N'en parlons plus. Je prendrai ma revanche sur le pudding.

— Bon ! je vous en abandonne ma part.

Boswel attaqua le rôti à belles dents, n'ayant des yeux que pour ce gigot qui nageait dans son jus et n'écoutant pas les dissertations archéologiques de son savant ami, comme pour lui prouver que ventre affamé, n'a pas d'oreilles.

— Quel jus ! quelle odeur divine ! Comme il est gras, tendre et bien cuit! murmurait-il, en ne faisant que mordre et avaler. Vous devriez y goûter, Samuel, et une tranche de cet excellent gigot vous raccommoderait avec tous les moutons du monde?

Johnson regardait, d'un air narquois, le fameux gigot, dont Boswell avait déjà englouti trois ou quatre tranches dans son estomac à jeun. Boswell eut pitié de son compagnon de voyage, qui ne mangeait pas, et, pour lui faire prendre patience jusqu'à l'arrivée du pudding, il se mit à parler de choses et d'autres, la bouche pleine, en mêlant sans cesse à sa conversation l'éloge du rôti.

— Je ne vous ai pas raconté, dit-il, un plaisant épi-

sode de ma vie d'avocat. J'étais venu à Inverness... Eh ! vraiment, nous n'en sommes pas loin ! s'écria-t-il : c'est là que nous irons demain ramasser les traditions de la légende de Macbeth... J'étais donc venu à Inverness, pour plaider, et, avant l'audience, je me trouvais, avec les parties et leurs gens d'affaires, dans la salle du juge. On fit grand bruit à la porte, et plusieurs personnes entrèrent : elles apportaient un enfant nouveau-né, qu'on avait trouvé dans la rue : « M. Boswell, me dit le juge en riant, voilà une belle occasion d'adopter un enfant ? — Un enfant ! m'écriai-je, vous voulez donc mettre le diable dans ma maison ? Oui-dà ! qu'ai-je affaire d'un enfant qui brouillerait mes papiers et gâterait mes livres ? — Pour l'amour de Dieu, messieurs, reprit le juge, messieurs, adoptez ce pauvre orphelin. Cela vous portera bonheur . — Attendez cinq minutes, milord, répliquai-je et je vais lui donner un père adoptif » C'était jour de marché à Inverness ; je descendis sur la place ; on fit cercle autour de moi : « Mes amis, dis-je à haute voix, lequel de vous veut avoir un enfant, qui ne lui coûtera rien et qui lui portera bonheur ? — J'ai grand besoin que quelqu'un me porte bonheur ! répondit aussitôt un brave homme, qui passait par là ; je n'ai pas d'enfant, et il y a chez moi assez de croûtes de pain pour en nourrir un. Mais à quoi me servira ce marmot ?.. — Quel métier faites-vous ? interrompis-je. — Je suis aubergiste à trois milles d'ici, reprit mon homme. — Aubergiste ? m'écriai-je, c'est justement votre affaire : l'enfant tournera la broche. »

Johnson, se rappelant le petit bonhomme qu'il avait vu se gratter la tête au-dessus du gigot, éclata de rire

à ce souvenir qui eût peut-être troublé l'appétit de Boswell.

— Pourquoi rire ainsi ? lui demanda Boswell.



J'ai grand besoin que quelqu'un me porte bonheur.

— Je vois avec plaisir, répondit Johnson, que dès ce temps-là vous songiez au gigot.

— Ce n'est pas tout, continua Boswell en coupant une nouvelle tranche de rôti. L'homme prit l'enfant, pour le donner à sa femme qui en aurait soin ; puis, se ravisant tout à coup : « Vous m'avez dit, n'est-ce pas, murmura-t-il, que cet enfant me porterait bonheur ? Est-il donc né coiffé ? — Si ce n'est que cela qui vous tourmente, répliquai-je d'un ton solennel, nous allons le coiffer comme il faut. » J'ôtai mon bonnet d'avocat et le posai sur la tête de l'enfant. Tous les assistants applaudirent ; mais, pendant que je tournais la tête, l'homme, l'enfant et le bonnet avait disparu.

— Et vous n'avez eu depuis, demanda Johnson, aucunes nouvelles de votre bonnet? Ce bonnet doit certainement avoir porté bonheur à l'enfant qui en fut coiffé.

Le mouton desservi, arriva le pudding tant désiré, qui avait la figure d'une calotte allongée.

— On dirait le moule d'un bonnet, s'écria Boswell.



Le pudding tant désiré avait la figure d'une calotte allongée.

— Diable! le fond vaut mieux que la forme, reprit Johnson.

Le docteur, s'épanouissant à cette vue, se jeta sur le pudding, et l'expédia presque tout entier en quelques bouchées, car c'était là tout son dîner.

Boswell, rassasié, après avoir dévoré la moitié du gigot, dit à son partner, en se curant les dents :



Le docteur Johnson bondit de surprise et d'horreur

— Docteur, pendant que je mangeais ce délicieux mouton, vous avez eu plus d'une fois envie de rire; apprenez-moi ce qui excitait si fort votre hilarité ?

Le docteur raconta alors en style homérique tout ce qui s'était passé dans la cuisine, pendant que le petit garçon se grattait la tête en tournant la broche et en arrosant le gigot. Boswell faillit s'évanouir de dégoût, et il soupira, comme Orphée pleurant Eurydice; il se remit pourtant de cette vive et profonde émotion, et fit comparaître devant lui l'affreux marmiton, qu'il gourmanda sur sa malpropreté. L'enfant se mit à pleurer, en plongeant ses dix doigts dans ses cheveux malpeignés, et le docteur recommençait à rire aux larmes.

— Petit crasseux, dit Boswell, quand tu arroses la viande, pourquoi ne gardes-tu pas le singulier bonnet que je t'ai vu sur la tête, ce matin ?

— Je ne le pouvais pas, reprit timidement le petit pleureur.

— Non ? Eh ! pourquoi ?

— Parce que ma mère faisait bouillir le pudding dedans, faute de moule.

Le docteur Johnson bondit de surprise et d'horreur, se redressant comme un serpent qui se sent blessé, et toucha le plafond avec sa perruque ; il porta la main à sa poitrine, ouvrant une large bouche, la tordant convulsiment, et il parut lutter contre une horrible pensée, qui allait interroger au fond de son estomac ce qui avait été cet affreux pudding.

— M. Boswell, cessez de rire, dit-il à son ami avec impatience, et, sous peine de me déplaire éternellement,

ne proférez jamais un mot de cette abominable aventure, tant que vous vivrez !

— Mon cher docteur, reprit malignement Boswell, que vous en semble ? Le pudding vaut le gigot. Hélas ! ce serait à en mourir, si la chimie ne venait à notre aide. Par bonheur, le feu purifie tout.

L'enfant était toujours là, debout près de la table, et, comme s'il n'avait pas compris le sujet des reproches qui lui étaient adressés, relativement à l'absence de son bonnet, il se grattait la tête, des deux mains, avec délices.

— Il est incorrigible ! s'écria Johnson, que le dégoût poursuivait comme les Euménides. Va-t'en, petit malheureux !

— Un moment! dit Boswell, frappé d'une idée soudaine. Tu n'es pas le fils de l'aubergiste et de sa femme ?

— Je suis un pauvre enfant trouvé ! répondit tristement le petit tourne-broche, en recommençant à pleurer à chaudes larmes. Le maître m'avait adopté, dans l'espoir, comme il me le répète sans cesse, de profiter de mon heureuse chance, les enfants trouvés restant toujours placés sous la garde de la Providence. Quand il n'a pas de voyageurs, quand on le paye mal, il s'en prend à moi et m'accable de mauvais traitements, en disant que je manque à nos conventions et que je ne lui porte pas bonheur !....

— Le bonnet ! interrompit Boswell. Je veux voir le bonnet qui a servi de moule au pudding.

Ce bonnet fut enfin représenté aux deux convives : c'était une toque d'avocat, qui n'avait conservé rien de

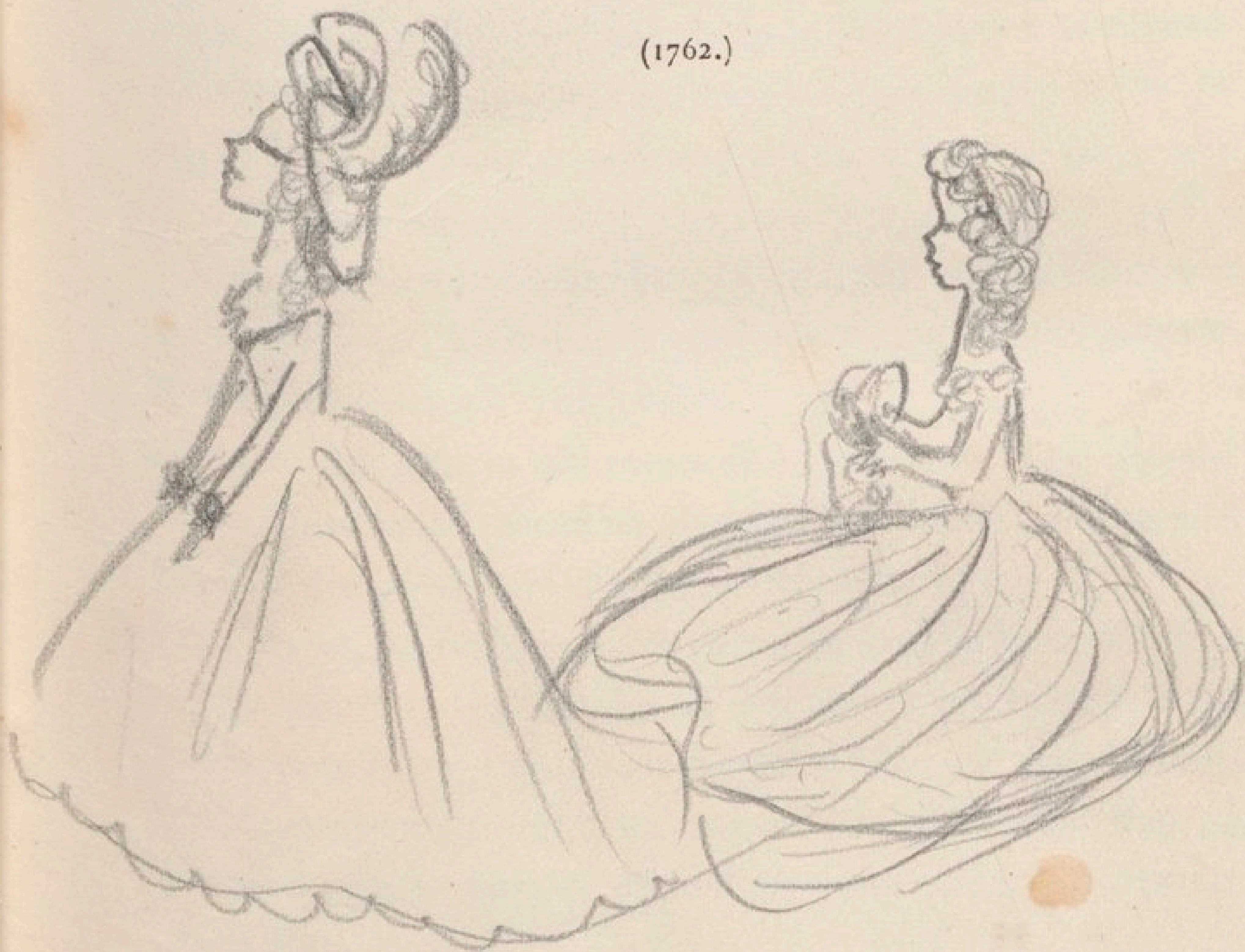
sa forme ni de sa couleur ; elle avait sans doute servi plus d'une fois à la confection des puddings, comme l'attestait l'épaisse croûte de graisse qui l'enveloppait. Boswell fit appeler l'aubergiste, qui n'osait plus se montrer, et qui vint, tête baissée, entendre son arrêt.

— Tiens ! lui dit magistralement l'avocat, en jetant sur la table une pièce d'argent : voici de quoi acheter un moule pour tes puddings. Il y a huit ans, ajouta-t-il avec bonté, je t'ai annoncé que cet enfant trouvé te porterait bonheur, si tu consentais à l'adopter : eh bien ! fais décrasser et peigner ce pauvre orphelin ; ce soir, je l'emmène avec moi à Inverness, où je veux le mettre à l'école, car je le destine au barreau, puisqu'il a été coiffé, presque en naissant, du bonnet d'avocat. Je te donnerai, en mémoire de ce bonnet-là, un pourboire de cent guinées !

— Cher Jacques ! dit Samuel Johnson en serrant la main de son ami. Voilà de quoi me faire digérer ce terrible pudding : ta bonne action m'a remis le cœur.

ROSE & ROSETTE

(1762.)



ROSE ET ROSETTE

(1762)

I

LE VOL

Vers le milieu du dernier siècle, la comtesse de Nangis, jeune, belle, riche, comblée de tous les dons et de toutes les faveurs que la fortune accorde aux heureux de la terre, était cependant atteinte d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper : elle n'avait pas d'enfants.

C'était le seul bonheur que le ciel eût refusé à l'union qu'il bénissait. C'était là le seul désir que Mme de Nangis avait formé sans le voir réussir.

Après dix années de mariage, n'espérant plus obtenir de la Providence la joie de devenir mère, elle supplia son mari de lui permettre d'adopter un enfant.

Le comte de Nangis aimait trop sa femme pour ne pas s'empresser de consentir à sa demande ; cependant il lui représenta que c'était chose grave et sérieuse que de faire entrer dans une famille un enfant qui n'y avait pas sa place marquée par les droits du sang et par les décrets de la Providence.

— Songez, lui dit-il avec bonté, aux devoirs que vous allez vous imposer vis-à-vis d'un enfant étranger, qui pourrait bien ne pas répondre à vos espérances, et qui sera peut-être pour vous une cause d'ennuis, d'embarras et de chagrins.

— Non, mon ami, répliqua-t-elle, je veux choisir une pauvre orpheline, dont je deviendrai presque la mère par les tendres soins qu'elle recevra de moi. Qui sait si je n'oublierai pas moi-même que cette maternité factice ne repose que sur une adoption !

— Je lisais hier, reprit le comte, un apologue oriental qui renferme un sage conseil à votre adresse ; le voici : « Une poule, dont les œufs avaient été enlevés, trouva, en grattant la terre, un petit œuf qu'elle se mit à couver comme si c'était un des siens. De cet œuf sortit un serpent, qui essaya de mordre la poule à laquelle il devait la vie : « Méchant, lui dit-elle en le chassant de son nid, je ne suis pas ta mère, et tu ne seras jamais mon fils ! »

« Eh bien ! dit-elle en soupirant, j'attendrai que l'œuf soit éclos pour savoir s'il renferme un poulet ou un serpent. »

La comtesse de Nangis résolut donc de prendre auprès d'elle une jeune fille, qu'on lui recommandait comme digne de tout son intérêt, appartenant à une honnête famille de domestiques, et montrant déjà beaucoup d'intelligence naturelle, à défaut d'autres qualités qui émanent du cœur plutôt que de l'esprit. Cette jeune fille, âgée alors de dix ans, avait été destinée par ses parents à rester comme eux dans la domesticité, et ses premières années n'étaient pas sorties encore de l'office ni de l'anti-

chambre. Cependant Rosette (c'était son nom), en se préparant à être femme de chambre chez une grande dame, se laissait aller volontiers aux tentations de la fortune et aux rêves de l'ambition : elle se disait tout bas, dans son orgueil, qu'elle n'était pas faite pour végéter dans une classe inférieure et dans un emploi subalterne.



Un jour Rosette renia ses bons parents.

Quand elle se trouva chez la comtesse de Nangis, elle crut ses vœux exaucés et elle s'imagina qu'elle avait subi une heureuse métamorphose, qui changeait sa naissance, sa position et son avenir : elle s'abandonna dès lors aux mauvais conseils de la vanité, et tous les défauts dont elle avait le germe se développèrent à l'envi sous l'in-

fluence de sa nouvelle condition sociale ; elle se gâta moralement, au lieu de se corriger et de s'améliorer, comme une sauvage bruyère, née parmi les sables et au hasard, perd tout à coup ses couleurs et son parfum, lorsqu'on la transplante dans une terre plus généreuse et qu'on essaye de la modifier par la culture.

Un jour, Rosette renia ses bons parents, traita durement sa vieille mère, et déclara, d'un air dédaigneux, à son père en larmes, qu'elle ne le connaissait pas.

La comtesse de Nangis en fut avertie, elle regretta d'avoir autorisé, en quelque sorte, par sa faiblesse et son aveuglement, ces tristes aberrations de l'orgueil et de l'ingratitude ; elle comprit, un peu tard, qu'elle avait eu tort de donner à cette petite fille des espérances qui ne convenaient pas à sa situation réelle, et qui ne servaient qu'à la rendre odieuse ou ridicule ; elle eut la sagesse de reconnaître, un peu tardivement, que Rosette n'était pas l'enfant qu'elle pouvait adopter.

En conséquence, elle cessa de l'élever comme sa propre fille : au lieu de la rapprocher d'elle, elle la tint à distance, et, sans cesser de lui témoigner une grande bienveillance, elle lui fit entendre que ses prétentions ne devaient pas aller au delà d'une place de femme de chambre dans une bonne maison. Elle n'eut point ainsi à se repentir d'avoir transplanté Rosette hors du milieu que lui assignait la condition de ses parents.

Celle-ci éprouva une vive mortification à se voir reléguée ainsi dans la sphère des gens de service ; elle en garda de la rancune à l'égard de sa maîtresse, rancune qu'elle eut le soin de cacher sous des dehors humbles et

obséquieux, mais qui se traduisait, malgré elle, dans une foule de circonstances de la vie ordinaire.

Elle ne se corrigea pas, d'ailleurs, de sa vanité ni de son ambition; elle ne voulut pas descendre du piédestal qu'elle s'était fait, et, quoique remplissant les devoirs de femme de chambre et portant déjà le costume de son emploi, elle n'aspira pas moins en secret aux privilèges de la fortune et de l'aristocratie.

La comtesse de Nangis n'avait donc, en Rosette, qu'une femme de chambre intelligente, adroite et fort gentille; mais elle soupirait toujours après son rêve d'adoption: elle se sentait impatiente de donner carrière à ses élans d'amour maternel, et elle pensait sans cesse au bonheur d'avoir une fille qui prendrait son nom.

Le hasard la conduisit à un sermon de charité qui fut prononcé dans la chapelle de l'hospice des Enfants-Trouvés; ce sermon roula naturellement sur cette belle institution, fondée autrefois par saint Vincent de Paul et protégée depuis par la piété des dames de la cour de France, qui, suivant l'expression même du prédicateur, avaient voulu adopter de malheureux orphelins que Jésus-Christ regardait comme ses enfants. Mme de Nangis écouta ces paroles avec une profonde émotion et versa d'abondantes larmes.

Au sortir de l'église, les dames, qui avaient entendu le sermon et apporté une offrande à la quête, furent admises à visiter l'hospice dans tous ses détails : on les mena dans les classes, dans les dortoirs, dans les infirmeries, dans les jardins; on leur présenta les petits pensionnaires de l'établissement.

Mme de Nangis remarqua, dans une classe de jeunes filles, une enfant, plus jeune que ses compagnes (elle n'avait pas huit ans, et les autres en avaient au moins douze), tellement appliquée à un ouvrage de broderie, qu'elle ne leva pas les yeux et n'interrompit point son travail, à l'arrivée de tant de personnes étrangères, qui devaient exciter la curiosité de ces pauvres orphelines.

La petite fille, que Mme de Nangis avait distinguée entre les autres, ne justifiait pas par des avantages extérieurs l'intérêt qu'elle venait de lui inspirer à la première vue :



Elle ne leva pas les yeux.

elle n'était ni belle ni jolie, mais il y avait dans sa physionomie une touchante expression de bonté et de douceur, qui se peignait surtout en ses yeux bleus, au regard limpide. Elle n'avait dans son habillement rien qui différât de l'uniforme simple et modeste des Enfants-Trouvés, et pourtant elle paraissait mise avec plus de goût, même plus d'élégance, à cause de son exquise propreté et de l'arrangement de sa toilette.

— Mon enfant, lui dit la comtesse de Nangis, qui s'était arrêtée devant elle et qui la considérait avec bienveil-

lance, regardez-moi bien en face et répondez-moi! Voulez-vous que je vous emmène?

— Oh! Madame! s'écria la petite, qui rougit de surprise et de joie : est-il possible que cela soit?

— Cela sera, et tout à l'heure, si vous acceptez mon offre et si vous consentez à devenir ma fille.

— Si j'y consens, Madame! Que pourrais-je souhaiter de plus? Je serais votre fille et j'aurais une mère!...

— Oui, ma chère enfant. Je vous ferai élever sous mes yeux, et, si vous êtes sage, si vous vous conduisez bien, si vous profitez des leçons que je vous donnerai, vous prendrez mon nom et vous deviendrez vraiment ma fille, puisque je vous adopterai, puisque mon mari vous adoptera, puisque vous hériterez de nous, comme si nous étions vos père et mère. Ma proposition vous convient-elle, dites? Êtes-vous contente?

— Je suis si contente, que je n'ose pas croire à mon bonheur! répondit l'enfant, qui joignait les mains et levait au ciel ses yeux mouillés de larmes pour remercier la Providence.

— Comment vous nommez-vous, ma fille? lui demanda Mme de Nangis, qui n'était pas moins émue qu'elle.

— Rose! répliqua l'orpheline, sortant de son banc avec confiance, et allant baiser la main de la comtesse.

— Et c'est vous qui brodez ainsi? dit Mme de Nangis, qui lui prit des mains l'ouvrage qu'elle s'apprêtait à mettre dans sa poche. Mais vous travaillez comme une fée.

— En effet, dit la religieuse qui avait écouté cet entretien en échangeant plus d'un regard avec la comtesse,

Rose brode comme un ange ; elle est plus adroite et plus habile que de grandes filles de douze ans.

— J'étais si petite, quand maman m'a appris à tenir une aiguille ! reprit Rose, qui eut le cœur gros, au souvenir de sa mère.

— Vous avez donc connu votre mère, objecta Mme de Nangis, qui eut presque un regret de l'espèce d'engagement qu'elle venait de prendre avec cette orpheline.

— Je ne l'ai pas quittée jusqu'à l'âge de cinq ans, répondit-elle avec un soupir. Elle était bien pauvre, mais elle m'aimait bien ! Un jour, elle est tombée malade, bien malade ; on l'a conduite à l'hôpital, et moi, on m'a menée dans cette maison. J'espérais toujours qu'elle viendrait me chercher, mais elle n'est pas venue, et il faut bien qu'elle soit morte ! Elle est morte certainement, puisqu'elle m'a laissée ici !

En achevant ce récit, elle fondit en larmes, et Mme de Nangis, qui s'attachait à elle de plus en plus, la combla de caresses, sans pouvoir la consoler tout à fait.

— Je vous aimerai bien, Madame, lui disait Rose avec une charmante naïveté, et dès à présent il me semble que vous êtes ma mère, ma seconde mère, car si la première revenait, j'aurais deux mères, et je serais ainsi plus heureuse que les enfants qui n'en ont qu'une.

La comtesse de Nangis se hâta d'emmener avec elle l'intéressante enfant, qu'elle se proposait d'adopter plus tard ; elle la fit monter, tout ébahie, dans un beau carrosse doré, où la petite osait à peine s'asseoir ; elle l'introduisit, par la main, dans un splendide hôtel, où Rose regardait avec admiration tout ce qui l'entourait ; elle la

présenta sur-le-champ à M. de Nangis, qui l'accueillit d'un air grave et pourtant paternel.

— Monsieur le comte, dit M[me] de Nangis à son mari, voici une enfant que le bon Dieu nous envoie et qu'il se chargera de rendre digne de nous. Je vous prie de la traiter et de l'aimer comme votre propre fille.

— Volontiers, répondit le comte. Sa figure me plaît, parce qu'elle est honnête, et je suis sûr que ses parents étaient de braves gens.

— Ah ! Monsieur, vous devinez bien ! s'écria Rose ; mon père (il était mort avant ma naissance !) a été tué à la bataille de Fontenoy, et ma pauvre mère fut estimée de tous ceux qui l'ont connue.

— Cette petite est orpheline, dit le comte à sa femme ; j'en suis bien aise ; vous aurez ainsi tous les droits d'une mère et vous ne craindrez pas qu'on vienne un jour vous les disputer. Mais, croyez-moi cependant, élevez cette enfant, comme si vous deviez la rendre plus tard à sa véritable mère.

La comtesse de Nangis s'occupa sur-le-champ de l'éducation de Rose, qu'elle avait fait habiller avec beaucoup d'élégance, comme si elle l'eût dès lors adoptée d'une manière irrévocable. Elle lui donna des maîtres d'études, qui s'appliquèrent à développer son intelligence, en préparant cette enfant à entrer dans un monde aristocratique, auquel sa naissance ne l'avait pas destinée. Rose apprit à la fois la grammaire, la géographie, l'histoire ; on lui enseigna aussi en même temps la danse et la musique, quoiqu'elle eût peu de goût et de dispositions pour les arts d'agrément.

Rose n'avait pas abandonné les travaux d'aiguille, qu'elle préférait aux occupations de l'esprit et, dès qu'elle se trouvait seule, elle quittait vite ses livres et son clavecin, pour prendre sa broderie jusqu'au retour de Mme de Nangis, qui la voyait à contre-cœur s'attacher avec une sorte de passion à des travaux manuels, qu'on pouvait considérer comme un métier. Rose y tenait beaucoup néanmoins, d'autant plus que c'était un souvenir de sa première éducation et un enseignement qu'elle devait à sa mère.

— Je ne vous comprends pas, Rose, disait la comtesse avec dépit ; vous travaillez à l'aiguille, comme si vous aviez besoin de cela pour vivre ! Vous n'êtes pas une ouvrière, et je ne me soucie pas de vos broderies.

— Je croyais qu'elles vous faisaient plaisir ! répondit tristement l'orpheline, qui s'était réjouie de pouvoir offrir le produit de son travail à Mme de Nangis. Vous aviez paru prendre intérêt à mes petits ouvrages...

— Sans doute, mon enfant, répliqua la comtesse avec effusion ; je sais que vous brodez à merveille et je vous en félicite ; mais, dans le grand monde où vous serez admise un jour, il faut faire autre chose que de la broderie, et je serais charmée, par exemple, de voir vos progrès dans la musique...

— Je brode, parce que maman me faisait broder ! dit Rose avec un soupir : je suis à peu près sûre de devenir une bonne brodeuse, mais je ne serai jamais une bonne musicienne ni une bonne danseuse.

Du reste, Rose avait toutes les qualités de cœur, qui la

faisaient chérir de Mme de Nangis, et qui compensaient amplement ce qu'elle aurait eu peut-être à souhaiter du côté de la figure et de l'esprit. Elle n'avait pas un défaut, et son instinct naturel parlait aussi haut que l'instruction morale qu'on demande aux livres dans l'enfance et la jeunesse.



On enseigna la danse à Rose.

Pourtant, sa position nouvelle, si brillante et si heureuse en apparence, n'était pas sans épines et sans douleurs. La petite femme de chambre de Mme de Nangis, cette Rosette qui s'était crue un moment la fille adoptive de sa maîtresse, avait conçu contre Rose une haine implacable, un profond ressentiment. Elle l'avait vue avec rage entrer dans la maison du comte et de la comtesse de

Nangis, en y prenant une place, que Rosette ne se consolait pas d'avoir perdue; mais Rosette ne désespérait pas de se faire, par la suite, une position meilleure chez la maîtresse, qui lui témoignait toujours beaucoup de bienveillance. Elle avait donc cherché aussitôt à nuire de toutes façons à sa petite rivale auprès de la comtesse, qui ne s'aperçut pas de cette hostilité, féconde en perfidies et en noirceurs, que la pauvre Rose se gardait bien de lui dénoncer.

Rosette, qui ne manquait ni de vivacité ni d'originalité dans l'esprit, s'étudiait à mettre en relief tout ce qu'il y avait de vulgaire et même de trivial dans les idées, dans les goûts, dans le langage de Rose ; elle traduisait méchamment sa bonté en niaiserie, sa candeur en bêtise ; elle s'efforçait de la faire paraître plus laide qu'elle ne l'était réellement. Elle abusait ainsi de l'humeur placide et inoffensive de cette enfant, qu'elle ne cessait de tourner en ridicule, et Mme de Nangis avait souvent la faiblesse de rire des méchancetés de Rosette à l'égard de Rose.

Celle-ci brodait en cachette un mouchoir, qu'elle voulait offrir à Mme de Nangis le jour de sa fête. C'était un merveilleux travail de patience, auquel ne suffisaient pas les moments qu'elle pouvait dérober à ses leçons de danse, de musique, de grammaire, d'histoire et de géographie.

Elle avait imaginé, pour trouver le temps qui lui manquait, de veiller plus tard, quand sa mère adoptive devait passer la soirée dans le monde. Elle faisait semblant de se coucher ; puis, elle se levait sans bruit, allumait

une bougie, et travaillait à sa broderie, jusqu'à ce qu'elle entendît la voiture qui ramenait Mme de Nangis. Alors elle soufflait la lumière, après avoir caché son ouvrage, et elle se recouchait à la hâte, en faisant semblant de dormir.

— Pauvre enfant! dit un soir, Mme de Nangis, en s'arrêtant devant elle, sans soupçonner que Rose ne dormait point : je suis bien sûre qu'elle ne rêve pas de bal, de toilette, de luxe, de vanité ; son ambition ne va guère au delà de sa broderie. Elle était née ouvrière, et j'ai peut-être tort de contrarier sa vocation.

L'enfant faillit se trahir, en soupirant tout haut et en laissant deux larmes s'échapper de ses paupières fermées, mais, lorsque la comtesse se fut éloignée, la petite orpheline se mit à réfléchir, avec beaucoup de bon sens, sur sa condition nouvelle, et elle s'avoua modestement qu'elle n'était pas faite pour devenir une grande dame.

Elle avait veillé, un soir, plus longtemps qu'à l'ordinaire, car la comtesse de Nangis était allée au bal; et accablée de fatigue, s'était endormie profondément sur sa chaise, en tenant toujours son aiguille et sa broderie. Elle dormit ainsi plus de deux heures, d'autant mieux que la bougie qui l'éclairait avait fini par s'éteindre et que l'obscurité favorisait son sommeil.

La porte s'entrouvre doucement, et Rosette, un bougeoir à la main, traversant la chambre sans voir la dormeuse, se dirige d'un pas furtif vers un secrétaire où étaient renfermés les bijoux de la comtesse. Elle avait eu soin de se munir d'une fausse clé ; elle ouvrit le meuble et en tira un collier de perles, des boucles d'oreilles de

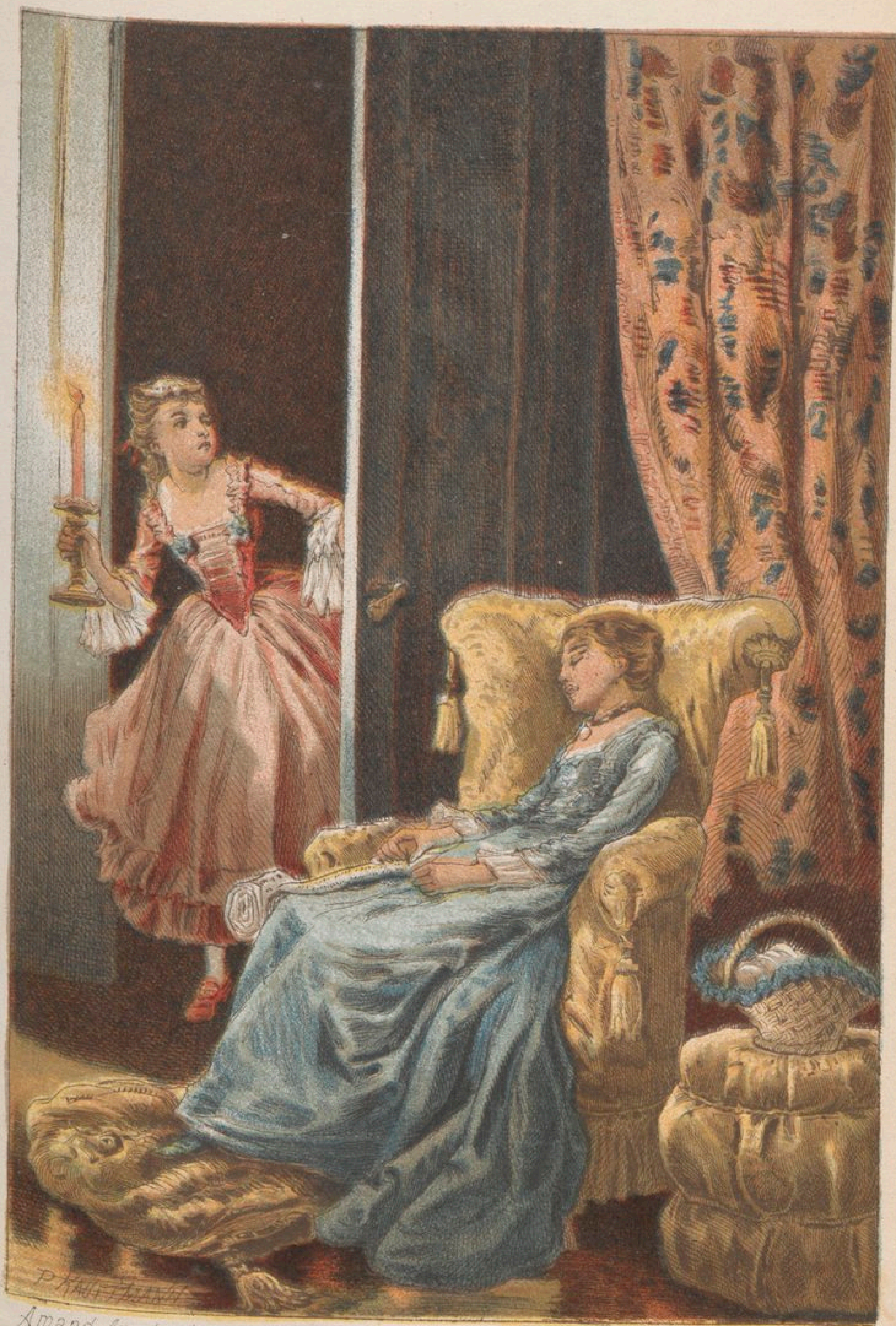
diamant et plusieurs bagues, qu'elle glissa dans sa poche. Ensuite, elle referma le secrétaire, avec les mêmes précautions, et s'en retourna, en évitant de faire le moindre bruit, et sans avoir aperçu Rose qui ne se réveilla pas, au moment du vol.

Mais, quand Rosette fut sur le seuil de la porte, le rayon lumineux du flambeau qu'elle tenait vint frapper le visage de la dormeuse, qui s'éveilla en sursaut et qui poussa un léger cri de frayeur. Rose se trouva dans les ténèbres, en rouvrant les yeux ; elle crut entendre des pas qui s'éloignaient, puis tout rentra dans le silence qui régnait au dedans comme au dehors de la maison. La pendule sonna deux heures.

— Est-il possible que j'aie dormi si longtemps ! se dit-elle en gagnant sa couche à tâtons. Je rêvais sans doute, quand j'ai cru voir de la lumière et entendre des pas...Oui j'ai rêvé, et personne n'est entré dans cette chambre... personne assurément...et tout le monde dort dans l'hôtel.

Elle eut, cette nuit-là, beaucoup de peine à s'endormir, car son imagination était vivement impressionnée. Elle voyait, par intervalle, filtrer de la lumière à travers les fentes de la porte ; elle entendait marcher dans la chambre voisine. La peur la retenait immobile et muette dans sa couche ; plus d'une fois, elle conçut le projet de se eter à bas du lit et de courir à la sonnette pour appeler du secours, mais elle n'en aurait pas eu la force, et, tremblant de tous ses membres, couverte de sueur, elle cacha sa tête sous les draps.

— Il y a des voleurs dans la maison, pensait-elle. Par bonheur, Mme de Nangis n'est pas revenue !



Mais quand Rosette fût sur le seuil de la porte, un rayon lumineux du flambeau vint frapper le visage de la dormeuse.

Son effroi fut au comble, lorsqu'elle sentit une main qui écartait les draps, dont elle s'était enveloppée ; mais une voix bien connue l'eut bientôt rassurée, et elle se redressa, encore émue, le visage rouge, la respiration étouffée, devant la comtesse de Nangis, qui la regardait en souriant.

— Tu faisais un mauvais rêve, ma pauvre petite ? lui demanda la comtesse avec bonté.

— Oui, Madame ! répondit Rose, promenant ses regards inquiets autour d'elle : je rêvais que l'hôtel était plein de voleurs... et je vous supplie de ne pas vous coucher avant d'avoir fait chercher partout s'il n'y en a pas !

II

UN FLAGRANT DÉLIT

Le lendemain même, Mme de Nangis constata le vol qui avait été commis la veille dans son secrétaire, et se rappelant alors l'avis que Rose lui avait donné, à son retour du bal, en l'invitant à s'assurer si des voleurs ne s'étaient pas introduits dans la maison pendant son absence, elle interrogea cette enfant, pour obtenir quelques renseignements sur les circonstances de ce vol.

— Tu avais raison, lui dit la comtesse : des voleurs ont pénétré, cette nuit, dans l'hôtel, et ont enlevé quelques bijoux de prix dans mon secrétaire. Raconte-moi ce qui s'est passé...

— Je ne sais rien de plus ! répondit Rose, en rougissant (car elle n'osait point avouer qu'elle eût veillé si tard). J'étais endormie... je me suis éveillée tout à coup...

— Tu as vu les voleurs qui s'enfuyaient ? ou du moins tu les as entendus ?

— Je n'ai vu personne, Madame ! reprit l'enfant, que cet interrogatoire embarrassait. Il m'a semblé seulement entendre des pas, et j'ai distingué certainement une lumière qui a disparu...

— Tu étais alors couchée depuis longtemps ? Rosette était-elle couchée aussi ?

— Mes souvenirs sont vagues et confus, repartit Rose en baissant les yeux ; je me souviens surtout de l'effroi que j'ai éprouvé, en voyant cette lumière.

— On aurait peur à moins ! Je ne te reproche pas, mon enfant, d'avoir eu peur ; je n'aurais pas été plus brave, à ta place. Dis-moi, à quelle heure t'étais-tu couchée ?

— A quelle heure ? répliqua l'enfant, qui ne savait pas mentir. Je m'étais endormie sur ma chaise, en travaillant...

— Je t'ai trouvée dans ton lit, la tête cachée sous les draps, lorsque je suis rentrée du bal, et tu paraissais avoir eu une belle peur. Dieu merci ! on ne t'a pas fait de mal, ma chère Rose. Les malfaiteurs n'ont peut-être pas remarqué que tu étais là ?

— Je ne bougeais pas, je retenais mon souffle, et je priais Dieu tout bas, pour que ces vilaines gens s'en allassent avant que vous fussiez de retour... Ils étaient dans la chambre, j'en suis sûre à présent, et ils avaient une lanterne sourde, dont la clarté m'a éveillée en sursaut.

Une enquête fut faite soigneusement par tout l'hôtel, et aucun indice ne révéla le passage des voleurs, que Rose accusait d'avoir dérobé les bijoux de la comtesse de Nangis.

Rosette subit, à son tour, un interrogatoire ; mais elle répondit avec beaucoup d'assurance à toutes les questions que lui adressait Mme de Nangis, et elle essaya perfidement de faire tomber des soupçons sur la pauvre Rose, qui était bien loin de supposer que des doutes pussent s'élever contre sa probité, elle qui n'avait jamais eu la pensée d'une action malhonnête.

— Quoi ! disait Mme de Nangis, étonnée plutôt que troublée des insinuations malveillantes de la femme de chambre à l'égard de la jeune orpheline : tu m'affirmes que Rose se relève souvent en cachette, après s'être mise au lit ? Que peut-elle faire, quand elle s'est relevée ainsi ?

— C'est là son secret, répondit la méchante fille, et je n'y suis point allée voir. Le fait est que sa bougie est encore entière quand elle se couche, et que le matin je trouve cette bougie presque consumée. Voulez-vous une autre preuve ? En se couchant, elle range ses vêtements sur un fauteuil, et le lendemain, lorsque j'entre dans sa chambre, ils sont épars et en désordre, au pied de son lit.

— Cette enfant est peut-être somnambule ! dit la comtesse, en cherchant une explication plausible et naturelle des faits singuliers qui lui étaient signalés par l'implacable ennemie de Rose.

— C'est possible, répliqua Rosette avec un air d'indifférence, mais il y a des somnambules qui ont la manie de voler.

La comtesse de Nangis ne put s'empêcher de recevoir quelque atteinte des soupçons que Rosette avait osé faire naître à l'égard de Rose, qui, en ce moment même, s'était retirée dans sa chambre, pour travailler à sa broderie. Rosette s'aperçut de l'effet que ses calomnies avaient produit sur l'esprit de sa maîtresse, mais celle-ci lui ferma la bouche, en lui ordonnant de ne pas chercher davantage quel pourrait être l'auteur du vol que la justice se chargerait de découvrir et de punir.

A ces mots prononcés d'un ton sévère, Rosette pâlit.

balbutia, et sortit. Elle revint bientôt après, sans que la sonnette l'eût rappelée auprès de Mme de Nangis, qui resta stupéfaite et indécise, en remarquant la méchanceté qu'exprimait le sourire faux et narquois de cette fille.

— Madame la comtesse, lui dit-elle d'un air triomphant, voici deux bagues que j'ai trouvées sous l'oreiller de Mademoiselle : ne sont-elles point à vous ?

— Vous les avez trouvées, dites-vous, sous l'oreiller de Rose ? s'écria Mme de Nangis, foudroyée par cette révélation qui venait confirmer des soupçons involontaires. Ce sont bien mes bagues ! ajouta-t-elle tristement.

— Elles étaient entortillées dans du papier, et si bien cachées, que tout autre que moi n'aurait pas su les trouver. Mais je me doutais de la chose : j'avais vu Mademoiselle se retirer dans sa chambre et s'y enfermer ; je l'avais vue aussi jeter les yeux du côté de son lit ; d'ailleurs, j'étais sûre...

— C'est bien, Mademoiselle, interrompit sèchement Mme de Nangis. Je vous défends de parler de ces circonstances à qui que ce soit. Les apparences accusent Rose, il est vrai, mais je ne me fie pas aux apparences.

— Il faudra, pour vous convaincre, Madame la comtesse, reprit Rosette avec acrimonie. que la voleuse soit prise en flagrant délit. Quant à moi, je ne serai pas tranquille, tant qu'il y aura une voleuse dans l'hôtel.

La comtesse de Nangis avait peine à croire que Rose fût coupable d'un vol ; néanmoins, les indices et les faits matériels étaient si graves contre cette pauvre enfant, qu'on ne pouvait élever en sa faveur que des présomptions morales. En effet, Rose, si simple et si naïve, avait-elle

assez d'ingratitude et de perversité, pour commettre un vol aux dépens de sa bienfaitrice ?

Le lendemain, la comtesse, qui avait redoublé d'affection et de caresses pour Rose, comme pour la venger de l'injure d'un soupçon, lui offrit de venir avec elle dans les magasins où elle voulait faire des emplettes. Il s'agissait des apprêts d'une nouvelle toilette de cour, que Mme de Nangis devait se donner pour le bal de la reine Marie Leczinska.

Rose n'avait aucun goût pour ce genre de promenade, et elle eût préféré se remettre à sa broderie plutôt que de courir les boutiques des marchandes de modes et des joailliers. Elle était, d'ailleurs, encore toute préoccupée du vol des bijoux de Mme de Nangis, et ce ne fut qu'à contre-cœur qu'elle consentit à prendre sa part d'un plaisir qu'elle regardait comme une corvée.

La comtesse monta en carrosse avec Rose et y fit monter aussi Rosette, qui devait se charger de porter les paquets dans la voiture.

— A quoi penses-tu, ma chère Rose ? lui dit avec affabilité Mme de Nangis. Je n'aime pas à te voir soucieuse et muette ? Veux-tu que je t'achète une belle robe de soie ?

— Je vous supplie de n'en rien faire, Madame, répondit l'orpheline : grâce à votre générosité, j'ai déjà plus de robes que je ne pourrais en user pendant cinq ans. Vous savez que je ne suis pas coquette ? Si ce n'était pour vous plaire, je ne quitterais jamais ma robe d'indienne et mon bonnet de linge.

— Oh ! je sais que tu n'es pas coquette, mon enfant !

répliqua la comtesse, qui surprit un regard de haine et d'envie, que Rosette lançait à sa rivale. Je n'en dirai pas autant de Rosette, qui aime les belles robes et les bijoux et qui regrette souvent de n'en pas avoir.

— Moi, Madame! reprit Rosette un peu troublée : que voudriez-vous que j'en fisse? Je ne suis et ne serai



Rosette glissa dans la poche de Rose une pièce de dentelle.

jamais qu'une femme de chambre, ajouta-t-elle en soupirant, et Rose sera une dame.

Après avoir visité plusieurs magasins d'étoffes, la comtesse entra dans celui d'une marchande de dentelles; elle était suivie, comme partout, de Rose et de Rosette, qui portait un carton. Rose, qui se connaissait en bro-

derie, prit un intérêt particulier à l'examen des superbes dentelles d'Angleterre, d'Alençon et de Bruxelles, qu'on faisait passer sous les yeux de Mme de Nangis ; elle s'était rapprochée du comptoir, et les pièces de dentelles, qu'on présentait à la comtesse, revenaient ensuite dans ses mains : elle en étudiait le travail, elle en comparait les dessins, et elle se disait tout bas qu'elle était loin d'égaler les ouvrières qui avaient exécuté ces chefs-d'œuvre d'adresse et de patience.

Rosette conçut tout à coup un projet infernal : elle s'empara d'une pièce de dentelle, et la glissa dans la poche de Rose, sans que celle-ci s'en aperçût.

La comtesse avait terminé ses acquisitions et se disposait à se retirer, quand une demoiselle de magasin, remarquant la disparition d'une pièce de point d'Angleterre d'une valeur considérable, s'en émut et avertit son patron, qui s'empressa de faire lui-même des recherches actives pour découvrir ce que cette dentelle était devenue.

— Que cherchez-vous donc ainsi ? demanda Mme de Nangis, étonnée de l'agitation de tous les employés du magasin. Il n'est pas possible, ajouta-t-elle en pâlissant, qu'une soustraction ait été faite parmi vos marchandises... C'est impossible ! répéta-t-elle, en regardant fixement Rose, dont l'air calme et distrait lui parut très rassurant.

— Oh ! Madame la comtesse, ce n'est rien ! répondit le marchand tout effaré. Il me manque seulement une pièce d'Angleterre, qui vaut plus de cent louis, mais on la retrouvera tout à l'heure.

— Il faut bien qu'on la retrouve, dit la comtesse avec gravité, et je ne sortirai pas d'ici, qu'elle ne soit retrouvée...

— Si l'on nous fouillait, Madame ! murmura Rosette à l'oreille de Mme de Nangis.

— Nous fouiller ! s'écria Rose indignée : nous prendrait-on pour des voleuses ?

Mais la pièce de dentelle, que Rosette avait glissée dans la poche de cette malheureuse enfant, apparaissait au dehors, et l'œil scrutateur du marchand l'avait déjà reconnue.

— Mademoiselle, dit-il, en portant la main à la poche de Rose, vous alliez l'emporter par mégarde !

— Moi, Monsieur ! s'écria Rose éperdue. O mon Dieu ! qui l'a pu mettre là ? Ce n'est pas moi, je vous jure ! Que je meure à vos pieds, Madame la comtesse, si je ne suis pas innocente !

— Taisez-vous et suivez-moi ! lui dit Mme de Nangis, d'une voix altérée. Vous êtes indigne de mes bontés, et je vais vous renvoyer à l'Hospice des Enfants-Trouvés.

La comtesse de Nangis, irritée de cet esclandre, désolée de voir renversés d'un seul coup tous ses projets d'adoption, s'empressa de remonter dans sa voiture, et Rosette y reprit sa place en face d'elle, mais, au moment de fermer la portière, le laquais constata l'absence de Rose, qui s'était enfuie, comme une folle, à travers des rues tortueuses qu'elle ne connaissait pas.

III

L'HEUREUX ACCIDENT

Rose ne savait pas où elle allait ainsi de rue en rue, heurtant les passants, évitant à peine les voitures, s'exposant à être écrasée ou blessée à chaque pas : elle n'avait qu'une idée en tête, c'était de ne pas retomber dans le gouffre de l'Hospice des Enfants-Trouvés.

Elle marchait ou plutôt elle courait depuis trois heures, lorsque cette course vagabonde la conduisit au bord de la rivière : elle n'aurait pu faire un pas de plus, sans se noyer. Elle s'arrêta donc, pour respirer un moment, avant de reprendre sa course et de retourner en arrière. Elle fuyait du reste un péril imaginaire, car elle n'était pas poursuivie et elle devait être bien loin de l'Hospice des Enfants-Trouvés.

Alors, le souvenir du vol qu'on lui avait imputé lui revint à la pensée et y laissa un profond sentiment d'amertume ; elle s'interrogea, un moment, pour se persuader qu'elle n'avait pas commis ce vol et qu'elle en était incapable ; elle se demanda comment les apparences avaient pu s'élever contre sa probité, et elle n'eut pas même un soupçon à l'égard de Rosette. Elle en vint à supposer plutôt qu'elle avait elle-même, par mégarde, mis la dentelle dans sa poche avec son mouchoir ; mais il n'était plus temps de se justifier, et, en prenant la fuite, elle

avait donné gain de cause aux injustes préventions dont elle se voyait victime, car elle se rappela simultanément diverses circonstances qui se rattachaient au vol des bijoux de la comtesse de Nangis, et elle appréhenda pour la première fois que cet autre vol ne lui eût été aussi attribué.

— Oh! dit-elle, fondant en larmes j'aime mieux mourir, que de passer pour une voleuse! Je vais retourner chez Mme de Nangis et je lui prouverai plutôt que je n'ai pas commis un vol!... Mais comment lui prouverai-je cela ? Voudra-t-elle me croire ?... Hélas ! elle m'abandonne, elle me renvoie aux Enfants-Trouvés ! O ciel ! quelle honte pour moi ! quel malheur ! On me montrera partout au doigt, en disant : C'est une voleuse !... Ne vaut-il pas mieux mourir ?... Ah ! pourquoi le bon Dieu m'a-t-il repris ma pauvre mère? Je n'aurais pas été adoptée par une grande dame, ni logée dans un riche hôtel; je n'aurais pas porté de belles robes, je n'aurais pas appris la danse et la musique; mais je serais une pauvre petite ouvrière, et l'on ne m'accuserait pas d'avoir volé des bijoux et des dentelles !... Oui, ajouta-t-elle en essuyant ses pleurs, je retournerai à l'hôtel de Mme de Nangis et je lui dirai : « Madame, si je suis une voleuse, il faut me faire aller en prison ; mais si je suis une honnête fille injustement accusée, je vous prie de le dire à tout le monde, pour que je ne cesse pas d'être estimée... » Hélas! que n'ai-je là ma mère, pour me défendre et me justifier ! O ma bonne et tendre mère, souffrirais-tu que je fusse traitée comme une voleuse ?

Elle parlait à demi-voix, mais avec des sanglots et des

gestes désespérés, qui attirèrent l'attention d'une brave femme, occupée à laver du vieux linge au bord de l'eau. Cette femme se leva et vint en boitant, car elle était infirme. Ses vêtements, quoique propres et soigneusement ordonnés, témoignaient de sa pauvreté, qui n'avait rien de sordide, ni de repoussant.

— Qu'avez-vous à vous lamenter ainsi, mon enfant? dit-elle d'une voix douce et bienveillante.

— Ah ! Madame, répondit la petite orpheline, on me soupçonne, on m'accuse d'avoir commis un vol !

— Un vol ! s'écria cette consolatrice inconnue. Il suffit de vous voir et de vous entendre, ma chère petite, pour être bien convaincu que vous n'avez pas fait de mauvaise action. Quel est votre nom, le nom de votre père ?

— Je me nomme Rose, Madame, et je n'ai plus de père depuis ma naissance.

— C'est une grande perte, hélas! mais sans doute la Providence vous aura conservé votre mère ?...

— Je n'ai plus de mère, depuis six ans ; j'ai été élevée par une excellente dame que vous connaissez peut-être, Mme la comtesse de Nangis...

— Je ne la connais pas! répliqua la pauvre femme, qui ne se lassait pas de regarder Rose et qui cherchait avec émotion à démêler dans ses traits une ressemblance confuse. Eh ! comment la connaîtrais-je, cette grande dame, moi qui ne suis qu'une pauvre ravaudeuse !

— Et moi donc, suis-je la fille de la comtesse qui voulait m'adopter? Ma mère était une ouvrière, comme vous.

— Comme moi ! répéta cette femme, qui avait entendu

au fond de son cœur le cri de la nature : votre mère, dites-vous, est morte...

— Il faut bien qu'elle soit morte, puisqu'elle m'a laissée à l'Hospice des Enfants-Trouvés. J'avais cinq ans, lorsqu'elle tomba malade et fut conduite à l'hôpital...

— O mon Dieu ! permettrais-tu ce miracle ! s'écria tout à coup cette pauvre infirme, qui saisit les mains de Rose pour la rapprocher d'elle, et qui la couvait d'un regard ineffable.



Ses gestes attirèrent l'attention d'une brave femme.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda Rose, dont l'esprit se remplissait de vagues et touchants souvenirs. Vous me trouvez bien à plaindre, en me sachant orpheline et en me voyant abandonnée, car je ne rentrerai pas à l'hôtel de Nangis, jusqu'à ce que les voleurs aient été découverts...

— Eh bien ! mon enfant, venez avec moi. Je suis très pauvre, mais je travaillerai pour nous deux.

— Et moi, Madame, pensez-vous que je ne travaille pas ? Oh ! Dieu merci, j'ai profité des leçons que me don-

nait ma mère ; quand j'étais encore petite, elle brodait et elle m'apprenait à broder...

— Elle brodait, votre mère? repartit la ravaudeuse, qui enleva dans ses bras l'enfant stupéfaite. Oui, je me le rappelle, tu étais déjà bien adroite!... Mais as-tu donc oublié le nom de ta mère?

— Ne vous l'ai-je pas dit, Madame? Elle se nommait Madeleine...

— Madeleine! c'est moi! répétait hors d'elle-même cette femme, qui retrouvait sa fille, après l'avoir perdue pendant six années. C'est moi, ta mère! disait-elle, en l'embrassant à l'étouffer.

— Ma mère!... Est-il vrai? est-il possible? répondait Rose, hésitant encore à se livrer tout entière à la joie de revoir sa mère. Vous vous nommez Madeleine, mais vous êtes ravaudeuse de votre état, et ma mère était brodeuse habile, ce qui n'est pas tout à fait la même chose...

— Il y a six ans de cela, mon enfant, et ces six années m'ont vieillie autant que vingt auraient pû le faire ; ma vue s'est affaiblie, et je ne vois plus trop clair pour conduire mon aiguille.

— Oh! moi, j'ai la vue excellente, et je travaille, dit-on, comme une petite fée.

— Je suis pénétrée de reconnaissance pour la grande dame qui t'avait recueillie chez elle, dit Madeleine en soupirant ; mais tu es accoutumée maintenant au luxe, à la richesse, au bien-être, et je n'ai pas même à t'offrir une obscure et modeste aisance. Je suis pauvre, mon enfant, je n'ai jamais plus souffert de ma pauvreté, qu'au moment de te la faire partager.

— J'ai conservé les goûts et les habitudes de ma naissance, chère maman ; je n'étais pas faite pour cette vie du beau monde, je me trouvais mal à l'aise dans ces salons dorés...

— Hélas ! interrompit la mère avec tristesse, tu ne sais pas ce que tu auras en échange ! Un tonneau, j'en ai honte, un tonneau de ravaudeuse, au coin d'une rue !

— Laissez-moi faire, reprit Rose avec enjouement : j'aurai bientôt gagné assez pour vous donner un logement plus digne de vous. Vous verrez comme je travaillerai ! vous verrez aussi comme j'ai profité de vos leçons!... Mais, ajouta-t-elle en l'embrassant, pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt me chercher à l'Hospice?

— J'y suis allée, au sortir de l'hôpital, où j'étais restée plusieurs mois entre la vie et la mort ; on m'a dit qu'une grande dame t'avait adoptée, mais il ne m'a pas été possible d'en apprendre davantage. Voilà six ans que je pleurais ta perte et que je désespérais de te retrouver !

Madeleine emmena sa fille qui l'aidait à marcher, en la soutenant par le bras, car la pauvre femme avait eu la jambe cassée et en était restée infirme. Rose, dont la mise élégante annonçait une condition sociale à laquelle il lui fallait renoncer, n'éprouvait aucune souffrance d'amour-propre à paraître en public, à côté d'une pauvre ouvrière couverte de guenilles. Elle se trouvait, au contraire, joyeuse et fière de l'accompagner, et elle semblait dire à tout le monde en la désignant : « Hier j'étais orpheline, aujourd'hui je possède une mère. »

La vieille ravaudeuse habitait un tonneau, placé à l'angle de la rue Sainte-Opportune, près des Halles. Ce ton-

neau, dans lequel on avait pratiqué une ouverture qui tenait lieu à la fois de porte et de fenêtre. lui servait de maison, d'atelier et de boutique : elle y travaillait le jour, elle y dormait la nuit ; une partie de sa vie laborieuse se passait ainsi en plein air, sous les regards des passants.

Le tonneau était assez grand pour que Rose y trouvât place près de sa mère ; elle s'y installa, sans hésitation et sans murmure, pour y travailler et pour y coucher ; elle fut bientôt aguerrie à toutes les privations que Madeleine supportait avec patience, avant d'avoir retrouvé sa fille, mais qui lui semblaient désormais si pénibles, à cause de Rose, qui devait en souffrir plus qu'elle. Celle-ci lui donnait pourtant l'exemple du courage et de la résignation ; car elle se trouvait parfaitement heureuse de vivre dans l'indigence avec sa mère. Cependant elle regrettait quelquefois Mme de Nangis, et elle lui conservait au fond du cœur un vif souvenir de reconnaissance.

— Madame la comtesse a été bien bonne pour moi, se disait-elle souvent pendant les longues heures qu'elle consacrait à sa broderie ; je l'aimais... presque comme une mère! A-t-elle pu, mon Dieu! croire que j'étais une voleuse!

— Tu pleures, Rose? lui demandait Madeleine, qui avait vu tomber une larme sur l'ouvrage de sa fille. Tu ne t'accoutumeras jamais à la misère, mon enfant, et je voudrais que tu fusses encore chez cette grande dame qui t'élevait!

— Ce n'est rien que d'être pauvre, ô ma bonne mère, s'écria Rose avec amertume ; mais, quand on est honnête, c'est une idée insupportable que de se sentir sous le coup d'un soupçon injuste et de passer pour une voleuse.

— Ah ! si je savais où demeure la comtesse de Nangis, j'irais lui dire que tu es ma fille et que tu n'as jamais commis de vol !... Nous irions ensemble, chère Rose, et cette dame, je n'en doute pas, rougirait de t'avoir soupçonnée.



Un tonneau de ravaudeuse à l'angle de la rue Ste Opportune.

Un jour, Rose s'était éloignée de quelques pas pour acheter un pain chez le boulanger. Sa mère, assise dans le tonneau qui formait son domaine, travaillait, lunettes sur le nez, à ravauder des bas, lorsqu'un carrosse, attelé de deux chevaux fringants, tourna court, en sortant de la rue Sainte-Opportune, et renversa le tonneau de la ravau-

deuse. Celle-ci fut jetée au milieu de la rue et resta sur le pavé, sans pouvoir se relever. Au cri qu'elle avait poussé, Rose s'était élancée hors de la boutique du boulanger, pour courir à sa mère étendue sans mouvement. Elle l'a crut tuée, et elle ne fut un peu rassurée, qu'en la voyant rouvrir les yeux.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec angoisse, en la soutenant dans ses bras, êtes-vous blessée ?

— Ce n'est rien, mon enfant, ne te désole pas, reprit Madeleine : c'est ma mauvaise jambe !

En même temps, la voiture qui avait causé cet accident s'était arrêtée ; une belle dame en était descendue, et elle ordonnait à son laquais de chercher un médecin. Rose reconnut la comtesse de Nangis, qui la reconnut aussi, mais qui n'osa pas la troubler dans les soins pieux, qu'elle donnait à cette malheureuse femme.

— Ah ! méchante enfant, lui dit à demi-voix Mme de Nangis, as-tu pu me quitter ainsi ?

— Je vous ai quittée, Madame, répondit timidement Rose, pour retourner avec ma véritable mère.

— Ta mère ! Quoi ! cette malheureuse femme, que ma voiture a failli écraser...

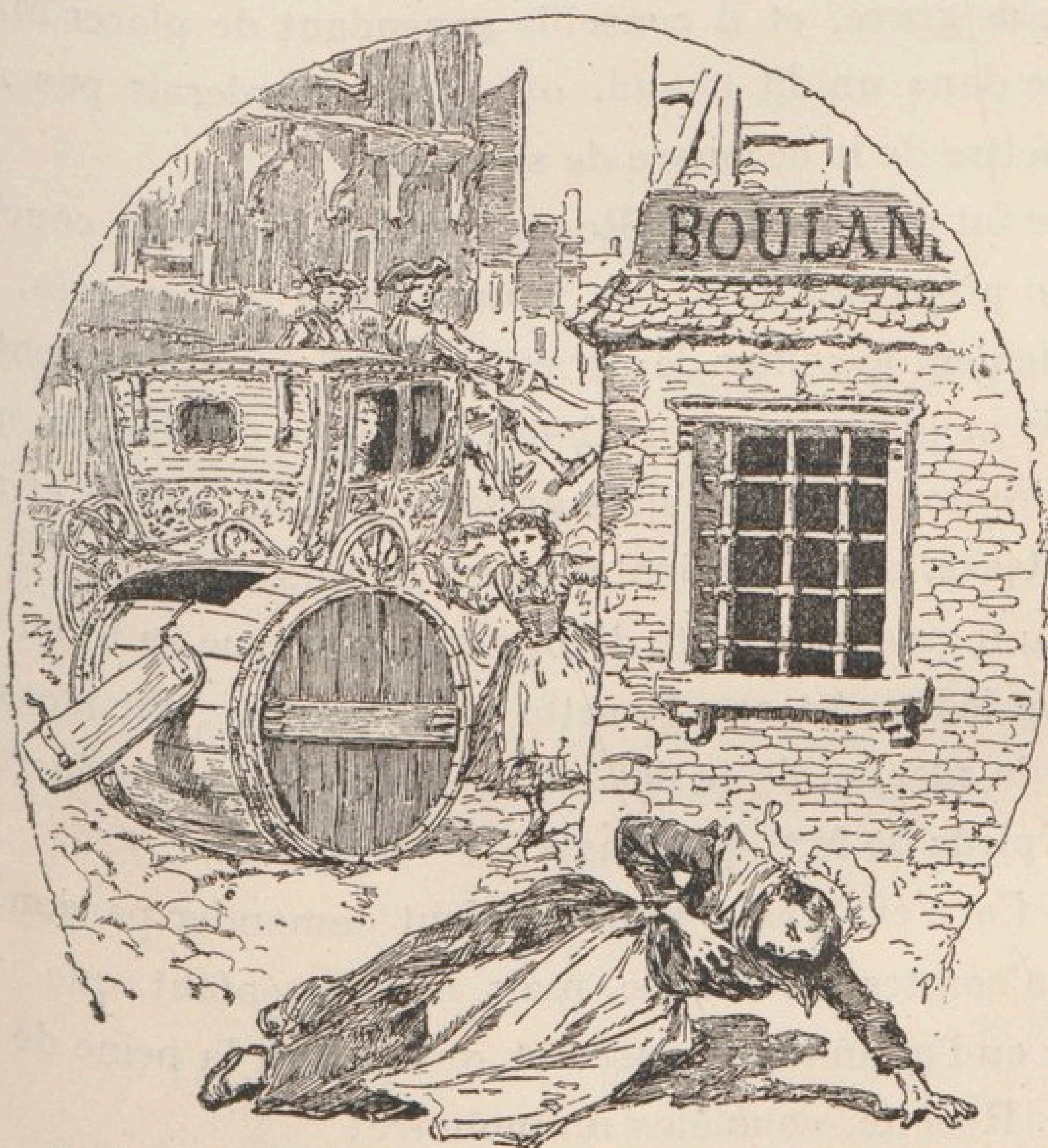
— Oh ! Madame ! dit Madeleine, qui avait écouté ce colloque, pendant qu'on s'empressait autour d'elle : je n'en mourrai pas, pourvu que vous ne m'enleviez pas une seconde fois ma fille !

Mme de Nangis fit transporter, dans sa voiture, la blessée, qui ne perdait pas de vue Rose et qui la vit avec joie se placer vis-à-vis d'elle sur les genoux de la comtesse. On ne parla pas pendant la route : Mme de Nangis

tenait les mains de Rose dans les siennes, et de grosses larmes roulaient au bord de ses paupières.

— Si tu savais combien je t'ai pleurée ! lui dit la comtesse, à voix basse. Je croyais t'avoir perdue pour toujours !

— Madame, repartit Rose avec un gros soupir, supposez-vous encore que je puisse être une voleuse ?



Un carosse renverse le tonneau de Madeleine et la jette au milieu de la rue.

— Toi, mon enfant ! reprit la comtesse, en la pressant dans ses bras. Dieu m'est témoin que je ne t'ai jamais accusée, malgré les apparences ! Aussi, depuis ton éloignement, les faits t'ont bien justifiée, car les vols continuent dans l'hôtel, et l'on n'a pas découvert le voleur.

— Vous êtes sûre maintenant que ce n'est pas moi !... Et Rosette, est-elle encore à votre service ?

Cette question fut un trait de lumière pour Mme de Nangis, qui devint pensive et qui se promit d'avoir l'œil sur sa femme de chambre.

On était arrivé à l'hôtel, où le médecin attendait la blessée ; il constata sur-le-champ que la blessure n'avait rien de grave, et il conseilla cependant de placer Madeleine dans un lit chaud, où elle ne tarderait pas à se remettre de la secousse de sa chute.

Ce fut dans le lit de Rosette, qu'on voulut la coucher, et en préparant ce lit, on trouva, sous le traversin, non seulement le collier de perles et les bijoux qui avaient été volés pendant que Rose habitait l'hôtel de Nangis, mais encore une foule d'objets appartenant au comte et à la comtesse, et qui avaient disparu depuis.

Au moment où cette découverte imprévue se fit en présence de la comtesse, Rosette se trouvait là : elle n'essaya pas de nier, ni de se défendre ; elle se jeta, tout éperdue, aux pieds de Mme de Nangis.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, lui dit la comtesse indignée, mais à cette enfant, que vous avez eu l'infamie d'accuser et qui portait la peine de vos vols. Rosette, vous êtes un monstre !

Mme de Nangis garda auprès d'elle la mère et la fille, qu'elle comblait de présents et de caresses. Elle aimait Rose comme son propre enfant, et Rose l'aimait comme une seconde mère.

— J'ai deux mères, disait Rose : que Dieu me les conserve longtemps l'une et l'autre !

L'HOSPICE

DU MONT SAINT-BERNARD

(1765)

L'HOSPICE

DU MONT SAINT-BERNARD

(1765)

I

LE CHIEN BLESSÉ

Un horloger de Genève, nommé Chabron, s'était fixé dans la vallée d'Aoste, en épousant une femme du pays, avec laquelle il avait vécu heureux pendant plus de douze ans. Ce bonheur calme et solitaire eût duré sans doute longtemps encore, si la mort n'était venue l'interrompre. Chabron devint veuf, au moment où il remerciait la Providence de lui avoir donné une épouse si digne de lui.

Cette perte imprévue et irréparable l'avait plongé dans le désespoir ; il ne l'eût pas supportée, et il se serait hâté de mourir aussi pour rejoindre plus vite la compagne qu'il pleurait, s'il n'avait pas eu un fils.

Ce fils unique atteignait à peine sa dixième année ; il avait besoin d'un guide et d'un protecteur, au milieu des périls de la vie où il allait entrer avec toute l'inexpé-

rience de son âge ; le Ciel lui avait enlevé une tendre mère, mais en lui laissant un bon père.

Chabron se résigna donc à vivre, pour ne s'occuper que de l'enfant chéri qui lui rappelait, par une double ressemblance physique et morale, l'excellente et noble femme qu'il avait perdue.

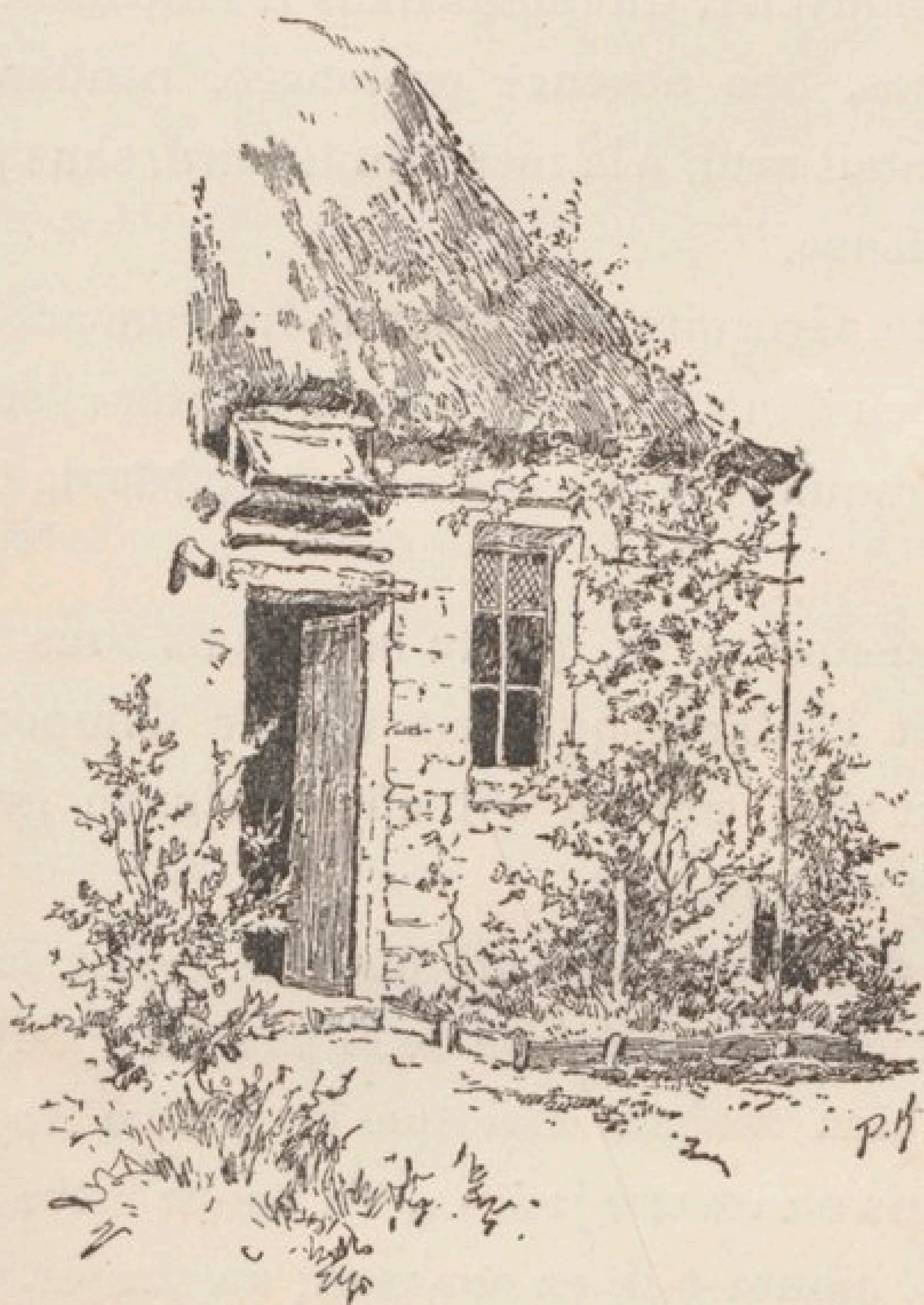
Le petit Grégoire (c'était le nom de l'enfant) réunissait des qualités qui semblent innées dans les belles âmes, dans les natures d'élite : il était humain et sensible, il était bienveillant et généreux, il était brave et déterminé.

Son éducation et le genre de vie auquel on l'avait accoutumé depuis son enfance, ne contribuèrent pas peu à fortifier et à développer en lui un courage qui allait jusqu'à la témérité. Son père lui avait appris à ne rien craindre de ce que craignent les enfants peureux, et Grégoire était aussi hardi la nuit que le jour.

Non seulement Grégoire habitait avec son père une maisonnette isolée dans la partie la plus sauvage et la plus déserte de la vallée d'Aoste, mais encore il se trouvait quelquefois seul, durant plusieurs jours, dans cette maisonnette, mal protégée par une clôture insuffisante et par la haie de genévrier et d'aubépine, qui l'entouraient moins pour la défendre que pour l'embellir.

Chabron faisait, tous les deux ou trois mois, un voyage à Genève, pour les besoins de son commerce d'horlogerie : il allait vendre les montres qu'il avait fabriquées, et il rapportait au logis l'argent que lui produisait la vente de ces objets. Souvent la somme était assez forte, car il travaillait beaucoup, et il passait pour un des plus habiles ouvriers de sa profession.

Depuis la mort de sa femme, il avait dû s'absenter ainsi, bien à contre-cœur, en laissant au logis son fils, qui n'eût pas été capable de l'accompagner dans un voyage aussi fatigant, qu'il fallait faire en partie à pied par la route du mont Saint-Bernard, et qui ne demandait pas moins de vingt-quatre heures de marche pour



La maisonnette de l'horloger Chabron dans la vallée d'Aoste.

aller du val d'Aoste à Genève et de Genève au val d'Aoste.

Il devait donc, pendant tout ce temps-là, laisser l'enfant à la maison ; aussi, ne partait-il pas sans regret et sans angoisse, quoiqu'il eût lieu de compter sur le courage, la prudence et la raison du petit Grégoire.

Le dernier voyage qu'il venait d'entreprendre lui avait causé plus d'inquiétude encore que les précédents : il se disait qu'abandonner ainsi à lui-même un enfant de dix ans dans une habitation solitaire et à peine fermée, c'était l'exposer à une foule de périls et d'accidents, qu'on ne pouvait ni prévoir ni conjurer. Il se promit donc de ne plus renouveler, du moins dans les mêmes conditions défavorables, une absence prolongée, pendant laquelle son fils restait seul, à la merci du hasard, sans protection et sans défense.

— Écoute, Grégoire ! lui avait-il dit d'un accent triste et grave, peu d'instants avant de le quitter : j'étais moins inquiet, lorsque je te laissais sous la garde de ta pauvre mère...

— C'est-à-dire, papa, que tu la laissais sous ma garde ! interrompit l'enfant, qui prit un air d'importance en dressant la tête, comme s'il eût voulu se grandir. Ne suis-je pas un homme ?

— Sans doute, tu seras un homme, reprit le père en souriant, mais il faut encore de la patience pour en venir là... C'est bien malgré moi que je fais ce voyage, qui exigera trois ou quatre jours... Ta bonne mère n'est plus avec nous ! ajouta-t-il, en poussant un soupir.

— Elle est avec le bon Dieu ! murmura le petit Grégoire, dont les yeux se remplirent de larmes. Mais tu m'as dit qu'elle veillait sur nous de là haut !...

— Oui, mon enfant, et, si je n'avais pas cette pensée, je n'aurais jamais la force de me séparer de toi... Dieu merci ! tu es bien raisonnable, et tu ne me désobéiras point ; j'y compte bien. Ainsi, tu te tiendras renfermé

dans la maison, sans te montrer à la fenêtre, sans faire aucun bruit qu'on puisse entendre au dehors, sans ouvrir la porte, sans sortir...

— Tu devrais seulement me permettre d'aller courir dans la vallée, où il y a de si beaux papillons...

— Garde-t'en bien, mon cher Grégoire: tu n'aurais qu'à faire une mauvaise rencontre ! Parmi les gens qui descendent du Saint-Bernard, en venant de France ou de Suisse, il s'en trouve quelquefois de suspects et de malintentionnés.

— Oh ! je n'ai pas peur ! s'écria l'enfant, avec un geste fier et dédaigneux.

— Il ne faut pas avoir peur, mais il est inutile de chercher le danger. Tu ne sortiras donc pas de la maison jusqu'à mon retour, je l'exige, et tu éviteras tout ce qui pourrait attirer l'attention des passants. Si l'on frappe, si l'on appelle, ne réponds pas, n'ouvre pas ! Il vaut mieux qu'on suppose la maison inhabitée.

— Lorsque je suis seul, je ne fais guère de bruit, je t'assure, car je n'ai pas le cœur à jouer, ni à chanter, ni à me divertir : je travaille, tant que le jour dure.

— Et quand la nuit arrive et que tu vas te coucher sans lumière, mon ami, tu te recommandes toujours à ton Ange gardien, suivant le conseil de ta mère ?...

— Oh ! je n'ai pas peur ! répliqua vivement Grégoire. Je suis aussi tranquille dans l'obscurité qu'en plein jour. Je fais ma prière du soir, je me mets au lit, et je m'endors presque aussitôt, en pensant à maman, qui vient souvent m'embrasser et me consoler dans un rêve.

Ceci se passait dans le cours du mois d'octobre 1765.

L'horloger était parti plus rassuré, après avoir fermé soigneusement les volets et toutes les issues de la maison, où son fils devait l'attendre, en travaillant à l'apprêt des ressorts de montres. Chabron espérait que son absence ne se prolongerait pas au delà du troisième jour ; il avait d'autant plus d'impatience d'être de retour, qu'il éprouvait une altération sensible dans l'état de sa santé.

Grégoire eut recours au travail, pour faire passer le temps le plus vite posssible : il était levé dès le point du jour, et sur-le-champ il se mettait à l'œuvre, sans quitter l'atelier où il exécutait des ouvrages d'horlogerie minutieux et difficiles, si ce n'est pour prendre ses repas, qui se composaient presque exclusivement de pain dur, de fromage, de lard et de saucisson.

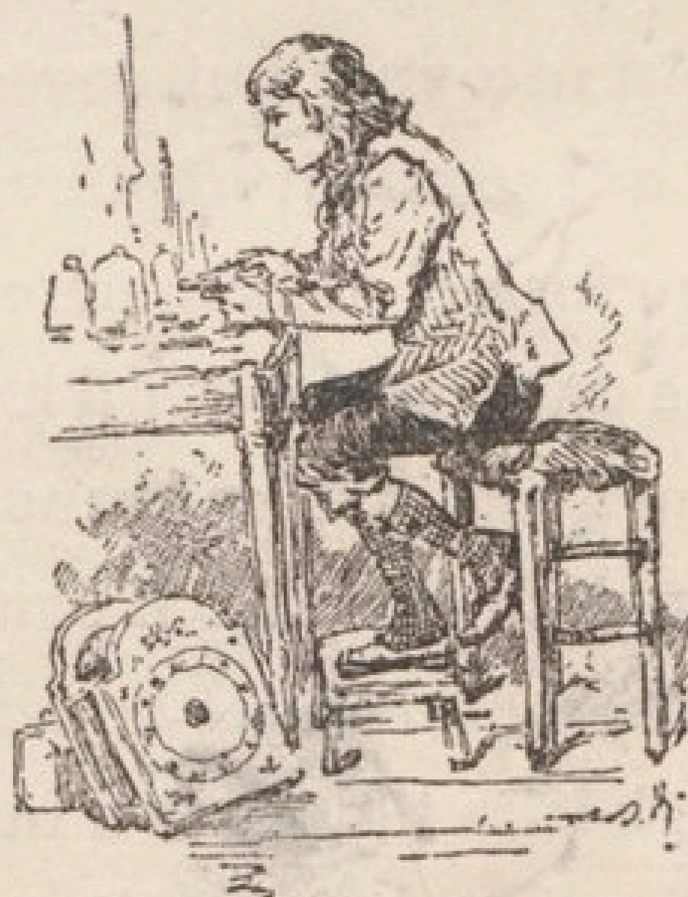
La journée s'écoulait ainsi rapidement, et il ne s'apercevait de l'heure, entouré de montres qui ne marchaient pas, qu'en ne voyant plus assez clair pour continuer son labeur. Après un souper frugal, il ne tardait pas longtemps à s'endormir, et il ne s'éveillait qu'aux premiers rayons de l'aurore.

Trois jours avaient passé de la sorte, depuis le départ de son père. Le matin du quatrième jour, il se sentit, en s'éveillant, obsédé d'inquiétudes vagues et accablé de tristes pressentiments : il avait le cœur gros ; des larmes s'échappaient involontairement de ses paupières, et cependant l'instant approchait où son père serait de retour.

Il n'eut pas le courage de se mettre au travail ni de prendre aucune nourriture, comme si un malheur planait sur sa tête. Il alla s'asseoir près d'une fenêtre haute

qu'il avait ouverte tout doucement, mais en laissant le volet fermé, de manière à pouvoir entendre le bruit des pas dè son père sur la route. Par moments, il regardait à travers les fentes du volet, et il portait sa vue dans la vallée aussi loin qu'il pouvait le faire, espérant à chaque minute apercevoir le voyageur attardé, qu'il attendait avec tant d'impatience.

Ce jour-là, il y eut bien peu de monde sur la route du Saint-Bernard : quelques piétons isolés, deux ou trois



Grégoire eut recours au travail pour faire passer le temps.

hommes à cheval, une voiture et une charrette. Il tombait une pluie battante ; les chemins étaient couverts d'eau et de boue, une brume épaisse bornait l'horizon et remplissait la vallée.

— Mon pauvre père, pensa l'enfant, aura traversé le Saint-Bernard par un bien mauvais temps !

La pluie cessa vers le soir, et les rayons du soleil couchant pénétrèrent, par les fentes du volet, dans la chambre où Grégoire était resté, toute la journée, immobile et anxieux.

Soudain, un gémissement plaintif se fit entendre, à la porte de la maison. Il tressaillit et prêta l'oreille avec attention. Un second gémissement, plus lamentable encore que le premier, partit du même endroit et se prolongea en soupirs douloureux. Grégoire était vivement ému.

— O mon Dieu ! dit-il en joignant les mains : il y a là un malheureux qui souffre et qui demande du secours ! On croirait que c'est un homme qui va mourir !

Il se fit violence, pour ne pas aller spontanément offrir son assistance à cet inconnu, qui devait être arrêté devant la maison et qui semblait implorer sa pitié. Mais il se rappelait l'ordre formel de son père, et il n'osa pas l'enfreindre, même dans un intérêt d'humanité.

Les gémissements continuaient sans interruption avec des espèces de sanglots étouffés. L'émotion de Grégoire fut bientôt au comble, et, malgré la défense que son père lui avait faite, il n'hésita plus à entr'ouvrir doucement le volet pour savoir quel était le malheureux qui se plaignait ainsi.

Ce n'était pas un homme, c'était un chien, un de ces énormes chiens que les religieux de l'Hospice du mont Saint-Bernard emploient à la recherche des voyageurs perdus dans les neiges, et qui semblent se rapprocher de l'espèce raisonnable par leur merveilleux instinct et leur intelligence singulière.

Ce bel et noble animal avait persévéré dans ses plaintes, parce qu'il s'était rendu compte, à l'aide de l'odorat, de la présence d'un être humain en cette maison silencieuse qui paraissait abandonnée. Il entendit le faible

bruit que fit le volet en s'entrouvrant, et il leva la tête aussitôt, en sorte que ses gros yeux, remplis de larmes, se rencontrèrent avec les yeux de l'enfant, qui fut touché jusqu'au fond du cœur de l'expression sympathique de ce regard suppliant.

Le chien, assis sur son derrière, tenait en l'air une de ses pattes de devant et la léchait par intervalles, en poussant de petits cris que lui arrachait la souffrance. Grégoire comprit que le pauvre animal était blessé, et, sans réfléchir au danger de se trouver en face de cette énorme bête, qui pouvait être affamée ou enragée, il descendit sur-le-champ et courut ouvrir la porte.

Le chien ne bougea pas, et présenta seulement sa patte malade, que l'enfant n'hésita point à prendre dans ses mains pour l'examiner ; elle était enflée et brûlante, mais on n'y remarquait pas de blessure ni aucune trace de sang.

Le chien, pendant cet examen, dont il semblait suivre d'un œil inquiet les lentes opérations, regardait son sauveur avec une caressante bonté, et agitait sa longue queue, en signe de reconnaissance ; puis, ayant deviné que la cause de sa souffrance échappait au regard de l'enfant, il la lui montra, en y portant sa langue et en humectant de sa salive une plaie vive qui se cachait, sous les poils, entre les griffes de sa patte endolorie.

Cette plaie avait été produite par une épine qui avait pénétré profondément dans les chairs et dont l'extrémité était à peine visible.

Grégoire essaya de retirer avec ses ongles cette épine qu'il ne pouvait atteindre qu'en irritant la blessure, mais

ses efforts ne servaient qu'à augmenter la souffrance du chien, qui la supportait toutefois avec une impassible résignation. Alors l'idée lui vint de chercher un instrument, qui suppléât à la faiblesse de ses doigts : il alla prendre, sur son établi, de grosses pinces d'horloger, et il s'en servit adroitement pour enlever d'un seul coup l'épine, qui depuis plusieurs jours empêchait le chien de poser sa patte à terre et qui lui causait des douleurs intolérables.

L'animal se sentit aussitôt soulagé, et il en témoigna sa joie par des bonds et des frétillements autour de son bienfaiteur, en lui léchant les mains et le visage avec mille cris de bonheur et de reconnaissance, dans lesquels on retrouvait presque les sons de la voix humaine.

Grégoire en fut ému jusqu'aux larmes ; mais, en tournant la tête, il aperçut, derrière la haie d'aubépine en fleur qui entourait l'habitation, un homme de haute stature et de mauvaise mine, couvert de haillons et armé d'un bâton ferré.

Si Grégoire eût été seul, hors de la maison, exposé à l'attaque d'un pareil adversaire, il aurait sans doute compris le péril de sa situation, mais il sentit qu'il avait près de lui un défenseur capable de le protéger contre ce malfaiteur qui semblait posté en embuscade.

— Que voulez-vous ? lui cria-t-il, sans lâcher la patte du chien, qu'il avait reprise pour la tremper dans l'huile et l'entortiller avec un linge mouillé. Passez votre chemin ! ajouta-t-il, en voyant que cet homme ne s'éloignait pas.

Le chien eut l'air de deviner l'injonction que Grégoire adressait à ce personnage suspect, car il cessa un moment de caresser l'enfant, et fixa un regard terrible sur l'in-



Il s'en servit adroitement pour enlever d'un seul coup l'épine...

connu, en faisant entendre un sourd grognement de menace et de colère. Il se fût jeté à la gorge du vagabond qui battait en retraite, si Grégoire n'eût pas arrêté doucement le généreux animal.

— Qui êtes-vous ? cria Grégoire, à cette espèce de mendiant, qui se retirait lentement, en examinant à distance les abords de la demeure de Chabron. Prenez garde à vous ! Ne revenez pas !...

— A quoi bon revenir ! murmura ce méchant homme. Je voulais savoir seulement si M. Chabron était chez lui !...

La présence du chien rassura Grégoire, qui continuait de lui donner des soins attentifs, comme pour avoir un prétexte de le retenir et de s'en faire un protecteur ; il l'avait attiré dans la maison et il ferma la porte derrière eux. Le chien parut alors inquiet et chagrin : il refusa la nourriture que l'enfant lui présentait, et manifesta, par des soupirs prolongés, l'impatience qu'il avait de reprendre sa liberté. Il semblait la redemander d'un air suppliant, les yeux fixés sur Grégoire, qui ne résista pas longtemps à cette prière muette.

Grégoire ent'rouvrit la porte, et le chien, secouant les oreilles, agitant la queue, bondit de joie autour de lui, le remercia encore par des aboiements expressifs, lui lécha de nouveau les mains et le visage ; puis, s'élançant dehors, prit sa course, du côté de la montagne.

II

LE PRÉCIPICE

Le lendemain, l'horloger Chabron n'avait pas encore paru. Grégoire, qui avait passé bien péniblement une nuit d'insomnie, attendant, écoutant, debout à la porte ou penché à la fenêtre et ne songeant pas à se mettre au lit, résolut tout à coup d'aller au-devant de son père.

Il ne savait pas jusqu'où il irait, mais il se souvenait d'avoir entendu son père et sa mère parler entre eux des dangers que présentait le passage du mont Saint-Bernard dans la mauvaise saison, et, toutes les fois que la tempête se déchaînait sur la montagne; il avait donc lieu de craindre que son père n'eût été arrêté en chemin par une de ces tourmentes où la neige et le vent rendaient la route impraticable durant plusieurs jours.

Il voulait d'abord, non pas s'engager dans cette route qu'il ne connaissait pas et qui devait être dangereuse, mais se rapprocher de la montagne et chercher à obtenir des nouvelles du cher voyageur qui n'était pas encore revenu ; il espérait apprendre bientôt, pour être tranquillisé, que depuis quarante-huit heures personne n'avait pu traverser le mont Saint-Bernard.

Il ne prit, d'ailleurs, aucune des précautions que n'ont garde d'oublier ceux qui s'aventurent dans cette route

difficile et quelquefois périlleuse ; il ne pensa pas à se chausser, à se vêtir et à se couvrir de manière à pouvoir braver le froid, la neige, la pluie et le vent ; il négligea même de se pourvoir d'une arme pour se défendre contre un malfaiteur et d'un bâton ferré pour assurer ses pas dans un chemin glissant ou escarpé.

Il avait tant de hâte de partir et de revoir son père, qu'il n'entendit pas le murmure de son estomac vide et qu'il se mit en marche, à jeun, sans emporter avec lui un morceau de pain dur. Le mont Saint-Bernard, qui lui semblait si voisin de la localité qu'il habitait, en était éloigné de plus d'une grande lieue ; ce ne fut qu'après avoir marché d'un bon pas pendant une heure, qu'il se trouva au pied de la montagne. Il n'avait jusque-là rencontré personne. Le temps était mauvais, brumeux et froid ; on ne distinguait pas la cime du mont Saint-Bernard, à travers les vapeurs et les nuages qui l'enveloppaient.

— La nuit est loin encore, se dit l'enfant, je ne suis pas du tout fatigué, et je puis faire au moins une heure de chemin, jusqu'à ce que je trouve un voyageur qui me renseignera sur la route à suivre. Oh ! je marcherai bien pendant six heures de suite, se dit-il encore : l'Hospice n'est pas si éloigné, puisqu'on y va en trois ou quatre heures. Mais cependant, il ne faudrait pas m'égarer, car je serais fort en peine de me trouver dans la montagne, à l'entrée de la nuit. Qui sait si mon pauvre père n'a pas été forcé de rétrograder et de s'arrêter chez les bons religieux ? Je me rappelle que cela est arrivé déjà une fois, du vivant de ma mère... Combien elle fut inquiète et affligée !... J'ai espoir que je vais le rencontrer lui-même... Il sera bien surpris

de me voir ici ! Il me grondera peut-être ; oui, mais il comprendra que c'est sa faute, puisqu'il est en retard de deux jours entiers !... Deux jours ! Il m'était impossible d'attendre davantage ! J'ai même attendu trop longtemps !...

Il marchait toujours, en s'abandonnant ainsi à ses réflexions, où l'inquiétude et l'espérance se reflétaient alternativement. Il ne s'apercevait pas de la longueur du chemin, mais il commençait à se fatiguer de gravir un sentier roide et abrupt qui serpentait le long de la montagne, car il avait quitté, à son insu, la principale route, pour s'engager dans une route moins fréquentée et plus pénible, mais beaucoup plus courte que l'autre. Il avait aperçu de loin deux ou trois voyageurs qui descendaient vers la vallée d'Aoste, et il s'étonnait de n'en avoir rejoint aucun.

Un pas lourd et traînant lui annonça cependant l'approche d'un de ces voyageurs, et il vit venir à lui un vieil homme, qui portait sur son dos un orgue de Barbarie, et dont les habits déguenillés annonçaient la misère ; du reste, la figure de cet homme était honnête et devait inspirer la confiance autant que l'intérêt.

— Monsieur, avez-vous rencontré mon père ? lui dit Grégoire, qui s'empressa de le joindre.

— Jour de Dieu ! mon enfant, que faites-vous ici ? répondit le joueur d'orgue, qui fut bien étonné d'entendre une voix humaine et de se trouver en présence d'un jeune garçon dans cet endroit désert.

— Je vais au-devant de mon père, qu'on nomme M. Chabron, parti depuis cinq jours pour se rendre à

Genève, et qui n'est pas revenu. Dites-moi, je vous prie, si vous ne l'avez pas vu, en traversant la montagne ?

— Non, je n'ai vu personne, depuis que je suis sorti de l'Hospice, reprit le bon vieux, qui l'examinait avec curiosité. Si fait, j'ai vu un moine qui descendait, et un homme qui montait, un homme que je ne voudrais pas trouver en face de moi dans un pareil chemin, si j'avais seulement une pièce de monnaie blanche dans ma poche.



Mon enfant, que faites-vous ici ?

— Vous êtes malheureux, et vous n'êtes plus jeune ! dit vivement Grégoire, qui se réjouit de n'avoir pas laissé sa bourse au logis. Tenez, ajouta-t-il en lui offrant une pièce d'argent, vous prierez Dieu pour qu'il n'arrive rien de fâcheux à mon pauvre père !

— Merci, oh ! merci, généreux enfant ! Votre charité vous portera bonheur ! Je fais des vœux sincères pour que vous soyez bientôt rassuré à l'égard de Monsieur votre père... Mais où voulez-vous aller ? dit-il, en retournant sur ses pas, après avoir pris congé de son jeune bienfaiteur.

— J'irai jusqu'à l'Hospice, qui doit être près d'ici. On m'y donnera peut-être des nouvelles de mon père...

— A l'Hospice ! répéta le joueur d'orgue, mais vous n'y pensez pas ! Il vous faut encore plus de deux heures de marche pour y arriver, et vous n'êtes pas dans le bon chemin.

— Ce n'est rien qu'une heure de marche ; quant au chemin, vous me l'indiquerez bien ?

— Oui, sans doute. Vous inclinerez à votre gauche, et quand vous verrez une Croix de pierre, qui marque la région des neiges, vous rentrerez dans la vieille route, car, en suivant ce sentier, vous iriez vous perdre... Mais, croyez-moi, mon cher Monsieur, ne vous obstinez pas à rester dans la montagne ; la neige commence à tomber, et il fera tantôt mauvais temps.

— Oh ! je n'ai pas peur de la neige ! dit Grégoire, qui s'était remis en marche et qui doublait le pas ; je m'arrêterai à l'Hospice, pour me reposer, et j'y coucherai, s'il le faut.

— Que le bon Dieu vous protège, mon cher petit Monsieur ! lui cria le joueur d'orgue. Si j'avais l'honneur d'être votre père, je ne vous permettrais pas de voyager ainsi seul dans la montagne.

Grégoire avait repris des forces, en apprenant qu'il n'était plus qu'à deux heures de marche de l'Hospice du mont Saint-Bernard. Il commençait pourtant à souffrir de la faim, et il regretta de n'avoir pas demandé au joueur d'orgue une tranche du pain noir, que ce brave homme portait sur son instrument et que les moines de l'Hospice lui avaient donné.

Il apercevait déjà la Croix de pierre et il se préparait à

changer de route, lorsqu'il se vit tout à coup entouré d'un tourbillon de neige, qui l'aveuglait et qui l'empêchait d'avancer ; le vent soufflait avec violence, en jetant dans les airs d'horribles sifflements. C'était la tourmente qui venait d'éclater dans le haut de la montagne. Les nuages rasaient le sol, et l'atmosphère se remplissait de ténèbres.

Grégoire se repentit de n'avoir pas suivi les conseils du joueur d'orgue, et il voulut rebrousser chemin, mais il se souvint du précipice auquel devait conduire infailliblement la route qu'il avait prise par mégarde, et il se trouvait dans un carrefour où aboutissaient quatre voies différentes : l'obscurité ne lui permettait plus de reconnaître celles qui descendaient vers la vallée et celles qui montaient vers l'Hospice. Le vent redoublait, la neige tourbillonnait plus épaisse, et le froid devenait plus vif à chaque instant.

Sur ces entrefaites, Grégoire entendit deux voix, qui s'appelaient à distance l'une de l'autre et qui se répondaient d'intelligence, en échangeant des signaux qu'il eut l'idée de mettre à profit pour son propre compte. Il se dirigea donc aussitôt courageusement vers un endroit que ces voix semblaient lui indiquer, et il se mit à gravir, au milieu du crépuscule qui régnait autour de lui, une route large, mais escarpée, qu'il jugea être celle de l'Hospice. Les signaux ne retentissaient plus ; un bruit de pas rapides leur avait succédé et paraissait venir à lui.

Son cœur battait de joie, et il ouvrait la bouche pour jeter un cri d'appel et pour avertir le sauveur inconnu que la Providence lui envoyait. Si c'était son père !... Un homme passa près de lui, au milieu des tourbillons de neige, sans

le voir et sans s'arrêter. Grégoire avait reconnu un moine. Il ne cria point, car, au même moment, il avait entendu les pas d'un autre homme qui arrivait en sens inverse et qui eut bientôt rejoint le premier.

— C'est bien heureux que tu te décides à venir, méchant moineau ! dit une voix de rogomme, qu'il avait déjà entendue ailleurs. As-tu bien le cœur, fainéant, de me laisser me geler ici depuis ce matin ?

— Tiens, glaçon ! reprit une voix goguenarde, accompagnée d'un petit ricanement : voilà un flacon d'eau-de-vie pour réchauffer ta mauvaise humeur. Crois-tu qu'on sort comme on veut de ce chien d'Hospice ou plutôt de cet Hospice de chiens ? Dieu de Dieu ! je ne moisirai pas chez les moines.

— Tu leur souhaiteras le bonsoir, quand nous aurons fait fortune. Eh bien ! cet animal d'horloger n'a pas montré le bout de son nez, mais le mien est quasi gelé, en revanche, pour l'avoir attendu au passage.

Grégoire prêta l'oreille plus attentivement, pour ne pas perdre un seul mot de cet entretien, dans lequel il était question de son père. Il reconnaissait la voix de l'homme, qu'il avait vu rôder la veille autour de la maison, et il se rappela que cet homme ne pouvait être qu'un malfaiteur. Ah ! s'il avait eu encore près de lui le bon chien, qui montrait si bien les dents à cette espèce de mendiant et qui l'avait forcé de déguerpir ! Il se coucha dans la neige, contre un rocher, pour mieux écouter et pour n'être pas aperçu.

— Eh bien ! compère! disait le moine, ou du moins l'individu qui portait l'habit des frères servants de l'Hospice :

nous sommes volés, et il faut remettre notre coup à un autre moment plus favorable. L'horloger n'a pas d'argent!

— Comment ! s'écria l'autre : il n'a pas d'argent ? Il a touché cinq mille francs à Genève.

— Il faut qu'il ait mangé son argent en route, ou bien il l'aura enterré dans la montagne, car il est entré hier à l'Hospice, à moitié mort, et il n'avait sur lui que des ressorts de montres.

— Quoi ! M. Chabron est à l'Hospice ? reprit le mendiant, qui se consolait de ce contre-temps, en aspirant une gorgée d'eau-de-vie. Est-ce que tu l'aurais dépouillé, coquin, sans vouloir partager le butin avec moi ?

— Imbécile ! C'est peut-être toi qui lui as pris son trésor ? La vérité est qu'il nous est arrivé bien malade et qu'on l'a mis à l'infirmerie, où il est encore, la bourse aussi vide que la tienne !

— Diable ! aurait-il été dévalisé en chemin ? Depuis deux jours que je fais le guet à la descente de la montagne, il y a peut-être un pèlerin qui s'en est allé guetter notre homme, à la montée. Cinq mille francs, mon ami Chapusot!

— C'est une perte sèche de cinq mille francs pour nous ! mon ami Badouillard.

— Écoute : une idée, et une bonne ! Ces scélérats d'horlogers sont malins et adroits comme des singes. Tu dis que le père Chabron est bien malade ? Tu dis qu'il n'a pas d'argent ? Va voir sous son oreiller et dans son lit?

— Sacristi ! c'est difficile : je suis là pour soigner les chiens, et je n'entre pas à l'infirmerie.

— Bah ! on entre partout, lorsqu'il le faut ; on entre, la nuit, quand tout le monde dort ! Paresseux, va !

— Au fait, je ne l'ai pas fouillé, ce fripon d'horloger ! Il était presque moribond, lorsqu'on l'a trouvé dans la montagne. L'infirmier m'a dit qu'il n'avait rien, dans son sac, qu'une boîte de pièces d'horlogerie...

— Et cinq mille francs en or dans un petit sac de cuir, qu'il porte pendu à son cou.

— Ah ! tu m'en diras tant, Badouillard !... Un petit sac de cuir pendu à son cou !.. Nous allons voir ça !..

— Fais-nous du bel ouvrage, Chapusot, et laisse un peu dormir tes chiens !... Demain, il fera jour, et nous verrons si tu as bien travaillé !... Demain, après l'*Angelus*, tu descendras à la Croix de pierre, avec les reliques du père Chabron, et tu m'y trouveras !

Grégoire ne pouvait douter que ce ne fut son père dont parlaient ces deux misérables, son père malade, mourant, à l'infirmerie de l'Hospice. Il n'hésita pas à prendre un parti : il se releva, dès que le gardien des chiens du Mont Saint-Bernard eut repassé, en courant, à côté de lui, pour regagner le monastère, il essaya de le suivre à distance, en montant aussi vite qu'il pouvait le faire par un chemin couvert de neige où il enfonçait jusqu'au genou. Mais le bruit de sa marche hâtive et de sa respiration haletante parvint tout à coup aux oreilles de l'homme, qui le devançait seulement de cinquante pas et qui voulut se dérober, par la fuite, à une fâcheuse rencontre. Cet homme, que son complice venait de quitter, craignit d'avoir été épié et reconnu : il prit sa course à toutes jambes et mit bientôt tant d'intervalle entre lui et le pauvre enfant, qui s'efforçait de ne pas perdre sa trace, que ce dernier s'arrêta effrayé et découragé, sans oser aller plus loin.

La tempête augmentait de violence : les vents déchaînés luttaient ensemble avec un épouvantable fracas ; la montagne semblait trembler sur sa base. Grégoire, aveuglé par la neige qui lui fouettait le visage, ne pouvait plus avancer et se blottissait par moment, derrière des blocs de rocher, pour ne point être emporté dans un tourbillon. Il ne se guidait plus d'après les pas qu'il avait entendu s'éloigner et se perdre au milieu des bruits de l'ouragan ; il n'osait continuer de marcher, presque à tâtons, dans une route inconnue; il resta donc, pendant quelque temps, accroupi, immobile, à l'abri d'une roche, ne sachant ce qu'il devait faire, mais comprenant d'ailleurs toute l'horreur de sa situation.

Il pensait aussi à son père, malade dans l'Hospice du mont Saint-Bernard, et ce fut là ce qui soutint ses forces morales. Quant à ses forces physiques, elles étaient à peu près épuisées. Un froid glacial s'emparait de tous ses membres; ses mains et ses pieds lui refusaient déjà leur service. Il se remit en marche, au hasard, tout transi et grelottant. Il côtoyait le flanc de la montagne, en gravissant une pente escarpée, que bordait un immense précipice, au fond duquel roulaient des torrents et des avalanches. Grégoire n'apercevait pas le gouffre, dont il n'était séparé que par un intervalle de quelques mètres, mais il entendait les eaux écumer et mugir à des profondeurs inconnues.

Qu'allait-il devenir, dans cette nuit profonde, à travers ces déserts de neige, en face de ces abîmes béants prêts à l'engloutir ? Il se souvint alors des moines de l'Hospice du mont Saint-Bernard, que son père lui avait représentés

parcourant la montagne pendant l'orage et allant avec leurs chiens au secours des voyageurs égarés. Ce souvenir ranima son espérance, et il jeta des cris de détresse, que le vent couvrait de sa voix plaintive ; il ne cessait de crier, néanmoins, de toute la force de ses poumons, et il continuait à gravir lentement, en appelant du secours.

Il approchait d'un défilé étroit, qui servait de passage aux avalanches, et que le vent balayait par rafales en chassant des amas de neige. Il crut entendre les sons d'une cloche et l'aboiement d'un chien ; mais, comme il prêtait l'oreille et qu'il se sentait renaître à l'espoir, il fut enlevé par un tourbillon et emporté dans l'espace, à trois cents pieds de là, sur le bord d'un abîme sans fond : il y aurait été englouti, si une aiguille de rocher, qui sortait d'une couche de glace, ne l'eût arrêté dans sa chute et retenu, tout meurtri, au-dessus du gouffre.

Il avait poussé un cri déchirant, lorsque le sol manqua sous ses pieds, et il s'était résigné à la mort, dans un adieu mental adressé à son père. Il fut surpris de se sentir encore vivant, mais heureusement il n'avait pas la force de se mouvoir, car il serait tombé dans le précipice. Il resta étendu sur la neige solide, que son poids avait failli briser ; ses pieds pendaient dans le vide ; ses bras s'étaient machinalement attachés à la roche, sa tête avait porté contre des glaçons : ses yeux se fermèrent, et il s'évanouit, en perdant beaucoup de sang qui s'échappait de son front entr'ouvert.

Quand il commençait à reprendre ses sens, avant de s'être rendu compte de son affreuse situation, il entendit une respiration sifflante qui grondait à ses oreilles, il sen-

tit sur son visage un souffle brûlant et humide, il aperçut une masse noire qui se mouvait autour de lui. Il essaya de crier : sa voix s'éteignit dans son gosier. Tout à coup il éprouva une sensation terrible ; il était comme soulevé et balancé doucement dans le vide par une force inconnue. Il distinguait bien le murmure entrecoupé d'un souffle qui se dégageait, en vapeur moite et chaude, d'une poitrine vivante, mais il eût été incapable de faire le moindre mouvement, tout son corps étant paralysé par le froid : il avait les mains et les pieds gelés.

Le sentiment ne lui revint que vague et incomplet : il ouvrit un instant les yeux, et crut voir un être animé, un monstre étrange, qui tenait entre ses dents la blouse de toile qu'il portait par dessus ses vêtements, et qui, fixant sur lui un regard enflammé, plein d'une expression de pitié tendre et inquiète, le transportait avec précaution, à travers des plaines de neige hérissées de roches noires et de sapins rabougris.

Il se rappela le chien qu'il avait vu la veille et dont il avait pansé la patte blessée ; il crut le reconnaître. Mais il éprouva une espèce de vertige, en passant à côté d'un horrible précipice ; tous les objets environnants lui semblaient tournoyer et prenaient des formes effrayantes et fantastiques ; la neige s'illuminait de lueurs rougeâtres ; des sons de cloches et des cris lointains arrivaient à ses oreilles : il perdit de nouveau connaissance.

III

L'AMI FIDÈLE

L'évanouissement de Grégoire fut si long et si complet, que le pauvre enfant n'eut pas conscience de ce qui s'était passé, lorsqu'il rouvrit les yeux et qu'il se vit couché dans un bon lit chaud, sous la garde d'un religieux qui le veillait. Il était dans l'infirmerie de l'Hospice du mont Saint-Bernard. Il se souvenait vaguement de son sauveur, de ce vaillant chien qui était venu à son secours, et qui l'avait enlevé, par ses habits, avec les dents, pour l'emporter au milieu des précipices.

— Où suis-je ? demanda-t-il, en s'adressant au moine. qui lui présenta une potion fortifiante. Qui êtes-vous ?... J'entends encore le vent, mais la neige a cessé de tomber...

— Silence, mon enfant ! reprit le religieux, avec un geste d'autorité bienveillante. Remerciez Dieu qui vous a protégé dans le péril ! Priez tout bas et mentalement ; bénissez la Providence !

— Je me rappelle que j'ai fait une prière, quand j'ai cru que tout était fini. N'est-ce pas cette prière que le bon Dieu aura entendue ?... Mais je ne dois pas être ingrat pour un brave chien qui m'a traîné hors du gouffre où j'allais périr. Ah ! si vous saviez comme il me réchauf-

fait de son haleine, comme il me regardait avec des yeux tristes et doux !.. Je crois le voir encore...

— Mon enfant, ne vous exaltez pas ainsi. Vous avez beaucoup de fièvre : il vous faut du calme, un grand calme, pour vous rétablir. Dieu merci ! vous n'aurez pas les mains et les pieds gelés.

— En effet, je ne sentais plus mes pieds et mes mains ;



Un moine présente au petit Grégoire une potion fortifiante.

puis, j'ai souffert une douleur cuisante... Les pieds et les mains me brûlent, et cependant j'ai de la peine à les mouvoir.

— Restez donc tranquille, mon enfant, et ne parlez plus. C'est le médecin qui l'ordonne. Tâchez de vous endormir, et demain vous serez guéri. Moi, je vais prier pour vous.

— Priez aussi pour mon père ! murmura Grégoire, dont le cerveau affaibli ne renouait pas complètement le

fil de ses idées. Où suis-je ? Le vent gronde, souffle, gémit... Quelle infernale musique !

— Mon enfant, mon cher enfant, adressez-vous à Dieu, et demandez-lui un peu de calme, qui vous est bien nécessaire. Il n'y a que le sommeil qui puisse maintenant vous remettre.

— Amenez-moi le chien ! s'écria Grégoire, dont l'agitation croissante menaçait d'arriver au délire. Chien ! chien ! à moi ! Voici Badouillard !... Prenez garde ! il y a un voleur qui se nomme Chapusot...

— Comment cet enfant sait-il le nom du gardien de nos chiens ? se demanda le moine-infirmier, qui fit prendre une nouvelle potion calmante au jeune malade. C'est frère Chapusot, il est vrai, qui vous a ramené à l'Hospice... Mais, au nom du ciel, calmez-vous et dormez !

— Chapusot ! répétait Grégoire, en proie à une fièvre ardente : c'est un voleur, c'est peut-être un assassin. Holà ! mon brave chien ! tu reconnaîtras bien Badouillard, et tu nous en débarrasseras, s'il le faut. Mais comment reconnaîtras-tu cet infâme Chapusot, qui se cache sous un habit de moine ?

— Cet enfant est bien malade, se disait l'infirmier : il a le délire. Dieu fasse qu'il n'ait pas une fièvre chaude ! D'où peut lui venir cette fureur contre notre pauvre frère Chapusot ?

— Oh ! mon malheureux père ! reprit Grégoire avec une explosion de sanglots. Qui est-ce qui peut le défendre ? Qui est-ce qui l'avertira du danger qu'il va courir ?... Chapusot ! misérable ! je te dénoncerai !

— Encore Chapusot ! se disait le moine. C'est une idée

fixe chez cet enfant, mais c'est un effet de son délire... Allons ! dit-il tout haut et d'un ton impérieux : il faut vous taire. Il faut dormir ; il y a ici des malades que vous troublez ; il y en a de plus malades que vous... Si vous continuez à vous agiter ainsi, j'avertirai le Père prieur, et l'on vous mettra seul dans une chambre, sans lumière...

— Je me tais, Monsieur, dit Grégoire intimidé ; je ne parlerai plus, et je vais m'endormir, s'il est possible.

Il ferma les yeux et s'assoupit par degrés, sous l'empire de la fatigue et de l'émotion qu'il avait éprouvées pendant plusieurs heures. Il ne dormit pas longtemps : il s'éveilla en sursaut, trempé de sueur, tremblant d'épouvante. Il n'avait pas encore le sentiment exact de sa situation ; il ne se rendait pas bien compte de l'endroit où il était, et il cherchait, en promenant ses regards autour de lui, à s'expliquer les images confuses et désordonnées qui se succédaient dans son esprit. La montagne, la neige, l'orage, le chien, et les deux malfaiteurs dont il avait surpris le secret, revenaient à sa pensée et reparaissaient à ses yeux.

Il distinguait pourtant les objets qui l'environnaient, à la faible clarté d'une lampe de nuit suspendue au plafond ; le moine-infirmier n'était plus à son chevet, mais il voyait s'étendre, sur deux rangées parallèles, les lits de l'infirmerie, vides pour la plupart, avec leurs rideaux de cotonnade blanche et grise, avec leurs couvertures de laine brune. Un grand crucifix de bois noir, attaché à la muraille, donnait un caractère solennel à cette vaste

salle, dont le silence semblait appartenir à des morts plutôt qu'à des malades.

Un profond soupir, que l'enfant avait déjà entendu dans son sommeil et qui l'en avait tiré tout à coup, se renouvela, plus mélancolique et plus prolongé, à peu de distance. Ce soupir lui causa une angoisse inexprimable, qui le fit tressaillir et frissonner. Il était ainsi tout préparé à subir les saisissantes impressions de la scène horrible qui se déroula devant ses yeux, et dont il fut le spectateur muet, inerte et insensible, comme si son esprit était obsédé par les hallucinations d'un cauchemar. Il avait pourtant les yeux ouverts, et il se demandait s'il ne rêvait pas.

La porte de l'infirmerie venait de livrer passage à un homme vêtu d'une robe de moine, marchant à pas de loup, et s'avançant avec hésitation vers un lit occupé par un malade endormi ou paraissant l'être, et dont les draps couvraient la figure. Le moine était sans armes, mais il avait dans sa physionomie basse et sordide le stigmate des mauvaises passions : une expression ironique de cupidité, de malice et de fourberie, se peignait sur ses traits grimaçants.

Ce moine s'arrêtait, par intervalles, pour écouter et regarder derrière lui, comme s'il craignait d'être suivi ou épié. Mais un silence général régnait dans la maison où tout le monde devait dormir, à cette heure avancée de la nuit. On entendait cependant, au loin, dans les corridors, un bruit léger et indistinct, un murmure sourd et inarticulé ; c'était le souffle d'un animal flairant sa route et trottinant çà et là.

Grégoire ne devinait pas encore quel pouvait être le dessein de cette espèce de moine, lorsqu'il le vit se pencher doucement sur le lit du malade, qui n'avait fait aucun mouvement et qui devait être profondément endormi ; il ne s'expliquait pas d'abord la nature des recherches furtives, que semblait faire cet individu, en sondant et fouillant les matelas et l'oreiller du lit où le dormeur restait immobile et comme inanimé.

Un soupir, semblable à ceux que Grégoire avait déjà entendus avec une indicible angoisse, se fit entendre de nouveau et fut suivi d'un gémissement plaintif. Le moine, dont le visage était animé d'une criminelle satisfaction, s'éloignait du lit, à pas pressés, emportant un objet qu'il avait caché dans sa robe de bure. La figure pâle et altérée du malade se montrait alors à découvert, sous le rayon lumineux de la lampe : ses yeux étaient fixes et hagards, sa bouche béante, comme s'il eut voulu crier... Grégoire reconnut son père !

A cette vue, il retrouva toute sa présence d'esprit, et il se rappela de point en point la conversation des deux complices qui attendaient M. Chabron, à son retour de Genève, pour le voler et peut-être pour le tuer. C'est bien son père qu'il a devant les yeux, son père tombé malade en route et alité dans l'infirmerie de l'Hospice du mont Saint-Bernard ; c'est Chapusot, le gardien des chiens de l'Hospice, qui vient de prendre sous l'oreiller du moribond le sac d'argent, que M. Chabron y avait caché !

— Mon bon père ! s'écrie Grégoire, ému d'une poignante anxiété. Est-ce que ce misérable aurait commis

un plus grand crime !... Mon père !... Il ne répond pas !.. L'aurait-on assassiné ?... Au secours ! au secours !

Le mourant a reconnu aussi son fils ; il le voit, mais il ne saurait lui tendre les bras, ni même lui adresser quelques mots consolants : la maladie, qui a mis ses jours en danger, le tient enchaîné et paralysé dans son lit, en lui ôtant jusqu'à la parole qui expire sur ses lèvres brûlantes : ses yeux remplis de larmes témoignent seulement qu'il le reconnaît et qu'il le recommande à Dieu.

Grégoire se jette hors de son lit, et court en chemise à celui de son père. Mais des aboiements furieux éclatent dans le vestibule, et l'homme, qui s'enfuyait avec le sac d'argent, revient sur ses pas, poursuivi par un chien qu'il essaye en vain de calmer et de dompter en lui parlant. Cet homme, Chapuzot, a compris le danger qui le menace : il se précipite, tout effaré, dans l'infirmerie ; et il se cramponne contre la porte qu'il n'a pas eu le temps de fermer. Le chien ébranle cette porte, dans l'entrebaillement de laquelle il a passé sa tête monstrueuse, dont il se sert comme d'un levier pour se frayer un passage. Le malheureux, qui voit sa perte certaine dans les orbites flamboyants du terrible animal, lutte faiblement pour maintenir la porte qui s'entr'ouvre de plus en plus : il n'a pas caché le sac qui constate son vol et il demande du secours à grands cris.

L'enfant n'a fait qu'embrasser son père, pour s'assurer que ce cher et précieux malade est encore vivant; puis, il a pris sur un banc une cloche à main, que l'infirmier y avait laissée, et il s'est mis à la secouer de toutes ses forces, de manière à produire un carillon d'alarme. Mais

déjà le chien, pénétrant dans la salle, s'était élancé à la gorge du voleur et l'avait étranglé, avant qu'on fût accouru pour sauver Chapusot.

Quand les moines, que les aboiements du chien, les sons de la cloche et les cris de Grégoire avaient fait sortir de leurs cellules, entrèrent dans l'infirmerie, ils trouvèrent Chapusot mort sur le carreau, et le chien léchant les pieds



Chapusot, poursuivi par le chien, se cramponne contre la porte.

et les mains de l'enfant, avec des grognements de joie et de reconnaissance.

M. Chabron, grâce à la crise heureuse que cette scène terrible avait provoquée dans son état de maladie, eut le bonheur de se rétablir : il retourna bientôt dans sa maison avec son fils, en donnant une bonne somme d'argent à l'Hospice du mont Saint-Bernard. Le chien, qui leur avait sauvé la vie à tous deux, ne voulut plus les quitter.

LE FILS DU BOURREAU

(1765)

LE FILS DU BOURREAU

(1763)

I

LES MARAIS SAINT-MARTIN

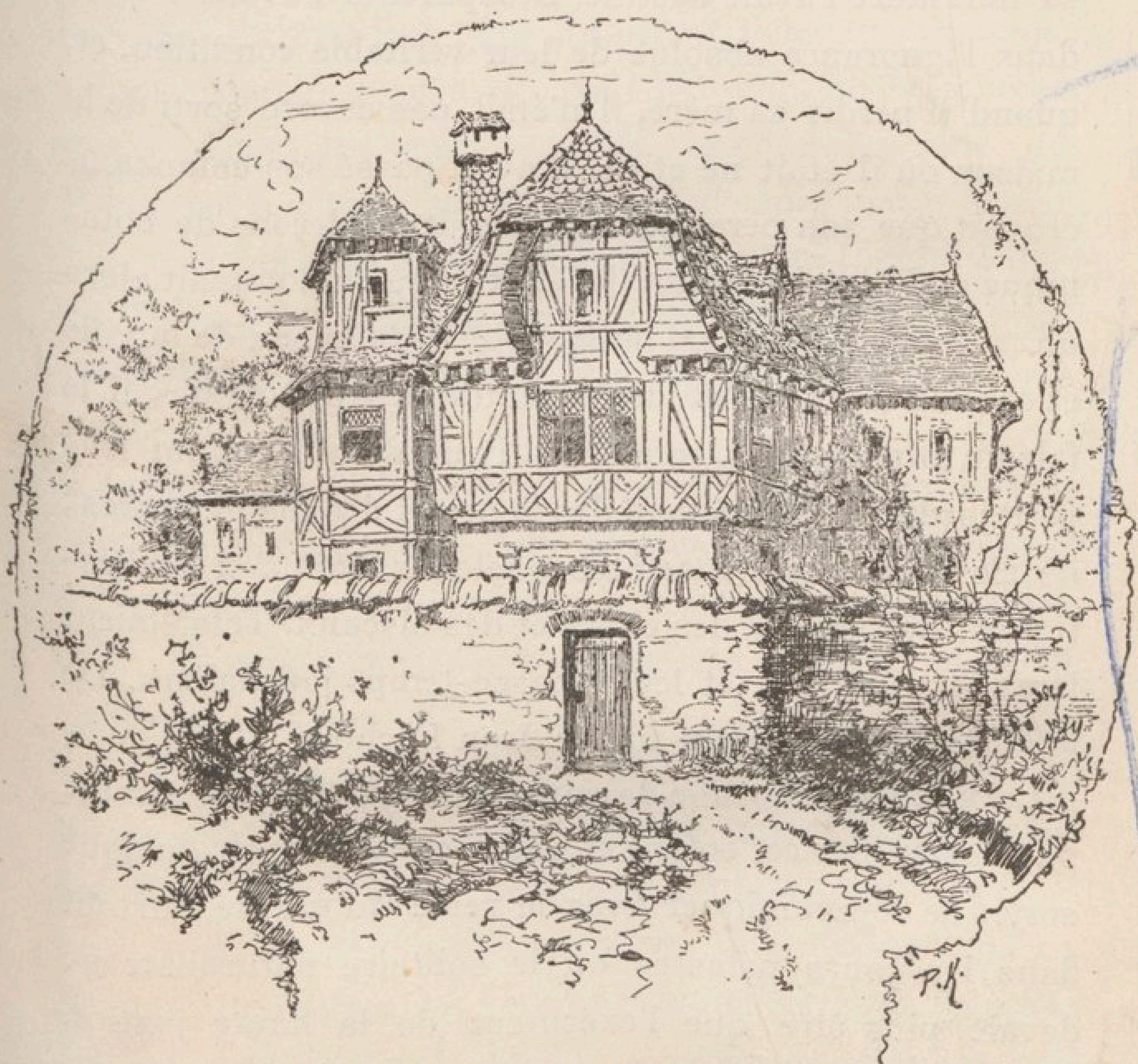
Au milieu du dernier siècle, le vaste quartier compris entre les deux rues du faubourg Saint-Denis et du faubourg Saint-Martin, ce quartier, que nous voyons maintenant couvert de maisons et percé de rues bien alignées, où s'accroît sans cesse la population bourgeoise et commerçante, ne formait qu'une immense plaine, composée de champs en friche, de terrains marécageux, et de quelques enclos épars, dans lesquels on cultivait des herbages et des légumes potagers. Cette plaine, qu'on appelait *les Marais Saint-Martin,* ne comptait alors qu'un bien petit nombre d'habitants ; elle était presque déserte pendant le jour, et la nuit il n'aurait pas été prudent de s'y aventurer, quoiqu'on eût grande chance de ne pas rencontrer un être vivant, dans les chemins et les sentiers, qui ne devinrent des ruelles et des rues que cinquante ou soixante

ans plus tard. Et pourtant les Marais Saint-Martin étaient dans le voisinage de la foire Saint-Laurent, de l'hôpital Saint-Louis et de plusieurs couvents.

On peut supposer que l'espèce de terreur populaire, qui plana en quelque sorte durant plusieurs siècles sur cette partie des faubourgs de la capitale, doit être attribuée à un chemin conduisant à l'ancien gibet de Montfaucon, et peut-être aussi au voisinage de la demeure du bourreau de Paris, exécuteur de la haute justice. En effet, il avait eu sa résidence, depuis le XIVe siècle, dans le centre des Marais Saint-Martin, à l'endroit même où la nouvelle rue Albouy sort de la rue actuelle des Marais. C'était là que logeait encore, en 1750, le *maître* des hautes œuvres, comme on le qualifiait à cette époque, où le peuple ne pouvait se déshabituer de lui donner le nom de *bourreau*. Jean Lochon, qui remplissait héréditairement ces redoutables fonctions publiques et qui les avait toujours remplies à contre-cœur, comme contraint et forcé par l'ancienne Coutume, était le dernier descendant de la famille des bourreaux, qui avaient exercé ce terrible ministère pendant plus de trois siècles.

Il vivait solitairement, et presque caché, dans une vieille maison, entourée d'une enceinte de murs épais et très hauts qui la mettaient à l'abri d'une attaque de vive force, car, en certaines circonstances, l'exécuteur des arrêts criminels avait tout à craindre de la haine et de l'horreur qu'il inspirait à la populace. Cette maison et l'enceinte qui l'environnait se divisaient en deux parties distinctes, entièrement séparées l'une de l'autre et ne communiquant entre elles que par une seule porte, qui restait toujours

fermée. D'un côté, se trouvait l'habitation de Jean Lochon, avec une petite cour et un joli jardin d'agrément, et rien ne laissait soupçonner, dans cette habitation, que la personne qui l'occupait, avec une unique servante, fût autre chose qu'un simple bourgeois, retiré à la campagne, loin



La vieille maison du bourreau de Paris, aux Marais Saint-Martin.

des affaires et du bruit de la ville. De l'autre côté, c'était le logement des aides du bourreau, avec les chevaux et les charrettes nécessaires aux exécutions et l'effroyable arsenal des instruments de supplice, car, en ce temps-là, les exécutions criminelles, depuis la peine du fouet jus-

qu'à celle de la roue, exigeaient l'usage d'une quantité d'objets divers et d'horribles ustensiles.

Jean Lochon avait un fils, âgé de douze ans, à qui revenait de droit, tôt ou tard, la triste succession de l'état de son père et qui ne savait pas encore à quel affreux métier sa naissance l'avait destiné. Ses parents l'avaient élevé dans l'ignorance absolue de leur véritable condition, et, quand il perdit sa mère, il n'était pas encore sorti de la maison où il était né et où il avait passé son enfance. Il croyait que son père, qui lui donnait des leçons de botanique et d'histoire naturelle, était ce qu'on nommait alors un *curieux de la nature*, un philosophe dédaigneux de la ville et confiné dans les études scientifiques auxquelles il le faisait participer. L'enfant cultivait donc avec lui leur petit jardin, où ils avaient des fleurs et des plantes rares ; ils élevaient aussi ensemble quelques animaux domestiques, des chiens, des chats et des oiseaux. Tels étaient leurs occupations et leurs passe-temps journaliers. De là l'innocence naïve du fils de Jean Lochon.

Lorsque Jean Lochon devint veuf, n'ayant plus sa femme pour surveiller cet enfant et pour l'empêcher, en quelque sorte, de communiquer avec le reste du monde, surtout dans les jours néfastes où le solitaire naturaliste ne devait plus être que l'exécuteur de la haute justice, il avait imaginé de placer son fils sous la garde d'une vieille servante, qui lui inspirait d'autant plus de confiance qu'elle était muette et à peu près sourde. Celle-ci ne quittait pas l'enfant, toutes les fois que le père était obligé de disparaître pour vaquer à ses pénibles devoirs, et, ces jours-là, elle devait le tenir autant que possible

renfermé dans la maison, sous prétexte de leçons à apprendre et d'études à terminer. L'enfant n'y trouvait pas à redire, pourvu que ses chiens, ses chats et ses oiseaux fussent alors les compagnons fidèles et inséparables de sa captivité studieuse.

— Père ! dit un jour le petit Lochon, le lendemain d'une exécution capitale qui avait exigé l'absence de l'exécuteur pendant toute une journée : quels sont donc les gens qui demeurent à côté de nous ? Ils ont fait, hier matin et hier soir, un bruit infernal avec leurs chevaux et leurs voitures. Ils se sont querellés aussi et peut-être battus, le soir, après leur travail, qui s'était prolongé plus tard qu'à l'ordinaire.

— Je ne sais quels sont les gens qui demeurent près de nous ! répondit Jean Lochon, ému et embarrassé. Ce sont sans doute des charretiers qui ont des querelles entre eux... Mais tu n'as rien entendu de ces altercations, mon cher Antoine, rien, n'est-ce pas ?

— Je n'y ai rien compris, d'ailleurs, reprit l'enfant : ils disaient que la besogne avait été bien rude et bien difficile, attendu que la *pratique* (c'est le mot qu'ils ont prononcé, ce me semble) se démenait comme un vrai diable dans un bénitier. Je me trouvais alors près de cette vieille porte qu'on n'ouvre jamais et qui doit communiquer avec la maison voisine. Deux de ces hommes s'étaient pris au corps et luttaient ensemble, quand un troisième est venu les séparer, en criant : « Sacrés valets de bourreau ! je vais avertir notre patron, qui vous chassera comme des chiens que vous êtes ! »

— Que veux-tu, mon pauvre Antoine, répliqua Lochon,

il y a, de par le monde, tant de gens grossiers et brutaux ! Ce n'est pas à nous à faire la police et à nous compromettre avec eux. Je me plaindrai cependant au commissaire du quartier, qui est chargé d'empêcher les rixes et le scandale.

L'exécuteur prit des mesures, en conséquence, et fit placer une pile de bois à brûler devant la porte condamnée, qui communiquait avec le logement de ses aides et le dépôt de son matériel d'exécutions. Mais son fils grandissait, et la curiosité, si naturelle chez l'enfance, devait le porter à désirer connaître par ses propres yeux ce qui se passait, de temps à autre, dans la maison voisine. Jean Lochon était bien obligé de garder chez lui son fils, qui n'eût pas été admis dans un collège, ni dans une pension, mais il ne voulait à aucun prix que cet enfant eût connaissance de la honteuse profession, à laquelle sa naissance le destinait, avant le moment fatal où on ne pourrait plus la lui cacher. Il résolut donc de l'éloigner, au moins toutes les fois que lui-même serait obligé de s'absenter pendant une journée entière pour remplir les devoirs de sa charge de justice criminelle.

— Tu es maintenant assez grand et assez raisonnable pour sortir seul, lui dit-il, si tu me promets de suivre scrupuleusement mes instructions. Le monde est bien méchant, mon cher Antoine, et l'on ne saurait trop s'en défier. Le plus sage et le meilleur est de n'avoir pas de rapport avec lui. Je te recommande donc de ne parler à personne, c'est-à-dire de ne point répondre aux questions qu'on viendrait à t'adresser sur mon compte, sur ta famille, sur ton genre de vie, sur notre demeure,

et, en un mot, sur tout ce qui nous concerne l'un et l'autre.

— Je n'ai que faire de sortir, père, repartit Antoine avec mélancolie ; je me trouve bien ici, surtout lorsque j'y suis avec toi, et je ne souhaite rien de plus ! Il n'y a que ma bonne mère qui nous manque !

— Dieu l'a rappelée à lui, mon enfant, et nous restons tous deux pour nous souvenir d'elle et pour la regretter sans cesse. Mais j'en reviens au sujet qui nous occupe : il est bon, il est utile que tu saches ce que c'est que le monde, non pas pour t'y mêler, mais pour t'en faire une idée et pour apprendre à le craindre et à le fuir.

— S'il faut le craindre et le fuir, interrompit l'enfant, je n'ai que faire de l'aller chercher.

— Tu ne comprends pas, Antoine ? dit le père qui se rendait bien compte de la difficulté de se faire comprendre. Des affaires sérieuses et impérieuses m'obligent à sortir moi-même, une ou deux fois par mois...

— Eh bien ! dit vivement Antoine, pourquoi donc, ces jours-là, ne pas m'emmener avec toi ? Je prendrais plaisir et intérêt à sortir alors, et, sous ta direction, sous ta protection, je n'aurais rien à redouter de la part de ce monde, que je ne connais pas et que je n'ai nulle envie de connaître.

— Sans doute, répliqua Jean Lochon, qui baissa la tête pour dissimuler son trouble et sa tristesse, sans doute il me serait bien agréable de sortir avec toi et de rentrer ensemble dans notre retraite, où nous étions trois, où nous ne sommes plus que deux, hélas ! Mais une journée de courses, de démarches, de travaux pénibles, te fatigue-

rait, t'ennuierait peut-être ; et d'ailleurs, les affaires sont des affaires et non des récréations. Ce qui importe, mon ami, c'est que tu saches te conduire, te défendre, te sauvegarder, quand tu te trouveras seul au milieu des hommes.

Cet entretien préoccupa l'enfant et lui donna beaucoup à réfléchir. Il avait déjà été frappé du mystère qui planait autour de lui, et plus d'une fois il s'était demandé dans son for intérieur s'il n'ignorait pas tout ce qu'il aurait dû, tout ce qu'il aurait voulu savoir. Il ne savait pas même le nom de son père, qu'il avait entendu, par hasard, appeler *Monsieur Jean,* et que sa défunte mère n'avait jamais appelé que *mon ami.* Il s'aperçut, pour la première fois, qu'il était seul avec lui-même, malgré la présence de son père, et que ses chiens, ses chats et ses oiseaux ne lui faisaient pas une société qui pouvait lui suffire.

Cependant Jean Lochon s'était fait violence pour sortir de sa maison, avec son fils, non le jour, mais le soir, à la nuit close, dans le costume le plus modeste, ayant toujours un chapeau à larges bords rabattu sur les yeux. Il s'était dit enfin, que c'était à lui qu'appartenait le soin d'initier, pour ainsi dire, son fils à l'existence sociale, et de lui donner la première expérience de la vie. Il ne pouvait se montrer dans les rues de Paris qu'à la condition d'y être absolument inconnu, car il ne se faisait pas d'illusion sur les hontes et les dangers qu'il affrontait, lui, exécuteur des hautes œuvres, en osant paraître en public et s'y montrer à visage découvert, en dehors de ses fonctions légales. Aussi, dans les promenades nocturnes qu'il faisait avec son fils, ne parlait-il qu'à voix basse et le moins

possible, et il évitait aussi de recevoir en plein visage le reflet des lanternes qui ne jetaient dans les rues qu'une lumière indécise et vacillante. Sa plus constante préoccupation était de se dérober au regard scrutateur des passants.

On s'explique assez comment Jean Lochon n'eut jamais la hardiesse de s'aventurer, le soir, avec son fils, dans la ville, au milieu de la population circulante et sous les rayonnements des boutiques éclairées. Il tournait le dos, au contraire, aux quartiers de luxe et de commerce, pour s'enfoncer dans les quartiers sombres et déserts des faubourgs. Il se dirigeait de préférence vers les petits hameaux de Belleville et de Ménilmontant, qui étaient alors environnés de bouquets de bois et qui ont été depuis enveloppés par la marée montante des accroissements de la capitale. C'était dans un de ces deux hameaux qu'il avait osé plus d'une fois amener son fils en plein jour et dîner avec lui dans la salle de verdure d'une guinguette, où il put se figurer un instant qu'il était un simple homme du peuple, comme tous ceux qui l'entouraient. Mais, une fois, dans une de ces excursions matinales, où il s'oubliait lui-même, il fut reconnu, injurié, hué et poursuivi. Il eut le bonheur d'échapper à cette agression menaçante, en se séparant brusquement de son fils, qui put le rejoindre, tout tremblant et tout essoufflé, à la porte de leur maison, et y rentrer, en même temps que lui, sans avoir compris ni deviné les motifs de cette espèce de fuite.

— J'ai des ennemis, sans doute ! dit Jean Lochon à son fils. Mais qui n'en a pas ! on est exposé aussi à rencontrer des mauvais sujets, qui vous font une avanie, sans savoir

qui vous êtes... Je ne sortirai plus avec toi, mon cher Antoine : je ne veux pas que les gens qui me veulent du mal puissent t'en faire, à cause de moi.

Peu de jours après, Jean Lochon, dont la tristesse habituelle s'était encore augmentée depuis cette fâcheuse aventure, n'eut pas le courage d'en révéler à son fils la véritable origine ; il lui remit seulement une clef, qui ouvrait la petite porte d'entrée de la maison.

— Tu es assez grand à présent, lui dit-il, pour sortir seul, quand tu voudras. Je te recommande toutefois de ne parler à personne et de n'entretenir aucune relation avec les gens qui chercheraient à se lier avec toi, fussent les plus honnêtes et les plus honorables... Tu peux jouir encore de ta liberté ; quant à moi, je n'ai plus la mienne et je ne la recouvrerai jamais.

Le jeune Antoine ne profita pas d'abord de la permission qui lui était accordée : il s'abstint même de sortir, pour rester auprès de son père qui se refusait à sortir avec lui. Mais Jean Lochon, dans l'attente d'une prochaine exécution qui devait avoir lieu, invita de nouveau son fils à consacrer, à une herborisation dans les bosquets de Belleville, la journée entière pendant laquelle il aurait à s'absenter lui-même , pour affaires, jusqu'au soir.

— Voici les conditions que je t'impose, lui dit-il : tu sortiras à dix heures du matin et tu rentreras à quatre heures précises de l'après-midi. Défense expresse d'engager avec qui que ce soit un entretien prolongé ; ne répondre à aucune question qui puisse nous concerner, toi ou moi. Réserve et dicrétion absolues, défiance continuelle , silence permanent..... Nous sommes l'un et

l'autre, cher enfant, condamnés à n'avoir pas un seul ami, au milieu d'un monde d'ennemis.

Ces paroles pleines de mystère et de menace éveillèrent autant de tristesse que d'inquiétude dans l'esprit d'Antoine, qui n'en fut que plus impatient d'user de sa liberté et de l'employer exclusivement pour ses études de botanique et d'histoire naturelle ; il avait donc préparé son équipage d'herboriseur et de naturaliste, et dix heures sonnaient à l'hôpital Saint-Louis, lorsqu'il sortit de la maison, sans avoir dit adieu à son père, qui se disposait à sortir aussi, de son côté, mais qui n'avait pas à suivre la même route que lui.

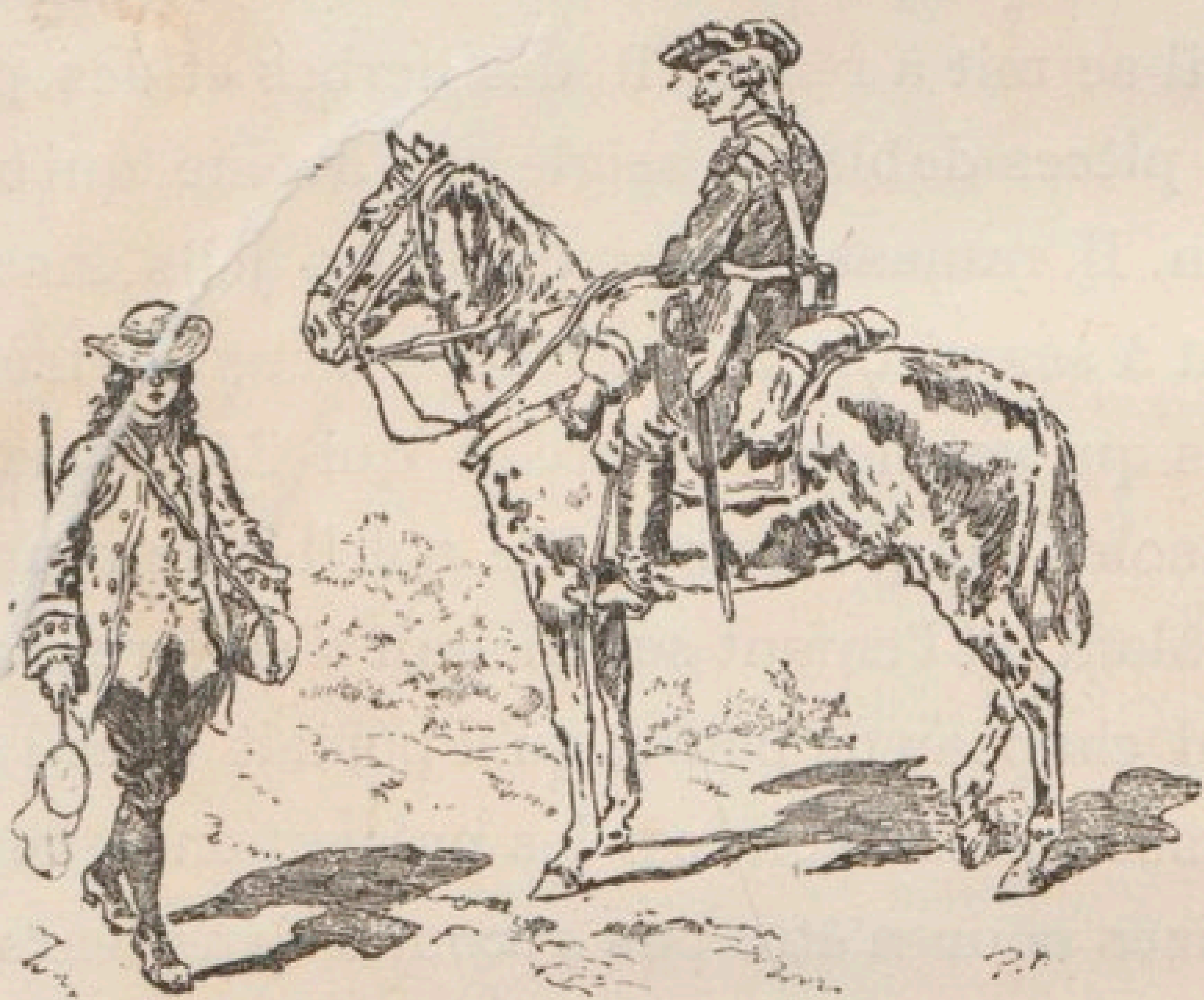
II

PROMENADES D'HERBORISEUR

C'était une fraîche et riante matinée qui annonçait la plus belle journée de printemps. Antoine se trouvait seul, pour la première fois, dans la rue ou plutôt dans la campagne, car le chemin qu'il suivait, en regardant autour de lui par intervalle, était à peine tracé entre des champs où ne poussaient que de l'herbe et des chardons ; mais, dans le lointain, tout était feuillage et verdure, en avant du hameau de Belleville qui se cachait derrière un rideau d'arbres touffus. L'enfant éprouvait une joie mêlée de crainte, en se sentant libre, et sa poitrine se gonflait à l'air vif et pur du matin, qu'il respirait à plein poumons. Il ne voyait personne sur la route et il s'effrayait presque, à l'idée de marcher ainsi pendant une demi-heure, sans apercevoir un visage humain. Mais voici le paysage qui s'anime : des gens du peuple, des paysans et des paysannes, des moines et des cavaliers, vont à la ville ou en reviennent ; le soleil se montre et se cache tour à tour dans un beau ciel azuré, tout parsemé de nuages blancs et dorés.

Antoine est bien décidé à se conformer religieusement aux instructions de son père : il ne parlera à personne, il ne répondra pas aux paroles les plus engageantes qui

lui seraient adressées. Cet enfant, très simplement, mais très proprement habillé, avait une élégance, une distinction de tournure et de manières, qui prévenaient en sa faveur et donnaient, à première vue, l'opinion la plus favorable de ce qu'il était, de ce qu'il pouvait être. Sa charmante physionomie, les beaux traits de son visage, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, sa bouche fine et intelligente, semblaient dénoter une origine à laquelle sa



Avez-vous vu descendre les charrettes de M. l'Exécuteur ?

naissance opposait un étrange démenti. Les lois de la nature étaient, à cet égard, en complet désaccord avec les lois de la société.

— Mon fils, lui dirent deux moines mendiants qui allaient à la quête, on assure qu'il y a des chiens enragés dans la plaine de Belleville : vous ferez sagement d'y prendre garde et de vous en défier.

— Mon petit Monsieur, lui dirent en passant deux villageoises, nous allons faire dire une messe à la chapelle

de l'hôpital Saint-Louis pour un malade: vous plairait-il de nous accompagner ? Cela vous porterait chance.

— L'enfant! lui dit un homme à cheval, qui n'était autre qu'un sergent de la prévôté de Paris : vous paraissez venir des Marais Saint-Martin ? Avez-vous vu descendre les charrettes de M. l'Exécuteur ?

Antoine faisait semblant de ne pas entendre, baissait les yeux, et marchait toujours en hâtant le pas. Il arriva dans les champs qui s'étendaient aux abords de Belleville, et il se mit à recueillir des herbes et des plantes le long des pièces de blé, de seigle et d'avoine, qui bordaient le chemin. Il ramassa aussi quelques jolis insectes qui couraient à ses pieds, et il attrappa deux ou trois beaux papillons qui venaient d'éclore et qui déployaient leurs ailes au soleil du printemps. Ce soleil commençait à devenir brûlant, et l'enfant se félicitait d'en être garanti par un grand chapeau de paille, qu'il portait avec l'intention de se laisser moins voir, car les précautions que son père avait prises pour n'être pas reconnu dans leurs promenades du soir et du matin avaient ajouté un surcroît de défiance à la timidité instinctive de cet enfant.

Il passa devant un champ, qui n'était pas cultivé et qui servait exclusivement à étendre, sur des cordes soutenues par de hautes perches, le linge au sortir de la lessive. Il aperçut, dans ce champ, une quantité de belles herbes et de plantes agrestes, qui poussaient librement à l'ombre du séchoir et qui semblaient l'inviter à les cueillir; il entra dans le champ et il s'empressa d'y faire une bonne récolte, en se courbant sur le sol, et à demi caché par le linge mouillé qui flottait au-dessus de sa tête. Tout à coup



Antoine vit apparaître une jeune fille de son âge environ

une voix de femme, qui n'avait rien de rude ni d'agressif, s'éleva du milieu de ces toiles qui séchaient au soleil.

— Mon enfant, disait la voix, on ne vient pas ainsi dans mon champ, lorsqu'il y a du linge étendu. Je n'ai pas le moindre soupçon vis-à-vis de vous, mais vous pourriez salir et gâter mon linge.

— Oh ! maman ! reprit une autre voix moins forte et plus vive : il ne fait pas de mal, ce gentil enfant ! Il y a un quart d'heure que je le vois venir cueillant des herbes et attrapant des papillons. C'est un petit Monsieur de la ville, qui doit être bien sage, puisqu'on le laisse ainsi courir les champs. Si je l'avais osé, je serais allée déjà l'aider à faire sa cueillette et sa chasse, pour avoir de lui un grand merci.

Antoine vit apparaître une jeune fille, de son âge environ, qui venait à lui, en souriant. Elle était jolie et ne manquait pas d'une sorte d'élégance et de distinction, quoiqu'elle appartînt, par sa naissance et sa profession, à la classe du peuple. Son costume même caractérisait sa position sociale ; mais il était si soigné, si propre, si coquet, et elle le portait de si bonne grâce, qu'on prenait plaisir à la regarder et à l'admirer. Ce n'était pourtant qu'une petite blanchisseuse, vêtue de toile grise, avec un mouchoir de coton noir et blanc sur la tête, et sa mère, qui se montra presque en même temps entre les pièces de linge qu'elle étendait sur des cordes, n'avait pas une figure moins intéressante, ni une apparence moins honnête, ni un air moins engageant. Cette dernière n'eut pas plutôt vu quel était l'enfant dont sa fille avait pris la

défense, qu'elle se repentit d'avoir eu contre lui un mouvement de malveillance et de colère. On remarquait cependant sur son visage pâle les traces d'un grand chagrin, et dans son habillement les restes d'un deuil qu'elle avait porté plus d'un an.

— Monsieur, dit-elle au petit botaniste en s'exprimant avec autant de convenance que de bonté, vous m'excuserez d'avoir eu à votre égard un moment de défiance, que je me reproche : je n'avais pas vu qui vous étiez, et nous avons besoin, nous autres blanchisseuses, de beaucoup de précautions et de surveillance, quand des inconnus viennent se glisser, sous un prétexte quelconque, au milieu de nos lessives, car on nous vole souvent du linge...

— Je te le disais bien, maman, reprit la jeune fille en rougissant, que Monsieur était un bourgeois, un jeune homme de bonne maison, un fils de famille, et que ses parents, qui l'accompagnent sans doute, ne devaient pas être loin...

— Je vous demande pardon, interrompit Antoine en rougissant à son tour, je n'attends personne, je suis seul et toujours seul dans ma promenade; je n'ai pas besoin qu'on m'accompagne, je vous assure : je ne me perdrai pas.

— C'est que vous ne demeurez pas loin de nous, Monsieur? reprit la jeune fille, en cherchant à lier conversation avec cet enfant, qui ne lui inspirait que de la sympathie. Si vous logiez dans la ville, dans cette grande ville où il y a tant de rues, tant de maisons et tant de gens, vous pourriez bien vous égarer, et vous seriez fort en peine de retrou-

ver votre chemin. Ce qui m'est arrivé à moi-même, un jour que j'ai voulu visiter un peu le quartier où nous étions, pendant que ma mère portait son linge chez les pratiques. Je n'avais pas fait cent pas, après avoir quitté notre voiture, que je ne reconnaissais plus ma route. J'étais bel et bien perdue, Monsieur, si je n'avais pas rencontré le Gros-Pierre, le maraîcher de la Courtille, qui s'en allait aux Halles avec sa carriole. « C'est toi, Jacqueline ! me cria-t-il en gaussant. Qu'est-ce que tu fais là, ma fille, sans ta mère ? » J'étais déjà tout en larmes, et je ne me suis consolée qu'en embrassant ma mère. Aussi, depuis lors, je ne quitte plus notre voiture, pendant que ma mère distribue son linge aux pratiques, et grâce à Dieu ! je ne crains plus de me perdre.

Après ces confidences ingénues, faites avec une naïve franchise, écoutées avec un si candide intérêt, la connaissance était faite entre Jacqueline et Antoine. Ils s'étaient assis, l'un à côté de l'autre, sur un tertre de gazon, et ils causaient familièrement ensemble, comme s'ils se connaissaient de longue date.

Jacqueline n'arrêtait plus de parler ; elle donnait suite, avec abandon, aux confidences toutes personnelles qu'elle avait commencé de faire à son nouvel ami. Elle lui raconta tout ce qui concernait sa propre histoire : le mariage de sa mère avec un riche blanchisseur de Belleville, nommé Maillard, la prospérité de leur industrie, la mort de son père l'année précédente, les fatigues et les embarras que la veuve avait eus à supporter depuis sa résolution de ne jamais se remarier, malgré les offres et les poursuites du Gros-Pierre de la Courtille, lequel était

fort à son aise, mais qui buvait tout ce qu'il avait ; puis encore tels et tels détails intimes sur l'intérieur de la maison de Mme Maillard, sur les bénéfices et les pertes de la blanchisserie, sur les pratiques bonnes et mauvaises, sur la nature du travail, etc. Antoine prêtait l'oreille, en ouvrant de grands yeux qui restaient fixés sur Jacqueline, mais il ne disait mot.

Ensuite Jacqueline entama le chapitre de son éducation: elle savait lire et compter ; elle était fort adroite de ses mains ; elle faisait elle-même ses robes et celles de sa mère ; elle aidait sa mère, de toutes ses forces et sans épargner sa peine, mais sa mère était toujours triste, et elle toujours gaie, parce qu'elle se reposait de son avenir sur la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui ont foi en elle. Antoine regardait toujours Jacqueline et ne se lassait pas d'écouter.

Mais, quand Jacqueline essaya de l'interroger et d'obtenir de sa part un échange de confidences, il se renferma dans un mutisme complet, ou il éluda les questions qui lui étaient adressées. Il parla volontiers de son instruction et de ses études ; il ne dissimula pas son goût pour la botanique et pour l'histoire naturelle : il raconta que, depuis sa première enfance, il avait eu beaucoup de chiens, de chats et d'oiseaux. Mais, quand on lui demanda le nom, l'état et la demeure de son père, il fit la sourde oreille et ne répondit rien. Il eût été assez embarrassé, en effet, de répondre.

— Vous me direz tout cela, quand nous nous connaîtrons davantage, murmurait tristement Jacqueline. Ce n'est pas la curiosité qui me pousse à vous questionner

ainsi, c'est plutôt, croyez-le bien, l'intérêt, l'affection que vous m'inspirez, que vous inspirez certainement à tous ceux qui vous connaissent. Vous êtes d'une famille distinguée et riche ; si vous n'en convenez pas, c'est que vous craignez de me faire rougir, moi qui ne suis qu'une pauvre petite blanchisseuse... Je n'en suis pas moins bien heureuse de vous avoir rencontré et je vous prie de me conserver un peu d'estime et d'amitié.

La journée s'était passée dans ces entretiens innocents, auxquels Jacqueline avait eu la plus grande part, sans qu'elle y prît garde, car les yeux d'Antoine avaient parlé autant et mieux que sa bouche. Une sympathie réciproque naissait spontanément entre ces deux enfants, qui n'avaient jamais eu l'occasion de se faire un ami. Il n'avait fallu que quelques instants pour jeter dans leurs cœurs les racines d'une véritable amitié. Jacqueline entendit la voix de sa mère, qui la rappelait au travail ; Antoine se souvint que son père lui avait recommandé d'être rentré au logis, avant quatre heures.

— Qui sait maintenant quand vous reviendrez ! lui dit Jacqueline avec émotion. Ce sera peut-être aujourd'hui la première et la dernière fois que nous nous serons vus... En vous attendant, je chercherai, pour vous, de belles fleurs et des plantes rares ; je chercherai aussi des insectes et des papillons, puisque vous les aimez, et je serai bien contente si je puis ajouter quelques jolis oiseaux à votre volière, que je voudrais bien voir.

— Vous avez le bonheur d'avoir encore votre mère! reprit Antoine, en lui prenant la main avec attendrisse-

ment : Respectez-la, aimez-la, efforcez-vous de la rendre heureuse. Moi, je n'ai plus la mienne !

— Et votre père ? reprit Jacqueline, que gagnait la mélancolie de son jeune ami.

— On me laisse beaucoup de liberté, répondit Antoine : j'en profiterai pour venir souvent à Belleville, dans la matinée surtout. Dites à Madame votre mère, qu'elle a maintenant deux enfants au lieu d'un !

Jean Lochon n'était pas de retour, lorsque son fils revint à la maison. Antoine fut, ce jour-là, plus absorbé dans ses réflexions et moins expansif : il se consultait tout bas, pour savoir comment il devait raconter à son père l'emploi de sa journée, mais, ce jour-là aussi, Jean Lochon, de son côté, paraissait plus soucieux et plus accablé qu'à l'ordinaire : il se renfermait dans une sombre méditation, la tête plongée dans ses mains. Ainsi Antoine se trouva dispensé de faire un aveu qui lui coûtait, et n'ayant pas été interrogé, il n'eut qu'à se taire pour ne pas déguiser la vérité. Il se trouva donc dispensé de révéler la connaissance qu'il avait faite de Mme Maillard et de sa fille.

Le lendemain, il sortit, de bonne heure, pour aller les revoir, sans que son père semblât se préoccuper de sa sortie et de son absence. Antoine, en revenant, ne dit rien sur la manière dont il avait passé son temps, et son père n'eut pas l'air de s'en préoccuper. Ce fut, dès lors, une habitude prise. Le fils sortait de la maison et rentrait bientôt, sans rien dire ; le père ne lui demandait aucune explication et semblait indifférent à tout ce qu'on aurait pu lui apprendre au sujet de ces sorties fréquentes et presque journalières. Les attribuait-il uniquement à la botanique

et à l'histoire naturelle? Il ne soupçonnait pas que son fils pût lui cacher quelque chose et il se bornait à lui recommander toujours d'éviter absolument toute espèce de conversation relative à lui-même, à son père et à leur genre de vie, car, suivant un proverbe qu'il répétait souvent, « les curieux sont des envieux ». Il lui défendait surtout d'indiquer leur demeure à qui que ce fût, et cela, pour obvier à de grands inconvénients qu'il lui ferait apprécier plus tard. Aussi, l'avertissait-il tous les jours d'avoir grand soin de ne sortir de la maison et de n'y rentrer, qu'après s'être assuré qu'il ne serait vu de personne et que le chemin des Marais Saint-Martin était complètement désert.

Antoine obéit scrupuleusement aux recommandations de son père et garda un silence absolu sur tous les points que son père lui avait indiqués, sans commettre la moindre indiscrétion, la moindre imprudence à cet égard. Il retournait sans cesse à Belleville, pour voir sa petite amie Jacqueline, et il passait de longues heures chez Mme Maillard, qui l'avait pris en grande amitié, au point de le regarder presque comme un fils adoptif; il regardait aussi comme sa propre sœur l'aimable fillette, qui lui avait témoigné tout d'abord tant de sympathie et qui n'avait pas tardé à lui accorder tant de confiance et d'attachement. La mère avait sans doute trouvé étrange le mystère dans lequel *M. Antoine* (comme on l'appelait chez Mme Maillard) s'obstinait à se renfermer, au sujet du nom de sa famille et de la demeure de ses parents, mais Jacqueline fut la première à comprendre que *M. Antoine* avait probablement des raisons majeures pour se taire là-dessus et pour refuser de donner les renseignements

qu'on lui demandait; aussi bien, remarquait-on qu'il avait l'air de souffrir, dès qu'on insistait sur des questions auxquelles il ne voulait ou ne pouvait satisfaire.

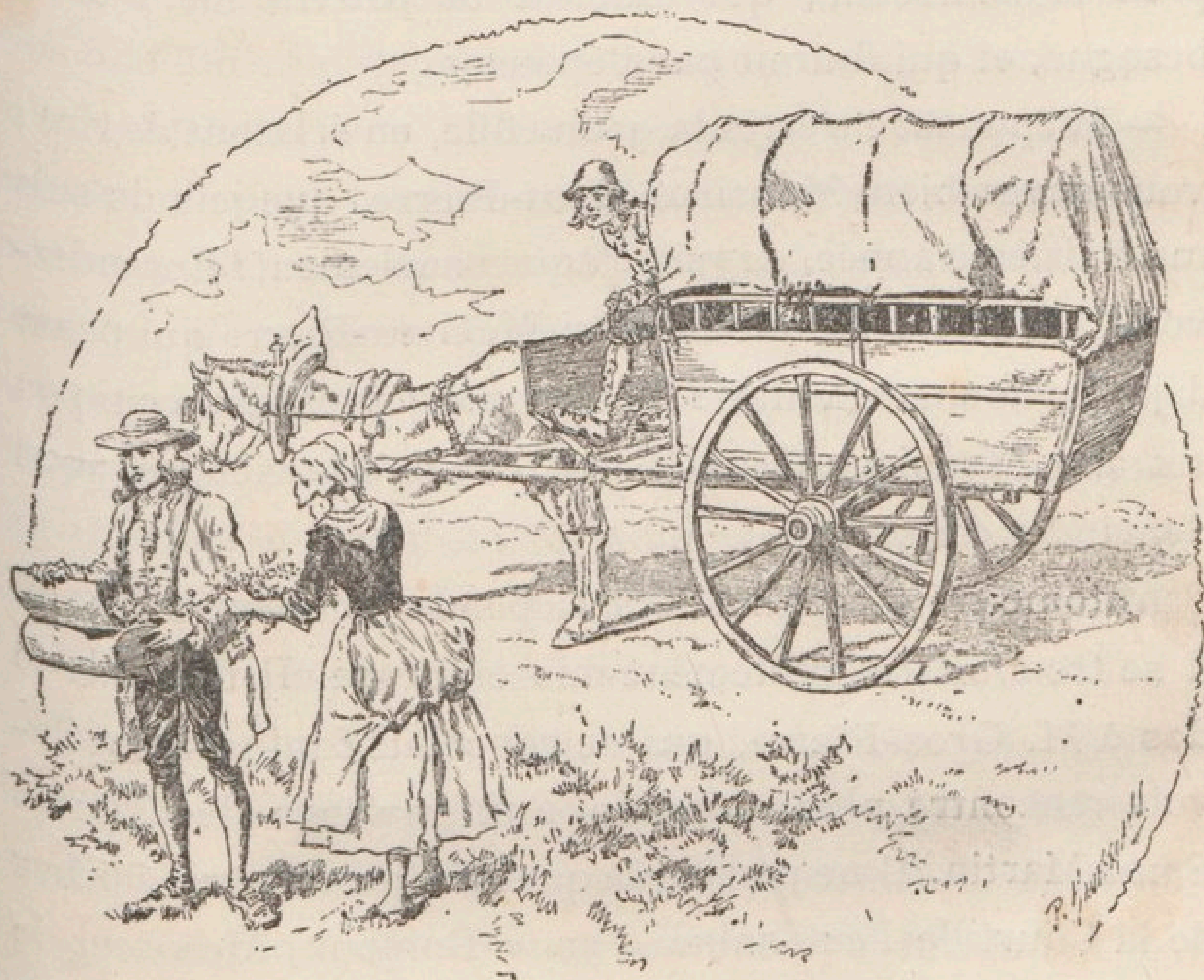
On n'y revint donc plus, et Antoine se vit tout à fait délivré d'une sorte d'inquisition qui lui était pénible et qui l'embarrassait visiblement.

Ses rapports fréquents avec Mme Maillard et sa fille devenaient de plus en plus agréables, à ce point qu'il n'aurait pu s'en passer. Il ne sortait de la maison de son père, que pour courir à Belleville, et tous les moments dont il disposait étaient consacrés à ces visites qu'il renouvelait aussi souvent que possible. Il ne manquait pas d'instruction et il avait si bien profité des leçons de sa mère et de son père, qu'il n'eût pas été mieux instruit, s'il avait suivi des cours publics dans un collège ou dans une maison d'études: il prit donc plaisir à instruire aussi Jacqueline, en lui donnant des leçons de grammaire, d'histoire et de science élémentaire, leçons dont son élève profitait de la manière la plus heureuse. La botanique et l'histoire naturelle n'étaient pas négligées, et les deux enfants se faisaient une fête, quand ils avaient une journée de récréation, d'aller herboriser dans les bois de Belleville et même dans celui de Ménilmontant et de Romainville.

Ce fut dans une de ces promenades faites avec la permission de Mme Maillard, que les deux enfants, occupés à chercher des herbes sur la lisière du bois, rencontrèrent le Gros-Pierre, de la Courtille, qui voiturait des légumes dans sa carriole. Jacqueline eut beau détourner la tête, pour n'être pas reconnue, le Gros-Pierre l'avait aperçue de loin, et s'étonnait de la voir,

si loin de chez elle, accompagnée d'un petit garçon qu''il ne connaissait pas.

— Ohé! Jacqueline! lui cria-t-il, en passant : est-ce que ta mère n'est pas avec toi ? Que diable! fais-tu ici dans le bois à cueillir des fraises ou à ramasser des noisettes ? C'est là un métier de fainéante, ma fille. Tu ferais mieux,



Ohé ! Jacqueline, lui cria-t-il en passant.

m'est avis, de blanchir ton linge, sous l'œil de Mme Maillard.

— Chaque chose a son heure, Monsieur Gros-Pierre! repartit Jacqueline, en le regardant en face avec l'assurance d'une conscience tranquille : ma mère ne trouve pas mauvais que je me promène ici ou là, avec M. Antoine, qui est notre bon ami et, de plus, mon maître, s'il vous plaît,

Monsieur Gros-Pierre. C'est que M. Antoine est un savant et que je suis en passe de devenir aussi une savante.

— Bon, bon ! ma fille ! reprit le maraîcher de la Courtille : je ne dis pas de mal des savants, mais ce n'est pas pour les gens comme nous que la science est faite. J'aimerais mieux te voir courir dans les champs avec un petit blanchisseur, qui aiderait ta pauvre mère à sa besogne, et qui finirait par t'épouser.

— M'épouser ! s'écria la jeune fille, en éclatant de rire ; vous savez bien, Monsieur Gros-Pierre, que je suis suis ma treizième année, depuis Pâques seulement? Entendez-vous, Monsieur Antoine! Voici M. Gros-Pierre qui pense déjà me donner un mari? Nous y songerons dans cinq ou six ans, Monsieur Gros-Pierre, et alors je viendrai vous demander conseil.

Antoine s'était tenu à l'écart, pendant cet entretien, où il se trouvait indirectement mis en cause. Il tournait le dos à M. Gros-Pierre, qui se rappelait confusément l'avoir rencontré plusieurs fois, aux environs des Marais Saint-Martin. Il ne parla que quand l'indiscret maraîcher de la Courtille l'eut salué d'un « Bonjour, Monsieur le savant ! »

— Il a raison, Jacqueline! dit Antoine, qui avait attendu, pour prendre la parole, que ce paysan malin et sournois se fût éloigné ; il a raison! Nous sommes à une demi-lieue de Belleville!... Si M. Gros-Pierre allait s'en plaindre à Mme Maillard ?

— Se plaindre à ma mère? interrompit Jacqueline : ma mère aurait bientôt fait de le mettre dehors. Ma mère n'aime pas les méchantes langues, et M. Gros-Pierre n'au-

rait pas le dernier mot avec elle. Cependant, Monsieur Antoine, ajouta-t-elle avec une douceur caressante, puisque vous trouvez que M. Gros-Pierre a raison, nous ne ferons plus d'aussi longues promenades, et nous ne serons pas plus mal en ne sortant pas de Belleville.

Antoine revint, ce jour-là, soucieux et presque attristé, chez son père. Ses relations continues avec Mme Maillard et sa fille duraient depuis plus de six mois, et si agréables qu'elles fussent pour lui, si honorables qu'elles eussent toujours été pour tous les trois, il se repentit de les avoir cachées à son père, et les reproches qu'il s'adressait, en s'exagérant ses torts, ne pouvaient que le conduire au plus prompt aveu de sa faute. Les paroles de Gros-Pierre, à Jacqueline, lui revenaient à l'esprit et lui donnaient matière à réfléchir : il n'était pas fier ni orgueilleux, mais il n'avait jamais pensé que le but de ses espérances devait être de devenir blanchisseur à Belleville. L'amitié sincère qu'il avait pour Jacqueline et sa mère ne l'avait jamais amené à prévoir qu'un mariage en pût être la conséquence naturel'e. Jacqueline avait sans doute répondu à propos, aux malicieuses suppositions de M. Gros-Pierre, en lui rappelant qu'elle n'avait pas beaucoup plus de douze ans et qu'une fille ne se mariait guère avant sa dix-septième ou dix-huitième année. Cette idée de mariage, à laquelle il n'avait pas encore songé, lui parut assez sérieuse, malgré son âge de treize ans, pour qu'il se décidât sur-le-champ à tout avouer, à tout raconter à son père.

Jean Lochon, ce jour-là, était sorti de meilleure heure, avec ses trois aides et deux charrettes, pour une grande exécution qu'on avait criée la veille dans les rues de Pa-

ris. Cette exécution, qui comprenait plusieurs condamnés à la potence, ne devait se terminer que fort tard, et l'exécuteur avait négligé de prévenir son fils, qu'il ne fallait pas l'attendre avant sept heures du soir. Il était à peine quatre heures, lorsqu'Antoine, absorbé dans ses réflexions, s'engagea distraitement dans le chemin des Marais Saint-Martin, sans s'apercevoir qu'un homme le suivait à peu de distance et réglait son pas sur le sien. Cet homme n'était autre que le Gros-Pierre, qui avait laissé sa carriole en route et qui regagnait, à pied, son jardin de la Courtille.

Antoine était arrivé devant la petite porte, qu'il n'avait plus qu'à ouvrir pour rentrer dans la maison de son père. Il tira sa clef et la mit dans la serrure, sans avoir la précaution de regarder en avant et en arrière, comme son père le lui avait tant de fois recommandé, pour s'assurer que personne n'avait l'œil sur lui; mais, au moment où il refermait la porte à double tour, après avoir fait son entrée dans la cour de la maison, il entendit une voix, qui ne lui était pas inconnue, jeter cette exclamation :

— Dieu me pardonne ! c'était le fils du boureau !

L'enfant n'eut pas à faire un grand effort de mémoire, pour se rappeler que cette voix était celle de Gros-Pierre. qu'il avait entendue, une heure auparavant, sur la lisière du bois de Ménilmontant. Il faillit s'évanouir d'émotion, et il s'appuya contre la porte pour ne pas tomber en défaillance, pendant que, de l'autre côté de cette porte, le Gros-Pierre, qu'on entendait murmurer : « Le fils du bourreau ! » essayait de regarder par le trou de la serrure et semblait vouloir de gré ou de force s'introduire

dans la maison. L'enfant tremblait de peur et croyait toujours entendre retentir à ses oreilles cette terrible exclamation : « Le fils du bourreau ! » Gros-Pierre ne s'éloignait pas : il poussait et secouait la porte, qui, par bonheur, était bien fermée; il écoutait, l'oreille collée à cette porte; il remettait l'œil au trou de la serrure. Il rôda autour de la double enceinte de la maison, comme pour y chercher une autre issue, qui n'existait nulle part. Ce n'est qu'à regret qu'il se décida enfin à cesser cette enquête d'espionnage et à poursuivre sa route.

Antoine n'avait couru aucun danger, mais il se sentit soulagé d'un grand poids qui l'étouffait, quand le bruit des pas de cet impudent espion alla toujours diminuant et finit par s'éteindre tout à fait. Mais l'écho de la voix de Gros-Pierre bourdonnait encore aux oreilles de l'enfant, qui entendait toujours : « Fils du bourreau! » Était-ce donc à lui que Gros-Pierre avait adressé cette injure atroce ? Mais cette injure n'avait aucun sens, et il était impossible de lui en donner un. Fils de bourreau ! N'était-il pas le fils d'un homme honnête et respectable, qui l'avait élevé dans les principes de la morale la plus austère et la plus pure? Une pareille injure n'avait pas de sens ni de portée. Le Gros-Pierre était un brutal, un malotru, qui ne lui pardonnait pas d'être dans les bonnes grâces de Mme Maillard, et qui l'avait insulté, pour se venger d'avoir été repoussé par cette digne veuve qu'il prétendait épouser. Mais pourquoi *fils de bourreau*? — Antoine ne s'expliquait pas cette injure-là.

III

LE SECRET DE FAMILLE

Antoine attendait son père et s'étonnait de ne pas le voir rentrer à l'heure ordinaire ; il n'avait pas eu le courage de monter dans sa chambre, pour y déposer son portefeuille de botanique ; il s'était assis, dans la cour, tout pensif et tout attristé ; il ne prenait pas garde à ses chiens qui s'étaient rangés autour de lui et qui l'observaient en silence, après avoir essayé de le distraire par leurs caresses ; il écarta brusquement ses chats, qui s'efforçaient d'attirer son attention par des miaulements plaintifs. Il avait hâte de voir arriver son père, pour lui faire toutes les confidences qu'il se reprochait de ne lui avoir pas faites plus tôt: il avait à cœur surtout de lui apprendre l'insulte incroyable qu'on avait osé adresser à son fils.

Ses regards se dirigeaient machinalement vers la porte qui avait servi autrefois de communication avec la maison voisine, mais qui était depuis longtemps condamnée et hors d'usage. Quelle fut sa surprise, en remarquant que cette porte était entr'ouverte! Il ne l'avait jamais vue ainsi, et son étonnement céda la place à une profonde impression de terreur. Des malfaiteurs avaient-il pénétré dans la maison, par cette porte, qu'ils auraient laissée ouverte en se retirant? n'étaient-ils pas

cachés dans quelque coin du logis, ou bien étaient-ils encore occupés à commettre leur vol ? Mais on n'entend aucun bruit, et Antoine aperçoit la servante muette, qui prépare le dîner. Qui donc avait ouvert cette porte ? Pourquoi l'avait-on ouverte ? Antoine ne pouvait deviner que les aides de l'exécuteur avaient eu besoin d'ouvrir cette



Quelle fut sa surprise en voyant que cette porte était entr'ouverte !

porte, pour faire passer *les bois de justice*, que l'on n'employait que dans les exécutions extraordinaires, et qu'il n'était pas facile d'extraire des hangars, sous lesquels on les avait entassés. Le travail avait été long et pénible, et les aides, après l'avoir achevé à grand'peine, ne s'étaient pas souvenus de refermer la porte, ordinairement condamnée, qu'ils avaient été forcés d'ouvrir, malgré l'ordre contraire de l'exécuteur.

Antoine, par un mouvement de curiosité naturelle, s'était levé pour voir quel était le local qui touchait à la maison de son père et dont il ignorait entièrement la nature et la destination. Il se rappelait aussi le singulier entretien qu'il avait entendu, un jour, en s'approchant de cette porte toujours fermée à double tour et aux verrous. Il avait été aussi souvent intrigué par les cris sauvages et les chants grossiers, qui retentissaient quelquefois dans ce taudis et que son père seul avait le pouvoir de faire cesser. Il entra donc dans une cour assez vaste, environnée d'écuries et de remises, au-dessus desquelles régnait un galetas, dont la plus grande partie était occupée par des greniers. On ne pouvait douter que, pour le moment, tous les habitants de la maison ne fussent partis avec leurs voitures et leurs chevaux.

Il ne restait, dans les écuries, qu'un cheval boiteux, et dans les remises, qu'une charrette démantibulée. Mais on voyait suspendus à la muraille certains ustensiles et certains objets, dont il n'était pas aisé de préciser l'emploi: des chaînes de fer, de différentes grosseurs; des carcans de fer à charnières mobiles ; des fouets à lanières de cuir, et à cordelettes garnies de nœuds; des rouleaux de cordes, des instruments tranchants, tels que haches, épées à deux mains, lances, poignards, scies et cisailles ou ciseaux à lames plates et finement aiguisées ; puis, dans un coin, un amas d'écriteaux portant l'indication de divers genres de supplices, avec mention des crimes entraînant telle ou telle pénalité.

La vue de ces écriteaux fut comme une révélation pour Antoine, qui avait encore dans l'oreille et dans le cœur un

écho de cette mystérieuse injure : *Fils de bourreau.* Il ne pouvait plus douter qu'il ne fût en présence de l'effrayant appareil des exécutions de justice. Il se sentit frappé d'horreur et ne songeait plus qu'à se retirer en toute hâte, lorsqu'il distingua, sur la muraille, de grossiers dessins charbonnés par une main inhabile, représentant des scènes de la justice criminelle : ici la potence, là le pilori, ailleurs la pénalité du fouet, plus loin une scène de décapitation, et d'autres scènes de même genre, grossièrement esquissées. Puis, au-dessus et au-dessous, des inscriptions qui n'étaient que trop intelligibles, malgré les bizarreries d'une écriture imparfaite et d'une orthographe insuffisante : *tablo de justice. — Condanés à mort. — Mosieu les Pandu. — No grande euvre. — Maître Jean Lochon. — Moseu l'essescuteu. — Mosieue le bourau.* Antoine crut entendre le Gros-Pierre, qui lui criait encore : *Fils de bourreau!* Il était saisi d'un tremblement général et couvert d'une sueur froide ; ses idées s'embrouillaient de plus en plus, ses yeux se fermaient : il tomba sans connaissance, en poussant un soupir étouffé.

Quand il ouvrit les yeux, quand il revint à lui, il était couché, et son père le veillait en silence. Il eut un ressouvenir de terreur et il s'agita dans son lit, en cherchant du regard ces affreuses inscriptions qui s'étaient gravées en sa mémoire. Tout brûlant de fièvre, il voulut se lever et s'enfuir. Son père le retint, en pleurant, et l'empêcha de sortir du lit. L'enfant était en proie à un trouble qui s'augmentait, au lieu de se calmer.

— Est-il vrai ? disait-il d'une voix étranglée et gémissante. J'ai rêvé, j'ai vu ces choses-là! J'ai lu... Oui, c'était écrit

avec du sang ! Le Gros-Pierre avait lu cela, comme je l'ai lu moi-même ! « Fils de bourreau ! Monsieur le bourreau ! Monsieur l'exécuteur ! Maître Jean Lochon ! » O père ! ce Jean Lochon, n'est-ce pas toi ! Et moi, Antoine, ton fils qui t'aime, qui te respecte, je serais donc le fils du bourreau !

Jean Lochon ne répondit pas et se cacha la tête dans ses mains. Le délire, l'exaltation, la douleur, l'effroi, le désespoir d'Antoine durèrent toute la nuit, malgré les paroles de tendresse que son père lui adressait d'une voix suppliante et lamentable, sans vouloir, sans pouvoir répondre à ses questions sans cesse renaissantes et de plus en plus impérieuses.

Enfin, le jour venu, lorsque le malade eut repris un peu de calme, en s'accoutumant à la conscience de son malheur, le pauvre père n'eut plus la force de lui cacher toute la vérité ; il parla, il parla longtemps, sans que son fils, qui le regardait avec des yeux secs et terrifiés, osât l'interrompre ; il avoua, dans cette espèce de confession obligatoire, que c'était bien lui qui portait le nom de Jean Lochon ; que c'était bien lui que le peuple nommait *le bourreau ;* que c'était bien lui qui remplissait les redoutables fonctions d'exécuteur de la haute justice ; que ces fonctions lui avaient été léguées, comme un héritage de famille, par son père et par ses ancêtres, et que son fils devait inévitablement les accepter et les remplir après lui.

Le père parlait toujours, et Antoine ne répondait plus. Il était tombé dans une morne stupeur, et la fièvre, une fièvre dévorante, s'emparait de tout son être. Il fut, pendant plusieurs jours, entre la vie et la mort, et dans les accès de délire, que les tendres soins de son père ne

parvenaient pas à calmer, il répétait sans cesse : « Fils de bourreau ! » Son tempérament vigoureux triompha pourtant de cette longue crise, à la suite de laquelle il resta épuisé et brisé. Sa convalescence fut longue, et sa santé physique ne se rétablit pas complètement. Le moral était atteint chez lui, et il ne pouvait se soumettre à la terrible destinée que lui imposait sa funeste naissance.

Jean Lochon ne l'avait quitté que le moins possible depuis sa maladie, et quand il était absolument forcé de s'absenter pour les devoirs pénibles de son état, il confiait à un de ses aides la garde du petit malade, qui, pendant tout le temps que durait l'absence de son père, se tenait ramassé sur lui-même, la tête dans ses mains, se refusant à ouvrir les yeux et à prononcer une parole. Cependant, il finit par se résigner et même par accepter la situation qui lui était faite d'après la loi, ou du moins pour obéir à la Coutume de Paris ; il envisagea, comme un malheur nécessaire, inévitable, le triste privilège qui lui était échu par droit de naissance et qui le condamnait à exercer, après son père, l'office d'exécuteur des arrêts de la justice criminelle, quoique cet office eût toujours été considéré comme entaché d'infamie, et il s'était dit, pour prendre courage, que les lettres patentes qui nommaient l'exécuteur en titre d'office, étaient signées par le roi, contresignées par le chancelier de France et enregistrées au Parlement de Paris !

Jean Lochon, heureux du changement qui s'était produit dans l'esprit de son fils, que la loi lui donnait pour successeur naturel, n'eut pas trop de peine à le faire devenir témoin passif de ces exécutions, auxquelles il

devait tôt ou tard présider lui-même. L'enfant qui, dans le cours de sa maladie, avait beaucoup grandi et qui s'était tellement fortifié, qu'il avait l'air d'un jeune homme, accompagnait son père, montait, avec lui et ses aides, dans la charrette d'exécution, et y restait assis, derrière le capucin, qui avait pour mission d'exhorter le patient et de le préparer à la mort. Ce voisinage touchant et solennel eut une influence si puissante sur Antoine, qu'il participait aux terribles émotions du malheureux, assisté, à ses derniers moments, par le prêtre que la religion lui envoyait. Antoine joignait ses prières à celles du capucin et recommandait à la miséricorde de Dieu la victime que la loi inexorable allait frapper pour l'expiation humaine. Le fils du bourreau ne détestait plus la sanglante mission de son père, mais il admirait, il enviait la mission consolatrice du confesseur des condamnés.

Un de ces jours d'exécution, la curiosité du public était encore plus animée et plus impatiente qu'à l'ordinaire. Cela tenait sans doute à la nature du crime, qui avait été commis par le coupable que le glaive de la loi allait frapper. Ce n'était pas seulement le peuple, qui se portait en foule vers la place de Grève, pour se repaître de l'horrible spectacle du supplice ; c'était aussi une partie de la société la plus aristocratique et la plus polie, qui ne craignait pas, à cette époque, de se dégrader elle-même, en partageant les sauvages et brutales aspirations de la plus vile populace, avide d'assister à l'agonie du supplicié. On disait que toutes les fenêtres avaient été louées, à raison d'un louis d'or par place. Aussi, les quais de la Seine étaient-ils encombrés de monde, sur le parcours du lugu-

bre cortège de l'exécuteur. La circulation se trouvait partout interrompue, et il devenait impossible de traverser cette foule effervescente, à quiconque avait eu l'imprudence de se laisser envelopper par elle. Force était donc, pour en sortir, d'attendre la fin de l'exécution.

Les archers de la ville, qui précédaient et entouraient



Antoine assis derrière le capucin, dans la charrette du bourreau.

la charrette de l'exécuteur, avaient peine à lui frayer un passage, dans un endroit où la voie était entièrement interceptée par une voiture de blanchisseuse, qui ne pouvait ni avancer, ni reculer, au milieu d'un entassement inextricable d'hommes, de femmes et d'enfants, qui s'étaient mis en lutte contre la police pour garder la place qu'ils occupaient. De là, des cris, des injures, des plaintes, qui se mêlaient dans un murmure confus. Enfin, la voiture de blanchisseuse, qu'on eût volontiers jetée dans la rivière

pour s'en débarrasser, avait été enlevée à force de bras et transportée près du parapet, où elle servait d'estrade à une vingtaine de curieux, qui s'y étaient installés de vive force, malgré la résistance des deux pauvres femmes, auxquelles appartenait cette malencontreuse voiture, admirablement disposée pour voir en face, non l'exécution, mais le criminel et son cortège.

« Le voici ! le voilà ! » cria-t-on de toutes parts, et un silence intermittent se fait de proche en proche, à mesure qu'on distingue, au-dessus de cette ondulation de têtes et de coiffures qui s'agitent en tous sens, l'exécuteur assis entre ses deux aides et derrière eux le condamné, les mains liées, écoutant d'un air effaré les exhortations de son confesseur, qui l'embrasse par intervalles, pour le réconforter et surtout pour l'empêcher d'apercevoir la potence, qui se dresse, avec son échelle, au centre de la place de Grève. En arrière de la charrette, Antoine Lochon, impressionné profondément par les émotions de cette terrible scène dans laquelle il avait un rôle passif, mais figuratif, se tenait debout à côté du vieux capucin à cheveux blancs, qu'il secondait dans sa tâche douloureuse, en répétant à demi-voix la prière des morts.

Tout à coup, un cri, un cri déchirant se fait entendre, et presque aussitôt un cri de surprise et de désespoir lui répond. Les deux femmes qui conduisaient la voiture de blanchisseuse avaient été obligées de rester spectatrices sur le passage du condamné : l'une d'elles, la plus jeune, a fait le premier cri, le second est parti de la charrette même de l'exécuteur. C'est Jacqueline Maillard, qui a reconnu Antoine ; c'est Antoine, qui a reconnu Jacqueline. Celle-

ci est tombée évanouie dans les bras de sa mère. Antoine se détourne, couvre sa figure avec ses mains, et s'affaisse dans la charrette, derrière le condamné qui l'empêche d'être remarqué par personne. Mais Jean Lochon avait frémi d'inquiétude, au cri poussé par son fils, et ne sachant pas quelle pouvait être la cause de ce cri qui retentissait encore dans son cœur de père, il cherchait des yeux Antoine, que lui cachaient le condamné et le confesseur. Il crut, un moment, qu'Antoine s'était élancé hors de la charrette, et peu s'en fallut qu'il ne s'élançât aussi à la poursuite du pauvre enfant, qu'il supposait capable de vouloir se jeter dans la Seine. Mais Antoine est resté là, anéanti et désespéré : il verse des torrents de larmes et continue à murmurer machinalement la prière des morts.

— Mon enfant, consolez-vous ! lui dit le capucin. Nous venons de gagner une âme à Dieu. La justice des hommes n'aura qu'un misérable corps qui va tomber en poussière, tandis que l'âme régénérée entrera dans la vie éternelle.

Antoine Lochon fut longtemps à se remettre de cette poignante émotion : il avait perdu l'appétit et le sommeil; il était sans cesse obsédé de lugubres images et de fantômes sinistres ; il rêvait, dans une agitation et une anxiété perpétuelles ; il entendait, jour et nuit, des voix moqueuses ou menaçantes qui l'appelaient : *Fils de bourreau.* Cependant, il était bien résolu à n'exercer jamais l'horrible profession de ses aïeux, dût-il fuir au bout du monde et se cacher dans un désert. Il l'avait déclaré formellement à son père qui, n'espérant plus le faire changer d'avis, évitait de l'entretenir d'un sujet que les circonstances pouvaient,

d'un moment à l'autre, rendre plus impérieux et plus redoutable. La santé de Jean Lochon s'altérant et s'affaiblissant de jour en jour, le premier président de la Grand'-Chambre du Parlement lui avait fait demander si son fils ne serait pas bientôt capable de lui prêter secours dans les choses de son ministère. Jean Lochon avait répondu que son fils n'était encore qu'un enfant, âgé de 13 à 14 ans, d'une constitution débile, sur lequel on ne devait pas compter. Le premier président dit alors : « Qu'on fasse savoir à l'exécuteur, qu'il est obligé, par les devoirs de sa charge, de se choisir un successeur, de préférence dans sa famille, et de préparer un élève qui puisse, au besoin, le remplacer suffisamment. »

Antoine ne songeait plus même, comme auparavant, à entrer dans les ordres et à se faire capucin, afin d'assister les condamnés à mort : il avait en horreur tout ce qui lui rappelait, de près ou de loin, l'effroyable métier de son père et de ses ancêtres, et il cherchait le moyen d'échapper à ces affreux souvenirs. La botanique, l'histoire naturelle, qui avaient fait le charme de ses études, lui étaient devenues indifférentes ; il ne regardait plus même ses herbiers et ses livres ; quant à ses chiens, à ses chats, à ses oiseaux, ils seraient morts, faute de soins, si la servante muette de la maison ne les avait pris en pitié et ne les eût adoptés charitablement, comme de pauvres enfants abandonnés.

IV

UNE ERREUR DE LA JUSTICE

Un certain jour que Jean Lochon était sorti de bonne heure, sans doute pour vaquer à ses fonctions, qui lui étaient de plus en plus pénibles, en annonçant qu'il reviendrait assez tard ; Antoine profita de son absence pour réaliser un projet qui le tourmentait depuis la rencontre de Jacqueline Maillard aux abords de la place de Grève. Il se revêtit de ses plus beaux habits et il partit pour se rendre à Belleville. Il ne mit pas le pied hors de la maison, sans un violent battement de cœur, car sa dernière sortie remontait à plus de dix mois, et il ne s'aventura point dans les chemins déserts des Marais Saint-Martin, sans s'être assuré que le Gros-Pierre n'était pas là pour l'appeler : *Fils de bourreau*. Il était bien changé depuis ce temps-là ; il avait grandi et était presque un homme, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans. Rien ne lui restait de sa belle humeur, de son gracieux sourire, de son air naïf et bienveillant : la tristesse était empreinte sur ses traits pâlis et plus accentués ; la souffrance morale se révélait dans son regard éteint, et son front soucieux, comme celui d'un vieillard, se plissait sans cesse sous le poids de ses pensées.

Après une marche rapide et non interrompue, il arriva

devant la maison de Mme Maillard : les portes et les fenêtres étaient fermées, comme si elle fût vide d'habitants. On ne voyait pas la moindre fumée s'élever du tuyau de la cheminée, que la lessive faisait ordinairement fumer à toute heure ; il n'y avait pas une seule pièce de linge, qui séchât sur la corde dans le champ voisin, et la voiture de la blanchisseuse n'avait pas laissé la trace de ses roues sur le gazon de l'allée aboutissant à la grande porte cochère de la basse-cour. Antoine eut un serrement de cœur et il se dit, en soupirant, que Mme Maillard et sa fille étaient allées porter leur linge à Paris.

— Si elles sont aujourd'hui à Paris, pensa-t-il, elles peuvent se trouver encore en face de la charrette de l'exécuteur: elles ne m'y verront plus et l'idée leur viendra peut-être que je suis mort de chagrin.

Il frappa, cependant, à la petite porte, qu'il avait vue si souvent s'ouvrir devant lui ; il frappa doucement, timidement, puis il s'enhardit, par la certitude qu'on ne lui répondrait pas, et frappa plus fort et encore plus fort. Il entendit gronder et gémir le chien de garde, qu'il avait donné à Mme Maillard, pour la sûreté de sa maison ; ce chien, qui l'avait reconnu et qui flairait aux fentes de la porte, se mit à geindre avec des petits aboiements joyeux. Antoine avait cessé de frapper et il attendait en silence, avant de se retirer, en se promettant tout bas de revenir le plus tôt possible.

— O mon Dieu ! dit une voix, qu'il n'espérait plus entendre; est-ce donc que ce serait vous, Monsieur Antoine ?

— C'est moi, Mademoiselle Jacqueline, reprit-il tout

tremblant de joie. Vous connaissez donc encore ma voix, Jacqueline ?

Elle ne répondit pas, mais ses sanglots étouffés parlaient pour elle. Le chien aboyait franchement et sautait après la porte, en réclamant ainsi qu'elle fût ouverte le plus vite possible ; mais Jacqueline n'ouvrait pas et n'osait ouvrir.

— Je suis seule à la maison, dit-elle en baissant la voix. Oh ! je ne croyais pas vous revoir jamais ! Eh ! dans quel moment vous reverrai-je ! ajouta-t-elle avec un redoublement de sanglots.

— N'avez-vous pas compris que j'avais besoin de m'expliquer avec vous, avec votre mère ? murmura-t-il à demi-voix. Ne m'attendiez-vous pas tous les jours, surtout depuis cette redoutable rencontre....

— Il n'y a plus rien de commun entre nous, Monsieur Antoine, dit-elle en s'efforçant d'avoir un peu d'énergie et de volonté. Si ma pauvre mère était ici, vous savez bien qu'elle ne vous recevrait pas ! Vous savez bien que tout est fini entre nous, et que nous ne devons plus vous reconnaître... Adieu, Monsieur Antoine, adieu !

— Je vous en prie, Jacqueline, ouvrez-moi ? reprit-il d'un ton gémissant. Avez-vous peur de moi ? Oubliez-vous que j'ai été, que je suis votre meilleur ami ?... Ouvrez-moi, je vous prie : il faut que je vous parle pour la dernière fois !

Et la porte s'ouvrit, et Antoine Lochon entra dans la maison, sous les caresses du chien qui lui léchait les pieds et les mains. Jacqueline s'était retirée en arrière et ne prenait pas la main qu'Antoine lui avait offerte.

— Je ne suis pas ce que vous croyez, dit-il avec un sen-

timent de fierté blessée ; j'avais à cœur de vous l'apprendre. Vous m'appellerez, comme le Gros-Pierre, *fils de bourreau*, mais tenez-vous pour assurée que je ne veux pas être, que je ne serai jamais exécuteur de la justice criminelle, jamais, je vous le jure!

Jacqueline ne répondait pas encore, mais elle avait accepté la main d'Antoine et elle la serrait convulsivement dans la sienne. Antoine la conduisit dans une chambre de la blanchisserie et la fit asseoir près de lui.

— J'ai été bien malheureux, depuis que j'ai cessé de vous voir, ma chère Jacqueline, lui dit-il avec amertume. Je rougissais de moi-même, vis-à-vis de vous, et j'ai failli en mourir, quand j'ai appris que je ne pouvais plus fréquenter votre maison, et que ma naissance me rendait indigne de votre amitié.... Mais où donc est votre mère? Ne va-t-elle pas bientôt venir, pour que je m'explique et me justifie devant elle, comme devant vous? Je vais m'en aller loin, bien loin d'ici, n'importe où, pourvu que personne ne sache que je suis le fils de l'exécuteur ; j'ai voulu vous voir une fois encore et vous déclarer que jamais je n'accepterai l'héritage infamant de mon malheureux père.... J'attends donc Mme Maillard....

— Hélas! Antoine, repartit Jacqueline avec une reprise de pleurs et de sanglots, vous l'attendriez longtemps, la pauvre femme!

— Quoi! Mme Maillard?.... s'écria Antoine, qui s'imagina que Jacqueline n'avait plus de mère. Morte! morte, ô ciel!

— Non, ma digne et chère mère est vivante, dit la jeune fille avec un morne désespoir, mais voilà quinze jours

qu'elle n'est plus avec moi : on est venu me l'enlever, un matin, pour l'emmener en prison.

— En prison ? répéta Antoine consterné et désolé. En prison, Mme Maillard ? C'est impossible !

— Vous seriez le premier à la défendre, la brave femme ! vous la connaissez, vous, et vous savez qu'elle est incapable d'une mauvaise action ! Oui, mon ami, ma mère est en prison, et on l'accuse d'un crime, qu'elle n'a pas commis, qu'elle serait dans l'impossibilité de commettre !

— Un crime ! un crime ! répétait Antoine. C'est impossible ! Mais, par bonheur, la Justice est là pour protéger les honnêtes gens. Et pourtant Mme Maillard est en prison, depuis quinze jours ?

— Et Dieu sait combien elle y restera encore ! ajouta Jacqueline, dont les pleurs coulaient abondamment. J'espérais tous les jours qu'on me rendrait ma mère ; je l'attendais, à tout moment.... Mais, à présent, je n'ose plus l'attendre, je n'ose plus espérer ! On me dit qu'elle sera mise en jugement....

— En jugement ? Pourquoi ? interrompit Antoine, avec colère. On juge donc aujourd'hui les innocents ? En jugement ! Mais qu'a-t-elle fait ? Que peut-on lui reprocher ? Vous avez parlé de crime ? Quel crime ?

— On l'accuse d'avoir émis de la fausse monnaie, en complicité avec de faux-monnayeurs.

— Vous êtes donc en rapport avec de faux-monnayeurs ? demanda Antoine, étonné d'une pareille accusation. Il y a donc eu de la fausse monnaie émise par l'intermédiaire de votre mère ?

— Sans doute, mais le plus loyalement, le plus inno-

cemment du monde. Moi-même, à mon insu, j'ai contribué à l'émission de cette fausse monnaie, comme je l'ai déjà dit au commissaire qui est venu faire ici une descente judiciaire. Ce commissaire n'a pas voulu m'arrêter avec ma pauvre mère ; il s'est contenté de me rire au nez et de m'imposer silence, en m'annonçant qu'il viendrait sans doute me chercher plus tard ; mais il n'a pas reparu, et personne n'a tenu compte de mes protestations.

— C'est bien étrange, Jacqueline ! reprit Antoine, qui ne s'expliquait pas l'accusation dont Mme Maillard avait été l'objet. On n'a pas de fausse monnaie, je n'ai jamais vu de fausse monnaie. Comment en aviez-vous ? Qui vous l'avait donnée ? Pourquoi en avez-vous fait usage ?

— O mon Dieu ! il ne nous manquait plus que ce malheur ! s'écria Jacqueline, en pleurant ; vous aussi, vous avez l'air de nous accuser, puisque vous doutez de notre innocence !

— Dieu m'en garde, ma chère Jacqueline... Mais, si je puis vous être utile et contribuer à votre défense, il faut que je sache de point en point comment la chose a pu se faire. Dites-moi la vérité, la vérité tout entière, comme vous la diriez à votre confesseur, au lit de mort !

— Il y a un mois environ, raconta la jeune fille avec une touchante simplicité, nous revenions de Paris, ma mère et moi, dans notre carriole, qui était pleine de linge à blanchir. Vous saurez que nos affaires allaient à merveille depuis cinq ou six mois et que nous gagnions beaucoup. Ma mère avait touché, ce jour-là, une assez bonne somme d'argent, que lui devaient ses pratiques. Elle avait bien deux cents francs en argent blanc, dans son sac. Il se

faisait tard, et la nuit nous avait prises en route. Nous passions par la Courtille du Temple, pour arriver plus tôt chez nous. Voilà que nous entendons la voix du Gros-Pierre.... Vous vous rappelez le gros Pierre, qui nous a fait une si méchante algarade dans le bois de Belleville, la dernière fois que je vous ai vu, Monsieur Antoine? Gros-Pierre n'était pas seul : un homme se trouvait avec lui. Mais ma mère connaissait Gros-Pierre et ne s'inquiéta pas de cet homme qu'elle ne connaissait pas. Quant à moi, j'étais assoupie au fond de la voiture et ne pensais pas à mal, puisque je rêvais de vous, Monsieur Antoine. Le gros Pierre demande à ma mère si elle avait fait une bonne recette ; ma mère répond que ses pratiques l'ont payée de tout l'arriéré et qu'elle rapporte au logis une somme assez ronde. « Eh bien! la mère, lui dit Gros-Pierre, avec son rire d'habitude qui m'éveilla à moitié, voici qu'on me propose un marché que je vous cède de bon cœur. Ce brave homme que voilà, et qui s'en retourne à Pontoise, a vendu ses veaux à la grande Boucherie du Châtelet, mais on l'a payé en or, et comme l'or n'a pas cours dans son pays, il voudrait changer son or contre de l'argent blanc. C'est donc un beau change à gagner, et je vous l'offre de bon cœur, la mère? » Ce n'était ni l'heure ni le lieu, sans doute, de faire des échanges de monnaies, mais le Gros-Pierre était là pour servir de caution à son homme, et ma mère n'eut pas le moindre soupçon : elle compta son argent, à la clarté de la lanterne de notre voiture; c'étaient environ deux cents livres en toute espèce de monnaie blanche. L'homme de Gros-Pierre tira de sa poche dix louis d'or, de vingt-quatre livres chacun, ce qui faisait deux

cent quarante francs, et il les remit à ma mère contre deux cents livres d'argent blanc, en disant que la différence était le prix du change ou de l'escompte. L'homme se retira avec gros Pierre, en nous souhaitant le bonsoir. Ma mère n'avait jamais eu tant de belles pièces d'or ; elle les serra, en entrant, dans un petit coffre, et elle disait que ce serait pour ma dot.... Bon Dieu ! ma dot ! Je n'y songeais guère, Monsieur Antoine, car je ne me marierai jamais, Monsieur Antoine ! Ma mère eut besoin d'acheter de l'avoine pour son cheval : elle paya en or. Le maçon releva la cheminée de notre étuve, que le grand vent avait jetée par terre : encore une pièce d'or ; nous eûmes à payer l'impôt : le percepteur eut aussi un de nos louis. Le reste a été saisi dans le coffre où nous le gardions, quand on vint faire les recherches à la maison et arrêter ma mère, qui est aussi innocente que moi et que vous-même.

— Ne savez-vous pas, Jacqueline, si on a aussi arrêté le gros Pierre ? dit Antoine, qui était devenu pensif et qui avait pris un air triste et sérieux. C'est à lui seul de justifier votre mère.

— Ma mère ne l'a pas nommé, pour ne pas faire de peine à une ancienne connaissance, répondit Jacqueline. Je suis allée deux fois chez lui, depuis l'arrestation de ma mère, et je ne l'ai pas trouvé. Il était parti en voyage, et l'on ne savait quand il reviendrait. Il faudra bien qu'on le retrouve...

— On le retrouvera, je vous le jure, s'écria Antoine, et on vous rendra votre malheureuse mère, qui n'a pas eu d'autre tort que de se fier à un malhonnête homme. Adieu, bonne Jacqueline ! A bientôt, j'espère, avec de meil-

leures nouvelles de Mme Maillard, qu'on ne tardera pas à nous rendre.

Antoine Lochon n'était pas haineux ni vindicatif, mais il ne pardonnait pas au gros Pierre de l'avoir grossièrement insulté, en l'appelant *fils de bourreau,* et il se proposait bien de lui dire en face qu'un fils de bourreau pouvait avoir affaire aux faux-monnayeurs. Il alla droit à la Courtille et il n'eut pas de peine à trouver la *culture* de Gros-Pierre, qui était bien connu dans ce quartier depuis longtemps, mais Antoine n'y trouva pas le Gros-Pierre, qui s'était absenté, la veille du jour où Mme Maillard avait été conduite en prison. C'en fut assez pour confirmer les soupçons que le récit de Jacqueline avait fait naître dans l'esprit d'Antoine. Celui-ci revint chez son père, avec la résolution bien arrêtée de ne pas abandonner la pauvre Mme Maillard, mais encore incertain de la conduite qu'il devait tenir pour lui venir en aide.

Il était si préoccupé et si attristé à ce sujet, que son père, qui rentrait en même temps que lui, ne put s'empêcher de lui demander, avec inquiétude, avec tendresse, la cause du trouble moral que le brave garçon ne pouvait dissimuler. Antoine ne répondit que par des larmes. Jean Lochon, ému par cette douleur silencieuse, le conjura de parler et ne lui laissa pas de répit qu'il n'eût obtenu l'entière confidence de son chagrin. Le cœur s'ouvre si vite aux consolations qu'on vient lui offrir ! Antoine raconta naïvement toute l'histoire de la connaissance qu'il avait faite, par hasard, de Mme Maillard et de sa fille, connaissance qui avait amené entre eux, depuis plus de quinze mois, des relations de sympathie et d'amitié. Il ne cacha

pas comment ces relations avaient été interrompues tout à coup par un hasard douloureux qui semblait les avoir fait cesser pour toujours. Ses pleurs recommencèrent à couler, quand il entama le récit de l'entrevue qu'il avait vue, le jour même, avec Jacqueline Maillard, après une absence forcée de part et d'autre : il représenta la pénible position de cette jeune fille, à qui la Justice avait enlevé sa mère et qui restait seule, sans parents et sans amis, sans soutien et sans secours. Jean Lochon avait gardé le silence, mais, plus d'une fois, il porta la main à ses yeux, comme pour essuyer une larme.

— Que va-t-elle devenir, cette malheureuse enfant? s'écria Antoine. Quand lui rendra-t-on sa mère, sa mère innocente, retenue en prison, pour être jugée comme une criminelle?

— C'est une bien grave accusation, dit l'exécuteur en branlant la tête. La loi est implacable contre les faux-monnayeurs et leurs complices, quels qu'ils soient. Les faux-monnayeurs sont condamnés au dernier supplice, et ceux qui les aident dans leur coupable industrie, en faisant circuler de la fausse monnaie, peuvent être punis de la peine du fouet, des galères et de la prison perpétuelle. Mais je veux bien croire que la femme Maillard n'a pas été d'intelligence avec de faux-monnayeurs.... Cependant, ne connaissait-elle pas ce Gros-Pierre, qui lui a fait échanger de la monnaie d'argent bonne et valable contre de la fausse monnaie d'or? Tu m'as dit, n'est-ce pas, qu'elle le connaissait?

— Elle ne le connaissait pas, répliqua vivement Antoine, puisqu'elle le tenait pour un honnête homme.

— Rien ne prouve encore qu'il ne le soit pas, repartit Jean Lochon. Il y a seulement, il peut y avoir des présomptions contre lui. La prévenue aura bien de la peine à sortir de prison, avant qu'on ait retrouvé ce Gros-Pierre et son compagnon, qui changeait des louis faux contre de la monnaie de bon argent.

— Il faudra bien qu'on les retrouve l'un et l'autre, murmura Antoine : on les retrouvera, je vous le jure, et je vais me mettre de telle sorte à leur poursuite, que je les découvrirai, fussent-ils cachés dans leur atelier de faux-monnayeurs !

— Ce n'est pas ton affaire, dit l'exécuteur, c'est l'affaire de la Justice qui ne s'endort pas, lorsqu'il s'agit de découvrir un coupable. Il ne nous appartient pas, Antoine, de nous mêler de ces sortes de choses.

— Je m'en mêlerai si bien, reprit Antoine avec une énergie et une fermeté qui étaient au-dessus de son âge, que je n'aurai pas de repos que le Gros-Pierre ne soit dans les mains de la Justice et que Mme Maillard n'ait été mise en liberté !

— Hélas ! mon ami, nous n'en sommes pas là ! dit Jean Lochon. Certes, on trouvera tôt ou tard le Gros Pierre, dont le rôle est au moins suspect dans cette affaire, mais la pauvre femme Maillard est, en attendant, sérieusement compromise, fût-elle innocente ou coupable.

— Est-il possible que vous ayez des doutes à cet égard ! Ne vous ai-je pas convaincu de son innocence ?

— Il n'y a pas d'innocence, tant que la Justice n'a pas prononcé ! objecta Jean Lochon, avec un air glacial.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Antoine, frappé d'un redoutable pressentiment. Vous m'épouvantez ! Au nom

du Ciel! Savez-vous quelque chose sur le sort de cette malheureuse femme, si digne d'intérêt et de pitié ?

— Je la plains de tout mon cœur, si elle est innocente, répondit Jean Lochon en poussant un soupir : je la plains, comme tu la plaindras toi-même, en apprenant qu'on doit lui faire subir, dans deux jours, la question préparatoire, afin de la contraindre à faire des aveux.

— La question préparatoire! répéta d'une voix sourde Antoine, qui ne comprenait pas le sens de ces mots, mais qui en pressentait la menaçante signification. Qu'est-ce que cette question préparatoire qu'on fait subir à l'accusée?

— C'est la question ordinaire qui précède le jugement, dit Jean Lochon avec le calme et la solennité d'un docteur qui discute un point de droit. C'est une petite question, qu'on peut supporter sans de trop grandes souffrances ; elle se compose, d'ailleurs, de plusieurs sortes de tourments qu'on applique, selon l'âge, le sexe, la condition et le caractère du patient. Il y a d'abord les brodequins en fer ou en bois, qui compriment les genoux et qui écrasent les os des jambes ; il y a ensuite l'extension des membres, à l'aide du chevalet et des cordes à nœuds ; il y a encore le supplice de l'eau qu'on fait avaler....

— Mais tout cela est horrible, infâme, abominable! interrompit Antoine, indigné et désespéré. Ce sont des inventions infernales! Les juges ne sont pas des hommes ! Ils n'ont ni cœur, ni entrailles ! ils ne valent pas mieux que les bourreaux !

— Malheureux enfant ! dit l'exécuteur, avec une douleur concentrée : as-tu bien le courage d'outrager ton père !

—Pardonnez-moi! répondit Antoine, en gémissant: pardonnez-moi, mon père! J'oubliais que je parlais devant vous.... Mais rendez-vous compte de mon désespoir, à l'idée de cette digne et honnête femme, qu'on veut martyriser, avant de savoir si elle est coupable et même en sachant bien qu'elle ne l'est pas!....

— Est-ce ma faute à moi, répliqua avec amertume Jean Lochon, est-ce ma faute, si nos aïeux nous ont légué l'infamie héréditaire de leur effroyable profession ?... Que n'ai-je pas fait pour te la laisser ignorer le plus longtemps possible ?... Je m'explique l'horreur que je t'inspire, cher enfant, et je meurs de honte devant toi !

— Père, je n'ai pas le droit de vous adresser un reproche, dit Antoine qui alla embrasser son père : vous avez toujours été pour moi le meilleur des pères... Dieu soit loué! je ne suis pas, je ne serai jamais un mauvais fils !

Antoine alla se renfermer dans sa chambre. Son père l'entendit gémir et sangloter, toute la nuit ; mais il ne se sentit pas la force de venir le consoler et de partager sa douleur : il pleura en silence et pria.

Le lendemain, quand le père et le fils se retrouvèrent ensemble, osant à peine se regarder l'un l'autre, comme s'ils craignaient de s'offenser, de s'affliger mutuellement, en se faisant part des sentiments réciproques qu'ils avaient dans l'âme, ils étaient pourtant intéressés tous les deux à reprendre l'entretien de la veille, à l'endroit où ils l'avaient quitté, d'un commun accord.

— Antoine, dit le père, j'ai pensé à cette jeune fille qui se trouve seule et abandonnée, en l'absence de sa mère ?

Si ta mère vivait encore, je t'aurais prié d'aller chercher cette orpheline et de l'amener ici....

— Orpheline ? reprit Antoine : elle ne l'est pas encore, elle ne le sera pas ! Mais, tout en vous remerciant, pour elle, de votre généreuse intention, je n'oserais m'exposer à un refus dédaigneux et presque outrageant. Merci, au nom de Jacqueline !... Père, ajouta-t-il en hésitant, qui donc est chargé de donner la question préparatoire ?

— Mon fils, répondit froidement Jean Lochon, l'exécuteur des arrêts de la justice criminelle obéit aux ordres qu'il reçoit de M. le président du Parlement.

— En ce cas, c'est vous qui devez appliquer à la question préparatoire la pauvre femme, dont je crois déjà entendre les cris de douleur....

— Vous les entendriez vous-même, demain, à midi, si vous aviez assez de force d'âme pour m'accompagner...

— Vous accompagner ? Assister à ce supplice inique et barbare ? Moi, mon père, moi, être témoin, grand Dieu !...

— Écoute, Antoine, et renferme dans ton sein le secret que je vais te confier. La question se compose sans doute des plus cruels, des plus atroces tourments, mais retiens bien ceci, mon cher enfant : l'exécuteur, un exécuteur habile, peut diminuer, atténuer, réduire à peu de chose les souffrances, qu'il est chargé de faire éprouver au patient...

— Est-il vrai ? est-il possible ? ô ciel !... Quoi ! vous pouvez, sans qu'on s'en aperçoive, rendre presque supportables, dites-vous, les tourments qu'on fait subir à des malheureux, pour les contraindre à se déclarer coupables de crimes qu'ils n'ont pas commis...

— Je t'ai livré un secret, dont ma vie peut dépendre.

Es-tu capable de le garder ? Que ne ferais-je pas, Antoine, pour que tu ne maudisses point ton père ?... Réfléchis bien à ma proposition, réfléchis jusqu'à demain. Il faut que tu m'accompagnes, il faut que tu me secondes, et non seulement la femme Maillard n'éprouvera aucune douleur, mais encore elle pourra être mise en liberté, au sortir de la question préparatoire.

— Elle ne souffrirait pas ! elle serait mise en liberté ! murmurait Antoine, en se parlant à lui-même.

— Un mot encore, dit Jean Lochon. Le tourmenteur-juré, que le tribunal a placé sous mes ordres pour appliquer les prévenus à la question préparatoire ; cet officier de basse justice est malade à la mort. Force est donc de le remplacer, et c'est toi qui le remplaceras, c'est toi qui m'aideras, cher enfant, à modérer, à supprimer les horreurs de la torture. Je t'apprendrai, demain, ce que tu auras à faire, mais tu auras besoin de tout ton courage, de toute ta prudence, car ma vie et la tienne sont maintenant entre tes mains.

— Père, brave et digne père ! s'écria Antoine, touché jusqu'aux larmes : vous avez un noble cœur, un grand cœur !

Les apprêts de l'affreuse cérémonie du lendemain furent aussi pénibles pour l'un que pour l'autre : il fallut que le père apprît à son fils tout ce qu'il aurait à faire, comme suppléant du tourmenteur-juré, dans les différents actes de la question de l'eau ou des brodequins. Jean Lochon répondait de tout, pourvu que son fils eût l'adresse d'avertir la patiente, qu'elle n'aurait presque pas à souffrir et qu'elle devait cependant redoubler ses plaintes et ses cris, durant la question, comme si elle souffrait à en mourir.

V

L'HONNEUR PROFESSIONNEL

Toutes les dispositions prises, en vue d'une ingénieuse supercherie, qui avait pour but d'épargner à Mme Maillard les souffrances intolérables de la question, Jean Lochon se rendit, avec son fils, à la Conciergerie du Palais, où il apprit, en arrivant, qu'il devait donner la question à l'eau; il fit à la hâte les préparatifs nécessaires, dans une salle basse, qu'on nommait *la Chambre de la question*, et comme il était seul avec Antoine, il put lui communiquer les dernières instructions, en remplissant quatre *coquemars* ou grands pots de cuivre à anse, contenant chacun quatre ou cinq litres d'eau, qu'on aurait à verser lentement, presque goutte à goutte, dans la bouche ouverte de la prévenue.

— Aie bonne contenance, laisse-moi faire, et n'y regarde pas de trop près, dit-il à Antoine. Charge-toi seulement de faire entendre à la patiente qu'elle n'arrête pas de geindre et de gémir, de se lamenter, de crier de toutes ses forces, en invoquant Dieu et tous les saints du paradis, sans répondre un traître mot aux interrogations du juge et sans cesser, toutefois, de protester de son innocence.

— Père ! dit à voix basse Antoine, en soulevant un des coquemars pleins d'eau: pensez-vous donc faire boire cette eau-là à cette pauvre femme ?

— Silence ! interrompit Jean Lochon, avec autorité : ceci me regarde ! Il faut seulement que la patiente soit avertie, et c'est là ton affaire... Malheur à nous, si quelqu'un pouvait soupçonner ce que je vais faire pour toi, pour toi seul, Antoine !

Le juge, en robe noire, arrivait avec son greffier, pendant que l'exécuteur allumait dans la vaste cheminée un grand feu, qui dégagea sur-le-champ une énorme chaleur.



Le juge, avec son greffier, arrivait.

Le juge et le greffier prirent place devant une table, à l'extrémité de la salle, tandis que Jean Lochon établissait, auprès du foyer, sur les dalles déjà brûlantes, un matelas couvert de vieux cuir noir. C'était sur ce matelas que l'accusée devait être couchée, pour subir la question de l'eau.

Antoine restait immobile, le visage pâle et contracté, ayant peine à se soutenir et prêt à perdre le sentiment, avant même que la terrible épreuve à laquelle il allait être soumis eût commencé. Il n'avait pas même re-

marqué que son père étendait sous le matelas de cuir un sac de toile, qui ne contenait que des éponges destinées à absorber toute l'eau qui viendrait à tomber hors du matelas.

Un son de cloche retentit sous les voûtes des corridors souterrains qui conduisaient à la Chambre de la question, et la patiente fut amenée par deux geôliers, qui la tenaient sous les bras et qui se retirèrent aussitôt en la livrant à l'exécuteur. Mme Maillard avait été revêtue, pour la question, d'une longue robe en grosse toile cirée de couleur grise, qui l'enveloppait de la tête aux pieds assez étroitement, de telle sorte que la tête était à demi cachée sous un capuchon et que les jambes nues se trouvaient enfermées dans une espèce d'étui qui les empêchait de se mouvoir. L'exécuteur s'empara d'elle, la coucha sur le matelas, en l'exposant ainsi à la chaleur du foyer, et l'attacha au matelas à l'aide de courroies bouclées qui ne lui permettaient de faire aucun mouvement.

C'est alors qu'Antoine s'agenouilla près du matelas et fit semblant d'aider le travail de l'exécuteur, mais il se pencha doucement à l'oreille de Mme Maillard, qui l'avait reconnu et qui fixait sur lui des regards terrifiés.

— C'est moi ! lui dit-il tout bas. Je suis venu pour vous sauver. On ne vous fera pas de mal, mais plaignez-vous, gémissez, criez tant que vous pourrez, en ne répondant que par oui et non à l'interrogatoire, et même en n'y répondant pas du tout.

Le juge avait fini de préparer son procès-verbal. La question pouvait commencer ; il en donna le signal, et l'exécuteur, entr'ouvrant la bouche de la patiente, avec le

pouce et l'index de la main gauche, y fit couler goutte à goutte l'eau d'un coquemar, qu'il avait pris de la main droite et qu'il tenait élevé en l'air au-dessus de la tête de Mme Maillard.

Celle-ci n'eut pas plutôt éprouvé la sensation insupportable et irritante du liquide versé de haut dans son gosier, qu'elle fit mine de s'agiter douloureusement, en poussant



La patiente fut amenée par deux geôliers qui la tenaient sous les bras.

des soupirs, puis des gémissements et des cris entrecoupés. Antoine se détournait pour ne pas voir cet odieux spectacle, quoiqu'il eût confiance en la parole de son père. En effet, l'exécuteur avait accéléré la chute de l'eau qui ne tombait plus dans la bouche de l'accusée, mais à côté d'elle, de manière à ruisseler sous le matelas, où cette eau était absorbée par une litière d'éponges.

— Cinq minutes d'arrêt entre le premier et le second coquemar d'eau ! dit d'une voix sourde Jean Lochon, qui remit à son fils le coquemar vide, dont Mme Maillard avait à peine avalé quelques gorgées.

— Accusée, dit le juge avec un accent sardonique, persistez-vous à nier que vous ayez eu des rapports de complicité avec des faux-monnayeurs ? Vous refusez-vous à faire connaître à la Justice les noms de ces faux-monnayeurs ?

Mme Maillard, qu'Antoine encourageait du regard, ne répondit que par des plaintes étouffées, que dominait le bruit mesuré du balancier de la vieille horloge de bois, qui marquait les temps d'arrêt de la question. Antoine se faisait violence, pour rester calme et paraître indifférent. Mme Maillard le regardait avec des yeux humides de larmes.

— Écrivez, greffier, dit le juge en bâillant : l'accusée n'ayant pas voulu répondre et faire des aveux à la Justice, la question continuera. Exécuteur, ajouta-t-il, vous pouvez faire vite, car nous avons commencé un peu tard.

— Je jure devant Dieu, cria l'accusée qui venait d'apercevoir un grand crucifix attaché au mur, je jure devant Dieu, que je suis innocente de tout ce dont on m'accuse et que je n'ai jamais connu de faux-monnayeurs.

Jean Lochon s'était pouvu d'un second coquemar, et les lamentations de Mme Maillard se renouvelèrent avec plus de violence, sans qu'une goutte d'eau fût tombée dans sa bouche.

— Dix minutes d'arrêt entre le second et le troisième coquemar d'eau ! cria l'exécuteur.

La porte de la salle s'ouvrit, et un huissier du Palais, qui apportait une lettre, la remit au juge, de la part du premier président. Le juge la décacheta et la parcourut, en retenant à peine ses bâillements.

Cette lettre lui annonçait que le nommé Gros-Pierre, jardinier-maraîcher à la Courtille, venait d'être arrêté et incarcéré à la Conciergerie ; la question préparatoire de la femme Maillard était suspendue et remise à plus ample informé. Le juge, après avoir fait clore le procès-verbal de la séance, ordonna la réintégration de l'accusée dans la prison. Les deux geôliers reparurent et la transportèrent dans leurs bras hors de la Chambre de la question.

Jean Lochon se hâta de faire disparaître les traces de la fraude, qu'il avait commise dans l'exercice de ses devoirs d'exécuteur : il étancha l'eau qui s'était accumulée sous le matelas, vida les coquemars dont le contenu n'avait pas été employé, et remit en place les tristes ustensiles de son métier, qu'il se reprochait d'avoir exercé malhonnêtement pour la première fois de sa vie. Il était absorbé dans de pénibles réflexions, soupirait par intervalles, et ne disait mot. Son fils, qui n'osa pas lui adresser la parole, le considérait avec inquiétude et mélancolie.

— Antoine, dit Jean Lochon après leur sortie du Palais, j'ai fait pour toi ce que je n'aurais pas fait pour le roi lui-même.... Mais j'ai manqué à mon serment, j'ai commis une mauvaise action, je ne me la pardonnerai jamais, jamais!

— Père, répondit Antoine, vous avez fait une bonne action, si vous avez aidé à sauver une femme innocente.

— N'importe, c'est une forfaiture qui me déshonore, reprit l'exécuteur. Il n'y a pas eu dans notre famille un pareil manquement aux devoirs de notre profession. N'avais-je pas prêté serment devant monseigneur le Chancelier, en déclarant que je ne me laisserais séduire, ni par prières, ni par dons, ni par quelque cause que ce soit? J'ai donc forfait à mon honneur et à celui de mes ancêtres : il faut que j'en porte la peine.

Jean Lochon, en parlant ainsi, était si accablé, si sombre et si chagrin, que son fils s'abstint de lui demander ce qu'il pensait de l'affaire de Mme Maillard, et si cette malheureuse femme serait bientôt rendue à sa fille, par suite de l'arrestation du Gros-Pierre. Antoine retourna encore voir Jacqueline, qu'il trouva moins découragée et moins désolée que lors de sa dernière visite. Elle avait su, par ouï-dire, que plusieurs habitants de Belleville avaient déposé en faveur de sa mère devant le commissaire du quartier et que ces témoignages honorables paraissaient devoir peser sur les décisions de la Justice. Cependant ces bonnes nouvelles, qui avaient mis un peu d'espoir dans le cœur de Jacqueline, dataient du jour même où l'accusée avait été présentée à la question préparatoire. Antoine se garda bien de faire allusion à la terrible scène dans laquelle il avait joué un rôle actif et bienfaisant.

— Je serais si heureux, dit-il, de vous annoncer que vous allez revoir votre bonne mère !

— Et vous, Antoine, dit-elle, me promettez-vous que vous viendrez encore nous voir, quand ma mère sera ici?

— Certainement, reprit-il en affectant de sourire, je ne partirai pas sans vous avoir fait mes adieux.

— Vos adieux, dites-vous? répliqua Jacqueline, tout émue. Vous songez donc à partir? Pourquoi partir? Où voulez-vous aller?... Je sais que vous avez aussi vos peines, et j'y prends part, du fond du cœur, mais enfin chacun a ses soucis et ses amertumes. Promettez-moi donc de revenir bientôt!

Antoine le promit, mais sans fixer d'époque, car la première visite qu'il voulait faire à Belleville était subordonnée au retour de Mme Maillard auprès de sa fille. Tous les jours il aurait voulu interroger son père, sur un sujet qui lui tenait au cœur et que Jean Lochon ne voyait pas avec les mêmes sympathies. Jean Lochon était tombé dans le marasme et dans une profonde tristesse: il ne s'intéressait plus à rien; il semblait même indifférent pour son fils; il ne lui parlait plus; il lui répondait à peine. On eût dit que sa santé avait reçu une grave atteinte; il s'affaiblissait, de jour en jour; il se traînait péniblement, la tête basse et le regard éteint. Il ne mangeait plus; il ne dormait plus : il avait pris la vie en dégoût; il se préparait à mourir.

Un jour qu'il revenait du Palais, il marchait d'un pas plus ferme, il avait relevé la tête, et pourtant il était plus pâle et plus défait que la veille. Il avait prié son fils de ne pas sortir, ce jour-là, et de l'attendre au logis. Antoine n'avait eu garde de lui désobéir: il accourut à sa rencontre.

—Père, — en quel état de santé êtes-vous aujourd'hui? lui dit-il affectueusement. Avez-vous vu et consulté un

decin, comme je vous ai prié de le faire? Je vous crois malade et m'en inquiète beaucoup....

— Nous parlerons de cela demain matin, répondit gaiement Jean Lochon. Aujourd'hui je t'apporte une nouvelle qui va te réjouir. Mme Maillard est mise hors de cause, et elle sortira de prison demain.

— Dieu soit béni ! s'écria Antoine, en sautant de joie. L'innocence de cette pauvre femme est donc enfin reconnue !

— Sans doute; puisqu'on la met en liberté! dit l'exécuteur. Je craignais bien, je l'avoue, de voir cette pauvre femme repasser par la question préparatoire, et cette fois tu n'aurais pas eu à compter sur moi. Quant au Gros-Pierre, ce n'est pas moi qui lui donnerai la question préalable, car il est condamné à être pendu comme agissant et pactisant avec une bande de faux-monnayeurs.

— Je regrette qu'il soit si tard ! dit Antoine, qui ne prenait pas garde à la condamnation de Gros-Pierre; j'aurais été heureux de porter la bonne nouvelle à Jacqueline.

Jean Lochon refusa de dîner et se renferma dans sa chambre, après avoir recommandé à Antoine de venir le voir, à son réveil. Antoine n'y manqua pas. Son père avait passé la nuit à écrire et à prendre des dispositions, en vue de sa mort prochaine; il s'était couché, au point du jour, et il attendait son fils.

— Mon ami, lui dit-il, nous allons nous séparer !... Tu n'as pas oublié que je ne pouvais plus vivre, après avoir manqué à mon serment et trahi le mandat que j'avais reçu de la Justice? Je m'étonne d'avoir supporté jusqu'à

présent le poids de ma mauvaise action. C'en est fait, je serai mort aujourd'hui, et l'on m'enterrera demain, dans le cimetière des exécuteurs, près de l'ancien gibet de Montfaucon.

— Père, dit Antoine en pleurant, comment vous appliquez-vous à me désoler? Vous savez combien je vous suis attaché et dévoué....

— Si j'en doutais, je n'aurais pas pris tant de précautions pour t'épargner les ennuis et les affronts qui seraient la conséquence de ma mort. Je t'ai déjà prévenu que, par la fatalité de ta naissance, tu te verrais obligé de me succéder, en qualité d'exécuteur des arrêts de justice. Je ne t'imposerai donc pas le fardeau de ma succession. Veux-tu lire la lettre que j'adresse à monseigneur le Chancelier et que je vais lui faire parvenir aujourd'hui?

Antoine prit d'une main tremblante la lettre que son père lui présentait ouverte et lut ce qui suit :

« J'ai l'honneur de vous donner avis de ma mort prochaine, en vous priant de me choisir un successeur. Je ne saurais le trouver moi-même dans ma famille. Mon fils, âgé de 14 ans, a toujours été d'une santé chancelante et ne serait pas capable de remplir les fonctions pénibles que j'ai remplies, avec honorabilité, pendant plus de vingt ans. Je regrette, à mes derniers moments, de ne pas céder ma charge à une personne de mon sang et de mon nom.

» En prenant congé de vous, j'ose vous prier, Monseigneur, de donner des ordres pour que mon enterrement ait lieu, la nuit, sans éclat et sans scandale, dans la forme ordinaire, comme la chose s'est toujours faite pour tous

les exécuteurs en titre d'office, près le Parlement et le Châtelet de Paris.

» Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur. JEAN LOCHON. »

Antoine ne lisait plus : la lettre s'était échappée de ses mains inertes; ses yeux hagards restaient fixés sur son père, qu'il voyait à peine au travers d'un nuage de larmes : il ne trouvait pas une idée à exprimer, ni une parole à prononcer.

Jean Lochon l'attira doucement à lui par la main et l'embrassa en silence : il paraissait souffrir et s'efforçait de dissimuler ses souffrances, en regardant son fils ; il tremblait de tous ses membres; il avait tout le corps glacé, et il sentait le froid de la mort circuler dans ses veines.

— Nous n'avons plus que quelques instants à passer ensemble ! dit-il d'une voix lente et caverneuse. Tu vas quitter cette maison funeste, que tu abhorres et qui t'a causé tant de douleurs secrètes : tu n'y rentreras jamais et tu éviteras de te montrer dans les environs des Marais Saint-Martin, car on pourrait te reconnaître et t'appeler encore Fils du bourreau...

— Père, bon père ! murmura l'enfant consterné, qui se jeta dans les bras de son père qu'il voyait chanceler et défaillir.

— Hâtons-nous ! murmura Jean Lochon, en le repoussant doucement. Antoine, mon cher fils, souviens-toi qu'on peut être honnête homme dans toutes les conditions de la vie. Je l'ai bien été, moi, comme l'étaient mon père et

ses ancêtres. Tâche de nous imiter à cet égard, quelle que soit la carrière que tu suives après moi.... Voici ton patrimoine! ajouta-t-il, en lui remettant un paquet assez lourd, soigneusement fermé et enveloppé : c'est le produit de mon travail, de mes économies... Ce n'est pas la richesse, c'est le moyen de vivre obscurément et honnêtement.... Si tu te maries, si tu as des enfants.... donne-leur de bons conseils, de bons exemples.... Quant à ton père, il ne se reproche qu'une seule faute, bien grande, puisqu'il en meurt, et c'est pour toi, pour toi seul, qu'il l'a faite!...

Jean Lochon ne pouvait plus parler; sa langue s'embarrassait, sa voix s'éteignait dans un râle. Il eut encore la force de prendre sa lettre, de la clore avec un cachet et de la mettre entre les mains d'Antoine, en disant avec effort : « Porter au Palais de Justice!.... »

Ce furent ses dernières paroles : il ordonna du geste à son fils de s'éloigner et de lui obéir; ses yeux se fermèrent et sa tête retomba sur l'oreiller. Il était à l'agonie, et sa main se soulevait encore, par moments, pour enjoindre à l'enfant de s'éloigner.

Deux heures après, le Chancelier de France avait lu la lettre de l'exécuteur, et les ordres étaient donnés pour que, suivant l'usage, le corps du défunt fût transporté, la nuit même, au cimetière de Montfaucon, dans la charrette des exécutions, sans avoir été présenté à l'église et sans être même accompagné par un prêtre.

Le soir, Antoine vint frapper à la porte de Mme Maillard, qui était tout entière au bonheur de revoir sa fille, à qui elle racontait les douloureux détails de son empri-

sonnement et de son procès : elle n'avait pas oublié de rappeler avec émotion la généreuse et courageuse assistance qu'elle avait trouvée, de la part du jeune Antoine et de son père, dans la Chambre de la question.

— Ce sont deux nobles cœurs ! disait Jacqueline, touchée de ce dévouement, qu'Antoine lui avait laissé ignorer. Il a fait pour nous autant qu'un fils, autant qu'un frère, et plus qu'un ami. Il s'était bien engagé à revenir, et depuis plus de dix jours, je l'attends !

Antoine frappa plus fort. Le chien seul l'avait entendu, l'avait senti, l'avait reconnu, et bondissait de joie autour de Jacqueline. Celle-ci comprit la cause de cette joie et courut ouvrir, précédée par le chien qui jetait de petits cris étouffés et n'osait pas aboyer.

— Vous avez votre mère, Jacqueline! disait Antoine, en embrassant la mère et la fille ; vous avez votre fille, Madame Maillard!... Vous êtes heureuses, toutes deux, et vous le méritez bien!... Moi, je vais partir pour toujours, et je viens vous faire mes adieux !

— Partir! répétait Jacqueline stupéfaite et affligée : partir, quand nous sommes réunis tous les trois, quand il est si facile d'oublier les choses tristes, pour ne penser qu'à ce qui est bon et doux ici-bas! Partir, Monsieur Antoine? Partir pour toujours !

— Oui, Jacqueline, répondit Antoine qui sanglotait. Mon père est mort, et je suis forcé de quitter Paris, de renoncer au monde, d'abandonner tout ce que j'aime, tout ce que j'ai aimé !

— Si vous avez perdu votre père, Monsieur Antoine, dit Mme Maillard qui pleurait aussi comme sa fille, vous

nous avez encore, Monsieur Antoine ? Nous vous ferons une nouvelle famille : Jacqueline sera votre sœur, et je serai votre mère.

— Tenez, Madame Maillard, dit-il en lui remettant le paquet fermé qu'il avait reçu des mains mourantes de son père : vous prendrez là-dedans votre part, ce qui vous sera nécessaire pour vous et pour la dot de Jacqueline, et vous distribuerez le reste aux pauvres.

— Mais c'est de l'argent que vous me donnez là ? objecta Mme Maillard, qui jugeait de la valeur de ce paquet, et qui essayait de le rendre à Antoine. C'est de l'argent, beaucoup d'argent ! Quel est cet argent ? s'écria-t-elle tout à coup avec effroi.

— C'est mon patrimoine, dit Antoine avec une noble simplicité, c'est l'héritage que j'ai reçu aujourd'hui même des mains de mon père à l'agonie.

— Cet argent, je n'en veux pas ! répondit Mme Maillard, avec un sentiment d'horreur, qu'elle ne put pas dissimuler. Nous n'avons besoin de rien, Monsieur Antoine... Ma fille et moi nous vivrons honnêtement du fruit de notre travail. Gardez, reprenez cet argent....

— Je n'en aurais que faire ! reprit-il douloureusement. Je comprends votre refus.... Mais cet argent sera purifié, si voulez bien le distribuer de ma part aux pauvres... Je vous le demande, à titre de service.... Pour moi, je n'ai plus besoin de rien en ce monde, puisque je le quitte, puisque j'y renonce à toujours... Je me retire dans un couvent... Je vais être trappiste !

UNE FAMILLE DE MUSICIENS

(1770)

UNE

FAMILLE DE MUSICIENS

(1770)

I

L'AMOUR DE LA MUSIQUE

La ville de Paris avait voulu célébrer, par une fête populaire, le mariage du dauphin Louis de France avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche. Cette fête devait avoir lieu, sur la Place Louis XV, dans la soirée du 31 mai 1770.

La Place Louis XV n'était pas dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. A l'endroit où s'élève maintenant l'obélisque de Luxor, on avait érigé la statue équestre du roi, exécutée en bronze par Bouchardon et accompagnée de plusieurs belles statues allégoriques terminées par Pigalle ; quant à la Place elle-même, dont l'architecte Gabriel avait fourni les plans, elle formait déjà une vaste esplanade entourée de fossés, défendus par des balustrades en pierre et destinés à faire des jardins, en contrebas, avec des pavillons décoratifs aux quatre angles de ces

fossés. On ne pouvait pénétrer à l'intérieur de la Place que d'un seul côté, vis-à-vis de la rue Royale, qui était en construction, et qui, tout encombrée de pierres et de charpentes, n'offrait qu'un passage, très resserré et non pavé, pour les voitures et les piétons. Les deux grands bâtiments parallèles, qui allaient devenir le Garde-Meuble de la Couronne, déployaient déjà leur magnifique façade, à droite et à gauche de l'entrée de la rue Royale; mais ils étaient à peine achevés et attendaient encore leurs ornements de sculpture.

L'emplacement avait donc été bien mal choisi pour une fête publique, vers laquelle, de tous les points de la ville, affluerait une foule énorme, car on n'avait rien épargné pour exciter la curiosité des Parisiens. Ruggieri, le fameux artificier italien, était chargé de composer un feu d'artifice, plus grandiose et plus merveilleux que celui qui venait d'être tiré, au château de Versailles, devant le roi et la cour, et qui avait si bien réussi que l'artificier Torré comptait recevoir pour sa récompense le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Ruggieri eut recours à l'ingénieux talent de Gabriel, qui voulut bien ajouter à la décoration de la Place, un édifice majestueux, adossé à la statue du roi et précédé d'une élégante colonnade, pour représenter le Temple de l'Hymen; ce Temple faisait face à la rue Royale, et il était élevé sur une espèce de plate-forme ornée de dauphins et de statues de fleuves, qu'on avait disposés pour jeter des flammes pendant le feu d'artifice.

Le bouquet de ce feu d'artifice, dans lequel on avait groupé des milliers de fusées, de pétards et de chandelles romaines de toutes les couleurs, aurait pu faire l'admi-

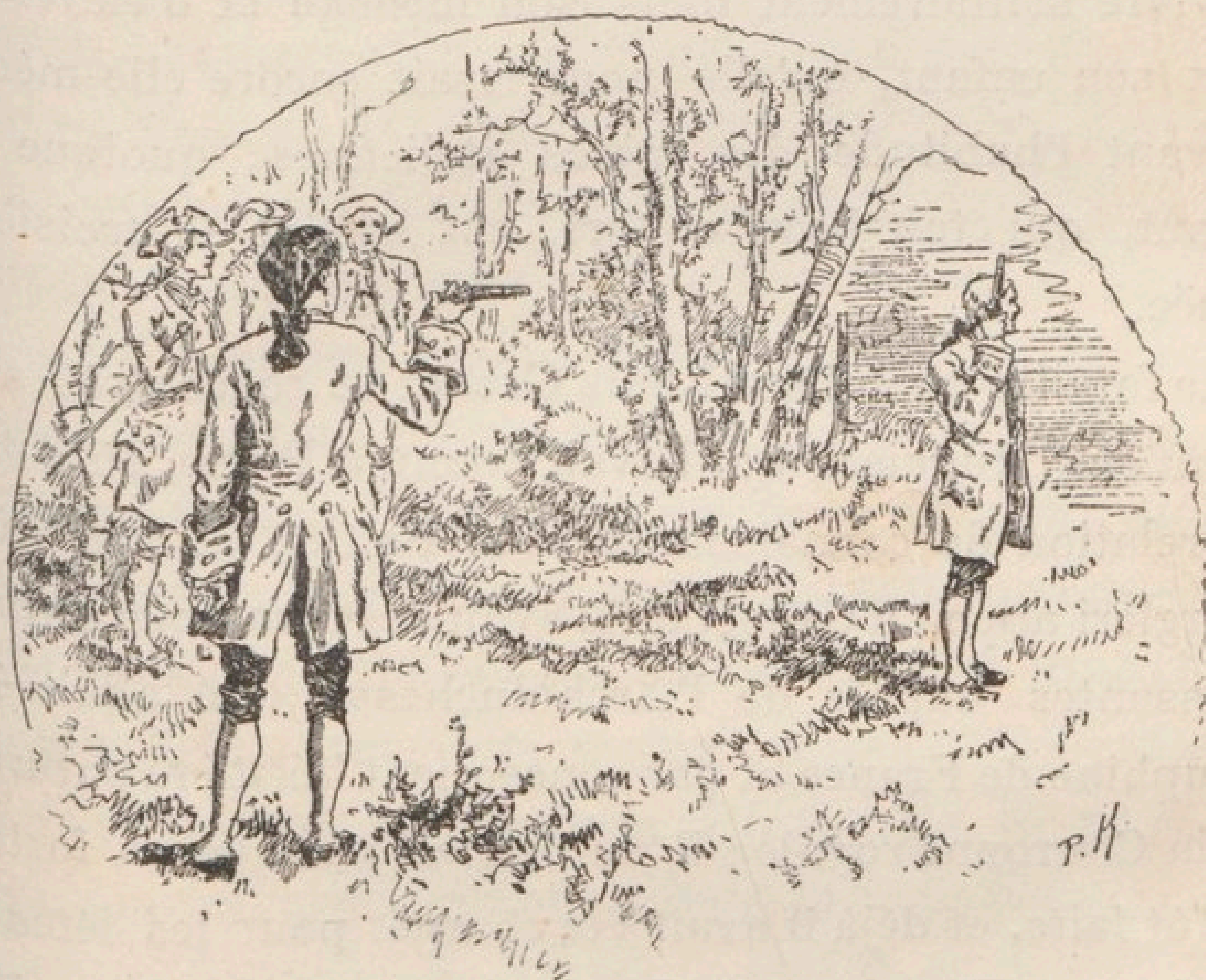
ration de deux cent mille spectateurs, mais à peine si la dixième partie de ces spectateurs était appelée à voir les tableaux de feux, les emblèmes et les chiffres enflammés, qui serviraient à l'illumination du Temple de l'Hymen. Le feu d'artifice ne devait être tiré qu'après l'exécution à grand orchestre d'une Cantate en l'honneur des augustes époux, chantée par les artistes de l'Opéra, sur la plate-forme du Temple. On savait d'avance que quelques centaines de personnes seulement seraient à portée d'entendre la musique et les paroles de cette Cantate. Il y avait donc à craindre, pour cette fête qui attirerait tant de monde, beaucoup de désordres et d'accidents, et par suite d'une négligence inexplicable, on n'avait pris aucune précaution pour les éviter, quoique le lieutenant de police M. de Sartines fût un des hommes les plus habiles qui eussent jamais rempli les fonctions si sérieuses et si multiples de l'édilité parisienne. On n'avait pas même songé à faire enlever les amas de matériaux qui obstruaient la rue Royale, où derrière une simple cloison en planches était ouverte une tranchée profonde pour les fondations de plusieurs hôtels qu'on bâtissait à la fois. On oublia même que les personnes, qui auraient des billets d'invitation pour occuper des places dans les loges du Gouvernement et du Conseil de la Ville, ne manqueraient pas de se rendre en carrosse aux bâtiments neufs de la rue Royale, où ces loges avaient été préparées. Enfin, pour comble d'insouciance, on ne concentra pas, sur ce point de rendez-vous général, toutes les forces de la Compagnie du Guet.

La composition de la Cantate avait été confiée à un musicien nouveau, qui n'avait pas encore travaillé pour les

théâtres lyriques de Paris et qui était revenu depuis peu d'Italie, où l'amour de son art l'avait appelé pour y continuer ses études musicales. Il se nommait Grenet ; il était fils d'un musicien, qui avait écrit plusieurs partitions pour l'Académie royale de musique et qui mourut jeune, en laissant à ce fils unique une fortune très suffisante pour un artiste. Louis Grenet s'était marié à Rome, et ce mariage d'inclination avec une Romaine qui lui avait donné un fils, l'aurait sans doute empêché de quitter Rome, s'il n'eût pas eu un duel avec un Italien, à l'occasion d'une rivalité artistique. Il rentra donc dans son pays natal, avec sa femme et son enfant âgé de deux ans, sans renoncer à la musique, qui avait été le charme de sa vie. C'était la passion de la musique qui l'avait entraîné à épouser une jeune fille, de basse naissance, sans éducation et sans aucun de ces avantages que la beauté, la distinction, l'intelligence, peuvent offrir en compensation de l'absence de la richesse. Bettina ou Élisabeth Lardi n'avait pas d'autres qualités que sa bonté et sa douceur ; mais ce qui lui avait gagné de prime abord le cœur de Louis Grenet, c'était son admirable voix, c'était son prodigieux talent à s'en servir, de manière à étonner et à enchanter les mélomanes les plus difficiles.

Louis Grenet avait une sorte de culte et d'adoration pour la voix de sa femme, à ce point qu'il en était jaloux et qu'il ne se souciait pas de la faire entendre à personne. C'étaient là l'origine et la cause de sa brouille avec Giuseppe Lardi, frère de Bettina, lequel l'accusait hautement de lui avoir enlevé les ressources légitimes qu'il pouvait trouver dans le talent de sa sœur, dont il avait été le pro-

fesseur, et qu'il regardait comme la première cantatrice d'Italie : de là des querelles, des provocations, des insultes, qui avaient fini par un duel inévitable, dans lequel Louis Grenet avait essuyé le feu de son adversaire, sans vouloir y répondre. Il était donc parti de Rome, en plaçant une somme de quarante mille livres, sur la tête du fils de son beau-frère, qui aurait certainement usé de violence



Louis Grenet avait essuyé le feu de son adversaire.

pour le retenir avec sa femme et son enfant, si Giuseppe Lardi avait pu prévoir ce départ, qu'on avait tenu secret, comme pour une évasion.

Arrivé à Paris depuis moins de trois mois, Louis Grenet s'était caché dans un faubourg, avec la préoccupation permanente d'être découvert par le frère de sa femme, qu'il regardait comme son plus implacable ennemi et dont le séjour en Italie lui paraissait problémati-

que, car Giuseppe Lardi l'avait menacé de le poursuivre partout et de l'assassiner, pour reprendre possession du talent de sa sœur, qu'il considérait comme son bien propre. Bettina, connaissant le caractère et les intentions de son frère, n'était pas rassurée et approuvait l'espèce de claustration à laquelle son mari se voyait forcé de la condamner. Elle n'avait donc pas d'autre ambition que de vivre solitairement dans son ménage et d'élever en paix son enfant, qu'elle nourrissait encore elle-même, suivant l'habitude des mères italiennes, quoique cet enfant, qui était beau et fort, eût atteint sa troisième année.

La fatalité voulut que Louis Grenet se rencontrât avec l'artificier Ruggieri, qui l'avait connu à Rome, où il était en relation de connaissance avec Bettina et son frère. Ruggieri apprit à Grenet qu'il avait des recommandations puissantes auprès de l'Archiduchesse, qui allait être Dauphine de France et par conséquent héritière naturelle de la Couronne royale ; il ne doutait pas que sa fortune ne fût faite, et déjà il avait été chargé, pour les fêtes du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, d'un feu d'artifice qui lui vaudrait un bénéfice net de trente à quarante mille livres. C'est alors qu'il offrit à Grenet de le mettre en rapport avec le premier gentilhomme de la chambre du roi et de le faire désigner pour la composition de la Cantate, qui serait exécutée, sur la Place Louis XV, à la fête du 31 mai. Il est probable que Ruggieri, dont l'air de la cour avait déjà fait un courtisan, conservait des vues intéressées sur l'incomparable voix de Bettina, qu'il avait peut-être signalée au premier gentilhomme de la

chambre. Quoi qu'il en soit, Louis Grenet s'était laissé prendre à sa passion pour la musique : il avait composé la Cantate, et sa composition avait été accueillie comme un chef-d'œuvre par le conseil des gentilshommes de la chambre, qui avaient la haute direction de l'Académie royale de musique. Grenet s'était repenti plus d'une fois, il est vrai, d'avoir cédé aux instances de Ruggieri, quand il avait dû suivre en personne les répétitions de sa Cantate au Magasin de l'Opéra et s'absenter ainsi des journées entières, pendant lesquelles il était inquiet et chagrin de laisser sa femme seule avec son fils.

Ce fut bien pis, quand Bettina le supplia de lui permettre d'assister à l'audition de la Cantate : il refusa d'abord et il inventa mille prétextes pour ne point amener sa femme aux répétitions de cette Cantate, qu'elle savait par cœur et dont elle chantait les airs avec un art admirable. C'était une lutte de tous les jours, et Grenet regretta de se montrer absolument inflexible, en ne cédant pas plus aux larmes qu'aux prières. Il avait résisté également aux instances de Ruggieri, qui fit de vains efforts pour obtenir que Bettina prît part à l'exécution de la Cantate, pour la fête du 31 mai. Enfin, après des refus réitérés, Louis Grenet promit à sa femme de la conduire à la Place Louis XV, le jour où la Cantate serait exécutée.

— C'est bien à contre-cœur que je te fais cette promesse, lui dit-il tristement : j'aurais préféré m'abstenir moi-même d'aller à cette maudite fête, dont je n'augure rien de bon. Il y aura une foule épouvantable. On n'entendra rien de ma musique, et je suis, d'ailleurs, très mécontent des musiciens qui vont l'exécuter.

— Pourquoi ne m'avoir pas permis de chanter au moins le grand air ? reprit Bettina, en soupirant. On ne saurait pas même qui je suis, et je vous avoue que j'aurais été bien heureuse de me faire entendre à Paris.

— Voilà les funestes idées de ton méchant frère ! repartit Grenet avec amertume ; si je t'avais écoutée, tu serais à présent engagée au théâtre de la Scala ou bien à celui de Saint-Charles ! Penses-tu donc que je t'ai épousée pour te faire figurer sur les planches de l'Opéra, entre Sophie Arnould pour le chant et Mademoiselle Asselin pour la danse?

— J'ai renoncé de grand cœur au théâtre, pour devenir votre femme, mon cher ami, répondit Bettina, mais ce n'est pas faire le métier d'actrice, que de chanter une fois en l'honneur de son Altesse royale Madame la Dauphine.

— N'en parlons plus. Tu viendras avec moi, demain, à la Place Louis XV ; je trouverai, dans le Temple de l'Hymen, un coin caché, où personne ne te verra et où tu entendras ma Cantate. Puis, nous nous échapperons, avant le commencement du feu d'artifice. Mais nous n'y avons pas songé : qui gardera l'enfant, en notre absence?

— Il viendra aussi avec nous, ce cher petit ? Oh ! je ne quitte pas mon enfant, et d'ailleurs, il ne serait pas possible de le priver longtemps de son lait. Rien n'est plus aisé que de l'emmener, puisque nous allons en voiture et que nous reviendrons de même. Il sera très content d'écouter de la belle musique.

Grenet aimait sa femme, et il ne voulut pas la contrarier sur un détail qui n'avait plus d'importance, puisqu'il

consentait à la conduire à la fête de la Place Louis XV.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Bettina s'occupa de sa toilette et de celle de son enfant ; elle ne s'était pas encore habillée à la mode de Paris, puisqu'elle ne sortait jamais dans les rues et qu'elle n'avait pas encore paru une seule fois dans le monde. Elle choisit donc le plus beau et le plus riche costume qu'elle eût apporté de Rome. Quant à son nourrisson, elle l'enveloppa dans des langes à franges d'or et elle lui encadra la tête d'une auréole de dentelle ; ensuite, elle le para, suivant l'usage de son pays, avec des colliers et des chaînes d'argent surchargées de médailles bénites et d'ex-voto d'orfévrerie. L'enfant, accoutré de la sorte, ressemblait à un petit Jésus, à ce divin *bambino*, que les Madones italiennes portent entre leurs bras, dans les chapelles consacrées au culte de la Sainte-Vierge. Bettina ressemblait aussi à quelqu'une de ces Madones vêtues de riches étoffes et resplendissantes de pierreries et de joyaux.

La veille, Louis Grenet, en revenant de la dernière répétition de sa Cantate, avait donné à Bettina une médaille d'argent, frappée en mémoire du mariage de l'Archiduchesse d'Autriche avec le Dauphin, et représentant la tête de Marie-Antoinette. Cette médaille était un présent de la Dauphine elle-même, qui l'avait fait remettre à l'auteur de la musique qu'on devait exécuter à la Place Louis XV. Bettina, par un sentiment de gratitude à l'égard de la Dauphine, suspendit la médaille à un large ruban bleu et l'attacha au cou de son enfant.

— Regardez comme notre *bambino* est adorable ? dit-elle à son mari, qui admirait la charmante figure de cet

enfant. Je fais des vœux pour que la sainte Madone envoie à notre bonne Dauphine un aussi bel enfant.

Il était trois heures, lorsqu'un messager vint apporter à Grenet une lettre que lui adressait en toute hâte le directeur-administrateur de l'Académie royale de musique, pour lui faire savoir que Mlle Sophie Arnould était indisposée et incapable de remplir son rôle dans la Cantate où elle avait à chanter plusieurs grands airs ; il fallait donc renoncer à la remplacer par une autre chanteuse, et se contenter de l'exécution musicale qui était confiée à l'orchestre de l'Opéra.

Louis Grenet sentit alors à quel point il était artiste dans l'âme ; il comprit que les compositeurs ordinaires de l'Opéra avaient tramé un complot pour l'empêcher de faire entendre sa musique. Ses yeux s'étaient remplis de larmes, et il suffoquait de sanglots ; mais tout à coup sa résolution fut prise et arrêtée : il écrivit au chef de l'Académie royale de musique : « Rien n'est changé dans l'exécution de la Cantate, si ce n'est que Mlle Sophie Arnould est remplacée par une cantatrice, qui ne la fera pas regretter. Cette cantatrice sera donc à son poste, à l'heure indiquée, et moi-même je serai là pour faire exécuter ma musique, comme si Madame la Dauphine était présente. Je réponds du succès ! » Le messager retourna donc à l'Opéra, avec un avis pressant de tenir prêt le costume que Mlle Sophie Arnould avait fait faire pour la Cantate.

— Bettina, dit Grenet à sa femme, le hasard s'est chargé de donner satisfaction à ton plus ardent désir. Mlle Sophie Arnould est malade, et c'est toi qui chantes ce soir, à sa place.

— Volontiers, puisque je sais le rôle, répondit simplement la jeune femme, que la surprise et la joie avaient fait successivement pâlir et rougir. Il ne manquera que le costume...

— Il est à l'Opéra, reprit le musicien avec un soupir de profonde émotion, Nous irons le prendre, dans deux heures. Ces deux heures-là, nous allons les employer à répéter les trois morceaux que tu auras à chanter.



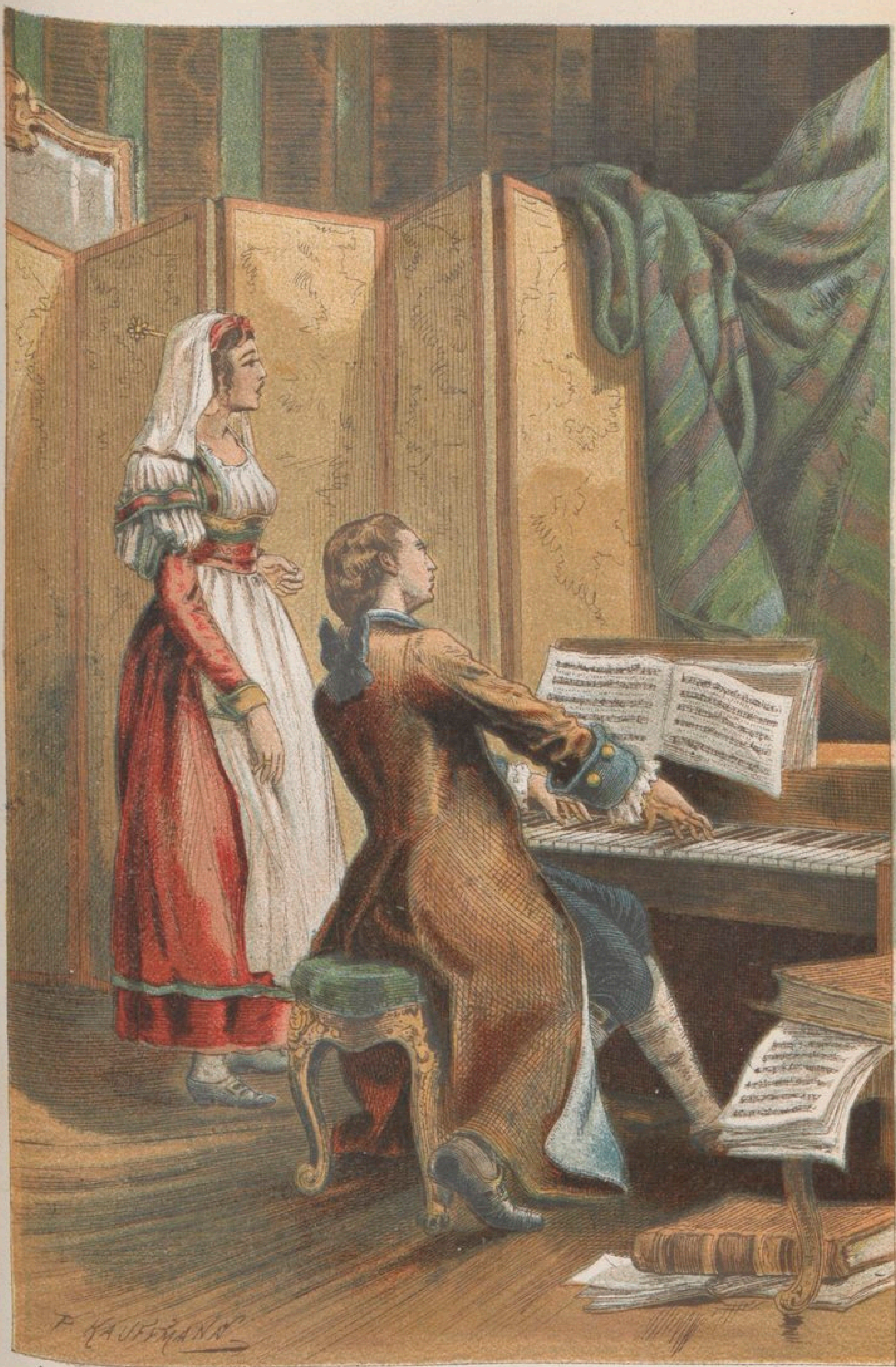
Louis Grenet suffoquait de sanglots.

— Oh ! je ne suis pas en peine de les chanter comme il faut, dit-elle gaiement. Mais, ajouta-t-elle toute troublée, qui gardera l'enfant, pendant que je chanterai, à la Place Louis XV ?

— C'est moi, ma pauvre amie, et je m'acquitterai bien de mon emploi, pourvu que ce démon de Beppo, qui tète encore à l'âge de trois ans, ne s'avise pas de mêler sa musique à la mienne !

Grenet accompagna au clavecin les airs que Bettina répétait avec autant d'exactitude et d'assurance, que si elle les avait étudiés, avec accompagnement d'orchestre, dans plusieurs répétitions de théâtre. L'auteur de la musique qu'elle chantait put se convaincre que l'exécution ne serait pas inférieure à celle qu'on pouvait attendre de la fameuse Sophie Arnould. Il s'agissait maintenant d'aller chercher, à l'Opéra, le costume qui devait transformer en déesse mythologique la femme du musicien, la mère du petit Beppo, à qui elle donna le sein, afin de le préparer au sommeil. La voiture, envoyée pour transporter Louis Grenet à la Place Louis XV, était devant la porte : il y monta donc, sur l'heure, avec la mère et l'enfant; il se fit conduire d'abord à l'Opéra et ne cessa plus de tenir dans ses bras l'enfant que la mère lui avait abandonné. Celle-ci n'était désormais que cantatrice: elle revêtit sur-le-champ le costume magnifique et bizarre qui faisait d'elle la déesse Astrée et qui brillait de tout l'éclat du luxe théâtral. Le petit Beppo regardait d'un œil effaré cette métamorphose subite et ne reconnaissait plus sa mère.

Mme Grenet, avec sa cuirasse et son casque d'or, ne manquait pas d'une certaine majesté, et le mari, qui n'avait jamais été séduit par la figure et les avantages extérieurs de sa femme, se disait tout bas qu'elle pouvait soutenir la comparaison avec Sophie Arnould, qui restait bien au-dessous d'elle sous le rapport de la voix et du talent musical. Il prenait donc confiance dans le résultat de l'expérience qu'il allait tenter, et il se sentait déjà impatient d'applaudir au succès éclatant de l'interprète de sa musique. Il avait néanmoins rempli si conscencieu-



Grenet accompagna sur le clavecin les airs que Bettina répétait.

sement ses devoirs de père nourricier, que l'enfant, bercé doucement dans ses bras, n'avait pas tardé à s'endormir, peu de temps après avoir quitté le sein, que la déesse Astrée eût été fort en peine de lui présenter de nouveau, dans le rôle qu'elle avait à remplir en public.

II

LA PLACE LOUIS XV

La voiture qui amenait la déesse Astrée et l'auteur de la Cantate, parvint, sans trop de difficultés, au Temple de l'Hymen, car la foule commençait seulement à se répandre de tous les côtés de la Place, en cherchant les endroits où l'on pourrait le mieux voir le feu d'artifice. On était moins préoccupé de la Cantate, parce que les sons des instruments et les voix des chanteurs seraient couverts et infailliblement étouffés à distance par le bruissement confus de tant de milliers de spectateurs. Le Temple de l'Hymen et la Colonnade du Garde-Meuble étaient splendidement éclairés par des lanternes et des verres de couleurs. La Cantate avait été annoncée pour huit heures, et les affiches n'avaient pas supprimé le nom de Sophie Arnould parmi les noms des artistes exécutants. La plupart des assistants, qui avaient pu s'approcher de l'orchestre, se promettaient donc le plaisir d'entendre Sophie Arnould, la plus célèbre des chanteuses de l'Opéra.

Les cent musiciens chargés de l'exécution de la musique instrumentale étaient rangés au pied de l'escalier du Temple; ils accordaient leurs instruments et attendaient le signal du chef d'orchestre; aussitôt après l'ouverture, la déesse Astrée devait paraître, sur la plate-forme du Tem-

ple, avec les nymphes et les bergers qui composaient les chœurs. Bettina avait été jusque-là pleine de courage et de confiance; mais tout à coup, comme elle se penchait en avant, derrière le piédestal d'une statue, qui la cachait à tous les yeux, elle aperçut, en pleine lumière, sous le reflet des lampions, un homme portant sur ses épaules un enfant de quatre à cinq ans et dominant la foule qui



La déesse Astrée prête à paraître dans le Temple de l'Hymen.



l'environnait, car il était monté sur un des pavillons construits à l'angle des fossés de la Place, et il semblait avoir choisi ce poste élevé, pour voir et pour entendre mieux que personne la représentation de la Cantate. Cet homme, Bettina le reconnut à l'instant, quoiqu'il fût à deux cents pas d'elle : c'était son frère Giuseppe Lardi.

La surprise et la terreur que lui causa cette apparition faillirent lui faire perdre connaissance; elle se retira ne

arrière et se cacha, toute tremblante, dans le recoin le plus éloigné des regards, où elle appuya sa tête sur sa main, comme pour se recueillir ; elle appelait à elle toutes ses forces morales, en cherchant à triompher de son émotion; mais elle avait peine à se soutenir, et elle sentait le plancher vaciller sous ses pieds. Elle reprit un peu d'énergie et d'espoir, en se disant tout bas que son frère ne l'avait pas vue et qu'il n'était pas venu pour la chercher dans cette fête, où il ne la reconnaîtrait pas, d'ailleurs, sous son costume d'Astrée, au milieu d'une pareille foule.

— Voici que nous allons commencer ! lui dit Grenet, qui voulut lui confier leur enfant, pendant qu'il donnerait ses dernières instructions aux musiciens. Tu trembles, tu es émue, ma pauvre amie? Rassure-toi, je t'en conjure, et tout réussira selon nos vœux. Je serai là, d'ailleurs, pour te guider dans ton chant et pour marquer la mesure, au besoin...

— Ce n'est rien! disait Bettina en s'efforçant de dissimuler son émotion. Je vais me remettre!... Je me trouve déjà mieux.... Mon ami, ne vous écartez pas; j'ai besoin de vous savoir là, près de moi, avec notre fils !...

— Commencez, quand vous voudrez, cria le compositeur au chef d'orchestre, je n'ai plus rien à vous dire. Faites pour le mieux, et surtout évitez de trop couvrir la voix de la cantatrice avec vos instruments.

Le signal était donné; il se fit un moment de silence dans la foule, et tous les yeux se tournèrent vers le théâtre de la Cantate. Le chef d'orchestre avait levé son bâton d'exécution, et les instruments attaquèrent l'ouverture avec un magnifique entrain. Mais, aussitôt, de vigou-

reux coups de sifflet retentirent à peu de distance et se renouvelèrent de minute en minute, malgré les protestations des auditeurs, qui voulaient imposer silence au siffleur et qui ne faisaient qu'augmenter le tumulte. On ne savait pas d'où partaient ces coups de sifflet, et l'on se demandait s'ils avaient pour objet de critiquer la musique, avant même qu'on l'eût entendue, ou bien s'ils s'adressaient insolemment au principe même de la fête, qui avait pour but de rendre hommage au Dauphin et à la Dauphine.

— C'est une cabale d'Opéra! dit Grenet indigné et pâle de colère. C'est peut-être aussi une vengeance de Sophie Arnould. Ah ! si je n'étais forcé de tenir et de garder l'enfant, comme je me mettrais en chasse après les siffleurs !

— Il n'y en a qu'un seul qui fait tout ce bruit ! reprit à voix basse Bettina, qui eut la prudence de n'en pas dire davantage. Il se lassera, sans doute, de commettre cette mauvaise action, ajouta-t-elle, et je ne souhaite pas, pour lui, qu'on le prenne en flagrant délit, car il pourrait avoir lieu de s'en repentir.

La prudence avait conseillé probablement au siffleur de ne pas s'exposer à être puni de sa méchanceté, car les coups de sifflet ne se faisaient plus entendre que de loin en loin, quoiqu'on n'eût pas découvert l'auteur ou les auteurs d'un acte aussi grossier que malveillant. Des applaudissements unanimes éclatèrent de toutes parts, à la fin de l'ouverture, qui n'avait trouvé que des auditeurs bénévoles et sympathiques.

Les nymphes et les bergers sortent à la fois de tous côtés dans le Temple de l'Hymen et viennent se ranger sur la plate-forme, en chantant un chœur qui annonce la

venue de la déesse Astrée, laquelle était censée descendre du ciel. Bettina avait eu le temps de s'aguerrir au bruit des sifflets, et elle aurait été heureuse de les entendre encore, à son entrée en scène, pour se persuader que le siffleur ne la reconnaissait pas. Elle chanta donc son premier air avec une ampleur et une puissance admirables. Ce ne furent pas des sifflets honteux, mais des bravos répétés qui accueillirent son chant et qui lui donnèrent confiance dans l'emploi de tous ses moyens. On n'avait jamais entendu, à Paris, dans un théâtre, une voix aussi fraîche et aussi sonore, aussi large et aussi bien conduite. Les connaisseurs qui se trouvaient là n'hésitèrent pas à déclarer que ce n'était pas Sophie Arnould qui pouvait chanter ainsi.

Il n'était plus question de siffleur, mais, entre les bruyants applaudissements qui se prolongeaient sans interruption, sur tous les points de la Place Louis XV, on distinguait, par intervalles, une voix retentissante qui s'élevait au-dessus de tous les bravos et qui répétait sur tous les tons de la gamme musicale : *Bravo, Bettina, bravo.* La cantatrice ne pouvait se faire illusion sur l'origine de cette acclamation, qui ne s'adressait qu'à elle, car elle apercevait très distinctement Giuseppe Lardi, qui, debout sur le petit dôme du pavillon où il s'était juché avec son enfant, se faisait remarquer de tous ses voisins par l'exubérance de son enthousiasme et par l'expression fanatique de son admiration. Bettina eut les larmes aux yeux, en voyant l'ovation que lui faisait son frère et à laquelle s'associait l'enfant grimpé sur les épaules de son père et ne se lassant pas d'applaudir avec ses petites mains.

L'enfant de Louis Grenet s'était réveillé, au milieu de ce vacarme effroyable, et le père avait fort à faire pour l'empêcher de pousser des cris désespérés. Il entendait bien les applaudissements, et son cœur se gonflait de joie, mais il était trop préoccupé de la tâche difficile qu'il s'était attribuée, en prenant sous sa garde un enfant qui avait



L'enfant perché sur les epaules de son père et ne se lassant pas d'applaudir avec ses petites mains.

besoin de celle de sa mère. Il ne songeait pas à démêler ce qu'il y avait d'insolite dans ces bravos à l'italienne, dans lesquels se trouvait mêlé le nom de Bettina; il vint à penser que l'absence de Sophie Arnould ayant été signalée et constatée, on avait appris le nom de la cantatrice, qui la remplaçait avec tant de succès.

— Beppo ! mon petit Beppo ! disait-il, en berçant dans ses bras l'enfant qui pleurait et se lamentait. Écoute la belle musique ! Écoute la belle voix de ta mère ? Entends-tu comme on l'applaudit ? Oh ! comme elle chante bien ! Il n'y a pas au monde, même en Italie, une chanteuse qui l'égale. Beppo, calme-toi ! Sois donc plus sage !... O mon Dieu ! quel malheur si elle l'entendait crier ! Il n'en faut pas davantage pour lui ôter ses moyens ! Bravo, Bettina, bravo ! bravo ! Beppo, bravo !

Par bonheur, la déesse Astrée avait pu chanter ses deux derniers airs, sans avoir soupçonné que son petit Beppo la réclamait à grands cris et que le pauvre père, déconcerté par ces cris qui se perdaient dans le mélange confus des voix, des instruments et des bravos, ne savait plus comment apaiser et faire taire son enfant. Sa femme venait d'obtenir un véritable triomphe et il n'avait pas eu le plaisir d'en être témoin et d'en jouir. Elle accourut, toute joyeuse, tout émue, dès qu'elle eut achevé son rôle, et elle ne répondit pas aux mille voix, qui la rappelaient, pour l'applaudir encore. Elle avait repris son enfant, dont les cris douloureux lui déchiraient l'âme, et pour le calmer, après lui avoir adressé de doux reproches maternels, elle s'était mise en devoir de lui donner le sein, sans avoir égard à son costume de déesse, qui n'avait pas été fait pour remplir ces tendres fonctions de mère.

— Comme tu as chanté, ma chère Bettina ! lui disait son mari, qui s'était presque agenouillé devant elle. J'en pleurais d'émotion ! C'est toi qui as fait ma musique si belle ! Ce pauvre cher enfant m'a ôté la moitié de mon

plaisir, et je me reprochais d'être tout à lui, quand je devais être tout à toi !

— Louis, vous ne pouvez pas rester ici ! interrompit la jeune femme, qui promenait ses yeux autour d'elle avec inquiétude. Il faut partir, il faut retourner chez nous, en toute hâte !... Où trouver la voiture qui nous a amenés ?

— Ce sera très difficile, sinon impossible ? dit Louis Grenet, que l'inquiétude de sa femme avait gagné, sans qu'il en connût le véritable motif. La voiture doit nous attendre sur le boulevard, devant l'église de la Madeleine, mais comment arriver là ?... Et l'on va tirer le feu d'artifice ! s'écria-t-il, au bruit de la première bombe. Nous n'avons pas le temps d'attendre que l'enfant ait fini de téter... Dépêchons-nous ; je marcherai en avant et je t'ouvrirai un passage dans la foule ; tu me suivras, en portant l'enfant, derrière moi....

— Mais tu n'y penses pas ? dit-elle toute troublée et presque effrayée. Est-il possible que je m'engage dans la foule, avec ce costume ? Nous n'avions pas prévu cet embarras, et j'ai laissé mes habits de ville dans la voiture.

— Nous ne pouvons pourtant pas demeurer ici une minute de plus ! dit Grenet, entraînant Bettina et cherchant une issue facile pour quitter le Temple de l'Hymen, sans être remarqués. Nous sommes entourés d'artifices auxquels on doit mettre le feu, et si nous attendions quelques instants de plus, nous pourrions bien nous trouver empêchés de sortir de ce maudit Temple de l'Hymen. Je m'estime heureux d'avoir gardé, pour l'enfant, ce petit manteau de taf-

fetas, qui cachera en partie le costume de la déesse Astrée, et voici un mouchoir qui couvrira le casque d'or que tu as sur la tête.

— Ah ! que je voudrais être chez moi ! murmura-t-elle avec anxiété. Il est bien heureux, du moins, que Beppo soit tranquille et presque endormi ! Cher enfant ! dit-elle, en se penchant pour poser un baiser sur son front : une autrefois, nous serons moins imprudents et plus prévoyants. Voici la première et la dernière fête publique, à laquelle tu assisteras, Beppo, avant d'être en âge de marcher seul à côté de nous.

Le feu d'artifice était dans toute sa splendeur, et le Temple de l'Hymen ne formait plus qu'une espèce de volcan, qui vomissait des flammes et qui lançait des bombes avec fracas. Mais une fusée mal dirigée était allée tomber derrière la statue de Louis XV, dans une enceinte réservée pour le bouquet qui devait terminer la fête, et ce bouquet ayant pris feu, les innombrables pièces d'artifice dont il était composé s'allumaient, éclataient et s'élançaient de tous côtés avec d'effrayantes détonations. Ce fut un sujet de plaisir et d'admiration pour la multitude, qui ne soupçonnait pas que ce superbe et terrible spectacle fût le résultat d'un accident, lequel se compliqua bientôt d'un incendie, car les hangars, qui avaient été construits pour la préparation du bouquet du feu d'artifice, devinrent la proie des flammes, qui projetaient une immense lueur rougeâtre sur toute la Place Louis XV, sur les Tuileries et les Champs-Élysées.

Louis Grenet et sa femme avaient entrepris une chose à peu près impossible, en se proposant de gagner, à tra-

vers la foule, le boulevard de la Madeleine, où ils espéraient retrouver leur voiture. Ils n'étaient pas sortis, sans peine et sans danger, du centre même du feu d'artifice, qui les avait poursuivis, quelque temps, de ses fusées et de ses pétards. La foule compacte était encore presque immobile et stationnaire, tout attentive à voir ce feu d'artifice, dont elle suivait avec intérêt les surprises lumineuses et les épisodes inattendus. Grenet se glissait lentement entre les rangs pressés de spectateurs, qui lui ouvraient un passage, presque à leur insu, en faisant droit machinalement à la prière qu'il leur adressait au nom de sa femme et de son enfant malade.

Sur toute l'étendue de la Place Louis XV, il n'y avait peut-être que lui qui fût en mouvement pour se rapprocher de la rue Royale, en tournant le dos au feu d'artifice, et on s'explique ainsi comment il parvint à s'avancer pas à pas vers le but qu'il avait hâte d'atteindre, avant que cette masse de curieux se fût ébranlée dans tous les sens pour opérer sa retraite vers le centre de la ville.

— Courage! disait-il à voix basse, en se retournant vers sa femme qui le suivait en silence et qui n'était occupée qu'à préserver son enfant de toute pression fâcheuse. Nous sommes sauvés si nous parvenons à sortir de la foule, pendant le feu d'artifice qui n'est pas encore près de finir... Ne te sépare pas de moi, pour l'amour de Dieu, car il ne serait plus possible de nous rejoindre... Pardon! messieurs! pardon, mesdames! disait-il à chaque instant, pour obtenir qu'on lui fît place et qu'on le laissât passer. C'est une malheureuse mère, dont l'enfant est malade...

De grâce, messieurs ! de grâce, mesdames ! par pitié pour la mère, par pitié pour l'enfant !

Il était arrivé à l'extrémité du fossé monumental, qui encadrait la Place, du côté des Champs-Élysées, et il se trouvait presque à l'entrée de la rue Royale, qu'il avait encore à traverser jusqu'au boulevard. Mais, à cet endroit, la foule était plus serrée, et formait une barrière impénétrable. Les efforts de Louis Grenet devenaient tout à fait inutiles pour la percer, et ses prières les plus touchantes restèrent sans effet : il n'avançait plus d'un pas et il sentait, au frémissement de la multitude autour de lui, que tout le monde était préoccupé à la fois des difficultés du départ, qui s'accentuait à la fois sur différents points et qui restait soumis à des embarras presque inextricables.

La pression des foules mouvantes était de plus en plus terrible, et des cris d'effroi s'élevaient çà et là entre des plaintes étouffées. Grenet, qui n'avait pas réussi à faire une trouée dans cette muraille vivante, tourna la tête pour encourager sa femme et aussi pour la rassurer, mais il ne la trouva plus : elle n'était plus là, et sans doute des flots de peuple les avaient déjà séparés l'un de l'autre, car il l'appela en vain avec désespoir, sans obtenir de réponse, sans entendre, sans reconnaître sa voix au milieu des voix qui échangeaient confusément leurs appels désolés.

— Bettina ! Beppo ! criait-il avec des accents tour à tour plaintifs et furieux. Beppo ! Bettina ! où êtes-vous?... Que sont-ils devenus? Comment les retrouver dans cette foule affreuse? O mon Dieu ! mon Dieu ! où sont-ils?... Bettina ! Bettina !

Louis Grenet ne pouvait plus résister au mouvement de la foule, qui l'emportait vers la rue Royale, où elle s'écoulait comme un torrent impétueux, entraînant tout, renversant tout, écrasant tout. Il avait été soulevé à deux pieds de terre et il ne savait plus de quel côté il était poussé par les milliers de gens affolés qui l'enveloppaient. Il continuait, par moment, à répéter les noms de Bettina et de Beppo, qui se perdaient dans une immense et épouvantable clameur, composée de cris d'effroi, de douleur, de rage et de désespoir. Le sol était jonché de morts et de blessés, qui expiraient sous les pieds d'une multitude en délire. Louis Grenet eut l'horrible pensée que c'étaient peut-être sa femme et son enfant dont il entendait les derniers gémissements. Une sombre fureur s'empara de lui et il essaya de tirer son épée pour se faire jour dans le plus épais de la foule et pour sauver les êtres chéris qui l'appelaient à leur secours.

Un craquement sinistre se produit soudain à plusieurs reprises ; il est suivi d'un ébranlement sourd, accompagné de cris perçants et bientôt étouffés ; la foule, qui était drue et compacte, devient ondoyante et semble se diviser par groupes qui se détachent les uns des autres... La clôture en planches qui cachait la tranchée ouverte pour les constructions de la rue Royale, s'est effondrée sous le poids de cette foule qui la battait en brèche, et des centaines de victimes sont tombées, dans cette fosse où la plupart ont trouvé la mort. Louis Grenet était une de ces victimes, mais il vivait encore, quoique privé de sentiment et à demi enterré avec des cadavres.

III

L'AMBULANCE

La malheureuse femme, par suite d'une circonstance qui ne devait pas être moins triste pour elle, était restée bien loin de là, sur la lisière des Champs-Élysées, où le courant de la foule l'avait entraînée ; elle ne courait pas, du moins, le danger d'être étouffée avec son enfant. C'était son frère Giuseppe Lardi, qui les avait sauvés, en cherchant à s'emparer d'eux.

Giuseppe Lardi, par bonheur, n'avait pas attendu la fin de la Cantate, pour se rapprocher de sa sœur, avec laquelle il voulait avoir à tout prix une explication décisive. Il était venu à Paris, exprès pour l'y retrouver et pour la ramener de gré ou de force en Italie ; ce n'était pas le hasard seul qui l'avait conduit à la Place Louis XV, car il avait appris, dans son monde de musiciens, que Louis Grenet était l'auteur de la musique d'une Cantate en l'honneur du mariage de l'Archiduchesse d'Autriche avec le Dauphin, mais il était loin de soupçonner que sa sœur dût remplacer Sophie Arnould dans l'exécution de cette cantate. Il ne savait donc pas qu'il aurait à applaudir sa sœur, là où il viendrait siffler la musique de Louis Grenet.

Il avait donc réussi à s'avancer le plus près possible du Temple de l'Hymen, mais il attendit longtemps pour en voir sortir Bettina qui portait l'enfant derrière son mari. Il les suivit pas à pas, en évitant de se laisser apercevoir, et il était parvenu à se placer tout près d'eux, en ayant soin de se couvrir avec son fils qu'il plaçait devant lui pour n'être pas reconnu. Vint un moment où Louis Grenet se trouva séparé de sa femme et de son fils, par suite d'un déplacement imprévu de la foule, et Giuseppe Lardi en profita pour saisir par le bras et pour attirer à lui Bettina, qui, muette de terreur, n'osa pas protester à haute voix contre cette violence. Giuseppe la retint ainsi d'une main ferme, en fixant sur elle un regard affectueux et triste plutôt qu'irrité et menaçant. Cinq minutes s'écoulèrent, pendant cet échange silencieux de regards expressifs et de sentiments plus sympathiques qu'hostiles.

— Giuseppe! lui dit Bettina, en baissant la voix : je te supplie de ne pas m'empêcher de rejoindre mon mari, qui doit être déjà bien en peine de moi et de son enfant ?

— Il sera temps de le rejoindre dans une heure, si nous arrivons à convenir de nos faits, dit l'Italien avec un ton brusque et décidé. Mais nous avons à conférer ensemble, et nous devons nous mettre à l'abri de cette foule qui nous pousse et nous emporte. Je te prie de me suivre de bonne volonté jusqu'à ce que nous soyons en lieu où nous puissions parler à notre aise.

— C'est mal à toi, Giuseppe, reprit-elle amèrement, de m'enlever ainsi à mon mari, qui est sans doute bien inquiet de mon absence et qui peut craindre qu'un malheur

ne me soit arrivé ainsi qu'à son fils. Laisse-moi, je t'en prie, rentrer au logis avec mon pauvre enfant, qui doit être bien fatigué !....

— Et qui te fatigue cruellement à le porter ainsi dans tes bras parmi cette populace ? Le mien est assez grand, du moins, pour se tenir tout seul sur mes épaules. Mon fils Marco était si heureux de t'entendre chanter et de t'applaudir ! Vois, comme il te regarde avec des yeux attendris ! Comme il t'admire !

— O mon Dieu ! sera-t-il possible de retrouver mon mari ? C'est lui qui m'appelle par mon nom ! J'ai reconnu sa voix !....

— Qu'importe ? Il a beau t'appeler, il aura beau t'attendre ou te chercher, il ne te reverra jamais !

— Que veux-tu dire, Giuseppe ? As-tu perdu la raison ? Cesse de me faire violence ; sinon, je me mettrai sous la protection de ces braves gens qui ne refuseront pas de me venir en aide !

— Écoute, Bettina ! lui dit d'une voix concentrée Giuseppe, qui lui serrait le bras avec force pour l'empêcher de s'éloigner : tu vas me suivre, sans une plainte, sans dire un mot, sans faire même de résistance.....

— Quel est donc ton projet, malheureux ? Crois-tu que je céderai à tes exigences, à ta tyrannie, à tes folles idées ?

— Ce n'est pas le lieu de nous expliquer, Bettina, interrompit-il brutalement. D'abord il est ridicule que tu portes cet enfant, dont le poids t'accable et qui n'est pas en sûreté entre tes bras.

En parlant ainsi, il avait pris l'enfant de Bettina, mal-

gré les efforts qu'elle fit pour le garder ; et l'enfant, qui s'éveillait dans la lutte, se mit à jeter des cris perçants, comme s'il eût voulu protester contre l'enlèvement dont il était l'objet. La mère essaya vainement de reprendre possession de son enfant, que Giuseppe Lardi était bien déterminé à ne pas lui restituer. Le fils de l'Italien semblait avoir compris la mauvaise intention de son père, car il se penchait en larmes vers l'enfant qui criait, en disant à Giuseppe, qui le repoussa d'un coup de tête : « Père ! père ! ne lui fais pas de mal ! » Dans toute autre circonstance, les personnes qui étaient témoins de cette scène étrange et pénible, y auraient apporté plus d'intérêt, en prenant fait et cause pour la malheureuse mère ; mais, quoique la foule fût moins dense et moins effarée, à l'endroit où Giuseppe Lardi était en altercation avec sa sœur, chacun avait hâte de se retirer de la bagarre le plus vite possible et d'échapper de la sorte à tous les accidents de cette fatale soirée. Les cris lamentables qu'on entendait s'élever sur différents points, et surtout du côté de la rue Royale, annonçaient des malheurs qu'on ne pouvait apprécier à distance ; mais le bruit se répandait, de proche en proche, que plusieurs centaines d'individus avaient été écrasés, étouffés ou blessés, devant les bâtiments du Garde-Meuble de la Couronne.

Giuseppe Lardi, plus obstiné que jamais dans son dessein de retourner en Italie avec sa sœur, se rendait compte de la puissance que lui donnait sur Bettina l'enfant qu'il lui avait enlevé : il résolut de mettre à l'épreuve cette puissance et de s'en servir sur-le-champ pour forcer la mère à s'attacher à la poursuite de son fils qu'il re-

fusait de lui rendre. Il jugea inutile de la retenir par le bras, puisqu'elle ne songeait plus à s'enfuir sans son enfant ; quant au sien, il l'avait fait descendre de dessus son dos, en lui ordonnant de marcher derrière lui, et cet enfant, sans faire une observation contradictoire, était allé instinctivement prendre la main de Bettina qui ne l'avait pas repoussé. Mais Giuseppe mettait déjà son plan à exécution : il emportait l'enfant, qui criait toujours, dans la direction des Champs-Élysées, et il n'avait pas l'air d'entendre les supplications et les menaces de sa sœur, qui s'épuisait à le suivre, sans pouvoir l'atteindre et l'arrêter.

L'enfant, qu'elle tenait machinalement par la main, marchait du même pas avec elle et compatissait à sa douloureuse situation, en pleurant à chaudes larmes.

— Me rendras-tu mon enfant ? criait la pauvre mère, qui serrait de près le ravisseur. Au nom du ciel ! rends-le-moi !

— Rassurez-vous, ma tante, lui disait à demi-voix le fils de Giuseppe, il ne lui fera pas de mal !

— Giuseppe, je vais crier au voleur ! à l'assassin ! dit Bettina, en proie à la plus terrible exaltation. Voici les archers de la Ville qui viennent par ici ! Ils vont se saisir de toi comme d'un malfaiteur, et tu seras conduit en prison.

— En prison ! s'écria l'Italien, qui s'arrêta tout court ; nous verrons bien ! Si tu dénonces ton frère, malheur à toi ! Malheur à ton enfant, si ces gens de police osent mettre la main sur moi !

Giuseppe avait tiré un poignard et paraissait disposé

à en faire usage pour sa défense, mais Bettina, devinant et devançant son dessein, s'élança sur lui avec une telle énergie, qu'elle parvint à le désarmer et à s'emparer de l'arme qu'elle jeta loin d'elle, en poussant un cri d'horreur ; elle était parvenue au plus haut degré de l'émotion maternelle et elle n'avait plus la force de soutenir ce



Giuseppe avait tiré un poignard de sa poche pour se défendre.

débat, déjà trop prolongé, dans lequel la vie de son enfant était peut-être en jeu.

— Pour la dernière fois, dit-elle moitié suppliante et moitié menaçante, je te somme de me rendre mon enfant !

— Ton enfant ? répliqua l'Italien, avec une dureté inflexible et glaciale : je te le rendrai, en arrivant à Rome, si tu consens à partir, cette nuit, avec moi, pour l'Italie ; je te le rendrai, ajouta-t-il d'un air impitoyable, quand tu

auras signé ton engagement avec le directeur du théâtre de Rome !

Mme Grenet n'avait pas entendu les conditions que son frère prétendait lui imposer, pour lui rendre son enfant ; elle poussait des cris inarticulés, elle était au paroxysme d'une crise nerveuse, qui ressemblait à une attaque d'épilepsie ; elle se roulait par terre, en se frappant la tête aux arbres, aux pierres et à tous les objets qu'elle rencontrait dans cette effrayante agitation, dont elle n'avait pas même conscience. Ses cris, ses lamentations, ses gémissements attirèrent aussitôt nombre de passants, qui s'arrêtaient et se groupaient autour d'elle, sans la secourir. Ceux qui l'interrogeaient n'obtenaient aucune réponse ; ils s'adressèrent en vain à un enfant qu'ils avaient trouvé auprès d'elle et qui semblait lui appartenir, car cet enfant, portant un costume étranger et parlant une langue étrangère, ne la quittait pas et se penchait sur elle en gémissant.

L'état de la malheureuse femme ne faisait que s'aggraver. On se demandait de l'un à l'autre ce qu'il fallait faire, et les secours d'un médecin semblaient indispensables. Mais où trouver un médecin dans cette cohue de gens du peuple et de petits bourgeois, qui étaient venus voir le feu d'artifice et qui avaient hâte de retourner chez eux ? On ne pouvait tirer aucun renseignement de l'enfant qui pleurait et qui répondait dans un langage incompréhensible aux questions confuses que tous les assistants lui faisaient à la fois.

Dès que Giuseppe Lardi avait vu cette foule s'amasser autour de sa sœur, il avait eu la lâcheté de l'aban-

donner, dans la crainte de se trouver gravement compromis et d'être conduit en prison, comme Bettina l'en avait menacé. Pendant qu'il s'éloignait à grands pas, enlevant l'enfant de la pauvre mère et lui laissant le sien propre en échange, les gens qui entouraient d'une pitié inerte et inutile cette femme inconnue, ne cessaient de répéter entre eux : « Elle va mourir ! — Elle est sans doute blessée ou empoisonnée ! — C'est bien l'agonie d'un empoisonnement ! — Elle a été peut-être assassinée ? — Voyez comme elle a le visage ensanglanté ! — Voilà un grand malheur ! — Cette femme est jeune et belle. — Voyez comme elle est richement vêtue, comme elle a des bijoux ! — Il faut empêcher qu'on ne la vole et qu'on ne la dépouille ? — Mais elle va rendre le dernier soupir ? — Elle est déjà froide et raide, comme une morte ! »

Un homme, qu'on disait être un médecin, s'approcha, d'un air d'importance, examina la mourante, lui tâta le pouls, secoua la tête en signe de fâcheux pronostic, écarta le manteau qui couvrait le costume de la déesse Astrée et la fit ainsi reconnaître à plusieurs personnes qui s'écrièrent en même temps : « C'est Mlle Sophie Arnould ! C'est la chanteuse qui a paru dans le Temple de l'Hymen ! — C'est bien elle ! — Ce n'est pas Sophie Arnould, mais c'est une autre chanteuse de l'Opéra. — Elle aura été écrasée dans la bagarre. — Elle n'est pas morte encore, elle rouvre les yeux !

— En tous cas, elle est bien malade ! dit le prétendu médecin qui n'était autre qu'un voleur et qui faisait main basse sur les bijoux dont Bettina était parée. Je n'en

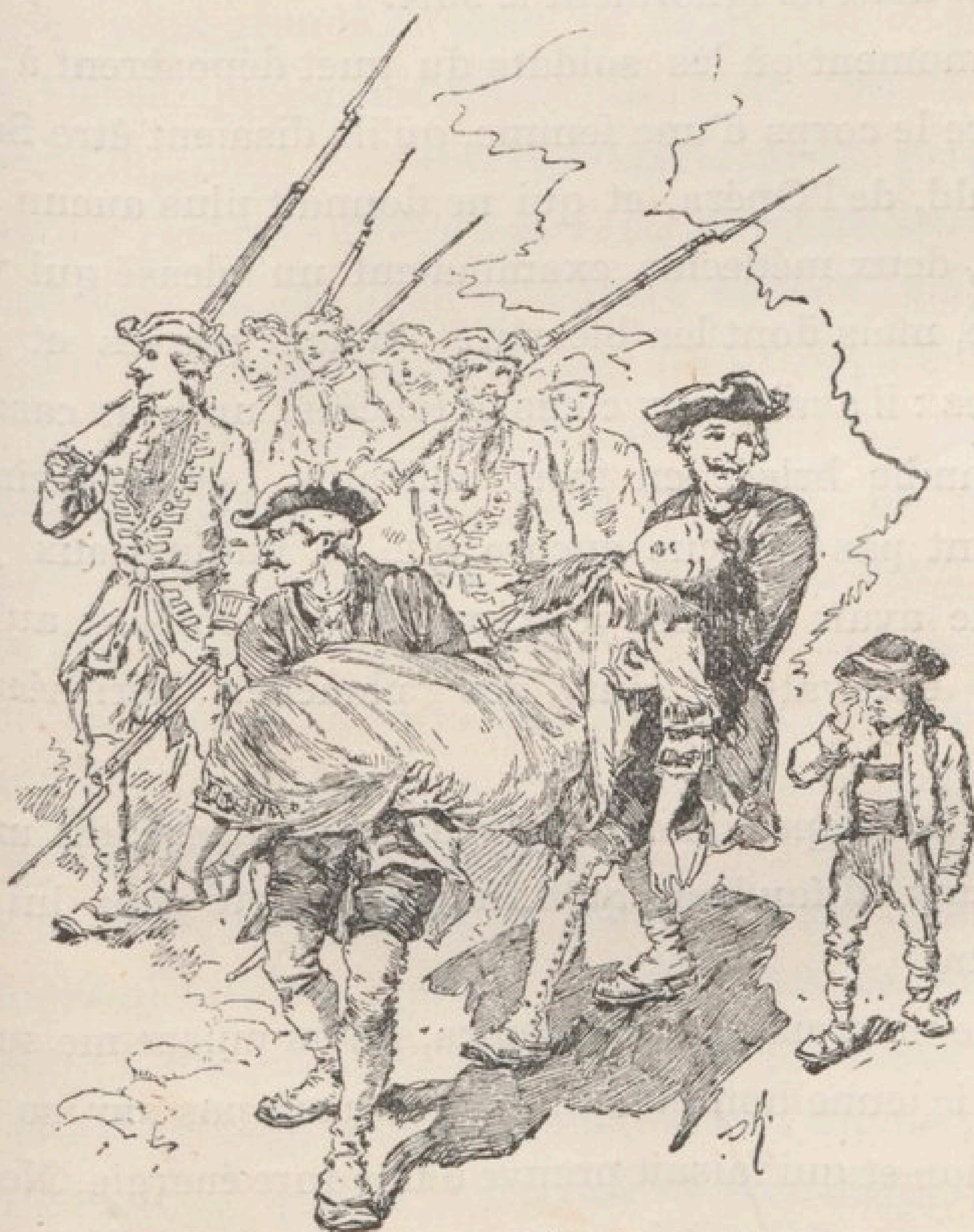
augure rien de bon. Il faudrait appeler un prêtre, qui l'assisterait *in extremis*.

Et il s'esquiva, emportant tout ce qu'il avait pu dérober, sans être vu, sans même être soupçonné.

Un mouvement s'était fait dans la foule: c'était une escouade du guet, qui cherchait à rétablir l'ordre et qui fut avertie de porter secours à une femme assassinée. Les soldats trouvèrent Bettina privée de connaissance et qui pouvait passer pour morte ; ils s'informèrent auprès des témoins de l'agonie de la victime, et ils n'obtinrent aucune indication précise sur un crime supposé, qui n'était peut-être qu'un accident. Mais, quand on leur dit que cette femme était Mlle Sophie Arnould, de l'Opéra, laquelle avait chanté, le soir même, dans la Cantate du Temple de l'Hymen, ils se décidèrent à la transporter dans une des ambulances qu'on venait de former, pour y recevoir les blessés et les morts, qui encombraient la rue Royale. L'enfant, qui n'avait pas réussi à se faire comprendre, suivait en pleurant la sœur de son père, que les soldats du guet allaient déposer à l'ambulance la plus proche. Cependant le bruit se répandait partout que Mlle Sophie Arnould, de l'Opéra, avait été écrasée dans la foule, et ce bruit-là courut tout Paris.

L'ambulance, où l'on porta Mme Grenet toujours évanouie, avait été ouverte au rez-de-chaussée d'un des bâtiments du nouveau Garde-Meuble ; c'était dans une salle basse, dont les murailles n'avaient pas été encore crépies, qu'on avait apporté une centaine de morts et quarante blessés, à qui la souffrance arrachait des plaintes douloureuses. Quelques médecins et chirurgiens avaient

commencé à visiter les blessures et à les panser sommairement, avant même que ces infortunés eussent été reconnus et réclamés par leurs parents ou leurs amis. Quant aux morts, on les entassait les uns sur les autres, faute de place, à mesure qu'on croyait avoir constaté le décès



L'enfant suivait en pleurant la sœur de son père, que les soldats du guet allaient porter à l'ambulance.

des victimes de l'épouvantable accident, dans lequel plusieurs centaines de personnes, hommes, femmes et enfants, avaient péri étouffés ou écrasés. Cette terrible et lugubre scène était éclairée par plusieurs torches de résine attachées aux murs. On entendait, aux abords de

l'ambulance, s'élever des voix plaintives, accompagnées de sanglots et de gémissements. Il y avait là une affluence de gens effarés et désolés, qui venaient chercher des nouvelles d'un père ou d'une mère, d'un fils ou d'une fille, d'un frère ou d'une sœur, qu'ils avaient perdus dans la foule et dont ils ignoraient le sort.

Au moment où les soldats du guet déposèrent à l'ambulance le corps d'une femme, qu'ils disaient être Sophie Arnould, de l'Opéra, et qui ne donnait plus aucun signe de vie, deux médecins examinaient un blessé qui vivait encore, mais dont les blessures étaient graves et nombreuses : il avait deux côtes enfoncées, un bras cassé, et une jambe brisée en trois endroits. Les médecins ne s'étaient pas aperçus encore que ce malheureux jeune homme avait eu les yeux crevés, en tombant au fond d'une excavation, sur des planches hérissées de clous.

— Il est impossible de soigner ici ce blessé, dit un des médecins : il faudrait qu'il fût transporté chez lui ou à l'hôpital.

— Je ne crois pas, messieurs, qu'on puisse me sauver, reprit le jeune homme qui ne s'abusait pas sur sa triste situation et qui faisait preuve d'une rare énergie. Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie, mais, par humanité, faites en sorte que je sois informé, avant de mourir, de ce que peut être devenue ma pauvre chère femme, depuis que nous avons été séparés par la foule, à la sortie de la Place Louis XV.....

Cette voix avait fait revenir à elle Bettina, qui était étendue sur un matelas ensanglanté dans un coin de

l'ambulance, et que plusieurs des assistants contemplaient avec d'autant plus de curiosité, qu'on s'obstinait à la prendre pour la fameuse cantatrice de l'Opéra, Sophie Arnould. Bettina, qui n'avait pas encore retrouvé avec le sentiment la mémoire et la raison, reconnaissait pourtant la voix qui frappait ses oreilles : elle se souleva sur son séant, les yeux grands ouverts, et cherchant où pouvait être le blessé, qui parlait ainsi : elle le vit, elle tendit les bras vers lui, mais elle essaya vainement de prononcer une parole : elle avait perdu la voix, par suite des affreuses angoisses qu'elle avait éprouvées et sous l'empire de la terrible révolution nerveuse qui s'était emparée d'elle ; mais, du moins, en reprenant ses sens avec la conscience des dangers auxquels elle avait échappé, elle pouvait s'assurer, par ses propres yeux, que son mari vivait encore et qu'elle était auprès de lui. Ce fut là sa première pensée ; la seconde se porta vers son fils, qu'elle ne voyait pas et qui n'était plus avec elle. Un douloureux souvenir s'éveillait dans son esprit.

Il y avait bien un enfant, qui pleurait, à ses côtés, mais cet enfant n'était pas le sien ; c'était le fils de son frère Giuseppe Lardi. Elle essaya encore de prononcer quelques mots, en s'adressant à Louis Grenet qui ne pouvait plus la voir et qui ne soupçonnait pas même sa présence à quelques pas de lui.

Il était aveugle ; elle était muette. Ils n'avaient plus d'enfant !

IV

LE RETOUR DE L'ENFANT

On ne s'explique pas comment il est possible de survivre à des douleurs et à des blessures mortelles. Louis Grenet et sa femme n'avaient pas succombé, l'un et l'autre, à la suite des cruels événements de la soirée du 30 mai 1770. Grenet avait été guéri de ses blessures, comme par miracle, puisqu'il n'était pas même resté infirme, mais il n'avait pas recouvré la vue. Sa femme n'avait pas recouvré la voix, et ils ne se consolaient pas de la perte de leur fils Beppo. Bettina pouvait se dire que cet enfant était vivant, puisque son frère le lui avait enlevé, en laissant à la place son propre fils qu'elle avait adopté, mais elle n'espérait pas revoir jamais son enfant, qu'elle regardait comme perdu pour elle et qui devait avoir été ramené, par Giuseppe Lardi, en Italie, à Rome, sans doute, où il aurait fallu pouvoir l'aller chercher.

Elle avait, toutefois, bien gardé son secret; elle avait obtenu aussi, par un échange de signes d'intelligence, que son neveu Marco le garderait comme elle. Louis Grenet ignorait donc les circonstances de la perte de son fils. Il supposait que l'enfant avait péri dans la terrible catastrophe, où un grand nombre de victimes avaient été enterrées au cimetière de la Madeleine, sans aucune constatation de leur

état civil et de leur décès. Il ne pensait donc pas que cet enfant pût lui être rendu, et il le pleurait en silence pour ne pas affliger la mère, qui devait le regretter autant que lui-même. Ce fut surtout pour être agréable à sa femme et lui donner une sorte de consolation, qu'il avait consenti à recueillir chez lui l'enfant inconnu, qui s'était attaché à Bettina, sans doute après avoir été séparé de ses parents qu'il n'avait pas retrouvés. Cet enfant, Bettina l'avait pris en affection, comme si c'était la Providence, qui, en la privant de son fils unique, lui avait envoyé un orphelin pour le remplacer. Louis Grenet eût désiré seulement que cet orphelin ne fût pas d'origine italienne, car il avait en aversion tous les Italiens, à cause de son beau-frère, qu'il se félicitait de n'avoir pas vu reparaître depuis la fatale fête du mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette. Grenet ne pouvait soupçonner que le petit Joseph (c'était le nom que Bettina lui avait imposé) n'était autre que Marco, le fils de Giuseppe Lardi ; il l'aurait reconnu peut-être, s'il n'eût pas été aveugle.

Cet enfant, qui n'avait pas tardé à parler exclusivement français, était devenu, en quelque sorte, un interprète indispensable entre l'aveugle et la muette. Celle-ci écrivait en italien tout ce que Joseph avait à transmettre en français à Grenet, qui communiquait ainsi avec sa femme, qu'il ne voyait pas, et dont il n'entendait plus la voix. Leur existence eût été plus triste et plus difficile encore, sans l'intervention permanente et toute filiale de Joseph qui se faisait l'écho attentif de l'un et l'autre. Grenet s'attachait tous les jours davantage à cet enfant, qui était sans cesse auprès de lui et qui avait à son égard les soins et les pré-

venances d'un véritable fils. Un autre lien, de la nature la plus intime et la plus délicate, s'était formé entre eux. Grenet, dans son état de cécité, auprès de sa femme qui avait perdu la parole, n'avait pas de plus douce récréation que de s'occuper de musique : il était sans cesse devant son clavecin et il composait des mélodies, des airs et des sonates, qui avaient un grand charme pour Bettina. Joseph, tout jeune qu'il fût, était déjà un musicien habile : il accompagnait donc, avec la flûte ou le violon, les morceaux de musique que Louis Grenet exécutait sur le clavecin ; et ces concerts d'instruments faisaient les délices des deux époux, qui pouvaient, pour ainsi dire, à défaut de la parole, se communiquer avec le langage de la musique toutes les impressions et toutes les sensations de l'âme.

Plus d'une fois, en écoutant les compositions musicales de son mari, Bettina s'imaginait qu'elle allait tout à coup les traduire par son chant, mais la voix qu'elle sentait se ranimer dans son gosier expirait sur ses lèvres. Elle avait une tendresse presque maternelle pour son neveu, qui était pour elle comme un gage que son frère lui avait laissé en lui enlevant son propre fils, et elle se disait, dans ses longues et muettes rêveries, que ce gage lui garantissait, en quelque sorte, la conservation du pauvre enfant, que Giuseppe Lardi lui rendrait tôt ou tard.

Les années passèrent ainsi tristes et monotones, sans autres distractions que celles de la musique instrumentale, qui était pour Grenet et pour Bettina une langue mystérieuse et divine qui leur parlait du passé et de l'avenir. Bien des fois, Bettina retrouvait dans sa mémoire les motifs et les accords de cette belle Cantate, composée par

Louis Grenet et chantée par elle-même dans le Temple de l'Hymen, à la fête publique du 30 mai 1770: elle était prête à se remettre à chanter ces airs qui semblaient encore notés dans sa tête, mais sa voix se refusait à sortir et à former des sons qu'elle croyait percevoir au fond de l'âme. Elle n'avait jamais osé demander à son mari d'évoquer de bien tristes souvenirs, en exécutant sur le clavecin cette Cantate qu'il ne pouvait avoir oubliée.

Sept ans s'étaient écoulés, depuis qu'ils avaient perdu leur fils, auquel ils pensaient toujours, sans jamais faire allusion à sa perte. Ils habitaient encore, au faubourg Saint-Antoine, leur petite maison, pleine du souvenir du petit Beppo, qu'ils avaient eu le malheur d'emmener avec eux à la déplorable fête du 30 mai 1770. Un jour, le concert quotidien allait commencer. Louis Grenet, sombre et pensif, promenait distraitement ses doigts sur les touches de son clavecin, qui semblait faire entendre des soupirs et des plaintes. Joseph avait pris son violon et se diposait à répondre à l'appel gémissant du clavecin. Bettina, sous l'impression d'un pressentiment mélancolique, écrivait sur son carnet qui lui servait à correspondre avec Joseph : *Eco la Cantata di Tempio del Imeneo,* c'est-à-dire: Voici la Cantate du Temple de l'Hymen.

Joseph hésita, un moment, ému et rougissant, avant de transmettre à Grenet le désir exprimé par sa femme, car il se souvenait aussi !

—Mon bon ami, dit-il en lui parlant à l'oreille, vous souvient-il d'une magnifique Cantate, que vous avez faite, il y a sept ou huit ans et que vous n'avez pas exécutée une seule fois depuis ?

— D'où sais-tu cela, Joseph ? repartit vivement le musicien, qui ne put se défendre d'une profonde émotion.

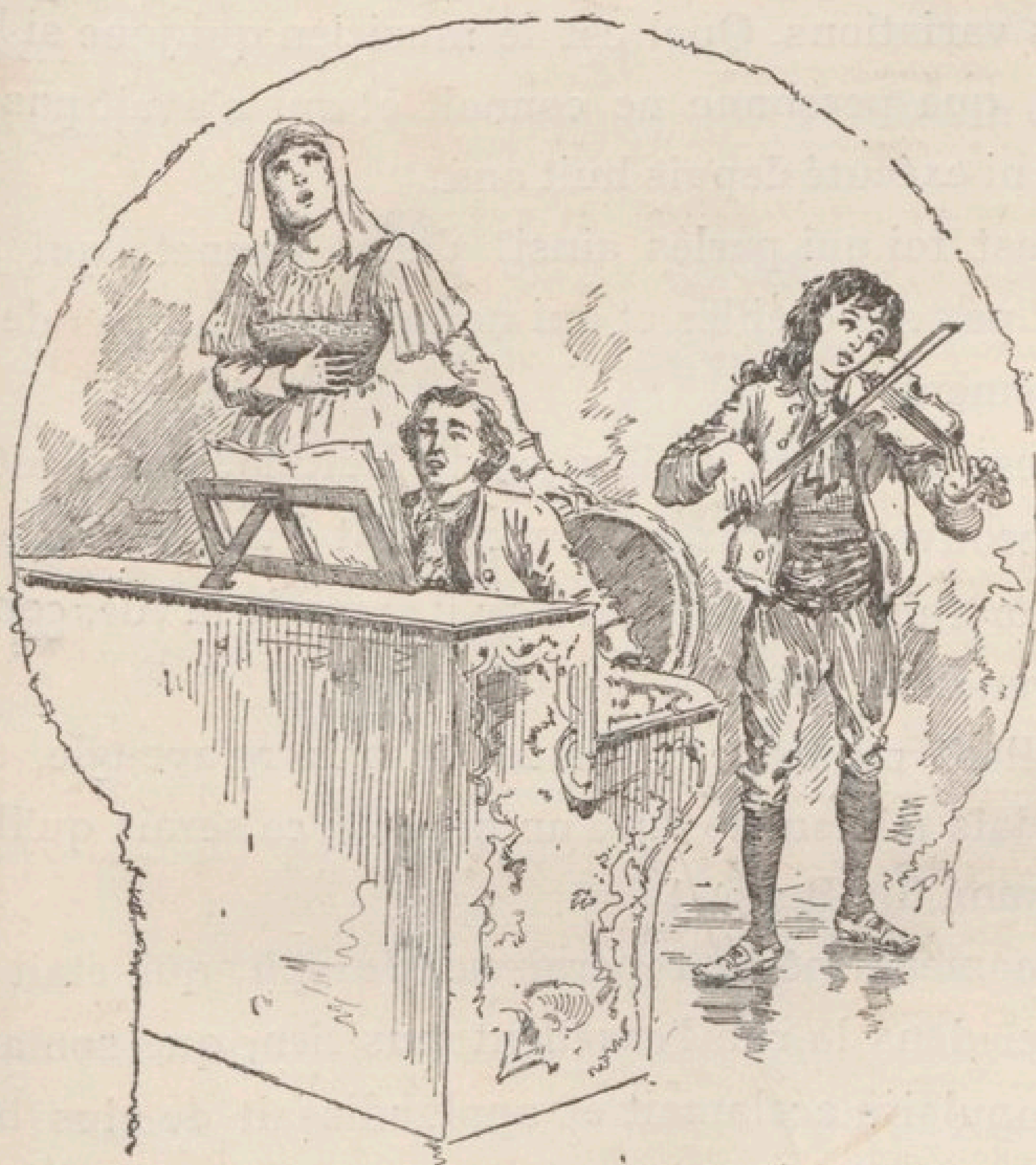
— Je ne le sais pas, reprit Joseph qui se repentait d'avoir remué les cendres des regrets paternels de Louis Grenet. Mais c'est ma bonne amie, à qui cette Cantate pourrait faire plaisir, puisqu'elle demande à l'entendre une dernière fois

— Soit! dit Grenet. Je croirai, en l'exécutant, admirer encore le chant délicieux de ma pauvre Bettina.

Et il attaqua immédiatement l'ouverture de la Cantate, qui était, en quelque sorte, gravée dans sa mémoire, et Joseph accompagna sur son violon, avec un art et un sentiment exquis, ce morceau superbe exécuté magistralement sur le clavecin. Bettina, les yeux mouillés de larmes, retenait son haleine, pour ne pas perdre une note de la musique qui lui rappelait de si poignants souvenirs. Mais aussitôt que Grenet et Joseph entamèrent le premier air, Bettina, par une sorte d'évocation mentale, retrouva tout à coup les cordes de sa voix et la fit vibrer avec tant de force et d'éclat, que Grenet, hors de lui, transporté d'enthousiasme, ému et bouleversé dans tout son être, n'osa pas suspendre l'exécution du morceau de musique, de peur de mettre fin à un prodige qui le comblait de bonheur et de surprise : Bettina retrouvait sa voix, cette voix merveilleuse et si admirablement exercée, qu'elle avait perdue depuis huit ans !

Mais voici qu'au dehors, un autre accompagnement de violon, plus parfait et plus brillant que celui de Joseph, vient soutenir la voix de la cantatrice et ajouter de char-

mantes fantaisies à l'exécution large et puissante du maître qui tient le clavecin. Rien n'égale la vigueur et l'élan avec lesquels Bettina achève la reprise de son grand air. Il y a, dans la rue, de nombreux auditeurs, qui sont accourus aux merveilleux accords de ce concert improvisé et qui applaudissent avec enthousiasme, lorsque la musi-



Louis Grenet exécute sa Cantate et Bettina recouvre la voix.

que a cessé dans la maison. Elle continue pourtant, au dehors, où le joueur de violon recommence à exécuter seul, avec de nouvelles fioritures et des ornements capricieux, l'air que Bettina avait chanté d'un élan magnifique avec accompagnement du clavecin.

— Est-ce toi, Bettina, qui chantais ainsi? s'écria Louis Grenet, dès qu'il put dominer son émotion. O chère Bettina, quel est le bon génie qui t'a rendu ta voix, pour me consoler de ne plus te voir !

— O mon Dieu ! murmurait Bettina, écoutant avec un trouble inexprimable l'air de la Cantate, que le violon de la rue ne se lassait de répéter, en y ajoutant les plus ingénieuses variations. Quel est le musicien qui joue si bien cet air, que personne ne connaît et qui n'avait pas été chanté ni exécuté depuis huit ans?

— C'est toi qui parles ainsi! disait Grenet, qui n'en croyait pas ses oreilles et qui ne se remettait pas de son saisissement.

— C'est moi, mon ami! répondit Bettina, qui avait, en effet, recouvré la voix par l'effet subit d'une violente secousse morale. Plaise à Dieu qu'il te rende la vue, comme il m'a rendu la voix!

— Hélas! repartit tristement le pauvre aveugle, si je demandais à Dieu de faire un miracle, ce serait qu'il me rendît mon fils Beppo !

Au moment même, reparaissait Joseph, qui était allé chercher dans la rue l'excellent musicien, que son auditoire populaire acclamait et applaudissait de plus belle. Ce musicien n'était autre qu'un enfant de dix ans, portant le costume des paysans romains : le chapeau de feutre noir à larges bords, la veste de drap bleu avec le gilet rouge à boutons de cuivre, la ceinture de laine rouge autour des reins, la culotte de velours brunâtre, les grandes guêtres de cuir et le manteau court flottant sur l'épaule gauche. Cet enfant, à la figure fine et intelligente, aux yeux

doux et tendres, à l'air fier et timide à la fois, tenait d'une main son violon et son archet; il se laissait conduire par Joseph, qui l'entraînait comme en triomphe.

— Le voici! le voici! criait Joseph. Je savais bien qu'il reviendrait!.. C'est Beppo qui nous est rendu, mes bons amis!

— Beppo! répétait Grenet, en ouvrant les bras pour le recevoir; ô mon enfant, est-ce bien toi?

— En doutes-tu? disait Bettina, qui le retenait en le



Joseph était allé chercher dans la rue l'excellent musicien.

couvrant de baisers. Je le reconnais, quoiqu'il ait bien grandi depuis huit ans! Ce cher enfant! Il porte à son cou la médaille du mariage du Dauphin, que j'y avais mise moi-même, le jour où nous l'avons perdu. Vois, vois-tu la médaille, Louis? s'écria-t-elle, en poussant l'enfant dans les bras de son père. C'est bien lui! c'est notre cher enfant!... Il y a huit ans que nous ne l'avions embrassé, Beppo!... Embrasse ton pauvre père, qui ne pourra plus te voir, puisqu'il est aveugle....

— Mon père est aveugle... Cher père ! Tu ne vois pas ton fils? disait Beppo, en l'embrassant avec des larmes qui se mêlaient à celles de Louis Grenet.

— Je te verrai pour lui, et il te verra aussi avec mes yeux ! reprit Bettina, en attirant à elle Joseph, qui se tenait en arrière et paraissait soucieux et inquiet. Rien n'est changé ici, cher Marco, si ce n'est que j'ai maintenant deux enfants, que j'aime, que j'aimerai autant l'un que l'autre !

— Beppo ! demanda Marco, à demi-voix, avec un soupir : nous apportes-tu de bonnes nouvelles de Giuseppe Lardi ?

— C'est lui qui me renvoie à mon père et à ma mère ! dit Beppo, en prenant la main de son cousin et en la serrant dans la sienne. Il m'a chargé de ses adieux pour toi et pour la famille, ajouta-t-il en dévorant un sanglot. Il n'était pas méchant !... Il a été très bon pour moi, et je lui dois d'avoir bien appris la musique.

— Beppo, Marco ! mes enfants ! s'écria Louis Grenet, qui comprenait tout et qui accordait un regret à son beau-frère. Certes il t'a bien appris la musique !... Giuseppe Lardi était un excellent musicien... Hélas ! La musique est, sans doute, une belle chose; mais j'y renoncerais volontiers pour toujours, si j'avais en échange le bonheur de vous voir l'un et l'autre, mes chers enfants, ainsi que votre bonne mère, ma bien-aimée Bettina !

— Père ! dit Beppo, en accordant cette espèce d'oraison funèbre à la mémoire de Giuseppe Lardi : mon oncle m'a souvent répété que sa sœur était la première cantatrice de l'Italie, et ses dernières paroles, au lit de mort, furent celles-ci : « C'eût été un grand honneur pour la famille

si Bettina eût chanté, ne fût-ce que pendant une saison, au grand théâtre de Rome! »

— C'est bien vrai! repartit Louis Grenet avec exaltation : Bettina est la première cantatrice du monde! Mais Bettina ne chante et ne chantera que pour nous, pour son mari et pour ses enfants.

LES TROIS FRÈRES

(1771)

LES TROIS FRÈRES

(1771)

I

L'ADOPTION

Dans un vieux château de la Provence vivait un négociant, qui s'était retiré des affaires, après y avoir ramassé une fortune considérable. Trois fils lui restaient des nombreux enfants qu'il avait eus de son mariage avec une fille, fort noble, fort sage et fort pauvre, qu'il épousa par inclination, au temps où il n'était pas encore devenu riche.

Robert, l'aîné, était un grand garçon de vingt ans, un peu roux, mais d'assez beau visage. Il montait bien à cheval, faisait des armes, aimait la chasse de passion, parlait haut et rudement, et n'était aimé de personne, excepté de son père. Les pères ont toujours certains coins d'affection pour leurs enfants, lors même que ceux-ci en sont tout à fait indignes.

Le second fils de M. Domery se nommait Gustave : il avait des goûts plus sédentaires et plus calmes que ceux

de son aîné ; on le tenait pour un savant, car il se montrait partout un livre sous le bras.

Paul, le plus jeune, ne ressemblait point à ses deux frères. C'était un enfant de douze ans, si doux et si timide, qu'on ne s'apercevait guère de sa présence, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de rendre service et d'être agréable à quelqu'un. Il se mettait de lui-même à la dernière place, et, loin de faire ostentation, comme ses aînés, de la fortune paternelle, il avait coutume de n'en jamais parler, pour ne pas faire envie à des personnes moins riches que lui.

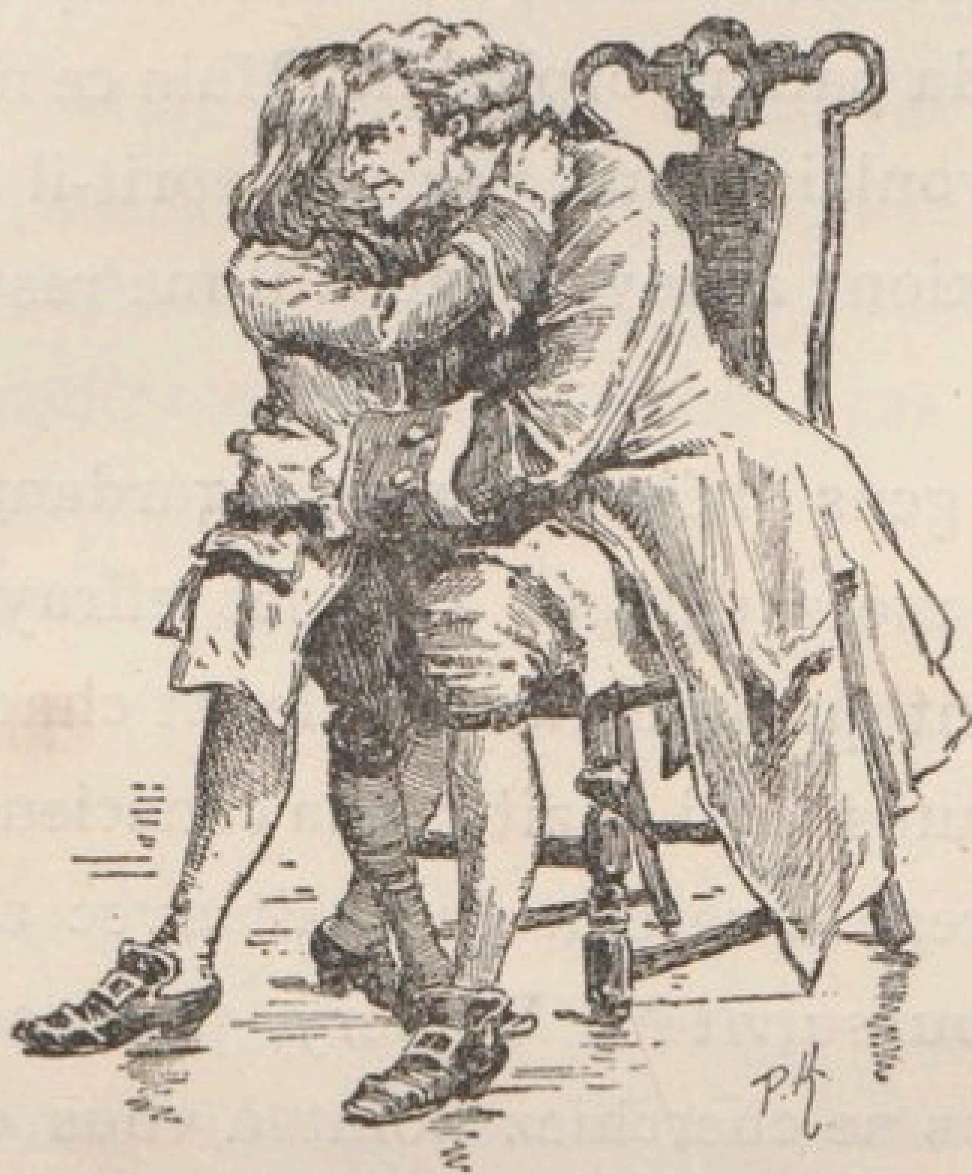
La terre de M. Domery était la seule propriété qu'on lui connût ; mais elle valait deux cent mille francs, et son revenu, suffisant, pour faire vivre honorablement une famille plus nombreuse, s'augmentait chaque année par des améliorations bien entendues. Le château était situé à l'entrée d'un bois et environné de jardins ; on y vivait simplement, au milieu des occupations et des amusements que procure le séjour de la campagne.

Le curé du village voisin venait trois fois la semaine donner des leçons à Paul, dont il faisait l'éducation sous l'œil de son père ; il enseignait aussi les mathématiques et la chimie aux deux fils aînés, qui avaient fait leurs classes dans un collège. Il était l'ami intime de la maison : il avait baptisé Paul et fermé les yeux de la bonne madame Domery, qui mourut en donnant la vie à son dernier fils.

M. Domery pleurait encore sa femme, au bout de douze années, et la douleur de cette perte irréparable le minait lentement. Parfois, il regardait le petit Paul et disait, avec des larmes dans les yeux :

— C'est mon Benjamin, l'enfant de ma douleur, comme dit l'Écriture : en me l'envoyant, Dieu a voulu reprendre la mère... Que sa volonté soit faite !...

Un matin, M. Domery descendit plus tard que de coutume dans la salle à manger où ses fils étaient réunis ; il avait l'air si triste et si grave, que Gustave et Robert comprirent sur-le-champ qu'ils allaient apprendre une



Le bon Paul se jeta au cou de son père.

mauvaise nouvelle. En effet, M. Domery fit sortir les domestiques ; puis il dit à ses enfants inquiets et attentifs :

— Mes chers amis, la cousine germaine de votre mère, Mme Revoyal est décédée ; elle vivait de la petite pension que le Gouvernement accorde aux veuves d'officiers morts à son service ; sa fille, la pauvre petite Thérèse, n'a plus personne au monde. Je prendrai soin d'elle : c'est une sœur que je vous donne, aimez-la bien!

Robert et Gustave accueillirent ces paroles par un morne silence ; à peine s'ils purent prendre sur eux de

s'incliner froidement, en signe d'assentiment. Le bon Paul se jeta au cou de son père, en lui disant :

— Je l'aimerai bien, notre sœur Thérèse ; je lui apprendrai tout ce que je sais ; le soir, pendant que je vous ferai la lecture, elle sera là ; et après, si elle a été bien sage, nous jouerons tous ensemble...

— Messieurs ! dit M. Domery, en se tournant vers ses deux autres fils : cet enfant a mieux compris que vous ce que je dois à la pauvre orpheline. Mais ce n'est pas d'elle seule que je voulais vous parler, reprit-il après un moment de réflexion ; asseyez-vous : il me reste autre chose à vous dire.

Les jeunes gens obéirent, en se regardant à la dérobée. Ces derniers mots de leur père les effrayaient un peu ; ils prévoyaient quelque mercuriale, et chacun examinait les petites fautes qu'il avait sur la conscience. Paul, tranquille et le regard serein, écoutait avec attention. « Je suis riche, poursuivit M. Domery, pas assez cependant pour que vous ne cherchiez point à vous créer une fortune en dehors de ce que je vous laisserai. Il faut choisir un état : celui d'un bon cultivateur, vivant sur des terres qu'on améliore, et dont il quintuple le revenu, est peut-être le meilleur et le plus honnête de tous ; je le sais, moi qui ai vécu dans les villes et passé vingt ans à m'occuper de commerce. Voulez-vous être cultivateurs ? Il y a près d'ici une ferme, peu considérable, à la vérité ; mais c'est assez pour vos essais ; je puis l'acheter et vous la donner sur-le-champ, en avancement d'hoirie....

Robert était devenu pâle de colère, à cette proposition inattendue.

— Vous voulez donc faire de nous des paysans ? dit-il ; sans doute, si vous ordonnez que l'on pousse la charrue, il faudra bien obéir, mais ce n'était pas la peine de nous faire apprendre le latin et les mathématiques !...

— Sans doute, se hâta d'ajouter Gustave, qui craignit l'effet de cette réponse un peu trop vive, nous obéirons, mais à regret, mon père.

—A Dieu ne plaise que je veuille vous contraindre ! reprit M. Domery. Ceci n'était qu'une proposition. Voyons, messieurs, quelles sont vos intentions, pour l'avenir?

— Moi, dit Robert, je veux quelque profession qui m'enrichisse promptement et sûrement, car j'ai de l'ambition. Si je me faisais soldat ?

— Vous auriez cinq sous par jour, et double paie, quand le roi vous passerait en revue ; on fait des économies avec cela !

— On se fait tuer, ou l'on devient général, en quelques années ! Il y a eu des généraux de vingt ans, mon père ?

— Oui, cela s'est vu dans un temps ; mais aujourd'hui vous trouveriez beaucoup plus de sous-lieutenants de cinquante ans, que de généraux de vingt ans. Réfléchissez mieux, mon fils, avant de prendre un parti ; je vous donne jusqu'à la fin des vacances ; c'est un peu moins de deux mois. Et, vous, Gustave, quel état choisissez-vous ?

— Ce n'est pas trop de deux mois pour y penser, mon père ; cependant, je crois que je me ferai avocat : j'ai de l'ambition, moi aussi ; mais je ne suis pas si glorieux que Robert, je me contenterai de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. On dit qu'il y a des avocats dont chaque plaidoirie rapporte mille écus ?

— Ceux-là, mon fils, n'aiment pas tant l'argent que vous, et c'est à force de désintéressement et de probité, qu'ils ont acquis leur réputation. Chez eux, le riche paye pour le pauvre, et en compensation d'un plaidoyer de mille écus, il y en a cent qui ne rapportent rien ; car le rôle d'un avocat digne d'exercer sa noble profession, est de défendre la cause de la veuve et de l'orphelin ; ce qui n'est pas un moyen de s'enrichir. Ils sont honorés, ces hommes-là, mais ils ne font guère fortune. Croyez-moi, choisissez un autre état.

— J'y songerai, mon père.

Le déjeuner s'acheva ensuite fort silencieux, et aussitôt après, les deux aînés allèrent courir dans la campagne, se faisant mutuellement part ce qu'ils appelaient les manies de leur père.

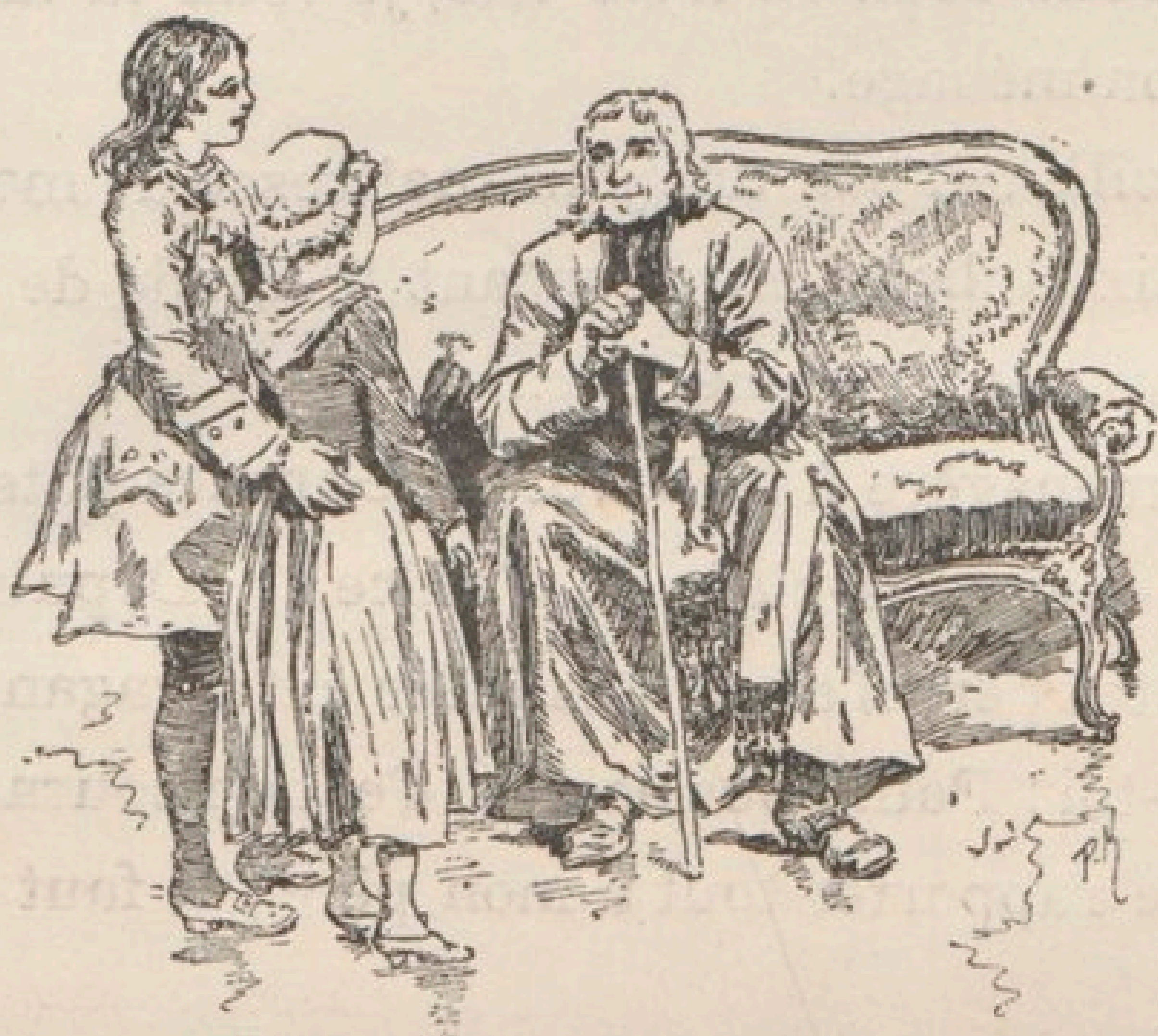
Quelques jours plus tard, la pauvre petite Thérèse arriva. C'était une enfant de dix ans, fraîche et belle comme un ange sous ses tristes habits de deuil. Elle se jeta tout d'abord dans les bras de M. Domery, en l'appelant son père, son bon père ; puis, elle se tourna timidement vers les deux frères aînés qui ne lui disaient rien, et s'écria, en leur offrant la main : « Me voulez-vous aussi pour votre sœur ?

Ils lui donnèrent la main, d'assez mauvaise grâce ; Paul, qui se tenait à l'écart, selon son habitude, s'approchant alors :

— Ma chère Thérèse, dit-il en embrassant l'enfant, je t'aimerai bien, moi ! Je serai ton frère, je te ferai étudier tes leçons, et ensuite nous jouerons ensemble dans la chambre de papa, et avec lui, si nous sommes bien sages.

Thérèse tendit sa petite main à Paul, et lui répondit, en souriant :

— Oui, je serai sage, pour me faire aimer de tout le monde ici ; j'étudierai bien mes leçons. Mais, vois-tu, je ne suis pas savante : je sais lire, tricoter et faire de jolis ouvrages ; ma pauvre maman disait que je serais bientôt une bonne ménagère et qu'elle me confierait le gouvernement de la maison, dès que j'aurais douze ans.



« C'est une pauvre petite orpheline », dit Paul au Curé.

A ce souvenir de sa mère, l'enfant soupira, et de grosses larmes tombèrent le long de ses joues.

— Je ne la verrai plus, dit-elle en se tournant vers M. Domery, elle est morte !... Elle m'a bien recommandé de vous aimer et de vous obéir ! Ah ! je ne l'oublierai jamais !

Le Curé avait été invité à dîner ; dès qu'il fut venu, Paul lui présenta Thérèse, en lui demandant, d'une façon toute gentille, son amitié pour elle.

— C'est une pauvre petite orpheline, dit-il : il faut que

tout le monde l'aime, pour lui rendre un peu ce qu'elle a perdu.

Le Curé fit asseoir Thérèse près de lui, et l'interrogea tout doucement, sans l'effrayer, sur ce qu'elle savait, sur son travail, sur ses amusements. Elle répondit à tout, avec une douceur et une intelligence parfaites.

— C'est un ange, dit M. Domery ; elle portera bonheur à cette maison. Vous achèverez son éducation, Monsieur le Curé. Dans deux ou trois ans, je veux la mettre à la tête de mon ménage.

— Ne voilà-t-il pas une jolie maîtresse de maison ? dit à demi-voix Robert, en poussant le coude de Gustave : elle voudra nous commander...

— Une ménagère à la bavette ! Gare les pots de confitures, si elle a les clefs de l'office !... Depuis quelque temps, notre père n'a que des idées extravagantes.

— Tais-toi ! Paul nous écoute, c'est un sournois qui est capable de rapporter tout à mon père ; il faut se méfier de lui.

Dès ce jour, Thérèse fut de la famille, et M. Domery l'aima, comme si elle eût été sa propre enfant. Elle avait pour lui les soins et la tendresse d'une fille. Dès le matin, elle était au chevet du vieillard, et, tandis qu'il lisait son journal, elle préparait et servait le chocolat, sans vouloir que personne se mêlât de tous les menus arrangements qui exigent tant d'adresse et de propreté. Ensuite elle prenait son ouvrage, non pas une broderie, mais le linge de la maison, qu'elle raccommodait avec soin. Une sorte de fierté lui disait que, puisqu'on la gardait chez des parents, riches, à la vérité, mais qui au

fond ne lui devaient rien, elle pouvait du moins gagner sa vie par un travail assidu : c'était pour elle une grande satisfaction de se dire qu'ainsi elle n'était point à charge à son bienfaiteur. Dans ses moments de récréation, elle brodait des pantoufles pour Paul, ou bien quelques coussins bien moelleux pour le fauteuil à bras de M. Domery. Jamais elle ne restait un moment oisive, et dès lors on pouvait pressentir qu'elle aurait l'amour de ses devoirs, et, comme disait le Curé, la sagesse et la vigilance d'une *femme forte,* dont la sainte Écriture fait un si beau portrait.

L'après-midi, quand il faisait beau, on allait ordinairement se promener au val de Mouras. C'était une petite propriété que M. Domery venait d'acquérir, celle-là même qu'il avait proposée à ses fils pour y faire des essais d'agriculture. Un petit bois séparait de la grande propriété le val de Mouras, et on y allait par un joli chemin tout ombragé de chênes et de noisetiers. La maison, bâtie en terre, n'avait qu'un étage ; devant la porte croissaient deux grands mûriers blancs, et sous leur ombrage coulait une fontaine rustique. Le val de Mouras ne donnait pas d'abondantes récoltes : c'était un terrain en jachère, où paissaient toute l'année les moutons ; mais il était possible d'en tirer un grand parti. M. Domery prenait plaisir à instruire Paul de toutes les améliorations que la culture pourrait produire sur cette terre encore stérile, et Thérèse, toujours présente à ces entretiens, s'appliquait à les bien comprendre.

— Qui sait ? disait-elle gaiement : peut-être, quelque jour, serai-je fermière ?... Vous verrez, mon bon papa,

quels beaux poussins j'élèverai ! Sans compter les lapins qui ne coûtent rien à nourrir, les vaches dont on retire un si bon profit... Si vous étiez pauvre, cher papa, et que mon frère Paul ne pût pas travailler, je vous nourrirais tous deux, en prenant à bail une bonne ferme.

M. Domery l'embrassait, les larmes aux yeux, quand il l'entendait parler ainsi.

— Va, ma petite sœur ! lui disait Paul, si mon père n'était plus riche, c'est moi qui travaillerais pour lui et pour toi

Robert et Gustave voyaient avec une jalouse haine cette bonne intelligence entre ces deux enfants, et l'amitié que M. Domery portait à sa nièce.

— Elle héritera du quart de notre patrimoine, je vois cela d'ici, disait un jour Robert ; et, en attendant qu'on nous dépouille pour lui faire une dot,on voudrait faire de nous des laboureurs !... Je n'ai jamais eu tant d'envie de devenir riche.

— Et moi donc ! s'écria Gustave ; c'est si désagréable de voir des étrangers s'impatroniser dans la maison ! En outre, nous n'avons jamais d'argent. Ah ! nous aurions bien besoin d'être riches !

II

LA MORT D'UN PÈRE

Un soir, c'était la fin des vacances, M. Domery se trouva si fatigué, en revenant du val de Mouras, qu'il eut grand'peine à regagner à pied le château. Il y arriva, appuyé sur le bras de Paul. Thérèse avait couru en avant pour faire allumer un bon feu, car la bise soufflait du nord et une pluie fine commençait à bruire dans le feuillage.

A peine M. Domery fut-il dans sa chambre, qu'une espèce de convulsion le saisit, et il tomba à la renverse ; ses yeux étaient tout grands ouverts, ses mains contractées ; la sueur coulait sur son front empreint d'une pâleur livide. A ce spectacle, Thérèse jeta des cris lamentables, et se mit à appeler au secours, de toutes ses forces. On accourut ; on releva M. Domery, on le porta sur son lit ; alors il parut reprendre connaissance.

— Il faut envoyer chercher Monsieur le Curé ! dit Thérèse en sanglotant. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon bon papa, comme il est pâle !... comme ses mains sont froides !... Quel malheur !

Robert et Gustave se parlaient à voix basse ; ils ne pleuraient pas, mais ils avaient l'air inquiet et triste.

— C'est une attaque d'apoplexie, dit Gustave ; il faut envoyer à la ville, pour avoir un médecin, mais il viendra trop tard...

— Ce pauvre homme ! Comme cela lui est venu subitement ! reprit Robert.

Les deux mauvais fils ne trouvèrent pas d'autres regrets pour la terrible situation de leur père ; après avoir donné quelques ordres, relatifs au malade, ils revinrent, cependant, près de son lit.

Tous les domestiques pleuraient, car ils allaient perdre un bon maître. Paul était à genoux et s'efforçait d'étouffer ses sanglots ; Thérèse, debout au chevet du lit, réchauffait dans ses petites mains les mains glacées du malade, et disait, d'une voix brisée :

— Mon bon père, regardez-moi ! C'est votre Thérèse qui vous parle... Souffrez-vous ?... Voulez-vous boire un peu de cette eau sucrée ?

Alors elle approchait doucement le verre, des lèvres de M. Domery ; mais il s'agitait et rejetait la tête en arrière, sans répondre et sans vouloir rien prendre.

— Il ne peut pas me parler ! Il ne me reconnaît peut-être plus ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? s'écriait Thérèse. Si M. le Curé pouvait venir !...

Tout à coup, le malade sembla se ranimer un peu ; il promena autour de lui un regard où luisait encore un reste de vie, et, reconnaissant ses enfants, rassemblés autour de son lit, il essaya de leur sourire. En ce moment, où la mort lui apparaissait si prochaine, il oublia les sujets de plainte que lui avaient donnés tant de fois ses deux fils aînés, et retrouva toute sa tendresse de père, pour leur faire ses derniers adieux. Il leva la main pour bénir les quatre orphelins qu'il allait laisser, si jeunes encore et si dépourvus d'expérience, à la merci de leur

propre faiblesse, en face des hasards et des épreuves de la vie; puis, faisant un dernier effort, il leur dit :

— Mes enfants, aimez-vous bien... Partagez en bons frères mon héritage... Il y a ici un trésor...

— Un trésor! interrompirent à la fois les deux fils aînés, un trésor!

Robert repoussa Thérèse et se pencha sur le pauvre moribond, en lui disant avec exaltation :

— Ce trésor, où est-il, mon père? Où l'avez-vous donc caché?

— Est-ce dans la terre?... dans les murs?... derrière quelque boiserie?... reprit Gustave, qui avait passé de l'autre côté du lit de son malheureux père.

Le mourant essaya de répondre, mais ses lèvres remuaient, sans articuler aucune parole; ses yeux s'éteignaient. Heureusement, l'agonie l'empêcha de voir la contenance de ses fils dénaturés; tous deux restaient penchés sur lui, dans l'espoir d'en obtenir encore quelques mots concernant ce trésor qui les préoccupait uniquement. Paul et Thérèse, tout en larmes, agenouillés près du lit, ne songeaient qu'au malheur de perdre un père bien-aimé.

M. Domery n'avait plus que le souffle : il ouvrit encore une fois la bouche, mais ce fut pour rendre le dernier soupir. Il n'était plus, et Robert lui criait encore : « Le trésor, mon père! Dites où est le trésor? »

Quand le Curé arriva, tout était fini depuis une demi-heure : il prit par la main Paul et Thérèse, qui pleuraient auprès du lit, et les emmena au presbytère. Les deux autres frères avaient déjà quitté la chambre mortuaire, en ne parlant que du trésor à découvrir.

Le lendemain, on enterra M. Domery, et le surlendemain, les hommes de loi étaient appelés pour régler les affaires de la succession. Alors se présentèrent de grandes difficultés ; chacun des deux aînés se disputait déjà la possession du château, car ces mots de leur père : *Il y a ici un trésor,* revenaient sans cesse à leur pensée ; ils ne s'entendaient que sur un seul point : c'était d'enlever à Paul sa part de succession, ou du moins de la diminuer autant que possible. Quant à Thérèse, comme il n'y avait point de testament et qu'elle n'avait, par conséquent, droit à rien, ils résolurent de la mettre simplement à la porte.

Après de longs débats, les deux frères convinrent de s'attribuer, à eux seuls, la propriété du château, en le divisant du bas en haut, par une ligne de démarcation imaginaire ; de cette manière, les chances semblaient égales pour la découverte du trésor, et chacun d'eux demeurait libre de fouiller à sa guise la moitié du château, qui lui appartiendrait. Mais, au moment de choisir entre les deux parts, ils hésitèrent, tant l'un craignait de céder à l'autre l'endroit où était caché le trésor ! Gustave avait bien envie de le chercher, de concert avec son frère, et de le partager avec lui, après l'avoir trouvé ; mais Robert, plus ambitieux et plus avide, dit résolûment :

— J'aurai tout ou rien... A chacun sa part. Choisis !...

— Je n'ose ! répondit Gustave, tremblant à l'idée de se tromper : si nous laissions décider le hasard ?

— Soit ! Prenons des cartes. Celui qui aura dans son jeu la dame de cœur deviendra l'unique possesseur de la partie gauche du château ?...

Gustave alla chercher les cartes, et cet abominable jeu,

où le hasard allait faire les parts de l'héritage paternel, commença : As de pique, dix de trèfle, valet de carreau, dame de cœur!...

— A moi la dame de cœur! s'écria Robert; j'ai le côté du château, où était la chambre de mon père!... C'est là que doit se trouver le trésor!

Dès le lendemain, le partage de la succession était fait.



« A moi la dame de cœur! » s'écria Robert.

Paul eut, pour son lot, quelques terres et le val de Mouras; mais il conservait son droit de résidence au château et devait demeurer avec ses frères, jusqu'à ce qu'il eût dix-huit ans accomplis.

Le même jour, quand la famille fut réunie pour le dîner, Robert, qui occupait à table la place de son père, dit d'une voix impérieuse, en désignant la pauvre Thérèse :

— Je crois qu'il convient de ne pas garder ici cette en-

fant. Il faut la mettre quelque part où l'on en prenne soin, moyennant une petite pension; j'ai songé, pour cela, à la vieille mère Véronique.

— Oh ! mon frère, y pensez-vous ? interrompit Paul : une femme si pauvre? Encore, si ce n'était que cela : pauvreté n'est pas vice! Mais une vieille créature, méchante comme un âne rouge! Tout le village l'a en abomination, et M. le Curé lui-même ne lui fait la charité que pour l'amour de Dieu.

— Je n'ai pas besoin de vos observations? dit Robert, en le regardant de travers; je suis l'aîné, je suis le chef de la famille, et j'entends que l'on m'obéisse.

— Pas en ce qui concerne Thérèse, répondit Paul avec fermeté. Mon père nous a toujours dit qu'il la considérait comme notre sœur; si vous oubliez cela, vous, je m'en souviens, moi... Je la protégerai contre vos mauvaises intentions...

— Taisez-vous, petit garçon! s'écria Robert furieux. Taisez-vous, sinon...

— Oui, tais-toi, dit Thérèse en se jetant tout éplorée au-devant de Paul; je ferai ce qu'on voudra : je m'en irai!... Mais ne te brouille pas avec tes frères, à cause de moi... J'aime mieux partir que de te voir malheureux. Va, le bon Dieu aura pitié de nous : ma mère et ton bon père viendront me chercher, et je les suivrai dans le ciel!...

Le pauvre Paul se mit à pleurer, en l'entendant parler ainsi; tous deux quittèrent la table et se réfugièrent dans le jardin.

Bien que la saison fût avancée, il faisait le plus beau

temps du monde : la lune se levait, brillante et sereine, au-dessus des grands arbres de la forêt; on entendait, au loin, la clochette des troupeaux qui revenaient du pâturage.

— Il y a encore du monde par les chemins, et la nuit est bien claire, dit Paul : si nous allions au village trouver M. le Curé, il nous donnerait quelque conseil? Il me dirait comment il faut faire? Car, vois-tu, Thérèse, je ne consentirai jamais à te laisser placer chez la mère Véronique!

— Oui, allons voir M. le Curé, répondit-elle un peu consolée; il viendra sûrement à notre secours; il nous aime tant!

Ils se prirent par la main et cheminèrent vers le village, non sans trembler un peu, car ils ne s'étaient jamais vus seuls, et si tard, sur une grande route.

Le bon Curé fut fort affligé, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, et il ne savait trop quel parti prendre pour remédier au malheur de Thérèse.

—Monsieur le Curé, dit Paul avec une gravité au-dessus de son âge, cette pauvre enfant est abandonnée de tout le monde, mais je puis la secourir; il m'est venu une idée, et si vous l'approuviez...

— Parle, mon ami; voyons?

— On ne veut plus de Thérèse au château... Eh bien! j'ai envie de l'emmener au val de Mouras : cet endroit m'appartient; on ne pourra pas l'en chasser; nous vivrons avec les paysans; ce sont de braves gens; nous travaillerons comme eux, et, quand je serai un peu plus grand, je n'aurai d'autre fermier que moi-même. Mon père disait que c'était là l'état le plus honorable qu'on pût choisir....

Eh bien! Monsieur le Curé, que dites-vous de mon idée?

— Nous verrons demain ? » répondit le bon Curé.

Pendant ce temps-là, Gustave et Robert se querellaient, à table ; chacun voulait être le maître et commander aux domestiques ; avant le dessert, ils se séparèrent, bien déterminés à ne plus manger ensemble dorénavant. Chacun alla rêver au trésor, en attendant les recherches qui devaient le faire découvrir.

Le lendemain matin, le Curé conduisit lui-même Paul et Thérèse au val de Mouras ; il n'y avait, dans la petite maison, qu'un vieux berger et sa femme, aussi âgée que lui.

— Sainte Vierge ! s'écrièrent ces braves gens, comment notre jeune Monsieur pourra-t-il demeurer ici, lui qui était habitué aux belles salles du château ? Il n'y a pas un seul carreau de vitre derrière les volets ; la cuisine est noire comme la bouche d'un four sans feu, et notre chambre ne vaut guère mieux que l'étable. Notre pauvre maître (que Dieu ait son âme!) avait promis de nous mieux loger ; mais il est mort trop tôt, pour notre malheur...

— Je coucherai dans la petite chambre d'en haut, ma bonne Marthe, dit Paul, et vous ferez un lit pour ma sœur, à côté du vôtre. Nous voulons devenir paysans, voyez-vous, et je compte que Mathias votre mari me donnera de bonnes leçons pour élever les bestiaux. Allons arranger notre logement...

Cette installation ne fut pas longue. Paul se contenta d'une étroite mansarde, dont les quatre murs étaient blanchis à la chaux ; il plaça, sur une planche de sapin,

ses livres, ses cahiers d'écriture, et dans un grand coffre, ses beaux habits de drap, qui ne pouvaient plus lui servir désormais, du moins tous les jours, quand il travaillerait aux champs. Une table bancale et deux grosses chaises de paille complétèrent son ameublement. Il ne manquait plus qu'un rideau à la fenêtre ; Marthe y suppléa par un vieux drap de lit, encore plus troué que rapiécé ; ce n'était pas beau, mais ce linge suffisait pour



Thérèse, passant un bras autour du cou de Paul, lui dit : « Mon frère, aie bon courage ! »

amortir les rayons du soleil, qui frappaient sur les volets vermoulus.

Quand sa chambre fut organisée, Paul s'assit au pied de son lit, composé d'un seul matelas bien mince, et passablement dur. Une comparaison involontaire du passé avec le présent vint l'attrister ; il est malaisé de déchoir, et l'on ne renonce pas sans peine aux superfluités, dont l'habitude a fait un besoin; le pauvre enfant l'éprouvait alors. Malgré lui, ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria :

— Ah ! si mon père vivait encore, je ne serais pas si malheureux !

Thérèse était entrée, tout doucement, dans la chambre, elle devina bien vite le sujet des chagrins de Paul, et, lui passant un bras autour du cou, elle lui dit :

— Mon frère, aie bon courage ! Tu verras que tu redeviendras riche !... Nous travaillerons, nous prendrons de la peine, et Dieu bénira notre ouvrage... A la place de cette petite maison, nous ferons bâtir un château, plus beau que celui de ton père. Qu'importe que tes frères gardent tout ? Qu'importe qu'ils s'emparent de ce trésor caché, qui leur fait tant d'envie ?... Va, nous serons plus riches qu'eux, et surtout plus heureux. Allons, viens nous promener un peu, sur ton domaine ?

Ils descendirent ensemble dans le petit jardin, puis ils allèrent parcourir toute la propriété. On avait fort bien fait de l'appeler le val de Mouras, car, dans toute son étendue, le sol n'était hérissé que de ces ronces aux fruits noirâtres, qu'on nomme *amouras*, dans le langage du pays.

Çà et là, cependant, quelques champs de luzerne s'étendaient, comme de frais tapis, au pied de quelques grands chênes, et leur sombre verdure se mêlait aux touffes du genêt qui fleurit en toute saison.

— Il faudra tirer parti de ce terrain, dit Paul. Ma bonne petite sœur, nous allons être nous-mêmes nos fermiers ; dès demain, je prierai M. le Curé de m'indiquer de bons journaliers ; et, quand j'aurai fini mes devoirs, j'irai les voir travailler, je prendrai la pioche avec eux ; ce sera là ma récréation.

— Et moi, je vais prier Marthe de m'aider à établir une petite basse-cour. Tu verras mes poules, mes canards... Va, je serai une bonne fermière !

Ces projets furent mis à exécution, et bientôt Paul oublia presque, au milieu de ses travaux champêtres, qu'il y avait dans le voisinage un château, dont il s'était volontairement banni pour vivre dans une pauvre chaumière.

Tandis qu'on travaillait et qu'on était heureux au val de Mouras, les deux frères Domery bouleversaient leur château. D'abord ils avaient fouillé dans toutes les caves, puis arraché toutes les boiseries, et regardé jusque sous les tuiles de la toiture, où ils n'avaient trouvé que des nids d'hirondelles.

Tous deux se jalousaient, sans être plus heureux l'un que l'autre dans leurs investigations ; mais ils en étaient à ce point de s'envier jusqu'à leurs espérances. Parfois, ils se communiquaient leurs doutes, leurs illusions, sur la découverte tant désirée de ce trésor enfoui, Dieu seul savait où ; mais ces entretiens finissaient toujours par des querelles et des bouderies.

III

LE TRÉSOR

Un jour, Robert, fatigué de ses inutiles recherches, venait de congédier ses ouvriers, lorsqu'il vit passer sur la route une vieille mendiante, couverte d'un manteau qui n'était plus d'aucune couleur ; elle avait sur le dos une besace, et un bâton à la main.

— Monsieur, voulez-vous que je vous dise votre bonne aventure ? cria-t-elle à Robert : deux sous, pas davantage, c'est pour rien ; je vous ferai aussi le jeu des tarots, et, si vous avez perdu quelque chose, je vous dirai où le retrouver.

Robert vint à elle, en lui faisant signe de se taire. Son cœur avait battu d'espoir, à l'idée de savoir la cachette du trésor. Il n'était pourtant pas trop simple et trop naïf ; mais la cupidité et les mauvaises passions rendent superstitieux et crédule.

— Madame, dit-il avec autant de respect que s'il eût parlé à une princesse, donnez-vous la peine d'entrer chez moi ; je désire vous consulter.

Elle le suivit, tout ébahie ; il la conduisit dans sa propre chambre, et, après avoir refermé la porte sur eux, il lui dit, à voix basse, d'un air de mystère :

— Il y a, dans cette maison, un trésor caché : si vous



Cherchez-le depuis les caves jusque dans les combles de cette maison

pouvez me dire seulement en quoi il consiste, je vous donnerai quarante francs.

Quarante francs ! Pour une pièce de trente sous, la bohémienne eût prédit au premier venu l'empire du monde. Elle passa la main sur son nez crochu, ferma ses gros yeux gris, et feignit de se recueillir ; puis, elle dit, avec le plus grand sang-froid :

— Le trésor est un diamant, gros comme un œuf de poule; il n'a pas son pareil sur la terre, et si le roi l'achetait pour quatre millions, le roi ferait certes un bon marché.

— Quatre millions ! répéta Robert ; mais ce diamant, où le trouverai-je ?

— Cherchez-le depuis les caves jusque dans les combles de cette maison, sans oublier une seule pierre, entendez-vous ?

— Il faudra tout démolir, pensa Robert ; j'y étais déjà presque décidé; mais, diable ! s'il faut commencer par les caves, la maison va tomber sur moi.

Il donna quarante francs à la pauvresse, qui, n'ayant jamais eu tant d'argent en sa possession, s'en alla bien vite, de peur qu'on ne le lui reprît. Elle avait à peine franchi la porte, que Gustave accourut derrière elle ; il s'était douté du métier qu'elle exerçait, et il la guettait au passage.

— Venez par ici, ma bonne mère. Je voudrais vous consulter un peu, dit-il, en la menant à l'office, pour lui faire prendre un verre de vin.

— Merci, monseigneur ; à votre santé ! dit-elle, en buvant rasade.

— Je vous veux interroger sur quelque chose qui me tient fort à cœur : depuis tantôt quatre mois, je cherche ici un trésor, sans le pouvoir trouver ; si vous m'en donnez quelque nouvelle, ce louis d'or est à vous.

La bohémienne tira de son sac un sale jeu de cartes, et, les tournant au hasard, dit effrontément :

— Le trésor que vous cherchez est un collier, composé de trente perles, dont la plus petite est grosse comme un œuf de pigeon. C'est un bijou sans prix ; néanmoins, si quelque reine ou princesse vous priait de le lui céder pour quatre millions, je vous conseillerais de le lui vendre.

— Mais où est-il, ce collier ?

— Il est dans ce château ; cherchez depuis les combles jusque dans les caves ; ne laissez pas pierre sur pierre, et vous le trouverez. Adieu, mon doux seigneur.

Gustave dit, comme son frère : « Il faudra démolir ! » Ce fut pourtant avec quelque hésitation, car il était un peu plus avisé que Robert ; mais, se souvenant que son père avait fait longtemps le commerce des bijoux, il ne douta plus de la vérité de l'oracle de la bohémienne, et s'écria :

— Voici la clef de tout ce mystère sans doute ! Mon père avait raison de cacher ce trésor inestimable, dans quelque endroit sûr... Mais il aurait dû m'en parler plutôt à moi seul, au lieu de nous dire, à son dernier moment : « Il y a ici un trésor ! » La mort est venue trop tôt lui couper la parole... Allons, allons, il faut démolir ; ce n'est pas la peine de regretter ce vieux château ; j'en ferai bâtir un plus beau, à la même place.

Le jour suivant, arrivèrent des ouvriers que les deux frères payaient largement ; on se mit à la besogne, et chacun y alla de si bon courage, qu'un incendie n'eût pas mieux fait. C'était pitié de voir ces bonnes murailles, ces riches boiseries, ces sculptures, ces peintures, tomber sous le marteau. Rien ne fut épargné : plus l'œuvre avançait, et plus les deux frères semblaient acharnés à leur ruine. Quand il ne resta plus pierre sur pierre, ils firent ouvrir de grandes tranchées et bouleversèrent le



Les deux frères, Robert et Gustave, se reconnaissent à l'hôpital.

jardin dans tous les sens. Le résultat ne fut pas magnifique : dans les caves, on trouva des tessons de bouteilles, de la vieille ferraille, et, dans le jardin, plusieurs nids de belettes, pas autre chose.

Ces travaux durèrent plus d'un an et coûtèrent des sommes énormes ; et quand les ouvriers furent payés, Robert et Gustave n'avaient plus rien que des dettes. Ils résolurent alors de quitter le pays pour toujours, et s'en allèrent à Paris : là, ils se trouvèrent tout à coup

au milieu d'un monde nouveau, qu'ils n'avaient entrevu que de loin. Dieu sait quelles épreuves douloureuses les y attendaient, malgré leurs beaux projets de fortune.

Les deux frères s'étaient perdus de vue, depuis longtemps ; après bien des déceptions et bien des vicissitudes, au bout de dix années, ils se rencontrèrent à l'hôpital ; ce fut à peine s'ils purent se reconnaître, tant ils étaient changés et vieillis.

— Je suis bien las de cette chienne d'existence, dit Robert, surtout quand je pense au trésor qui est caché là-bas, sous les ruines de notre château.

— Dussé-je gratter la terre avec mes ongles, je recommencerai mes recherches ! s'écria Gustave.

— Mon frère, nous n'avons peut-être pas bien fouillé !...

— Peut-être !... Il faut retourner en Provence : autant vaut mourir de faim dans notre village, qu'ici.

Au bout de quelques jours, les deux frères quittèrent l'hôpital, et, quoique faibles et malades, ils se mirent aussitôt en route.

Il fallut faire deux cents lieues, à pied, sans argent, presque sans vêtement, vivant d'aumônes, couchant la nuit au bord des chemins, ou bien dans quelque écurie, parmi les chiens et les chevaux. Des rêves, des chimères, des projets de fortune, allégeaient encore, pour ces malheureux, un si pénible voyage.

Enfin ils arrivèrent, et tout d'abord ils eurent quelque peine à retrouver la place ou s'élevait jadis le château de leur père : la charrue avait passé sur les décombres ; les jardins s'étaient changés en prairie.

Robert s'assit, fort attristé, au pied d'un gros ormeau, qui ombrageait autrefois la terrasse, et il promena autour de lui un sombre regard.

— Le trésor est là, dit-il d'une voix éteinte. Mais comment le trouver? Et, en attendant, que devenir? Voici bientôt la nuit... J'ai faim...

— Si nous allions au val de Mouras? dit Gustave : Paul doit y être encore...

— Tu veux lui aller montrer notre misère?

— Nous ne sommes pas dans une position à faire les glorieux : point de vêtements, point de logis, point d'argent ; il vaut encore mieux mendier chez notre frère que chez des étrangers ; viens !...

Ils s'acheminèrent lentement, à travers le bois, et au bout d'une heure, ils étaient au val de Mouras. Là, ils ne reconnurent pas les lieux qu'ils avaient quittés, dix ans auparavant. Un château avait remplacé la ferme ; il était environné de grands jardins et de fabriques. Une voiture, arrêtée devant le perron, s'éloigna, au moment même où les pauvres voyageurs touchaient la grille. Le chien de garde aboya de toutes ses forces contre eux : il avait senti des mendiants. Le concierge parut sur la porte et leur dit avec compassion :

— Dieu vous assiste, pauvres gens! Passez du côté des cuisines, on vous donnera de la soupe et du pain.

Robert rougit et allait répliquer avec colère ; Gustave lui serra le bras, et répondit d'un ton assorti à son humble extérieur :

— Monsieur, pardon! Nous voudrions parler à M. Paul Domery?

— Il vient de sortir en voiture avec Madame, et il ne rentrera pas avant deux heures.

Les deux frères entrèrent dans le vestibule ; un domestique en livrée vint à eux.

— Nous allons attendre le retour de M. Domery ? dit Gustave.



Le domestique leur dit assez rudement : « On n'entre pas ici ! »

Le domestique, en voyant ces deux étrangers, à l'air famélique, tout pâles et déguenillés, les prit pour des mendiants suspects, et leur dit assez rudement :

— On n'entre pas ici ! Allez aux cuisines, c'est là votre place.

— Eh ! pour qui nous prenez-vous donc ?

— Parbleu ! pour ce que vous êtes, pour de pauvres diables, qui demandez à souper...

— Insolent ! interrompit Robert, nous sommes les frères de votre maître.

Le domestique, intimidé, les introduisit dans une magnifique pièce, très richement meublée ; on ne voyait que cristaux et dorure sur la cheminée, et des tableaux de prix ornaient les lambris. Les Domery jetèrent une exclamation de surprise ; puis, frappés de la même idée, ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre, et Robert s'écria :

— C'est Paul qui a trouvé le trésor !...

— Hélas ! oui... Il l'a trouvé ! reprit Gustave atterré : nous revenons trop tard !

Deux heures après, on entendit le bruit d'une voiture, M. et Madame Domery rentraient. Le domestique courut au-devant d'eux, pour leur annoncer l'étrange visite qui les attendait au salon. Paul ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il s'écria, en courant, les bras ouverts :

— Mes frères, mes chers frères ! Soyez les bienvenus !...

Pendant un moment, ce ne furent que pleurs et embrassements. Les deux aînés, attendris d'un tel accueil, restaient muets ; le bon Paul leur serrait les mains, en disant :

— Oh ! je vous reconnais bien !... Mon Dieu ! que vous devez avoir souffert !.. Mais, à présent, votre malheur est fini.....

Mme Domery se tenait derrière son mari ; ses beaux yeux noirs étaient pleins de larmes ; elle souriait, cependant, avec la bonté d'un ange.

Quand ces premiers transports furent un peu calmés, on s'assit autour du feu, et Robert dit, en essuyant ses yeux :

— Tu es toujours bon, Paul : tu n'as pas changé, bien que tu sois devenu riche...

— Tu es fort riche, mon frère ? demanda Gustave.

— Oui, j'ai quatre millions environ.

— C'est cela !... Paul, nous ne te l'envions pas ; mais avoue que tu l'as trouvé.....

— Quoi ?

— Ce que Robert et moi nous avons si vainement cherché!... Le trésor ?... Ne te rappelles-tu pas les dernières paroles de notre père ?... Ce trésor, dont il n'eut pas le temps de nous désigner la place, tu l'as découvert, toi ?...

— En effet, répondit Paul prenant la main de sa femme : le voici !

— Comment ! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Oui, continua Paul ; mon père nous dit : « Il y a ici un trésor. » Il disait vrai : c'était la pauvre orpheline, Thérèse, la femme forte, laborieuse et sage, dont parlent les saintes Écritures. Je lui dois ma fortune et tout le bonheur de ma vie. Par son industrie et son application, elle a créé une fabrique, qui donne du travail à tout le village, et qui nous a faits millionnaires, en peu d'années. Tant que nous avons été enfants, je l'ai appelée *ma sœur*, et plus tard notre bon Curé me l'a donnée pour femme.

— Mes frères ! reprit Thérèse, en leur tendant la main avec bonté : puisque vous êtes de retour, vivons

tous ensemble ! Que cette maison devienne la vôtre !

Les Domery se regardaient, stupéfaits, et le cœur gros de bonheur.



Le trésor, c'était la pauvre orpheline, Thérèse.

— Nous étions de méchants fous, dit Gustave à Robert : Paul seul a été sage et meilleur ; aussi, a-t-il trouvé le véritable trésor : une bonne femme !

LES DEUX POÈTES

(1767)

LES DEUX POÈTES

(1767)

I

LA FAMILLE DU POÈTE

Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, qui est encore notre premier poète satirique à la manière de Juvénal, naquit obscurément, en 1751, à Fontenay-le-Château, village de Lorraine, situé à quelques lieues de l'abbaye de Fontevrault.

Son père était un paysan, qui, à force de travail et d'économie, avait amassé de quoi devenir propriétaire d'un petit domaine, et qui cultivait ses champs, après avoir longtemps affermé les terres d'une riche et noble maison de la province lorraine ; l'ambition, qui le possédait, ne fut pas satisfaite de cette amélioration d'état, due à sa laborieuse activité : il voulut que son fils reçût une éducation libérale dans un collège, et il le destina, avec une longue espérance d'orgueil, à occuper un emploi dans la Robe ou dans l'Église. C'était à cette époque le

terme de tous les vœux de la plupart des cultivateurs, qui rougissaient de leur paisible et utile profession, sous l'influence des idées fausses, que la philosophie avait fait germer dans les esprits qu'elle aveuglait et n'éclairait pas. Le père de Gilbert ne rêvait donc pour son fils, que sciences, honneurs et richesses ; il le mit en pension chez les Jésuites de Nancy.

Cet enfant n'était que trop porté, par la nature même de son imagination, à exagérer la tendance des rêves paternels, et à embrasser les chimères avec lesquelles il avait été bercé ; son tempérament sanguin et irascible, sa fierté impérieuse, sa paresse physique et son énergie morale, se développèrent dans le cours de ses études classiques, dont les frais épuisaient les modestes ressources de ses parents ; il manquait d'aptitude et de persévérance ; il ne prenait, de l'instruction, que des lambeaux, et se fiait à son heureuse facilité de travail pour obtenir ces succès de collège, qui souvent étouffent l'émulation, en ne la nourrissant que de fumée. Il remporta quelques couronnes, aux distributions de prix, et la joie de son père surpassa de beaucoup la sienne : on lui répéta, dans sa famille, qu'il était un prodige, un génie, un grand homme ; on l'accablait d'éloges, on le remplissait d'estime complaisante pour lui-même. Son jeune âge le livrait, sans expérience, à cet enivrement, de gloire prématurée ; il méprisait la charrue qui faisait vivre sa famille ; il se *monseigneurisait*, comme le lui disaient ses camarades en se moquant de lui.

Les Jésuites, ses maîtres, qui épiaient et devinaient la vocation de leurs élèves, afin de s'emparer des plus capables, essayèrent en vain d'attacher à leur Compagnie le

petit Gilbert, qui avait trop de foi en sa supériorité intellectuelle, pour accepter un joug quelconque, si brillant et si honorable qu'il pût être ; d'ailleurs, l'étude des poètes de l'antiquité l'avait fait poète, et il ne pensait qu'à devenir le rival de Dorat, de Colardeau et même de Voltaire, qui avaient alors la vogue et dont les poésies étaient tombées dans ses mains. Depuis longtemps, il se plaisait à enchâsser ses premières inspirations dans des vers latins, où sa verve précoce se donnait carrière ; il lisait sans cesse et il apprenait par cœur les satires de Juvénal, qu'il se croyait appelé à imiter un jour ; il suivait peu, dans ses tâtonnements poétiques, la marche régulière et circonscrite des leçons du collège ; il composait déjà des vers français sur des sujets qu'il avait choisis lui-même, et ne les montrait pas à ses régents de classe, qui lui auraient imposé d'autres sujets à traiter, moins conformes à ses fantaisies ; il poussait si loin ce caractère vaniteux, ennemi de toute contrainte et même de toute espèce de conseils, qu'il refusa constamment de soumettre ses essais de versification à un vieux professeur de rhétorique, qui se vanta longtemps d'avoir fait des poètes de tous ses élèves, « un certain Gilbert excepté, » ajoutait-il en homme sûr de son fait.

Au sortir du collège, Gilbert était plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à quinze ans. Son amour-propre hautain et inflexible se cachait sous la timidité de ses manières, qui semblaient correspondre avec son extérieur presque enfantin ; mais ses membres grêles et sa petite taille contrastaient avec le feu de son regard, la causticité de son sourire et la mobilité de sa physionomie étrange

et fatale, que ses cheveux blonds hérissés entouraient comme d'une auréole ; il avait aussi parfois, dans sa conduite et dans son air, une apparence de folie, qui s'échappait en boutades imprévues : en ces moments-là, une hilarité insensée succédait, chez lui, par intervalle, à la plus sombre mélancolie ; c'était le démon de la poésie, qui s'emparait de son individualité et qui se révélait dans les caprices d'un caractère fantasque et original.

Un soir d'automne, la veillée réunissait autour de l'âtre pétillant les trois personnes qui composaient la famille Gilbert, chacun livré à ses occupations ordinaires, le père calculant le produit de sa récolte ; la mère filant sa quenouille avec des regards d'admiration pour son fils unique, et celui-ci absorbé dans la lecture d'une tragédie nouvelle, qui remplaçait, ce soir-là, son poète favori, Salomon Gessner, le chantre de *la Mort d'Abel*. Le jeune Gilbert, en lisant cette tragédie, s'était laissé captiver par l'éloquence des passions exprimées en beaux vers ; l'illusion devint si vive, que ses paupières se gonflèrent et s'humectèrent de larmes : il se représentait le triomphe de l'auteur en plein théâtre, il entendait les applaudissements du parterre, et déjà il jouissait des délices de la gloire, comme si la pièce qu'il lisait fût son ouvrage et comme s'il eût assisté à son propre succès ; il riait et pleurait d'enthousiasme ; il entrevoyait d'avance un avenir couronné de lauriers ; il se sentait poète !

— Laurent, lui demanda sa bonne mère, qu'est-ce qui t'afflige ? Je n'aime pas à te voir le cœur gros et les yeux en larmes ; cela me rend malheureuse... Tu sais combien tu nous es cher ? Mon ami, nous ne t'avons jamais rien

refusé, et les sacrifices ne nous coûteraient pas, si tu avais à nous en demander encore. Eh bien ! parle donc ?

— Mon excellente mère, répondit-il d'un voix émue, vous ne comprendriez pas la cause de cette douleur, qui accuse l'obscurité où je languis.... Il faut absolument que j'aille à Paris !...

— A Paris ! bon Dieu ! s'écria la mère effrayée ; qu'irais-tu faire dans cette grande ville ? Ton éducation n'est-elle pas achevée ? Aurais-tu le courage d'abandonner tes vieux parents ?

— Oh ! non ; je penserai sans cesse à vous, je vous écrirai souvent ; d'ailleurs, je ne veux pas vous quitter pour toujours, et je vous promets de revenir bientôt, avec de la réputation et de la fortune.

— Que feras-tu donc à Paris ?

— Je ferai des poèmes et des tragédies.

— Ne peux-tu pas les faire ici aussi bien qu'à Paris ? Méchant enfant, qu'est-ce que nous deviendrons, en ton absence ?... Moi, je mourrai d'ennui et de regret ! Laurent, tu ne sais pas comme nous t'aimons !

— Vous me l'avez prouvé depuis mon enfance, chère maman, et un poète n'est pas ingrat ; mais voulez-vous que je meure dans ce village, où personne ne sait ce que c'est qu'un poète ? Il n'y a que Paris, pour les poètes, pour les gens de lettres, et par conséquent, pour moi. C'est à Paris que se font les belles renommées. Quel bonheur d'être applaudi à la Comédie-Française, de faire imprimer ses vers et de les dédier à quelque puissant protecteur ?... Chère maman, priez plutôt mon père de ne point s'opposer à mon départ ? On ne m'a point fait

élever par les Jésuites de Nancy, pour faire de moi un laboureur? Je n'ai point appris le latin et le grec, pour mener les bœufs et la charrue? J'ai déjà composé des milliers de vers, et personne ici n'est en état de les apprécier! Il est temps que je cherche à me faire connaître, à m'illustrer; et, je vous le répète, il n'y a que Paris, où le mérite soit reconnu et récompensé. Ne craignez pas que je fasse des dépenses folles ; je vivrai avec économie, jusqu'à ce que ma plume me serve à gagner de l'argent, beaucoup d'argent, comme en gagne M. de Voltaire, qui est, dit-on, millionnaire, et qui s'est enrichi à faire des vers. Peut-être serai-je assez heureux pour réussir dès mon premier ouvrage, et alors, c'est moi qui vous enverrai le fruit de mes travaux, en vous bénissant d'avoir fait de moi un poète !

— Un poète ! Je me soucie bien de poètes ! reprit la mère, après avoir écouté, bouche béante, ces paroles qu'elle avait peine à suivre hors de la portée de son simple bonsens. J'étais bien sûre que les révérends Pères Jésuites feraient de la vilaine besogne : et voilà qu'ils ont débauché mon garçon, en lui rebattant mille sornettes aux oreilles! Et toi, mon mari, tu souffres cela, tu ne dis mot à ces fâcheux projets? Mon Dieu ! empêche-le de s'en aller!... Laurent, réfléchis un peu que ton éducation a bien diminué notre petit avoir, et que ton père a vendu douze boisselées de terre, pour les frais de collège? Reste avec nous, à Fontenay...

— Femme! répliqua le père, qui avait suspendu ses calculs pour écouter cette discussion, dans laquelle il ne se prononça qu'après mûr examen : ne t'inquiète pas de

ces affaires-là? Laurent est d'âge à savoir se conduire dans le monde, et certainement, je ne ferai pas de lui un cultivateur, comme moi. Il est donc nécessaire qu'il aille à Paris, pour chercher un état de plume, et je devais l'y envoyer, cet hiver, chez sa tante Lanoue, la tapissière. Nous verrons ce dont il est capable, et je ne doute pas qu'avec son latin il ne parvienne à quelque bonne chose.

— Hélas! puisque tu dis oui, je ne peux pas dire non! ajouta tristement la mère, en reprenant sa quenouille. Mais je n'ai pas toujours grande idée de ce voyage, et je prierai Dieu qu'il ne nous arrive pas malheur!

Cet entretien avait lieu dans le mois de novembre de 1766, et dix jours après le jeune Gilbert était installé, à Paris, chez sa tante la tapissière, tenant boutique et demeurant rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Mme Lanoue n'était pas une femme au-dessus de sa condition, sous le rapport de l'esprit et des lumières, mais elle avait ce que l'éducation ne donne pas et ne peut suppléer : un cœur pétri de bonté, d'humanité et de vertu; une religion toute puisée à la source de l'amour du prochain. Elle se faisait donc un plaisir et un devoir de secourir tout infortuné qui s'offrait à elle; aussi, les bénéfices de son commerce suffisaient à peine à ses aumônes perpétuelles, et depuis la mort de son mari, qui avait dû mettre des bornes à ces généreuses prodigalités, elle employait à faire du bien le peu d'argent et de crédit qui lui restaient. Cependant, malgré les préoccupations journalières de sa bienfaisance infatigable, elle regrettait toujours de ne pas se consacrer tout entière à soulager ses

semblables, et elle enviait le sort des sœurs de charité, qui desservaient les hôpitaux.

Gilbert était ainsi à bonne école, pour une âme naturellement sensible et dévouée, comme la sienne ; il admirait sa tante et allait visiter avec elle les greniers, où tant de misères nues et affamées se cachaient de honte, tandis que tant de paresses vicieuses s'étalaient dans les rues.

— Ma tante ! dit un jour Gilbert à Mme Lanoue, après une semaine de rêverie mélancolique. Je suis venu à Paris pour faire le métier de poète. Ne pourriez-vous pas m'adresser à un auteur en vogue ?

— Qu'entends-tu par un auteur ? demanda la tapissière, qui était la moins lettrée de sa confrérie. N'est-ce pas un homme qui fait des livres, comme moi je fais des meubles ?

— Oui, ou à peu près, répondit Gilbert souriant de la comparaison ; mais, voyez-vous, ma tante, un auteur est un être privilégié, qui n'a que faire de noblesse et de richesse, pour être reçu à bras ouverts par les nobles et par les riches ; un auteur, et je le deviendrai, j'espère, mérite plus d'honneur et de respect qu'un prince ; en un mot, un auteur devient quelquefois membre de l'Académie française.

— Alors je te souhaite d'être auteur, mon ami ! répartit la tapissière, riant, à son tour, de la chaleur qu'il mettait à faire ce panégyrique des auteurs. Mais je croyais que les auteurs étaient de pauvres diables, et j'en ai connu un, entre autres, un brave jeune homme qui me tirait les larmes des yeux, toutes les fois que je le voyais : il n'était pas heureux, et je lui pardonne de ne pas me payer sa dette...

— Son nom, s'il vous plait ? J'ai peut-être lu ses ouvrages ! dit impétueusement Gilbert : est-ce un prosateur, ou un poète ? Oh ! il vous paiera, ma tante, je vous l'assure, si son libraire le paie.

— Je crains bien qu'il ne soit jamais assez fortuné, pour me rendre ce qu'il me doit. M. le comte de Lauraguais, dont il a été le secrétaire, me l'avait recommandé ; je lui ai fourni de quoi meubler un petit appartement, qu'il occupait à Vincennes avec son père et sa sœur ; celle-ci est tombée malade, et pendant deux mois, il a fallu des dépenses extraordinaires ; les billets que mon auteur avait souscrits ne furent pas remboursés, et quoique j'aie arrêté les poursuites commencées à mon insu, quoique j'aie refusé de faire une saisie chez le vieillard, qui a mes meubles, ce bon jeune homme a voulu se tuer, pour échapper à la prison, et l'on ignore ce qu'il est devenu. Oh ! je lui garde seulement rancune de m'avoir crue capable de le tourmenter, quand je suis convaincue qu'il n'a rien que des dettes. On dit qu'il a changé de nom et quitté Paris ; son père et sa sœur sont dans la plus déplorable situation, et sans l'argent que je lui avais prêté...

— Vous êtes une digne femme ! s'écria Gilbert, qui avait écouté cet aveu naïf d'une belle action, avec toute la sympathie d'une belle âme ; je voudrais pouvoir partager avec vous le mérite de ce bienfait, et je vous donnerai ma bourse, pour la remettre à ces pauvres gens. Mais vous ne me dites pas le nom de votre débiteur ? Ce n'est point Dorat, Colardeau, Laharpe ?

— Non, il se nomme Jacques Clinchamp de Malfilâtre ; il est de Caen et d'une famille honnête, comme il le

porte écrit sur sa figure. M. le comte de Lauraguais et M. le comte de Beaujeu l'estiment beaucoup.

— Et ils le laissent dans la détresse! murmura Gilbert, qui se sentait prévenu en faveur de ce jeune homme. Malfilâtre ! Je ne me souviens pas d'avoir encore vu ce nom-là dans l'*Almanach des Muses*.

A partir de ce moment, Gilbert, que le sort de Malfifâtre avait ému d'une pitié instinctive, se pénétra si exclusivement de ce sentiment fixe, qu'il en vint à aimer un confrère malheureux, qu'il ne connaissait pas et qu'il ne verrait peut-être jamais. Cependant, d'après les souvenirs de sa tante, qu'il interrogeait sur ce sujet avec une persistante curiosité, il s'était fait de Malfilâtre un portrait assez ressemblant; il pouvait, la chance aidant, découvrir cet inconnu, vers lequel se portaient ses sympathies littéraires avec une affection indéfinissable. Il alla plusieurs fois au parterre du Théâtre-Français, dans l'espérance d'y rencontrer celui qu'il cherchait, et lorsqu'il passait dans les rues, il examinait chaque visage, comme s'il devait, un jour ou l'autre, en trouver un qui ressemblât au portrait idéal tracé dans son esprit.

II

UNE RENCONTRE POÉTIQUE

Par une belle gelée de janvier, Gilbert se promenait dans l'avenue des Champs-Élysées, assez légèrement vêtu pour la saison, le cou et les mains nus, sans songer que la rivière était glacée, et que la bise le piquait en plein vi-



Ce n'était pas un arbre que Gilbert avait heurté, mais un homme aussi distrait que lui.

sage. Il composait des vers, dans un genre mixte, à rimes croisées et redoublées, sur le Printemps, et sa verve poétique l'échauffait au point de lui faire oublier que ses cheveux étaient blancs de frimas ; il se démenait comme un démoniaque, secouant les bras, oscillant la tête, courant, sautant, s'arrêtant. Les passants, qui gre-

lottaient dans leur manteau, le prirent pour un fou, et lui rirent au nez, sans qu'il fût tiré de l'extase de ses inspirations, sans qu'il modérât les éclats de sa voix et les fureurs de sa pantomime.

Tout à coup il ouvrit les yeux, réveillé à demi par un choc imprévu, qui le rejeta en arrière : ce n'était pas un arbre qu'il avait heurté, mais un homme, aussi distrait que lui et plus lent dans sa démarche. Tous deux se regardèrent en même temps, non moins étonnés l'un que l'autre. Mais l'inconnu continua sa grave et silencieuse promenade, en retombant dans sa rêverie, tandis que Gilbert, encore immobile et indécis, le suivait de l'œil et de la pensée. Il avait cru entrevoir les traits doux et mélancoliques que Mme Lanoue lui avait dépeints dans le portrait de Malfilâtre ; il ne pouvait, d'ailleurs, douter que ce fût un poète qui paraissait si insouciant du profane vulgaire. Il abandonna donc la rime qui s'enfuyait, pour rejoindre l'individu qui s'éloignait moins vite qu'elle ; il doubla le pas et se trouva bientôt derrière l'homme qu'il essayait de reconnaître, comme on essaie de lire un titre effacé au dos d'un volume ; quant à ce volume vivant, pour continuer la comparaison de l'homme et du livre, il n'eût pas fallu le juger à sa reliure.

Le personnage, que suivait Gilbert en retenant son haleine, sans oser l'aborder, était bien pris dans sa taille, qui n'avait de défauts qu'une excessive maigreur. Il marchait avec dignité, malgré la raideur de ses mouvements. Mais son costume n'avait jamais été brillant, et un long usage des vêtements qu'il portait leur imprimait des traces profondes de délabrement et de vé-

tusté : ses bas de soie sales, ses manchettes déchirées, son habit déteint et son chapeau bossué caractérisaient le degré d'indigence, auquel il était réduit ; cependant il n'avait pas l'air d'en être fort en peine, dans le moment ; et bien que son estomac sonnât creux, il mâchait des hémistiches et se gargarisait le gosier avec des rimes sonores. Il s'arrêta soudain, croisa les bras, et prenant une pose académique, comme un avocat au barreau, il répéta harmonieusement des vers, assez peu conformes à sa situation, en les accompagnant d'un geste cadencé :

A votre suite, ô nymphes bocagères,
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de tresses couronnés,
M'associer à vos danses légères !

— Monsieur ! s'écria Gilbert qui était certain au moins de parler à un poète : n'êtes-vous pas M. Clinchamp de Malfilâtre ?

Celui-ci, s'entendant appeler par son nom, s'imagina que ses créanciers étaient là pour le conduire au For-l'Évêque, où l'on enfermait, à cette époque, les prisonniers pour dettes ; et, dans cette sinistre conviction, il se retourna, plus pâle encore que d'habitude. Mais Gilbert attendait le résultat de son épreuve avec un air si doux et si prévenant, que l'autre, remis aussitôt de son effroi, ne songeant plus à confier son salut à ses jambes, considéra en silence le jeune homme qui lui avait adressé la parole, et tout d'abord il ressentit pour lui une sympathie réciproque.

— Monsieur, répondit-il avec une politesse bienveillante qui annonçait la connaissance du grand monde, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, et vainement je fouille dans mes souvenirs...

— Ah! Monsieur, je vous connais, moi! reprit Gilbert, animé d'une joie d'enfant. Vous voyez que je ne me suis pas trompé : vous êtes bien M. Malfilâtre, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous cherche, Monsieur!

— Vous me cherchiez? répondit Malfilâtre, que la crainte de la prison du For-l'Évêque avait ressaisi, avant qu'il eût pris le temps de la réflexion : il y a erreur ou quiproquo, et je vous supplie de me dire en quoi je puis vous être agréable ?

— Seriez-vous déjà pressé de me quitter, Monsieur? Je suis poète comme vous, et à ce titre, j'ai droit à quelque indulgence de votre part. Ma tante m'avait donné le désir de vous rencontrer, de vous connaître.... N'est-ce pas, Monsieur, que vous voudrez bien m'aider de vos bons avis?

— En vérité, mon jeune ami, répondit Malfilâtre qui ne revenait pas de sa surprise, je ne sais pas comment vous me connaissez, ni quelle est votre tante, qui vous a parlé de moi?

— Oh ! elle ne vous a pas oublié, reprit Gilbert naïvement : c'est Mme Lanoue, tapissière, qui demeure rue Saint-Germain-l'Auxerrois. La connaissez-vous, maintenant?

— Oui, en effet, Mme Lanoue! dit Malfilâtre, qui avait changé de visage et qui semblait mal à son aise, en s'imaginant avoir à craindre une prise de corps. Est-ce elle qui vous envoie?...

— Non, Monsieur Malfilâtre ; elle m'a raconté comme vous êtes malheureux, et combien peu vous méritez de l'être : l'envie m'est venue de vous voir, de vous consoler, de vous aider... Pardonnez-moi, je ne suis pas riche, mais je n'en aurais pas moins de plaisir à vous donner la moitié de la petite pension que je reçois de mes parents ; car les poètes sont frères.

— Ah ! Monsieur, vous me rendez confus ; une pareille générosité est au-dessus de votre âge, et vous m'en voyez profondément reconnaissant, quoique je refuse d'en profiter. Et moi, qui croyais que vous veniez réclamer une dette, à laquelle je ferai honneur, n'en doutez pas, dès que j'en aurai le moyen !... Vous êtes poète, avez-vous dit ? Mon ami, votre main ?

— De grand cœur ! Je n'osais pas vous demander la vôtre. Certes, il y a une parenté secrète entre les gens de lettres ; on se choisit un frère d'armes littéraire, comme dans l'ancienne chevalerie on avait un compagnon d'armes fidèle jusqu'à la mort. Je suis bien jeune encore, Monsieur, mais, si vous voulez, nous signerons un pacte poétique ?

— Vous me charmez par cette franchise candide, qui me fait croire encore à l'honneur et à la vertu ici-bas ! J'accepte avec joie l'alliance fraternelle que vous me proposez : étant votre devancier dans la carrière que vous prétendez affronter, je vous en montrerai les écueils et les précipices, car vous ignorez, heureusement, la méchanceté des hommes et surtout des poètes.

— Les mauvais poètes seuls sont méchants, pour se venger des succès qu'ils n'obtiennent pas et n'obtiendront

jamais. Mais on m'a vanté votre talent, que je brûle d'admirer dans vos œuvres... Sans trop de présomption, je me flatte de devenir célèbre aussi, un jour ; j'ai composé déjà des héroïdes et des odes. Il y a sans doute des défauts dans mes vers... Eh bien ! je n'ai que seize ans, avec beaucoup de courage et d'émulation ; j'attends de vous les meilleurs conseils ; vous m'en donnerez, n'est-ce pas ? Racine a bien commencé par *les Frères ennemis*, qui n'annonçaient pas *Andromaque*.

— Vous réussirez, comme Racine, mon ami, acceptez-en l'augure. Le génie de la poésie brille dans vos yeux et enflamme vos discours : vous serez un poète fameux, si vous parvenez à surmonter les obstacles et les dégoûts, qui accompagnent toujours un début. Hélas ! je forme des vœux pour que vous n'éprouviez ni l'indifférence des libraires, ni la pédanterie des journalistes, ni les dédains du public, ni la malice envieuse des auteurs en renom, tout ce que j'ai éprouvé enfin, tout ce qui me conduira, par la douleur, au tombeau !

Ces paroles, prononcées d'un air de conviction amère rembrunirent les riantes espérances de Gilbert, qui ne voyait dans la littérature que couronnes, prix académiques, éloges, pensions sur le *Mercure de France*, et splendides récompenses ; il reporta ses yeux sur l'habit râpé et les joues creuses de Malfilâtre : il ne vit plus que la livrée de l'indigence et la maigreur de l'inanition. Il fit un retour sur lui-même, il éprouva un sentiment d'hésitation, comme un instinct prophétique : il regretta, un instant, d'avoir dédaigné l'heureuse médiocrité de ses pères, et il entrevit vaguement, à travers les larmes qui obscurci-

rent sa vue, l'hôpital où il devait mourir abandonné sur un grabat... Mais le moment d'après lui rendit ses illusions de poète et le trouva plus confiant que jamais dans les gloires de sa destinée.

Il avait pris le bras de Malfilâtre, qui se dirigeait sur Chaillot, où celui-ci logeait en garni, sous le faux nom de Laforêt.

Ils échangeaient déjà, ensemble, des protestations d'amitié, d'une amitié éternelle, qui se fondait sur la conformité de leurs goûts littéraires sur la pitié de l'un pour les malheurs de l'autre.

Une familière intimité s'était établie entre eux, par l'intelligence des regards, par ces battements électriques du cœur, par ces involontaires serrements de main, par ces simples mots, qui viennent de l'âme et vont à l'âme. Ils s'entretinrent de poésie, cette religion des poètes, dans laquelle il existe autant de dogmes que d'hérésies : mais ils avaient des croyances identiques et une foi vive en ce même culte, presque détruit par les philosophes qui s'attaquaient à tous les cultes. Chaque parole avait un écho de sympathie et d'intérêt ; ils se communiquaient mutuellement leurs vers : Gilbert applaudit ceux de Malfilâtre, et Malfilâtre approuva ceux de Gilbert ; dès lors ils furent vraiment amis ; ils s'entendaient, ils se comprenaient, ils se devinaient ; ils avaient pleuré ensemble.

Gilbert, affranchi de toute timidité par la confiance qu'il avait inspirée à son nouvel ami, interrogeait cordialement les plus secrètes infortunes de cet ami, qui mettait de côté dans ses réponses les susceptibilités de l'amour-

propre. Ils continuaient leurs promenades et leur causerie, sans s'apercevoir que la neige tombait en épais flocons.

— Comment n'êtes-vous pas reconnu pour un de nos meilleurs poètes ? disait Gilbert à Malfilâtre, en frappant du pied et en s'indignant à l'idée d'une injustice. Depuis dix ans que vous êtes à Paris, avec votre mérite et à l'aide des puissants protecteurs qui vous secondaient, il est incompréhensible que vous soyez resté au même point ! Ah ! si j'avais eu seulement, comme vous, des vers insérés dans le *Mercure de France* !

— Que voulez-vous, mon ami ? répondit Malfilâtre, avec une plainte d'abattement ; je ne sais pas intriguer, ni flatter, ni courtiser, ni même solliciter. M. Marmontel eut la bonté d'imprimer, dans ce journal qui fait et défait les réputations, une de mes odes, sans que je l'en priasse ; cette ode fut généralement approuvée ; on m'invita, on m'accueillit dans les cercles ; on s'occupa de mes vers, pendant quinze jours, puis tout fut dit ; on me tourna le dos : des écrivains distingués m'avaient offert de s'intéresser à moi, et ils me fermèrent leur porte. M. le comte de Lauraguais, qui cultivait les arts et les lettres en grand seigneur, m'attacha en qualité de secrétaire à sa personne, et je fus employé à rhabiller une tragédie de *Clytemnestre*, qu'il avait composée ; la tragédie fut imprimée, sans nom d'auteur, et jugée détestable, quoiqu'elle renfermât de belles scènes et de beaux vers. M. de Lauraguais s'en prit à mes corrections, sans lesquelles la critique aurait eu plus beau jeu encore, et il me proposa de le décharger de la responsabilité de son œuvre, en décla-

rant que j'en étais l'auteur ; je dus refuser, pour mon honneur, et nous nous quittâmes assez froidement. De ce moment, je me vis obligé, pour vivre, de mettre ma plume à la solde des libraires, et je perdis mes plus précieuses années, en les consacrant à des travaux pénibles, peu lucratifs et à peu près obscurs, de traduction et de compilation. Je l'avoue, parmi les libraires, ces ennemis-nés des pauvres littérateurs qui les enrichissent, je rencontrai un honnête homme, qui ne me laissa pas manquer d'ouvrage. Je n'étais qu'un manœuvre, il est vrai, et je gagnais mon pain, à la sueur de mon front ; je le gagnais, du moins, et aujourd'hui.... Mais je n'oserai jamais reparaître devant lui ; j'ai abusé de sa généreuse obligeance, et je m'accuse d'ingratitude à son égard ; il me confia un travail important sur les œuvres de Virgile, travail que je n'ai pas achevé ; il me paya comptant, et même il dépassa le chiffre de la somme convenue, à titre d'avances sur d'autres entreprises de librairie. La maladie de ma sœur, la ruine de mon père, vinrent se mettre à la traverse de mes travaux : non seulement l'argent que j'avais reçu fut bientôt dépensé, mais il fallut contracter des dettes et engager ma signature. Je cessai de voir le libraire, qui m'avait ouvert sa bourse comme à un ami, ce digne libraire, dont on chercherait vainement le pareil ; et je suis resté son débiteur insolvable, lorsque je n'évitai une contrainte par corps, qu'en me réfugiant de Vincennes à Chaillot. Ah ! mon ami, l'idée de la prison est un spectre qui me poursuit : je sens que la prison me tuerait ; j'ai besoin d'air et de soleil, surtout de liberté ; je préfère mourir de faim, de froid et de chagrin, mais libre !

— Vous ne mourrez pas, mon cher Malfilâtre, s'écria Gilbert. Mon père n'est qu'un laboureur de Fontenay-le-Château, en Lorraine ; mais je le forcerai bien à vendre un quartier de terre, afin de payer vos dettes. Avez-vous pu penser que ma tante Mme Lanoue, vous inquiéterait ? Elle ne vous pardonnerait pas, cette brave femme, de l'avoir si mal jugée ! Mais indiquez-moi ce libraire estimable, afin que je l'aille trouver de votre part...

— Non, Gilbert, c'est impossible. J'aurais trop à rougir en sa présence ; il ne peut que me mépriser désormais... D'ailleurs, le travail dont j'ai touché le prix n'est pas fait, et il est à peine ébauché : c'est une traduction en vers des *Géorgiques* et de l'*Énéide ;* c'est une œuvre gigantesque, dont je n'atteindrai jamais la fin. Ensuite, comme tous les poètes, j'obéis au caprice de l'inspiration, et je me sens peu porté à faire une tâche de traducteur, dans la circonstance actuelle ; je cherche plutôt du repos, après avoir, en un mois, composé un poème en quatre chants. .

— Un poème en quatre chants ! s'écria Gilbert, battant des mains ; est-ce un poème épique ? Vous me le lirez ? J'ai hâte de le connaître? Quel est son titre ? Sera-t-il bientôt publié ?

— Hélas ! plaise à Dieu que je trouve un libraire ! répondit Malfilâtre, avec tristesse. Ce poème est intitulé : *Narcisse dans l'île de Vénus :* c'est une paraphrase d'un épisode des *Métamorphoses* d'Ovide, voilà tout : les détails rachètent la vulgarité du sujet. Mais, depuis huit jours, je me suis adressé en vain à tous les libraires de Paris : ceux-ci n'ont pas daigné ouvrir mon manuscrit, ceux-là

l'ont feuilleté sans le lire, d'autres m'ont fait durement sentir ma cruelle position. Partout un coup d'œil ironique humiliait ma pauvreté ! Ces gens-là sont inflexibles, mon cher Gilbert, et malheur à qui attend d'eux sa fortnne et sa célébrité ! Enfin, j'ai renoncé à mes courses infructueuses, et je laisse là mon poème, qui pourra servir à m'allumer du feu, cet hiver. Hélas ! mon pauvre père, un vieillard octogénaire, et ma sœur, ma bonne sœur, à peine convalescente... Je n'ai rien à leur donner !

—Vous le vendrez, votre poème, je vous le jure ; car il est certainement rempli de beaux vers, aussi beaux que ceux que vous m'avez récités. Il fallait, il faut le lire, de force, aux libraires, et je ne les crois pas si hostiles à leur propre intérêt, qu'ils puissent douter de la vente d'un livre qui contiendra de tels vers. Vous n'avez pas de persévérance, mon cher Malfilâtre ! Rappelez-vous ce précepte: « On n'a qu'à s'estimer beaucoup soi-même, pour que le monde vous estime ce que vous valez. » Je suis persuadé que votre premier libraire, qui vous apprécie à votre valeur, eût acheté ce poème et oublié vos torts envers lui? Songez donc qu'il y a disette de bons poèmes en France, et que votre réputation dépend peut-être de ce seul ouvrage ?

— J'y ai bien songé, reprit Malfilâtre en soupirant, mais personne ne veut imprimer mon poème, et j'ai compté pourtant sur cette dernière ressource, pour faire vivre mon vieux père et ma sœur... C'est affreux !

Ils étaient arrivés à Chaillot, devant une maison, du plus misérable aspect, habitée par des blanchisseuses qui faisaient sécher leur linge à des perches fixées dans la muraille.

Malfilâtre eut alors une velléité d'orgueil, et voulut empêcher Gilbert de le suivre dans le grenier où il se dérobait aux poursuites des recors ; mais, comme la curiosité n'était pas le motif des vives instances de la part de son nouvel ami, il lui céda en rougissant, et l'introduisit dans une mansarde, ouverte de toutes parts au vent du nord et aux intempéries de la saison ; affreux galetas, n'ayant pour tout meuble qu'un escabeau de bois, un grabat hideux, et une cruche pleine d'eau gelée. Gilbert, à ce spectacle, éclata en imprécations contre les libraires et les grands seigneurs, versa d'abondantes larmes et se jeta dans les bras de Malfilâtre, qui répondit aussi par des larmes à ce muet embrassement.

Ensuite ils causèrent longtemps ensemble de poésie, se laissant aller çà et là à des digressions sur les malheurs des poètes de tous les temps et de tous les pays.

Gilbert, en se retirant, glissa quelque argent dans la main de Malfilâtre, qui accepta, à titre de prêt, sa modique offrande, à condition qu'il n'instruirait pas sa tante, Mme Lanoue, de leur liaison née du hasard, et qu'il lui cacherait toujours la retraite de son malheureux débiteur.

Mme Lanoue, qui avait attendu son neveu jusqu'à minuit, lui reprocha doucement de rentrer si tard, et se contenta, en apparence, du prétexte inventé par celui-ci, pour déguiser l'emploi de sa journée et de sa soirée.

Gilbert retourna, le lendemain, chez Malfilâtre, qui était allé de bonne heure à Vincennes remettre à son pauvre père tout l'argent qu'il tenait de la générosité de Gilbert. Ce dernier avait eu l'attention d'apporter le reste de sa

bourse, que Malfilâtre consacra, en pensée, à la même destination, après avoir refusé d'abord de l'accepter. Leur amitié et leur estime réciproques s'augmentèrent encore dans cette seconde entrevue, qui se passa en causeries et en lectures poétiques.

III

LE MANUSCRIT

Malfilâtre se réjouissait des heureuses dispositions de son élève, qui déployait déjà dans son style une riche variété de tours heureux et d'expressions non moins hardies qu'énergiques. Malfilâtre se fit aussi mieux connaître de Gilbert, en lui récitant des morceaux d'une imitation en vers de *Télémaque*, d'une traduction de Virgile et d'une tragédie d'*Hercule sur le mont Œta ;* mais il mit une prudente réserve dans le choix des passages qu'il lui lut, de son poème mythologique de *Narcisse dans l'île de Vénus*, qui offrait, en plus d'un endroit, des couleurs et des images qui n'étaient pas à la portée d'un si jeune auditeur. Gilbert ne comprenant pas cette discrétion délicate de la part d'un ami plus âgé que lui ; mais, enthousiasmé par la beauté de ce chef-d'œuvre de poésie gracieuse, avait remarqué et n'oublia pas la cachette du manuscrit, que Malfilâtre plaçait sous son chevet, car c'était là son seul trésor.

Les visites et les promenades amicales des deux poètes se renouvelèrent journellement pendant un mois, et chaque heure qu'ils passaient ensemble les attachait davantage l'un à l'autre. Malfilâtre, qui était d'un naturel flegmatique et indolent, se décida à reprendre mollement le

travail de littérature qu'il devait fournir à son libraire ; mais, par un accommodement avec sa paresse, il enchâssa dans une traduction littérale en prose les vers qu'il avait traduits de Virgile, après avoir justifié de son mieux, par la préface, cet amalgame incohérent mais vraiment original. Son travail étant terminé, il aurait pu le porter au libraire qui le lui avait commandé et qui l'avait payé d'avance ; cependant, en dépit des pressantes sollicitations de Gilbert, il garda en portefeuille son ouvrage, qui formait une ingénieuse reproduction en prose et en vers de toutes les œuvres du poète latin. Il avait renoncé à le publier, quand il apprit que l'abbé Delille s'occupait de traduire aussi en vers les *Géorgiques* du poète latin et passait pour avoir mieux réussi dans cette tâche difficile, que tous ses prédécesseurs.

La mort de son vieux père, qui n'avait vécu jusqu'à la fin qu'avec l'aide généreuse de Gilbert, vint le délivrer d'un fardeau qu'il était hors d'état de soutenir Cette perte lui laissa une morne affliction qui ne s'épanchait pas en larmes et qui altérait sa raison, sérieusement atteinte : quoique ses créanciers eussent perdu sa trace, il tremblait sans cesse de tomber en leur pouvoir, et il ne sortait que la nuit, de peur de ces recors imaginaires qui le poursuivaient même dans son sommeil. Sa sœur, après le décès de leur père, était retournée à Caen, sa ville natale, pour essayer d'y créer un petit commerce de mercerie. Il ne resta donc que Gilbert pour ranimer le courage de Malfilâtre, qui se dégoûtait tous les jours davantage de la vie, de la poésie et de tout.

C'était Gilbert qui avait pourvu aux plus impérieux be-

soins du solitaire de Chaillot : il l'entourait de consolations et de prévenances tutélaires ; il inventait cent moyens et n'hésitait pas à mentir effrontément, pour se procurer l'argent nécessaire aux besoins de son ami, en mettant à contribution son père, sa mère et sa tante. Celle-ci s'étonnait quelquefois de la prodigalité mystérieuse de son neveu, mais ne se lassait pas de donner toujours, tantôt pour l'achat d'un livre, tantôt pour les menus plaisirs du spectacle, ou pour ceci, ou pour cela, pendant que Gilbert économe, avare pour lui-même, se privait de tout pour grossir la petite somme qu'il portait religieusement à Chaillot tous les dimanches.

Un dimanche matin, que ce fidèle visiteur de l'infortune tardait plus que de coutume, Malfilâtre qu'une fièvre ardente avait dévoré toute la nuit, descendit de son galetas, pour aller au-devant de son jeune ami : et il s'avançait, la tête nue, les cheveux épars et les vêtements en désordre, dans l'avenue des Champs-Élysées, en cherchant des yeux s'il ne verrait pas venir de loin celui qu'il attendait ; mais l'avenue était à peu près déserte, à cause de la pluie glaciale qui tombait à flots. Le malheureux poète était devenu fou : il restait debout, les bras croisés, au milieu de la chaussée, insensible aux intempéries de l'air, et sourd aux injures de quelques cochers qui lui criaient de quitter la place pour ne pas être écrasé.

Un carrosse doré, ayant quatre grands laquais en queue, arrivait de Versailles, au galop de ses quatre chevaux : dans ce carrosse, un seigneur de la cour se souciait peu d'écraser les passants, pourvu que les roues de son

équipage brûlassent le pavé ; sur le siège, un cocher superbe, à moitié ivre, eût fait verser la voiture plutôt que de dévier de la ligne droite : il ne dérangea donc pas ses chevaux lancés à fond de train ; mais l'individu, qui s'était planté au beau milieu de la chaussée et qui avait l'air de vouloir barrer le passage à toutes les voitures, ne bougeait point, malgré les injonctions les plus réitérées, et le cocher, furieux de tant d'obstination, redoublait ses cris, mais ne serrait pas les rênes. Il n'était plus temps, lorsqu'il voulut, en jurant, retenir son fougueux attelage, l'homme était renversé, et la voiture avait passé sur lui, sans l'écraser. Un coup de pied de cheval l'avait atteint à la tête, quoique le sang n'eût pas coulé de sa blessure : Malfilâtre, qu'on supposait tué, n'était qu'évanoui.

— Maladroit ! demanda le comte de Lauraguais, à son cocher, en se mettant à la portière : tu as fait quelque malheur ? Je te promets une volée de coups de canne, pour te rendre plus habile, maraud !

— Monsieur le comte, répondit le cocher fouettant ses chevaux de plus belle, ce n'est qu'un animal à qui j'ai donné une petite leçon : il apprendra à se ranger, lorsque nous passons. Diable ! vous avez là un attelage plus fringant que celui du roi, et le roi n'a pas un cocher qui me vaille. Au reste, le particulier que nous avons écrasé n'ira pas se plaindre.

Malfilâtre fût resté dans la boue, sans connaissance, et peut-être une autre voiture l'eût-elle écrasé tout à fait, si Gilbert, qui accourait trempé de sueur et de pluie, n'était arrivé, peu d'instants après : il aperçut un homme à terre, il s'arrêta pour le relever et reconnut Malfilâtre,

qui ne rouvrit pas les yeux à sa voix. Gilbert pleurait. le croyant mort, mais il eut quelque espoir, quand il se fut assuré que le cœur n'avait pas cessé de battre et que le blessé respirait encore à de longs intervalles. Il s'efforça de le prendre dans ses bras et de l'enlever, comme un cadavre inanimé ; ses forces trahi ent sa résolution, et il dut appeler quelques passants charitables pour transporter Malfilâtre à Chaillot, où des soins empressés le rendirent à la vie. La secousse terrible qu'il avait éprouvée amena une crise, salutaire à son état moral : la raison lui revint, lorsqu'il eut repris connaissance; il ne lui resta, en apparence, de cet accident, que des éblouissements subits, des vertiges, des pesanteurs de tête et des tintements d'oreilles ; le médecin déclara que cela n'aurait aucune suite fâcheuse.

Huit jours après, Malfilâtre, qui paraissait rétabli et qui se souvenait à peine du danger qu'il avait couru, reçut une lettre de Caen, où sa sœur, trompée dans son espoir, et ne pouvant déjà compter plus sur les ressources de son travail, le suppliait de lui adresser quelques secours pécuniaires, sans quoi, disait-elle, son horrible détresse aurait une prompte et triste fin. Cette lettre acheva de troubler le cerveau de Malfilâtre ; il n'avait pas la somme qu'on lui demandait et ne savait comment se la procurer. Gilbert, à qui il montra la fatale lettre, se frappait le front, en cherchant un expédient pour trouver les cent francs que réclamait la sœur de son ami ; mais il n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, et d'ailleurs, il n'y avait pas un instant à perdre, une lettre si désespérée exigeant une réponse immédiate et consolante.

— Ma chère sœur ! s'écriait Malfilâtre, en marchant à grands pas dans son grenier et en meurtrissant ses joues creuses avec ses poings : elle a failli une fois se détruire, l'infortunée ! Elle se noiera, si je ne me hâte pas de la sauver ! Pourquoi l'ai-je quittée ? et comment faire le voyage de Caen ?... Cent francs ! On ne me les prêtera pas sur ma signature ; je n'ai ni gage ni caution à offrir, je n'ai que mon poème de *Narcisse!* Pas un libraire ! je les



Gilbert entre chez un libraire, le manuscrit de Malfilâtre à la main.

ai vus tous, je les ai tous suppliés en vain ! Si je trouvais seulement cent francs de mon poème !

Ce fut un trait de lumière, une espérance inopinée pour Gilbert, qui, sombre et pensif, sentait vibrer toutes les cordes de sa sensibilité, aux pathétiques accents de cette douleur si vraie et si profonde, qu'il n'avait pas la puissance de soulager ; il se flatta toutefois de réussir là où l'auteur avait échoué, et de rencontrer un acquéreur pour le beau poème de *Narcisse*, qu'il gémissait de voir

inutile et ignoré ; il n'osa pas, cependant, essayer d'obtenir que Malfilâtre lui confiât le manuscrit, qui restait toujours au chevet du lit de ce pauvre poète. Il était parvenu, cependant, à redonner une ombre de courage et de joie à son ami, en promettant de trouver la somme qu'il n'avait pas, et, avant de se séparer de lui jusqu'au lendemain, il eut l'adresse d'enlever le manuscrit du poème, qu'il cacha furtivement sous son gilet. Il partit aussitôt, rouge et presque honteux de son larcin, les yeux pleins de larmes, le cœur gonflé des plus lugubres pressentiments.

Il s'achemina vers le quartier Saint-Jacques, où, depuis la découverte de l'imprimerie, au milieu du XV[e] siècle, les libraires s'étaient multipliés, aux environs des collèges de l'Université. Gilbert avait repris courage, par le désir de tirer son ami d'embarras, et quelque joie se mêlait à la favorable opinion qu'il avait de sa démarche ; il entra résolument chez le premier libraire, dont la boutique était ouverte : celui-ci, qui était gravement occupé à caresser un énorme chat couché sur son comptoir, fronça le sourcil et chercha une excuse évasive, à l'aspect du rouleau de papier, que le jeune homme tenait fièvreusement à la main, comme un bâton de maréchal de France.

— Monsieur est auteur ? dit le libraire, d'un ton badin, avant que Gilbert eût expliqué l'objet de sa venue. Impossible, Monsieur ! Voyez à traiter avec un de mes confrères !

— Monsieur, c'est un poème, reprit Gilbert déconcerté par cette réception ; un poème en quatre chants et en vers de dix syllabes : il y a de grandes beautés...

— Je n'en doute pas, interrompit le libraire en riant de cet amour-propre d'auteur ; le poème est un genre que le public aime beaucoup ; mais je ne publie pas de poèmes. C'est à regret que je vous refuse, car vous êtes bien jeune pour composer d'aussi gros manuscrits, et je vous souhaite d'ailleurs pleine réussite.

Gilbert, confus et indigné de se voir ainsi congédié, baissa la tête pour cacher sa rougeur ; il avait des larmes dans les yeux et il s'éloigna, tout accablé de ce premier échec, en maudissant la race impitoyable des libraires. Le second et le troisième, auxquels il s'adressa, avec moins d'assurance encore, le renvoyèrent avec plus de dureté : l'un l'honorant à peine d'une réponse et d'un coup d'œil, l'autre le mettant presque à la porte, avec cette brutale objurgation : « Au lieu de faire des poèmes, allez donc finir vos classes au collège ! »

L'orgueil naturel de Gilbert avait beau se regimber et montrer les dents, il était obligé d'assouplir ses paroles pour ménager au moins une chance de bon accueil au manuscrit, qu'il colportait de librairie en librairie, et qu'aucun libraire ne daignait seulement ouvrir et examiner. Enfin il revint dîner chez sa tante, rompu de fatigue, crotté jusqu'à l'échine, renfrogné dans sa mauvaise humeur, et désormais implacable ennemi des libraires de Paris, dont il ne pouvait cependant se passer, puisqu'i se promettait de faire imprimer bientôt ses ouvrages.

Le lendemain et les jours suivants, ses courses recommencèrent aussi infructueusement, et à peine trouva-t-il un libraire, qui, pour colorer son refus d'un prétexte convenable, consentit à feuilleter le manuscrit, avant de

l'avoir refusé. Il s'en allait donc tristement, après avoir frappé, sans succès, à plusieurs portes, et remettant d'un jour à l'autre la continuation de ses visites, de plus en plus décourageantes; heureusement, il retrouvait un nouvel espoir pour des tentatives nouvelles, en déclamant, le long de la route, le poème de *Narcisse*, qu'il savait déjà par cœur, sans que Malfiâtre se fût aperçu de l'absence de son manuscrit.

Il est vrai que, depuis son accident, Malfilâtre paraissait plus silencieux, plus apathique, plus insouciant que de coutume; il éprouvait un mal de tête continuel, qui amenait des somnolences et de lourds assoupissements; il avait d'abord, selon le conseil de son ami, écrit à sa sœur de prendre patience, en lui envoyant un louis d'or, que Gilbert avait retiré de la vente secrète de son bel habit de ratine, à boutons d'acier; mais, depuis cet envoi, Malfilâtre ne s'informait pas même du résultat des démarches tentées pour l'emprunt de cent francs, que Gilbert lui avait fait espérer; il ne parlait que par phrases brèves et décousues; il ne se levait pas de son lit et dormait pesamment, une partie de la journée, sans prendre de nourriture et tourmenté par des soifs inextinguibles. Cet état anormal, qui empirait de jour en jour, alarma la sollicitude de Gilbert, lequel, bien déterminé à invoquer la bienfaisance de sa tante, si des soins coûteux devenaient indispensables, consulta un médecin; celui-ci, que n'avertissait de la cause du mal aucun symptôme caractérisé, ordonna la diète et le repos: régime innocent, qui supplée si souvent à l'ignorance du médecin. Cependant Malfilâtre ne quittait plus le lit.

Gilbert, de qui l'inquiétude augmentait plus rapidement que la maladie de son ami, n'avait que faire de la Faculté, pour voir que cette indisposition, d'abord légère en apparence, allait s'aggravant de jour en jour, presque d'heure en heure ; et, dans sa touchante affection pour Malfilâtre, il résolut d'enfreindre la volonté expresse du malade, en prenant la bonne Mme Lanoue pour confidente. Le soir même, il était rentré rêveur et plus pâle qu'à l'ordinaire ; à dîner, il ne mangeait pas et poussait de gros soupirs. Sa tante lui demanda, à plusieurs reprises, s'il n'était pas indisposé ; il balbutait une réponse évasive, et des larmes tombaient sur son assiette ; enfin les sanglots qui le suffoquaient éclatèrent, et il raconta spontanément, avec une éloquence communicative, tout ce qu'il avait amassé de souffrances morales, depuis cinq semaines, au spectacle journalier des souffrances physiques de son plus cher ami, sans que la médecine pût arrêter le progrès incessant d'un mal incurable.

— Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir pu croire que j'étais capable de le faire mettre en prison ! s'écriait cette excellente femme, qui pleurait de voir pleurer son neveu ; il ne connaît donc pas Mme Lanoue? Et toi, Laurent, ne lui as-tu pas dit que ta tante peut se vanter de n'avoir, dans sa vie, affligé personne volontairement? Je lui dirai bien, qu'il me doit réparation d'honneur. Il fallait me l'amener, ce pauvre jeune homme? Il aurait couché dans ta chambre et mangé à notre table... Oh ! je veux le voir, lui parler et surtout le gronder ! J'irai demain à Chaillot.

Avant huit heures du matin, Gilbert était prêt à conduire sa tante à la demeure de Malfilâtre ; mais le Curé de

Saint-Germain-l'Auxerrois la fit mander, pour lui confier une œuvre de charité ; elle envoya donc son neveu prévenir de sa visite le malade, que la brusque apparition d'une créancière aurait pu surprendre désagréablement. Gilbert partit seul, sans oublier le manuscrit qu'il se proposait de remettre à la place où il l'avait pris, s'étant bien convaincu, par l'insuccès de ses efforts, qu'il n'était pas possible de lui trouver un éditeur.

Cependant il avait traversé le Pont-Neuf, comme pour dire adieu au vieux quartier de la librairie, et en revenant sur le quai Conti, il remarqua une boutique de libraire, fraîchement peinte, au-dessus de laquelle il lut le nom de Lacombe : il se souvint d'avoir vu ce nom-là sur quelques volumes de poésies nouvelles. Il hésita, un moment, pour entrer, et se présenta au libraire, dans l'humble posture d'un auteur qui veut être imprimé, c'est-à-dire, chapeau bas.

Un homme, d'une physionomie affable, dont les cheveux grisonnants n'étaient pas les indices d'un âge avancé, mais de travaux assidus de cabinet, le reçut, avec autant de politesse que de bienveillance, l'invita à s'asseoir, et se mit en devoir d'examiner sur-le-champ le manuscrit qu'on lui présentait. M. Lacombe, ancien avocat et littérateur, avant d'être libraire, était, plus qu'aucun de ses confrères, capable de porter un jugement éclairé sur toute espèce d'ouvrage. En lisant des yeux le manuscrit qu'il avait ouvert au hasard, son sourire exprima une approbation, qui se changeait en étonnement, à mesure qu'il était captivé davantage, par une versification élégante, harmonieuse et facile ; à chaque vers ingé-

nieux, à chaque pensée remarquable, il inclinait la tête et regardait le jeune homme ému et partagé entre la crainte et l'espérance, comme un accusé qui attend son arrêt de vie ou de mort. Tout à coup M. Lacombe interrompit l'examen du manuscrit :

— Monsieur, s'écria-t-il en pressant la main de Gilbert avec enthousiasme, vous si jeune, déjà si grand poète! Ce poème fera votre réputation, jeune homme ! vous irez loin!

— Vous me comblez de joie, Monsieur, répondit Gilbert tout rouge et tout fier d'un éloge qu'il ne voulut pas accepter aux dépens de son ami : ce poème n'est pas de moi, mais l'auteur m'a donné sa procuration pour traiter avec un libraire. Ah! je vous en prie, Monsieur, consentez à le publier ; car Malfilâtre a besoin de gloire plus encore que d'argent ; il est si découragé ! il est si malade !

— Malfilâtre ? mais je le connais ! reprit M. Lacombe, dont l'intérêt s'accrut, à cette révélation inattendue ; oui, je le connais ou plutôt je l'ai beaucoup connu. C'est un homme de mérite, fort instruit et fort distingué ! Il a éprouvé de grands malheurs, m'a-t-on dit, et je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis quatre ou cinq mois ; j'ai souvent regretté de ne pas le voir, pour l'encourager. Il avait même, à ma sollicitation, entrepris un travail considérable, une traduction complète de Virgile, en vers, peut-être en prose ; c'était trop, j'en conviens, et je comprends qu'il y ait renoncé, de lassitude. Mais pourquoi m'a-t-il négligé, abandonné, sans que j'aie sujet de me reprocher le plus léger manque de procédés à son égard ? L'infortune rend injuste et sauvage ; mais peut-être aurais-je pu lui être utile, lui procurer

quelque compilation à faire, l'aider de ma bourse. Je l'ai toujours estimé, à cause de sa conduite délicate et de son incontestable talent.

— Quoi ! Monsieur, vous seriez ce libraire si probe et si généreux, dont il m'a tant de fois parlé avec le regret bien vif de n'avoir pu remplir envers vous un engagement sacré ? Mais il travaille, Monsieur, il a traduit en vers la moitié des œuvres de Virgile, en traduisant le reste en prose poétique, et il se proposait de vous apporter cette traduction mixte, lorsque les suites d'un accident l'ont forcé de garder le lit, où il est encore.

— Je suis désolé de cet accident... Il travaille, dites-vous? Digne jeune homme ! J'étais bien sûr que son absence n'avait pas d'autre raison et qu'il s'accusait d'un retard que je ne lui imputais pas ! Répétez-lui cela, Monsieur, en attendant que je puisse l'aller voir... Je le verrai demain et lui porterai ses droits d'auteur sur ce poème, que j'envoie sur-le-champ à l'imprimerie....

— Pardon, Monsieur. Mais je ne suis pas maître de vous laisser le manuscrit... C'est à l'insu de Malfilâtre, que j'ai tenté une démarche, qu'il approuvera, j'en suis certain; vous apprécierez le motif de convenance, qui m'oblige à lui rapporter son ouvrage, que vous tiendrez de lui-même, avec tous ses remerciements, si vous avez la bonté de venir à Chaillot, où il demeure en cachette, sous le nom de Laforêt.

— Sans doute, j'irai aujourd'hui même, avec les six cents livres que j'affecte au prix de notre marché. Ainsi annoncez-lui ma visite, qui suivra de près votre arrivée à Chaillot. M. Malfilâtre a composé là un vrai chef-d'œuvre.

— La joie m'empêche de trouver des expressions qui vous témoignent notre reconnaissance ! Malfilâtre a fait un chef-d'œuvre, et vous achetez son poème six cents livres ?

Gilbert, stupéfait d'avoir rencontré un libraire si honnête et six cents francs de droits d'auteur pour un poème encore inédit, aurait voulu avoir des ailes pour s'envoler à Chaillot et apprendre plus tôt cette bonne nouvelle à son ami ; il courait, comme un insensé.

Ce jour-là était le 6 mars de l'année 1767. Malfilâtre avait horriblement souffert, pendant la nuit : son crâne semblait se fendre en éclats ; un voile opaque s'étendait par degrés sur sa vue, et le sens de l'ouïe, qui s'endurcissait depuis plus de huit jours, avait fini par s'oblitérer tout à fait. Le médecin était venu lui tâter le pouls, pour la forme ; il attribua la fièvre incandescente qui le consumait à des excès de table, comme si le malheureux s'était jamais rien permis de semblable dans sa meilleure santé et sa meilleure fortune. En sortant, il déclara qu'il fallait attendre, pour donner un avis et adopter un traitement, que la maladie fût mieux caractérisée. Après lui, Mme Lanoue entra, sans que le malade eût été préparé à la voir, et ce fut, pour Malfilâtre, une vision de l'enfer, au lieu d'être une bienfaisante consolation de la Providence.

— Eh bien ! mon cher enfant ! dit-elle, sans se nommer et se penchant sur le lit : je vous fais donc bien peur ? Je ne savais pas être si méchante : venez chez moi, vous serez mieux soigné.

— Madame, grâce, oh ! grâce ! s'écria Malfilâtre, dont l'engourdissement sourd et aveugle fit place à un accès de

délire. Je vous paierai !.. Je vous donne mon poème, en garantie, mais sauvez-moi de la prison !

— Qui songe à la prison, mon enfant ? reprit cette bonne femme, effrayée du désespoir subit qui s'emparait de cet infortuné : vous ne me devez rien ; je vous offre de venir dans ma maison ! avec mon neveu, qui vous aime bien...

— Oui, je suis perdu d'honneur, répliqua Malfilâtre, qui se tordait en convulsions et frappait son front contre la muraille : on me mène en prison ! C'est moi qui ai tué mon père, c'est moi qui tuerai ma sœur ! Je porte malheur à tout ce qui m'entoure !... Ah ! la tête, la tête ! Mon mal est là ! Madame, un couteau, pour m'ouvrir le crâne !... En prison ? Non, pas de prison, plutôt la mort !

Mme Lanoue, pleurant à chaudes larmes, essayait tous les langages, pour apaiser cette folie, qui s'exaltait jusqu'à la fureur : mais sa vue et le ton de sa voix étaient, pour son débiteur, une cause aggravante d'angoisses et de tortures ; enfin Malfilâtre, après s'être roulé à demi nu sur son grabat, fut soudain frappé de mutisme et d'immobilité ; sa tête tomba en dehors du lit, et une sueur glacée couvrit tous ses membres. C'était l'agonie qui commençait. Sa chute sous les pieds des chevaux avait produit un dépôt dans la tête, et cet abcès, qui ne pouvait s'épancher à l'extérieur, allait l'étouffer.

— Le pauvre enfant ! le voilà plus calme ! dit Mme Lanoue, qui se méprit sur les conséquences de cet assoupissement ; il a l'air de vouloir dormir... La fièvre lui portait au cerveau, et un peu plus, il m'aurait battue, quoiqu'il ne soit pas méchant... Comme il a les traits décomposés ! C'est la fièvre apparemment... Pendant

qu'il repose, j'aurai le temps d'amener ma carriole, qui, étant suspendue sur de bons ressorts et ne le secouera pas comme un fiacre. Il sera mieux soigné chez moi... Cependant je ne lui pardonne pas de m'avoir supposée assez barbare pour l'envoyer en prison,



L'agonie de Malfilâtre,

et l'hiver encore!... Laurent tarde bien à venir? Il s'est amusé, en route, à ses poésies qui ne riment à rien... Allons, mon ami, prenez patience; nous vous guérirons, en peu de jours!

Malfilâtre essaya d'exprimer qu'il entendait, mais il n'avait plus la parole libre : ses yeux fermés ne se rouvri–

rent pas. Mme Lanoue crut qu'il dormait, et sortit du grenier, sans faire le moindre bruit.

Gilbert arriva, peu d'instants après le départ de sa tante, et accourant tout essoufflé, il ouvrait déjà la bouche pour proclamer la grande nouvelle qu'il apportait ; mais le malade paraissait dormir si profondément, qu'au lieu de l'éveiller en sursaut, Gilbert eût voulu prolonger son sommeil paisible, qu'il respecta, pour retarder, jusqu'à son réveil et jusqu'à l'apparition de M. Lacombe, le plaisir de la surprise qu'il lui ménageait; il ne replaça pas le manuscrit sous le chevet de Malfilâtre assoupi, mais, assis à l'écart, il lut tout bas le quatrième chant du poème, qu'il avait retenu presque tout entier dans sa mémoire. Cette lecture réfléchie s'empara si puissamment de son imagination et stimula sa verve poétique avec tant d'enthousiasme, qu'il oublia bientôt les précautions qu'exigeait le repos du malade, et par degrés il éleva la voix au ton de la déclamation, sans que Malfilâtre fît un seul mouvement qui prouvât qu'il était éveillé.

Le jeune poète admirait ce style pur, ces images gracieuses, et surtout ce rythme facile et harmonieux, habilement conduit, qui appartient au talent de l'auteur de *Narcisse dans l'île de Vénus ;* il acheva de lire tout le poème, et sans reprendre haleine, emporté par le torrent des beaux vers, il lut ensuite, pour la première fois, les odes qui se trouvaient transcrites à la suite de ce poème et qui avaient obtenu le prix au Palinode académique de Caen ; il s'anima davantage sous l'influence lyrique, et se leva, comme inspiré, en récitant d'un accent ému ces deux strophes de l'ode sur *le Bonheur*,

si convenable à la situation du poète mourant, qui semblait tressaillir, en les écoutant :

Mais sa Vertu, qui toujours ferme,
Le soutient dans l'adversité,
N'est que la route, et non le terme
De la pure félicité.
Grâce à toi, Vertu secourable,
Il perd d'un front inaltérable
Des biens indignes de ses vœux :
Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire,
C'est pour le vrai bien qu'il soupire,
Et s'il soupire, est-il heureux ?

O toi, que je voulais connaître,
Vérité ! tu m'apprends enfin
Que l'unique auteur de notre être,
En est encor l'unique fin.
O lieu d'exil ! bords de l'Euphrate !
Mon Dieu ! de cette terre ingrate
Quand daignerez-vous m'enlever ?
Quand goûterai-je, ô mon vrai père !
Ce repos, que mon cœur espère,
Et qu'en vous seul il peut trouver ?

— Où est-il ? où est-il ? s'écriait le libraire Lacombe, qui poussa la porte et vint déposer un sac d'argent sur le bord du lit de Malfilâtre ; mon ami, voilà le prix de votre admirable poème !

Malfilâtre ne répondit pas ; mais sa noble figure, quoique pâle et amaigrie, s'illumina d'un rayon de joie, comme au reflet d'une gloire à venir : un murmure sourd circulait dans sa tête ; il jeta un soupir entrecoupé et tendit

ses deux mains déjà froides et raidies, que Gilbert et M. Lacombe reçurent en silence ; il n'avait pu prononcer une parole. Le dépôt qui s'était formé dans la tête venait de s'ouvrir et d'inonder son cerveau ; il était mort à trente-trois ans, pauvre et inconnu.

Le poème de *Narcisse* plaça Malfilâtre au rang de nos premiers poètes, et Gilbert, aigri par le spectacle de cette misère et de cette mort qu'il attribuait aux injustices de la littérature et de la philosophie, fustigea, dans ses satires, toutes les célébrités contemporaines ; mais, avant d'avoir atteint sa trentième année, il mourut à l'Hôtel-Dieu, devenu fou comme Malfilâtre, mais fou furieux.

MAÎTRE ET VALET

(1793)

MAITRE ET VALET

(1793)

I

PENDANT LA TERREUR

Le comte de Benohen n'avait pas voulu quitter la France, pendant la plus sanglante période de la Révolution, quoiqu'il fût noble et riche, deux raisons suffisantes à cette époque, pour être jugé digne de mort : il s'était seulement retiré à Paris, pour y vivre obscur et oublié, avec son fils unique, âgé de quinze mois, et deux domestiques de confiance élevés et mariés sous ses yeux dans son château seigneurial de Bretagne.

Alain et sa femme étaient des serviteurs fidèles et dévoués, qui ne participaient point aux opinions révolutionnaires de cette triste époque ; du moins, avant qu'ils eussent respiré l'air contagieux de la capitale, dans laquelle on lisait à chaque coin de rue cette menaçante inscription : « *Liberté, égalité, fraternité, ou la mort !* » Ce couple honnête et simple se trouvait content de son sort et n'en désirait

pas un meilleur : il aimait son maître, qui l'avait comblé de bienfaits, et il ne rougissait pas d'une condition inférieure, qui le préservait de tout souci pour le présent et pour l'avenir ; il s'acquittait donc de ses devoirs domestiques avec zèle et avec plaisir, comme pour témoigner, par son dévouement, l'affection et la reconnaissance qu'il avait vouées au comte de Benohen. C'étaient deux cœurs bretons, pétris de vertus candides et inaltérables, qui appartenaient plutôt à l'âge d'or qu'à ce siècle de fer.

Une circonstance particulière avait encore augmenté l'attachement qu'Alain et Annette portaient naturellement à leur seigneur : la comtesse de Benohen était morte, en mettant au jour un fils, sur lequel le comte reposait avec complaisance tout son espoir et tout son orgueil. Annette, qui avait elle-même, peu de temps auparavant, donné un fils à son mari, fut chargée de nourrir le petit orphelin, et elle devint bientôt pour lui une véritable mère, aussi tendre, aussi attentive, aussi jalouse que pour son propre enfant.

Le comte de Benohen, qui partageait les préjugés originels de sa caste, et qui gâtait par cette funeste exagération de vanité nobiliaire les plus estimables qualités du cœur, ne prit pas garde à l'amour idolâtre de la nourrice pour son nourrisson, et il se persuada que le lait d'une femme mercenaire n'avait qu'une valeur appréciable en argent : il était donc fort éloigné de croire que ces soins maternels vendus et achetés donnassent quelques droits d'une mère à une nourrice, qui n'était guère plus, à ses yeux, qu'une vache ou une chèvre, fournissant, à prix débattu, un lait pur et abondant.

Néanmoins, malgré cette injustice fondée sur une ignorance complète des sentiments les plus délicats de la nature, M. de Benohen se réjouissait de voir avec quelle chaleur d'âme, avec quelle persévérance, avec quel désintéressement, Annette remplaçait, auprès d'un enfant étranger, la mère que cet enfant avait perdue en venant au monde ; il se déchargeait donc de tous les embarras de la paternité, sur Annette et Alain, en se promettant toutefois de ne confier à personne, autre que lui, l'éducation de l'héritier de son nom et de sa fortune.

Quoique les deux serviteurs du comte vécussent dans la même solitude que ce dernier, qui avait intérêt à se dérober aux redoutables conséquences de la loi des Suspects, ils ne furent pas tout à fait à l'abri de l'influence inévitable des événements. Tant qu'ils avaient été parqués dans un vieux château, en Basse-Bretagne, sous l'influence des mœurs, des usages et des idées de leurs grossiers et généreux compatriotes, ils ne se doutaient pas que tout était changé en France, depuis la royauté jusqu'au dernier rang de l'échelle sociale : ils avaient entendu seulement parler de la fuite des seigneurs voisins qui émigraient, de la vente de leurs propriétés au nom de la nation, et de l'expulsion des prêtres dans quelques provinces moins religieuses que la vieille Armorique ; mais ils ne remarquèrent aucun changement dans leur village, si ce n'est que le drapeau tricolore flottait à la pointe du clocher de l'église.

M. de Benohen avait troublé le premier l'heureuse ignorance et le calme indifférent des deux époux, en s'indignant tout haut, devant eux, des excès et des crimes

de l'anarchie populaire, en répétant les nouvelles affligeantes qu'il recevait de ses amis émigrés, en lisant les gazettes royalistes à ses gens rassemblés pour la prière du soir, et en invitant ceux-ci à ne pas se laisser séduire par les doctrines perverses de la Révolution. Alain et Annette ne comprenaient rien d'abord à ce langage, nouveau pour eux : il faisaient des signes de croix, quand on leur disait que la famine était à Paris et la guerre civile en Vendée ; à toutes les lamentations de M. de Benohen, ils répondaient que Dieu et le roi mettraient ordre à cela, et ils n'en dormaient pas moins tranquilles, n'en mangeaient pas de moins bon appétit, n'en remplissaient pas moins scrupuleusement leurs exercices de religion.

Les discours imprudents de M. de Benohen trouvèrent de perfides échos : dénoncé, accusé, décrété d'arrestation, il dut quitter précipitamment ses terres, avec son fils au berceau et ses deux domestiques : mais il n'eut point assez de détachement de sa patrie, pour chercher sa sûreté dans l'émigration, au moment où les armées étrangères allaient envahir le territoire national ; il espérait, d'ailleurs, que la fièvre révolutionnaire touchait à son terme, et que, d'un jour à l'autre, la religion et la royauté triompheraient de leurs implacables ennemis. Il se retira donc à Paris, pour attendre le dénouement favorable de cette crise sociale, qu'il avait jugée éphémère, et pour se soustraire plus facilement aux poursuites exercées contre lui en Bretagne ; mais, quand il se vit prisonnier dans la capitale, au milieu des factions et des émeutes, il regretta d'être venu lui-même se mettre à la merci des juges et des bourreaux : Louis XVI avait porté

sur l'échafaud sa tête découronnée, et la monarchie n'était plus.

M. de Benohen s'abandonna dès lors à la tristesse et au découragement : il cessa d'exprimer en paroles amères et haineuses le mépris qu'il faisait de l'état de choses existant ; il se renferma dans un morne silence, et ne trahissait ses pensées de deuil que par des larmes muettes ou des soupirs désespérés. Il savait que sa vie dépendait d'un



M. de Benohen lisant les gazettes à ses gens rassemblés pour la prière du soir.

mot malveillant, et que la qualification de *suspect* l'eût conduit à la guillotine dans les vingt-quatre heures. Il ne sortait presque jamais de son cabinet, ne recevait personne, et se faisait passer, à la Section de son quartier, pour un Américain arrivé de New-York, avec l'intention d'être témoin des faits glorieux de la Révolution française. Le titre d'Américain était, en ce temps-là, une

égide plus sûre que toutes les distinctions honorifiques, et le comte de Benohen, déguisé sous le nom de sir Back, avait moins à craindre une persécution qu'une ovation, tant les Parisiens admiraient avec fanatisme les concitoyens de l'illustre Washington, fondateur de l'Indépendance américaine.

Alain et Annette se conformaient aux volontés de leur maître, en demeurant sédentaires comme lui ; à peine se hasardaient-ils à courir jusqu'au marché voisin, pour y faire la provision de la semaine, et jusqu'à l'église la plus proche, pour s'assurer que les portes en étaient fermées, et qu'on n'y célébrait pas l'office divin. Ils faillirent plusieurs fois éveiller des soupçons sérieux sur le prétendu Américain, qu'ils servaient, en soldant leurs acquisitions avec de l'argent au lieu d'assignats, en s'informant de l'époque où aurait lieu la réouverture des églises, et en s'étonnant que le roi permît de sonner les cloches des paroisses, sans qu'on y dît la messe : ces braves gens prenaient le tocsin pour l'*Angelus !*

Mais M. de Benohen leur donna des instructions si précises et si prudentes, qu'ils commencèrent à se tenir sur leurs gardes et à éviter tout ce qui pouvait attirer l'attention. Ils avaient vu la populace arrêter un malheureux prêtre en pleine rue et le pendre au poteau de la lanterne. Ce spectacle horrible les rendit plus circonspects et plus craintifs, que les plus sages représentations n'eussent pu le faire : ils ne sortaient que le soir ou de grand matin, pour acheter à la hâte les denrées indispensables ; ils faisaient au logis leurs dévotions, et retenaient leur

langue, de peur de compromettre la liberté et les jours de leur ancien seigneur.

Néanmoins, ils ne purent échapper entièrement aux réflexions inquiétantes, que leur suggérait la situation déplorable des affaires publiques : ils avaient lu des placards incendiaires et des journaux atroces ; ils avaient entendu rebattre à leurs oreilles une foule de folies démagogiques, capables d'ébranler une tête plus solide que la leur ; on les traitait partout de *Citoyen* et de *Citoyenne ;* on leur avait ri au nez, quand ils usaient des formules aristocratiques de *Monsieur* et de *Madame,* mises *hors la loi ;* on avait même voulu leur jeter de la boue, pour un impertinent *J'ai bien l'honneur de vous saluer :* force leur était donc de parler, sinon de penser, comme tout le monde.

Penser comme les vrais *sans-culottes*, blasphémer, fouler aux pieds les plus saintes vérités, adorer les plus odieux mensonges, ce n'était pas une métamorphose possible pour ces loyaux Bretons, qui avaient conservé au fond de l'âme les enseignements de leur curé et de leur seigneur ; mais ils rencontrèrent tant de valets enrichis et affranchis, tant de maîtres déchus et réduits à la misère, qu'ils en vinrent au point de supposer que les torts étaient du côté de ces derniers ; ils se dirent, entre eux, que les grands et les nobles avaient mérité leur abaissement et leur ruine, par des actes d'orgueil, d'avarice et de méchanceté, actes coupables, que le comte de Benohen, il est vrai, n'aurait jamais à se reprocher ; ils l'accusèrent tout bas, seulement, de froideur, de sévérité et de morgue ; mais de ces reproches ils le disculpaient aussitôt, en songeant combien leur maître était malheureux, exilé de la

Bretagne, privé de ses biens et menacé d'un sort plus funeste encore, si on venait à le découvrir.

Alain, dont l'esprit borné surpassait en faiblesse celui de sa femme, se laissa impressionner davantage par les événements et les mauvais conseils; son affection pour le comte ne diminuait point, mais sa susceptibilité s'augmenta de manière à lui faire sentir vivement les épines de sa position servile, et à envenimer les blessures de son amour-propre naissant. Alors il s'aperçut que M. de Benohen avait le ton brusque, l'abord rude et l'humeur noire; il s'attrista du respect et des égards, qu'il était obligé d'avoir pour lui, et il souhaitait que la *Déclaration des Droits de l'homme* tombât par hasard dans les mains du comte, pour lui apprendre à vivre avec ses domestiques. Néanmoins, Alain était incapable de nuire à son maître; il eût même sacrifié sa vie, pour sauver celle de M. de Benohen, qu'il chérissait et vénérait comme un père.

II

LE DOMESTIQUE CHASSÉ

Alain et Annette causaient, un jour, dans l'antichambre, tandis que le comte écrivait des lettres et lisait des papiers en son cabinet, dont l'entrée n'était accessible à personne. Alain épelait, à haute voix, la bizarre nomenclature du *Calendrier républicain,* composé de noms de plantes, de fruits et d'instruments aratoires, pour remplacer les noms de saints, œuvre de folie et de ridicule, que le poète comique Fabre d'Églantine avait publié sous son nom. Annette écoutait, en ouvrant de grands yeux ébahis, cette étrange liste de noms de baptême, auxquels sa mémoire opposait ceux que l'Église catholique avait mis en honneur : elle berçait doucement sur ses genoux l'enfant de M. de Benohen, et suspendait ce balancement, chaque fois que son nourrisson semblait vouloir s'endormir sans crier et sans tordre ses petites mains.

— Voici les saints, c'est-à-dire les noms propres du mois de brumaire, lequel correspond au ci-devant octobre, disait gravement Alain : *pomme, céleri, poire, betterave, oie, héliotrope, figue, scorsonère, alisier, aux bienfaiteurs de l'humanité....*

— Ah! Notre-Dame! quel drôle de nom! s'écria Annette, avec surprise; il est long comme une antienne....

— Ce n'est pas un nom de baptême, celui-là, puisque c'est le nom d'une fête républicaine, qui tiendra lieu de dimanche.

— Dira-t-on l'office, ce jour-là? Sais-tu, Alain, que nous ne sommes point allés à la messe depuis six mois? ni à vêpres? ni à confesse?

— Que veux-tu faire, puisqu'il n'y a plus d'églises ni de prêtres, à Paris? Patience! Nous retournerons en Bretagne, et alors....

— Je voudrais que ce fût demain! s'écria Annette, dont les yeux se remplirent de larmes; nous vivons ici, comme chez les païens, et c'est bien triste de ne pas entendre un sermon, même aux grandes fêtes! D'ailleurs, Dieu sait ce que devient, pendant notre absence, le pauvre cher enfant, que nous avons confié à une nourrice, pour ne nous occuper que de l'enfant d'un autre, qui boit le lait de notre fils.

— Oh! c'est mal, c'est contraire aux Droits de l'homme, reprit Alain avec un air magistral : il faut que la mère allaite elle-même son enfant.

— Sans doute; mais si la mère meurt, ainsi que Mme de Benohen...

— En ce cas, le père, selon les lois de la nature et de la liberté doit, suppléer à la mère...

— Allons donc! Tu es fou! interrompit Annette, en riant et en se penchant avec tendresse sur l'enfant endormi. Eh bien! j'ai beau me dire que j'aurais dû ne jamais me séparer de mon petit Bouchard; j'ai beau me défendre d'aimer le marmot que je nourris, je m'attache de plus en plus, tous les jours à mon cher nourrisson, et souvent

je m'imagine que je suis sa vraie mère. Qu'il est joli, mon Eutrope!

— Eutrope! quel diable de nom! répétait Alain, en haussant les épaules; je veux bien croire que le saint qui s'appelle ainsi est là haut, dans le Ciel; mais, à coup sûr, il est déplacé sur la terre, et ce nom seul nous ferait incarcérer comme des aristocrates.

— Dépêchons-nous de le changer; je ne demande pas mieux, si l'intérêt de cet enfant nous le commande.

— Et le nôtre surtout, et celui de M. le comte.... du citoyen de Benohen, veux-je dire. Vois-tu, Annette, aujourd'hui on juge un homme d'après le nom qu'il a : « Comment te nommera-t-on, citoyen? — M. de La Bouchardière ou de La Marinière, ou de La Pennissière, ou de tout autre *de*. — Aristocrate à la lanterne! » Quand le citoyen se nomme tout bonnement *Potiron*, ou *Pissenlit*, ou *Coquelicot*, ou même *Cheval*, il ne court aucun danger; il est toujours innocent, toujours libre : on ne lui supposera pas l'intention de conspirer, d'accaparer le blé ou l'argent, de correspondre avec les émigrés, ni de renverser la République; au contraire, on proclamera son civisme et son incorruptibilité; on lui décernera une couronne de feuilles de chêne; on le choisira pour remplir des fonctions gratuites auprès de sa section; enfin, la fameuse loi des Suspects n'existera pas pour lui, grâce à son nom plébéien.

— Qu'est-ce qui t'a donc si bien stylé? lui demanda sa femme, émerveillée de ce nouveau vocabulaire qu'on apprenait dans les rues.

— C'est l'épicier du coin, répondit-il en se rengorgeant :

Monsieur.... c'est-à-dire le Citoyen Publicola, sergent de la garde nationale et juré au tribunal révolutionnaire ; un excellent homme, qui a toujours un sabre sur son comptoir et une pique dans son arrière-boutique.

— Alain, Alain, pourquoi fréquentes-tu ces gens-là? murmurait Annette, en essayant de rendormir l'enfant, qui poussait des cris aigus. Eutrope! là, là, là, là! Eutrope, mon mignon! Eutrope, mon garçon! laderideri, laderidera.

— Encore Eutrope! Ce nom me fait mal à entendre! Il faut nous en débarrasser à tout prix, sans que Monsieur, ou plutôt le Citoyen, que l'aveugle naissance nous a donné pour maître, s'aperçoive de cette innovation, qu'il approuverait d'ailleurs, s'il en savait l'importance civique.

— Soit; nommons-le *Alisier?* dit-elle, en chantant un refrain breton, pour apaiser les cris de l'enfant : *Alisier*, mon ami, mon chéri!

— J'aurais préféré *Héliotrope*, comme plus distingué et plus convenable au fils d'un noble; mais *Alisier* s'accorde mieux avec l'égalité.

— *Alisier!* Eutrope ! *Alisier!* reprenait Annette, qui adoucissait ou renforçait le son de sa voix, selon que les cris de l'enfant étaient plus faibles ou plus perçants. Qu'a-t-il donc, ce pauvre petit ? Il était si calme tout à l'heure : c'est peut-être ce nom républicain, qui l'effraie ? Mon bien-aimé Eutrope !

— Fi ! fi ! qu'il est méchant, *Alisier!* dit Alain, frappant du pied, et prenant un accent grondeur, pour imposer silence à l'enfant, qui se pâmait de colère et demeurait bleu. Fi ! qu'il est laid, le petit aristocrate ! Où est le *Père Du-*

chesne ? Bon, bon, bon ! le voici avec son bonnet rouge et sa carmagnole !

— Tais-toi, Alain ; tu fais peur à cet enfant, et si monsieur le comte savait les vilaines choses que tu dis là, il serait fort mécontent, car il n'aime pas que dans sa maison quelqu'un s'avise de tenir des propos révolutionnaires. Prends garde à toi, Alain ; malgré toute sa bonté, il te chasserait peut-être...

— Me chasser ! répliqua-t-il avec une grimace de dédain et un geste insolent ; est-ce que les maîtres chassent encore leurs gens ? Est-ce qu'il y a des maîtres d'ailleurs et des *gens* ? Je consens à rester au service de Monsieur, ou plutôt du citoyen Benohen, parce que je l'estime, parce que je...

— Tu es fou, mon pauvre Alain ! repartit avec une pitié chagrine Annette, qui s'était levée, et qui marchait à grands pas pour que le mouvement fît diversion à la souffrance ou à la colère que l'enfant exprimait par des plaintes déchirantes. Écoute : je te prie de ne plus voir l'épicier Publicola...

— Bah ! nous sommes une paire d'amis, et il se propose de faire mon éducation de sans-culotte : nous avons bu tantôt un verre de cassis, à la santé...

— Je ne suis plus surprise des belles idées que l'on t'a fourrées dans la cervelle ! O mon Dieu ! tâche que monsieur le comte ne s'en doute pas !

— Le citoyen Publicola n'est pas fier, quoiqu'il soit sergent de la garde nationale et juré au tribunal révolutionnaire : il boit et trinque avec moi.

— C'est une dangereuse connaissance que tu as faite là !

dit tristement Annette, qui entrecoupait ses observations sensées par des chants mélancoliques.

— Est-il obstiné, ce petit comte? reprit Alain, que les cris lamentables de l'enfant poussèrent à bout : on croirait qu'on l'écorche ! Chante-lui la *Marseillaise !*

Annette, dont tout le savoir-faire de mère et de nourrice échouait contre le désespoir d'Eutrope en proie à une crise de dents, suivit machinalement le conseil de son mari, et entonna aussitôt l'hymne populaire, qui retentissait alors d'un bout de la France à l'autre, et qui menait au combat nos armées victorieuses. L'enfant, subjugué par cet air solennel et pathétique, oublia ses douleurs de dentition, et fixa sur le visage de la chanteuse des yeux pleins de larmes, où se peignait une émotion de plaisir et d'étonnement ; il ne jetait plus un cri.

Alain, électrisé aussi à ce chant magnifique, murmurait à demi-voix les paroles des couplets, et battait la mesure, en remuant la tête : le cassis qu'il avait bu, et l'éloquence de l'épicier Publicola n'ajoutaient pas peu d'enthousiasme à son amour de la musique ; il se mit à répéter le refrain : *Aux armes, citoyens !* sans modérer les éclats de sa voix, qui arrivait aux oreilles des passants, dans la rue. Les deux chanteurs s'amusaient mutuellement à l'exécution de ce refrain, quand une porte s'ouvrit tout à coup.

— Est-ce que les brigands sont chez moi ! s'écria M. de Benohen, qui accourait tout pâle, et qui s'arrêta stupéfait en voyant les auteurs de cette trahison. Quoi ! c'est vous, malheureux ! C'est toi, scélérat ! reprit-il avec énergie, en s'avançant vers Alain qu'il souffleta sur les deux joues.

— Ah ! monsieur le comte, ce n'est pas lui ! dit Annette, qui se jeta entre son mari et M. de Benohen, pour empêcher celui-ci de maltraiter Alain qui muet et immobile, la tête basse et les poings serrés, frémissait de tout le corps, mais ne cherchait pas à éviter de nouveaux soufflets.

— Comment, misérables ! Vous voulez donc me perdre ? s'écria le comte, qui se repentait déjà d'avoir été entraîné trop loin par un premier mouvement de fureur, et qui



Alain se mit à répéter le refrain ; *Aux armes, citoyens*

contenait néanmoins toute son indignation. Vous chantez chez moi la *Marseillaise !* Savez-vous ce que c'est que la *Marseillaise* ?

— Monsieur le comte, il ne le fera plus ? répondit Annette, en lui présentant son enfant, comme pour demander grâce. C'était ce pauvre petit *Alisier*...

— Qui nommez-vous de la sorte ? interrompit M. de Benohen, qui n'eût pas remarqué ce nom burlesque, s'il n'avait aperçu à ses pieds le Calendrier républicain.

— C'est Eutrope, Monsieur le comte ! dit Annette, dont le trouble s'accrut à cet imprudent aveu, qu'elle n'avait pas voulu faire ; c'est Alain, c'est *Alisier*...

— Voilà une audace qui passe tout ce qu'on peut imaginer ! répliqua M. de Benohen, dont l'irritation était au comble : ces faquins-là se permettent de donner un sobriquet à mon fils, qui sera comte de Benohen, après moi ! et quel sobriquet encore ! une injure, une bouffonnerie !

— Monseigneur, pardonnez-lui, pardonnez-nous ! répondit Annette hors d'elle-même et ne sachant plus quelle excuse invoquer. C'est l'épicier Publicola.... un capitaine de la garde nationale... On a supprimé les saints du Calendrier.... J'ai cru que ce nom-là lui porterait bonheur, à ce cher *Alisier*... je veux dire Eutrope !... Il souffre beaucoup des dents ; il en a percé deux, cette nuit, et comme il criait à nous rendre sourds...

—Parleras-tu, coquin ? disait M. de Benohen, en secouant par le bras Alain, qui semblait ne rien entendre et ne rien sentir : m'apprendras-tu, drôle, ce que signifie ce complot ? Pourquoi chantais-tu cette abominable chanson ? Pourquoi te permets-tu de changer le nom de mon fils ? Réponds, ou je te tue, comme un chien, sur la place !...

— Monseigneur, Monsieur le comte ! disait Annette, en faisant à son mari, un bouclier de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras : Il est désolé de vous avoir déplu ! Il ignorait que cette chanson vous fût désagréable... Mais plutôt c'est moi seule qui l'ai chantée pour endormir le petit... Ne le tuez pas, monsieur le comte ! Il est bien fâché de ce qu'il a fait : voyez, il tremble, il pleure, il n'ose vous regarder en face.. Grâce pour lui !

— Sors de ma présence, et ne reparais plus devant mes yeux ! cria M. de Benohen, avec un signe impérieux : va te faire pendre, hors de chez moi !

— Pendre ! murmura, en sortant, le valet qui avait relevé la tête et lancé un regard de bête fauve sur son maître : tous les hommes sont égaux à présent !

— Le drôle est ivre ? dit le comte qui tressaillit à cet adieu menaçant : il est ivre, ou bien il me trahit. A qui se fier, bon Dieu ! N'y a-t-il que des monstres d'ingratitude sur la terre !... Je ne veux plus voir chez moi cet homme qui m'a manqué de respect et qui chante la *Marseillaise* dans ma maison.

Annette implorait le pardon de son mari, sans nier les torts dont l'accusait le comte, que la lecture des papiers publics, pleins d'une farouche énergie révolutionnaire, avait préparé à cette terrible exaspération. M. de Benohen marchait à grands pas dans la salle, en gesticulant avec violence, et en accablant de malédictions les hommes du parti, qui, à cette époque, gouvernait la France, à l'aide des prisons et de la guillotine. Il secouait, dans ce moment, la contrainte qu'il s'était imposée, par précaution, depuis sa venue à Paris, et il s'abandonnait à toute la fougue de son caractère, à toute l'intolérance de ses préjugés et de ses opinions. Il n'eût pas plus ménagé les hommes et les actes de la République, en présence d'un tribunal de juges, tant son indignation était au comble. Enfin, épuisé par cette longue et chaleureuse déclamation qu'interrompaient seuls les cris de l'enfant effrayé, il rentra dans son cabinet, en rejetant derrière lui les portes avec fracas.

III

LE DÉNONCIATEUR

Cette scène avait tellement épouvanté Annette, qu'une heure après la retraite du comte, elle restait encore tremblante à la même place. Ses larmes coulaient en silence, et elle gémissait, absorbée dans une préoccupation unique, la disgrâce de son mari, que M. de Benohen avait formellement chassé en l'accablant des épithètes les plus injurieuses. Elle ne pouvait s'accoutumer à l'idée de quitter cette maison, où elle avait été élevée, où elle s'était mariée, où elle croyait mourir ; et bien que le comte ne l'eût pas comprise dans l'arrêt d'Alain, elle savait que le sort d'une femme est subordonné à celui de son époux. Par intervalles, elle espérait que M. de Benohen reviendrait de lui-même sur une sévérité qui allait jusqu'à l'injustice, et elle se promettait de recommencer des prières, que la furieuse irritation de son maître avaient rendues inutiles ; elle s'efforçait de reprendre la force d'aller se jeter de nouveau, avec son nourrisson, aux pieds de M. de Benohen ; mais le souvenir de l'emportement auquel il s'était livré devant elle, la glaçait encore de terreur.

Cependant Alain ne revenait pas. Annette se mit à la fenêtre, pour chercher dans la rue si elle l'apercevrait ;

elle attendit en vain jusqu'au dîner. Elle avait le cœur bien gros et les yeux rouges, car Alain était toujours absent, et comme elle s'imaginait le connaître à fond, elle supposa qu'il se désolait, assis au coin d'une borne, dans quelque rue déserte, en s'accusant d'avoir encouru le blâme de son seigneur, et en demandant au Ciel l'occasion de réparer sa faute. Annette, craignant que son mari ne fût aussi sensible qu'elle-même au congé brusque et définitif qu'il avait reçu, ressentait de plus vives inquiétudes, à mesure que l'absence d'Alain se prolongeait ; elle lui attribuait encore assez de dévouement à l'égard du comte, pour appréhender qu'il ne se fût puni plus sévèrement de ses propres mains. Par moment, elle se persuadait que la Morgue ne lui restituerait qu'un cadavre, et elle lui donnait déjà des larmes.

M. de Benohen se mit à table : il chercha des yeux autour de lui si Alain n'était pas à son poste, il se retourna deux fois vers Annette qui sanglotait, et ne lui adressa point la parole ! il avait l'air sombre et chagrin ; mais il donnait des ordres avec une voix si douce, qu'Annette eût souhaité qu'Alain fût présent pour obtenir sa grâce. Enfin, le comte, qui mangeait lentement et comme sans appétit, s'arrêta, en déposant sa fourchette, et se cacha la figure dans ses mains ; il pleurait amèrement.

— Annette, demanda-t-il d'un ton triste et affectueux à la fois, où est Alain ?

— Je ne sais pas, Monsieur le comte ! répondit-elle, en sanglotant plus fort.

— Appelle-le, et dis lui que je l'attends ? reprit le comte avec bonté.

— Hélas ! mon Dieu ! si je pouvais deviner où il est en ce moment !

— Eh quoi ! il est donc sorti ?

— Oui, monsieur le comte, quand vous l'avez banni de votre présence... Il est un peu vif, ce pauvre Alain, un peu mauvaise tête, quoiqu'il n'y ait pas de meilleur cœur au monde, et je crains...

— Que crains-tu ? s'écria M. de Benohen, qui tressaillit sur son siège par l'effet d'un foudroyant pressentiment.

— Je crains qu'il ne soit allé se noyer !

— Oh ! je ne me le pardonnerais jamais ! dit le comte, en joignant les mains ; je l'ai trop maltraité, ce cher Alain, je lui ai dit des injures, je l'ai frappé même !...

— S'il était ici, monsieur le comte, il vous supplierait de n'y pas penser plus que lui !

— Oui, je l'ai frappé, je m'en souviens... C'est mal, c'est une odieuse action : j'en suis fâché, je voudrais le lui exprimer et l'embrasser aussi, pour nous réconcilier.

— C'en est trop, Monsieur le comte, reprit Annette avec une sincère reconnaissance : vous êtes le plus généreux des maîtres, et je ne voudrais pas quitter votre service pour celui du roi ! Alain a bien raison de tant vous aimer ! il donnerait sa vie pour vous, comme il le dit à qui veut l'entendre... Quant à moi, si j'avais cent vies au lieu d'une, je serais heureuse de les sacrifier toutes pour mes bons maîtres ! Le pauvre Alain pense comme moi, là-dessus, et il n'en démordra pas, malgré toutes les révolutions du monde... N'est-ce pas malheureux qu'il soit parti, sans nous dire où il va ? Il serait maintenant si content, si

fier, si réjoui ! Quoi ! Monsieur le comte, vous l'auriez embrassé ?

— Sans doute, mon enfant, et je le prierai d'oublier ce qui s'est passé entre nous. Quand on a mal agi envers un inférieur, il ne faut pas qu'une fausse honte nous empêche de déclarer nos torts et de nous en faire absoudre par un loyal repentir. C'est surtout dans le terrible temps où nous vivons, qu'on doit apprendre à être indulgent ; car on est exposé soi-même envers tout le monde à avoir besoin d'indulgence, au premier instant ! N'est-il pas sage de se faire des amis, lorsqu'on peut un jour ou l'autre se rencontrer, pour la dernière fois, sur l'échafaud ?

M. de Benohen parlait encore, et Annette, malgré son intelligence peu éclairée, était émue de la noblesse de ces réflexions prononcées avec un accent simple et digne.

On heurta tout à coup à la porte cochère de la maison ; la rue était remplie de monde : on entendait la hampe des piques résonner sur le pavé, et la voix éclatante d'un orateur populaire dominer le tumulte de la foule. Les lueurs des torches rougirent les vitres et le plafond de la salle, où le comte achevait son repas. Annette, qui s'était approchée de la fenêtre, recula, en poussant un cri : elle avait reconnu Alain, au milieu d'une bande de gens armés.

— Ouvrez, au nom de la loi ! criait-on dans la rue, en frappant à coups redoublés contre la porte, qu'Annette se gardait bien d'aller ouvrir.

— Qu'y a-t-il ? dit M. de Benohen, avec calme.

— Ah ! Monsieur, sauvez-vous ! s'écriait la femme

d'Alain, en courant autour de la salle et ne trouvant pas l'issue qu'elle cherchait.

— On vient pour m'arrêter ? reprit le comte, dont le visage pâle et serein s'animait d'un sourire sardonique il est temps que le bourreau me fasse rejoindre mon Roi !

— Monsieur, que dites-vous ? répliqua Annette, qui comprit le danger que courait son maître, sans pouvoir apprécier quelle était la nature de ce danger, que résumait pour elle le retour d'Alain, accompagné de cette bruyante escorte. Venez, Monsieur le comte ? Il y a une autre porte, qui s'ouvre dans la rue voisine, et...

— Non, je resterai, je veux rester ! dit M. de Benohen, qui ne bougeait pas de sa place : je suis las de disputer ma vie à ces assassins, et je n'ai pas peur de la mort.

— Mais votre fils, Monsieur le comte ! Conservez-lui son père, et fiez-vous à la protection de Dieu.

— Mon fils ! dit le comte, qui se leva spontanément et s'élança vers le berceau, en couvrant de pleurs et de baisers l'enfant qui dormait.

— Monsieur, les voici ! répétait avec effroi Annette, qui essaya de barricader la porte de la salle à manger, au moment où celle de la rue était enfoncée à coups de maillets et de leviers. Fuyez, Monsieur !... Viens, Alain, Alain, au secours de Monsieur le comte !

Annette fut rudement repoussée par les battants de la porte, qui cédèrent au premier choc, et faillit avoir la tête fendue d'un coup de sabre, qui n'atteignit que la muraille. Tandis qu'un de ces nouveaux venus, par pitié ou par prudence, enlevait dans ses bras Annette presque évanouie, et l'emportait sur le palier, l'attention des as-

sistants se trouva concentrée exclusivement sur M. de Benohen. Des hommes à figure atroce, coiffés de bonnets de laine rouge, faisant étinceler des sabres nus et brandissant des piques, avaient entouré le comte et dirigeaient leurs armes contre sa poitrine, sans qu'il eût fait mine de s'enfuir ou de se défendre.



L'épicier Publicola arrêtant le comte de Benohen.

— Est-ce toi l'ex-comte de Benohen ? lui dit le chef de cette troupe, avec un effroyable jurement.

— Que me voulez-vous ? répondit le comte, sans s'émouvoir et en jetant un dernier regard sur le berceau de son fils.

— Tu auras ton compte demain, Monsieur l'aristocrate, faut pas rire ! reprit, en ricanant d'un air bonhomme, le conducteur de ces misérables.

C'était l'épicier du coin, qui avait quitté sa boutique, pour se mettre à la tête des *frères et amis* de sa Section ; il

s'était lui-même surnommé Publicola, mais il se distinguait de ces brutes par sa figure inoffensive, son rire niais, et son costume approprié traditionnellement au commerce pacifique de l'épicerie, c'est-à-dire la veste de laine grise, le tablier agrafé par derrière et la casquette de loutre.

— Je suis prêt à vous suivre, dit le comte avec un calme dédaigneux; permettez-moi seulement de donner des ordres à mes gens...

— Ohé! ses gens! crièrent à tue-tête les témoins de cette scène lugubre, éclairée par plusieurs torches, qui ajoutaient une expression infernale à ces affreux visages, barbouillés de vin et de sang.

— Monsieur a des gens, faut pas rire! dit l'épicier, le tribun, qui était le loustic de ses sectionnaires. Il n'y a plus de *gens* en France, mon ami! Les citoyens qui consentent à servir, en manière d'emploi de commerce, et que nous nommons des *officieux*, sont égaux à leurs maîtres, entends-tu? et la République une et indivisible a le bras assez long pour distribuer des torgnioles aux nobles tyrans, qui se permettent de taper sur leurs domestiques.

— Ah! je comprends! repartit en souriant M. de Benohen, pour qui cette allocution fut un trait de lumière, mais qui ne conçut aucun ressentiment à l'égard d'Alain.

— Je t'arrête, au nom du tribunal révolutionnaire, où j'ai l'honneur de condamner le plus lestement du monde les aristocrates de ton espèce! continua l'épicier, qui aimait mieux faire usage de grosses phrases ridicules, que de son sabre et de sa pique: je te jugerai demain matin, en ma qualité de juré du tribunal, et on te guillotinera, le soir, comme un joli garçon.

— Annette ! cria M. de Benohen, qu'une partie de la hideuse escorte entraînait avec des clameurs sanguinaires, tandis que les autres brigands pillaient l'appartement, Annette, un mot encore !

— Monsieur, Monsieur le comte ! répondit Annette, accourant hors d'elle-même, après s'être arrachée des mains qui la retenaient.

— Veille sur mon fils, je te le confie ! lui dit le malheureux père, en passant devant elle.

— C'est un devoir sacré ! murmura-t-elle, en lui tendant les bras. C'est la seule réparation qui soit en mon pouvoir ! reprit-elle avec un sourd gémissement.

— Annette, fais en sorte qu'Alain me pardonne de l'avoir frappé ! cria de loin M. de Benohen, que ses gardes prenaient plaisir à maltraiter, en lui reprochant d'avoir porté la main sur un citoyen.

— Et lui, mon Dieu ! qui est-ce qui lui pardonnera ? dit à voix basse Annette, penchée sur le berceau de l'enfant, qui s'éveillait en demandant le sein de sa nourrice.

— Hohé ! citoyens sans-culottes ! hurla un des compagnons de l'épicier. Que fait-on de cette aristocrate qui voulait nous fermer la porte au nez ?

— Arrêtez-la aussi ! hurlèrent plusieurs de ces bêtes féroces à face humaine.

— Citoyens ! c'est ma femme ! c'est une vraie patriote ! dit Alain en se précipitant au secours d'Annette et en repoussant les bras nus qui s'étendaient pour la saisir.

— Alain ! Alain ! répliqua-t-elle, en l'accablant d'un coup d'œil de mépris, qui pénétra comme un remords dans son cœur : vous avez trahi notre maître !

IV

L'ARRÊT DE MORT

M. de Benohen avait bien prévu d'avance qu'il était perdu ! D'ailleurs, l'épicier Publicola ne lui laissa pas ignorer quel sort l'attendait, en le faisant écrouer à la prison de la Conciergerie. Le lendemain, à dix heures du matin, M. de Benohen comparut devant le tribunal révolutionnaire, qui prononçait des arrêts sans appel, exécutoires dans les vingt-quatre heures. Il fut accusé de conspiration avec les émigrés, bien que l'accusateur public ne présentât aucune pièce à l'appui de ce réquisitoire, qui amena, comme à l'ordinaire, une condamnation à mort. Publicola, qui siégeait sur le banc des jurés, prit la parole, après l'arrêt prononcé, et déclara qu'il n'avait pas voulu influencer l'opinion du tribunal, en incriminant le *ci-devant comte*, sur un fait monstrueux, tyrannique et abominable ; mais qu'il se devait à lui-même de dire que cet ex-comte insultait et frappait ses domestiques, comme des esclaves. Un murmure d'horreur s'éleva dans l'auditoire, et des cris de mort, des gestes frénétiques, des regards furieux témoignèrent de l'indignation qui s'emparait de tous les cœurs, tant la plus vile populace était alors préoccupée de ce qu'on nommait la dignité de l'homme.

— Aristocrate ! lui dit le président du tribunal : si tu avais deux vies à perdre, la seconde serait également compromise, car quiconque injurie un citoyen est coupable envers la République une et indivisible. Le citoyen pauvre qui daigne servir le citoyen riche a des droits sacrés à la reconnaissance et à la fraternité de son patron. Souviens-toi, dans l'autre monde, qu'il n'y a plus de maîtres en France, et que la liberté est inaliénable.

— Monsieur ! répondit M. de Benohen, qui avait refusé de se défendre contre les charges de l'accusation : j'ai eu le malheur de sortir une fois de mon caractère, en me portant à un excès de brutalité que je déplore maintenant. Ce fut un moment d'erreur et de colère, je l'avoue. Je voudrais que la personne qui a eu à se plaindre de moi fût ici, devant vous : je lui demanderais de me pardonner.

Un profond gémissement retentit au fond de la salle et attira les huées de la foule en haillons, que le tribunal révolutionnaire réunissait à ses audiences. Si l'on eût découvert l'auteur de cette plainte scandaleuse, il eût été traduit immédiatement à la barre et condamné à gémir sur son propre sort. Une femme ou plutôt une furie, qui assistait à la séance, dénonça un chien caniche comme l'interrupteur, et le chien, chassé à coups de pieds, se réfugia dans l'enceinte du tribunal, sous la protection de la victime qu'on allait ramener en prison : c'était le chien d'Alain.

L'exécution devait avoir lieu, à cinq heures du soir : le comte passa les dernières heures de sa captivité et de sa vie, en tête-à-tête avec le souvenir de sa femme morte et

la pensée de son fils au berceau. Il faiblissait par degrés dans la ferme résignation qu'il avait montrée devant ses juges ; il versait des larmes abondantes sur l'avenir incertain de cet enfant, qu'il abandonnait à des mains étrangères ; il regrettait de mourir, sans pouvoir du moins désigner un ami qui le remplaçât en son rôle de père ; mais comment faire avertir cet ami, dans le cas où il l'eût trouvé, où il l'eût choisi entre les personnes de sa connaissance ? Comment le voir et l'entretenir encore, avant de monter dans la fatale charrette? Comment régler si vite certaines dispositions de fortune, en faveur de l'orphelin qui devait lui survivre? Il se sentait seul, privé de tout conseil, loin de sa famille, séparé de ses amis, entouré d'inconnus désespérés qui allaient périr avec lui, abattu par le spectacle de toutes ces douleurs rassemblées autour de lui, et ne conservant plus un rayon d'espoir.

Vers quatre heures, les verrous de son cachot furent tirés, la clef gronda dans la serrure. Il crut qu'on venait le chercher pour le supplice, et il remercia le Ciel de mettre fin aux tortures morales qui avaient commencé son agonie ; mais, lorsqu'il se préparait à devancer l'appel de son nom, en allant au-devant du bourreau, un homme se précipita dans la prison, et vint tomber, en sanglotant, aux genoux du comte interdit, pendant que la porte du cachot se refermait sur eux. Le comte crut d'abord que c'était un compagnon de guillotine, que lui envoyait le tribunal révolutionnaire, et il s'apprêtait à consoler le nouveau venu, lorsqu'une voix lamentable, entrecoupée de gémissements, fit entendre le nom de M. de Benohen, qui reconnut Alain, son dénonciateur!

Il recula, par un mouvement d'horreur instinctive ; il étendit le bras comme pour maudire l'auteur de sa perte, mais ce malheureux se traîna vers lui, en joignant les mains et en lui criant grâce!

— Ayez pitié d'un grand criminel, Monsieur le comte! lui dit enfin son domestique repentant : pardonnez à votre assassin, ainsi que vous le lui avez promis, au moment de votre funeste arrestation !

— Eh quoi! répondit M. de Benohen avec un accent doux et triste, c'est toi qui m'as livré à mes ennemis? C'est toi qui m'as de la sorte puni de ma confiance et de mes bienfaits? Je ne voulais pas le croire, et je te défendais contre moi-même, en attribuant à la fatalité cette arrestation qui devait être pour moi une sentence de mort! C'est toi qui m'as trahi, Alain! Ah! c'est toi qui m'as dénoncé, si quelqu'un m'eût averti que tu me trahissais, je serais venu me mettre sous ta garde!

— Monsieur le comte, je me suis reproché ma criminelle action plus que vous ne le ferez vous-même! répliqua Alain, qui sans se relever baignait de larmes les genoux de son maître: il n'y a pas de termes assez forts pour exprimer ma scélératesse; aussi, j'ai honte de vivre encore, à l'heure où je vous parle, monsieur le comte, et si j'avais eu hier votre pardon...

— Mon pardon, je te l'accorde, en te demandant de me pardonner aussi un mouvement de violence, que j'ai regretté aussitôt, que je regretterai jusqu'à ma mort! reprit M. de Benohen, qui essaya inutilement de faire asseoir à ses côtés ce malheureux.

— Ah! Monsieur le comte, ne dites pas cela! s'écriait

Alain, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la poitrine : ne m'écrasez pas avec cette généreuse ironie; ne m'ôtez pas, du moins, l'excuse de la vengeance la plus lâche et de la plus aveugle fureur!... Vous m'aviez frappé, Monsieur le comte: je souhaiterais que vous m'eussiez tué !

— Tous les torts sont de mon côté ! repartit noblement M. de Benohen, touché du désespoir de son valet : si je ne m'étais pas emporté contre toi, tu n'aurais jamais eu le cœur de me dénoncer, n'est-ce pas? C'est donc moi seul qui t'ai provoqué, et je suis puni de ma propre faute.

—.Pour l'amour de Dieu! ne dites pas cela! car je n'aurais plus même l'espoir d'avoir ma grâce devant Dieu!... Je vous remercie de vos suprêmes bontés et je me retire, afin de ne pas offenser plus longtemps votre vue... Je m'abhorrerais moins, Monsieur le comte, si j'étais le bourreau de Sa Majesté Louis XVI !

— Alain, où vas-tu? lui dit d'un ton d'autorité M. de Benohen, qui devina l'intention d'Alain, à ses paroles et à sa contenance égarée : je veux savoir où tu vas?

— A la rivière ! répondit Alain, en hésitant à faire cet aveu que lui arrachait l'interrogation imposante de son maître.

— A la rivière? Tu songeais à te détruire, à commettre un nouveau crime, à laisser sans secours ta femme... et mon fils et le tien ? Qu'allais-tu faire, misérable?

— Je vais chercher le châtiment d'une action exécrable, qui m'empêcherait d'avoir désormais un instant de repos; je vais payer le sang, par le sang...

— Tu n'iras pas ! C'est moi, c'est ton maître qui te l'or-



C'est un service, c'est une réparation que j'exige de toi

donne! Tu dois vivre, Alain, puisque je t'ai pardonné, puisque je te confie mon enfant! Entends-tu, Alain? Je te confie mon enfant!

— A moi! Vous ne craignez pas que je lui sois funeste! Vous confiez votre fils à votre meurtrier!... Oh! non, Monsieur le comte, cela n'est pas possible! Annette en prendra soin; Annette le conservera, comme un dépôt que vous lui avez légué; elle l'élèvera elle-même, après l'avoir nourri; elle en fera un honnête homme, un digne seigneur!... Mais, moi, Monsieur le comte, je ne serai plus là, pour lui faire horreur; il ne me redemandera pas son père... On ne me nommera jamais devant lui!

— Écoute, Alain! reprit M. de Benohen, qui parvint à l'asseoir, faible et tremblant, sur un escabeau. C'est un service, c'est une réparation, que j'exige de toi : il faut que tu vives, il faut que tu deviennes le tuteur de mon fils!... Puisque je t'ai pardonné, je ne me rappelle plus rien, excepté le service que je te demande et que tu me promets. Je suis condamné à mort, tu le sais; il n'y a ni moyen ni espoir de me sauver, tu le sais encore; eh bien! me voilà prêt à subir mon arrêt, et, si je n'avais pas un héritier de mon nom, Alain, je serais satisfait de sortir du monde, dans un temps aussi désastreux que le nôtre : le Roi est mort, la plupart de mes amis sont morts, la France nage dans le sang; ce sang ne peut être purifié par la guerre étrangère; la ruine de mon pays me semble imminente; j'aime mieux n'en être pas témoin. Je mourrai donc avec indifférence, pourvu que tu me jures de veiller sur mon enfant et de lui tenir lieu de père.

— Je vous le jure, Monsieur le comte! répondit Alain,

dont les pleurs étouffaient la voix. J'ai pourtant sollicité votre grâce, j'ai supplié qu'on me fît mourir à votre place : l'épicier Publicola, ce monstre à qui je vous dénonçai hier, et que j'estimais à cause de ses vertus civiques, s'est moqué de moi et m'a répliqué, en ricanant, que la République une et indivisible avait assez d'appétit pour manger deux aristocrates, au lieu d'un !... Mais il y a un expédient qui réussira peut-être... Oui, Monsieur le comte, si vous daignez vous prêter à un projet que j'ai imaginé hier, au moment où j'allais me jeter à l'eau... Je veux vous sauver, mon bon maître, et je vous sauverai : quand on viendra pour vous emmener, je passerai à votre place, et vous passerez à la mienne, ce qui sera facile dans l'obscurité, à la faveur d'un changement d'habits...

— Non, répondit le comte avec une volonté inébranlable. Est-ce pour me punir ou pour t'acquitter envers moi, que tu cherches à me rendre coupable d'une lâcheté et d'un assassinat ? Moi, grand Dieu ! vouloir sauver ma vie, aux dépens de la tienne ! Si j'acceptais un pareil sacrifice, je serais le dernier des hommes ! D'ailleurs, mon ami, ta mort généreuse ne ferait que retarder ma mort, de quelques jours ou de quelques heures... Merci, cependant, Alain, merci d'une si noble proposition, qui achève de t'absoudre à mes yeux et qui me prouve que tu es digne de ma confiance, de mon amitié ! Je t'institue donc tuteur de mon fils Eutrope ; tu lui donneras une éducation convenable, mais tu lui cacheras sa naissance, jusqu'à l'âge de vingt ans : à cette époque seulement, tu lui rendras mon nom, s'il est digne de le porter sans y faire tache. Prends cette clef : c'est celle d'une cassette qui

contient ce que j'ai pu réunir d'argent comptant, lorsque je voulais émigrer en Allemagne : cette somme te suffira, pour mener une existence obscure et pourvoir aux besoins de mon fils. A présent, adieu! Reçois ma bénédiction pour lui; embrasse-moi, Alain, et prions ensemble une dernière fois !

M. de Benohen et son valet se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en confondant leurs larmes, puis s'agenouillèrent côte à côte et adressèrent au Ciel une prière muette : le père recommandait son fils à la divine Providence ; Alain offrait ses remords à Dieu. Un affreux bruit de serrures et de ferrements circula dans les corridors, où l'on appelait les *têtes* du jour, dans l'ordre de la liste fatale. M. de Benohen serra encore une fois dans ses bras le lamentable Alain, qui n'avait plus la force de retenir son pauvre maître et qui restait immobile et insensible à la même place, après que la charrette de l'échafaud, encombrée de victimes et environnée de piques, se fût éloignée, à travers les rues accoutumées à cette hécatombe journalière.

— Faut pas rire, mon garçon! dit Publicola, en frappant sur l'épaule d'Alain, qui s'éveilla comme en sursaut, à la suite d'un terrible cauchemar. Tu n'as plus de maître, pour être battu, c'est vrai; mais te voilà au service du peuple souverain, qui te coupera le sifflet, s'il n'est pas content de toi. Prends garde de devenir aristocrate! C'est malsain par le temps qui court.

V

LES FRÈRES DE LAIT

Alain et Annette, devenus riches, avec cent cinquante mille écus que leur avait légués M. de Benohen, retournèrent en Bretagne, avec le fils de leur ancien maître. Ils eurent le bonheur de dérober à tous les soupçons le trésor qu'ils possédaient, et qu'ils regardaient comme appartenant à l'héritier du comte : ils enfouirent dans la terre la précieuse cassette qui contenait l'héritage, et attendirent l'occasion favorable de s'en servir, sans être signalés à l'envie de leurs voisins, qui leur supposaient pourtant certaines économies. Ils s'occupèrent, avec zèle, de leur pupille et de leur propre fils, qui s'appelait Bouchard : ils inspirèrent à tous deux d'abord des sentiments d'honneur et de vertu ; ils ne les rendirent pas néanmoins plus raffinés et plus délicats que des paysans, en les employant à des travaux grossiers et en les habituant aux privations, ainsi qu'à la fatigue.

Les misères de la Révolution diminuaient de jour en jour ; mais le temps n'était pas encore assez tranquille, les hommes n'avaient pas encore assez de probité, pour que les tuteurs d'Eutrope osassent employer la succession de M. de Benohen, et s'élever au-dessus de l'état infime dans lequel ils s'étaient réfugiés avec les deux enfants.

Les autres biens territoriaux du comte avaient été vendus à vil prix, comme domaines nationaux, et payés au Gouvernement avec le produit des abattages de bois. Alain ne passait jamais devant la grande porte du château de son maître, sans baisser le front, ainsi qu'un criminel, et sans faire un signe de croix.

Cependant les deux enfants, qu'Alain avait élevés de la même manière, sans aucune distinction qui annonçât la différence de leur naissance, avançaient en âge : ils atteignirent leur onzième année, avant de sortir de la chaumière où ils se croyaient nés l'un et l'autre ; car Alain n'avait pas jugé à propos de révéler à Eutrope quel était son père et quelle aurait dû être sa fortune : il lui avait pourtant dit qu'Annette l'avait nourri, sans être sa mère, et que Bouchard n'était que son frère de lait. Bouchard et Eutrope ne se fussent pas, d'ailleurs, soumis aux devoirs affectueux de cette fraternité, qui n'existait pas au fond de leurs cœurs ; ils démentaient sans cesse l'illusion d'Annette, qui aimait à se persuader qu'elle leur avait donné le jour à tous deux, et ils contrariaient, par leur désaccord continuel, les projets d'Alain, qui eût voulu oublier lequel des deux était son véritable fils.

Bouchard et Eutrope avaient toujours été en opposition directe sur tous les points, et cette opposition ne paraissait jamais plus vive et plus tranchée, que lorsqu'ils se trouvaient en présence : on comprenait, en les voyant, que nul rapprochement ne pouvait avoir lieu entre deux natures tout à fait opposées, quoiqu'elles eussent également un fond de qualités excellentes. L'origine de cet éloignement réciproque n'était peut-être qu'une jalousie

d'enfance, commencée sur les genoux d'Alain et dans les bras d'Annette. La rivalité, qui s'éveilla chez ces frères de lait, aussitôt qu'ils éprouvèrent la première impression d'un sentiment, ne fit que prendre plus de force et plus d'étendue, à mesure qu'ils avançaient en âge : c'était une lutte de tous les jours et de tous les moments, quand ils étaient ensemble.

Eutrope était bon et généreux, mais pétulant, emporté et orgueilleux ; Bouchard, avec autant de bonté et de noblesse d'âme, avait plus de froideur, plus de modération et de modestie ; Eutrope, qui ne voulait rien apprendre, repoussant avec dédain tout ce qu'on lui enseignait, montrait une ardeur infatigable pour le plaisir ; Bouchard apprenait tout, sans peine et sans effort, à l'aide d'une intelligence et d'une aptitude, qui semblaient s'accroître en raison des difficultés. Eutrope, néanmoins, ne manquait pas d'esprit naturel, mais le défaut de jugement rendait cet esprit inutile et même dangereux. Bouchard avait résolu de mettre en pratique ce principe, que son père lui enseignait pour unique héritage, savoir que l'homme doit se faire, par son travail, une fortune indépendante. Eutrope, au contraire, sans connaître quelles ressources pécuniaires subviendraient à ses goûts de paresse et de dissipation, manifestait une répugnance invincible pour toute espèce de travail, et n'aspirait qu'à la liberté de dépenser son temps en occupations frivoles.

L'enfance et la jeunesse de ces deux enfants avaient été bien différentes : l'un errait à toute heure dans les bois, tendait des pièges aux oiseaux, grimpait aux arbres, volait des fruits en escaladant les clos des voisins, sautait

sur les chevaux de labour, qu'il rencontrait hors de la charrue, galopait à travers les champs ensemencés, houspillait les enfants du village, et se battait intrépidement avec quiconque ne pliait pas devant lui ; l'autre cultivait un coin de terre, étudiait les plantes, observait les phénomènes des saisons, lisait des ouvrages d'agronomie, se récréait à des expériences physiques, et se mettait sur-le-champ, par sa conversation sensée et polie, au diapason des personnes d'un âge mûr et d'une classe plus élevée. Le curé et le maître d'école l'avaient pris en amitié, et secondaient de leurs lumières son désir impatient de s'instruire : le maître d'école l'encourageait à se destiner à l'éducation des enfants, et le curé, pour le tenter, promettait de le faire entrer au séminaire. Mais Bouchard ne voulait être que laboureur.

Alain avait à cœur de remplir les dernières volontés de M. de Benohen : il envoya Eutrope au collège de Nantes, et garda Bouchard à la campagne, en lui accordant un plus grand espace de terrain, pour y faire des essais de culture, et en ne lui refusant aucun des livres qu'il désirait consulter. Bouchard, dont l'émulation s'aiguillonnait d'elle-même, ne tarda pas à dépasser les connaissances bornées du curé et du maître d'école : on ne s'adressait qu'à lui dans toutes les questions graves d'agriculture, de chimie, de minéralogie et de médecine ; tant il était estimé par les gens des communes environnantes, qui, le voyant toujours un livre à la main, le disaient savant comme un livre.

Bouchard, en effet, accrut l'importance du petit domaine de son père, et y ajouta des terrains vagues, des maréca-

ges et des landes couvertes de genêts, qu'il changea en plaines fertiles ; il fit une ferme, de la chétive cabane d'Alain : il eut des vaches, des troupeaux, des valets de labour : par son activité, son industrie et son savoir, il tira du sol une aisance et bientôt une richesse champêtre, qui améliorèrent beaucoup la position de ses parents, et qui n'étonnèrent personne, parce que tout le monde appréciait le mérite de ce jeune homme, modèle de piété filiale et de vertu chrétienne.

Alain crut l'occasion opportune pour réaliser un dessein qu'il avait conçu de longue date : le château de M. de Benohen fut vendu par l'acquéreur, qui n'était pas vu de bon œil dans le pays, à cause de cette espèce d'usurpation de propriété; Alain l'acheta, sous un faux nom, avec une partie de l'argent de la fameuse cassette, et fit valoir le reste des cent cinquante mille écus qui prospéra entre ses mains.

Eutrope approchait alors de sa vingtième année; mais la brillante éducation, qu'il avait reçue à Nantes, ne portait pas le fruit que son tuteur en attendait : il s'était fort sobrement nourri de latin, de grec, d'histoire, de géographie et de droit, qui ne lui procuraient que des bâillements d'ennui et qui l'endormaient sur ses livres, comme si une influence soporifique s'en fût exhalée ; mais il se livrait, en revanche, avec passion, aux exercices de corps et d'adresse, dans lesquels il excellait : il montait à cheval, faisait des armes, sonnait du cor, tirait le pistolet, dansait, jouait au billard, chantait des romances et pinçait de la guitare. Tels étaient les talents qui enflèrent sa vanité, au point de lui faire dédaigner tous ceux qui ne l'égalaient pas dans ce genre de distraction.

Cette vanité, que rendait insupportable aux autres une capricieuse insolence de ton et de manières, avait encore pour aliment l'avantageuse opinion, qu'Eutrope se donnait de sa figure, de sa bonne grâce et de sa toilette : ce jeune présomptueux, avec des qualités fort agréables dans la société, était parvenu à se hérisser de défauts, de ridicules et d'antipathies, tellement qu'on le fuyait et qu'on riait



Alain, vêtu de gros drap bleu, coiffé d'un chapeau à larges bords, chaussé de guêtres de toile, et un bâton ferré à la main.

de lui. S'il eût été rassuré sur sa naissance, qu'il craignait d'approfondir, il aurait fait tomber encore de plus haut ses mépris et sa fierté ; mais il n'osait manifester ses prétentions à la noblesse, que devant des roturiers bien avérés. Il menait pourtant le train d'un fils de famille, et consacrait à ses menus plaisirs les revenus que lui payait Alain, avec l'argent de la cassette.

Eutrope, élégamment habillé et logé à Nantes, où il était censé faire son droit, avait à souffrir dans la partie la plus vulnérable de son orgueil, lorsque Alain, vêtu de gros drap bleu, coiffé d'un chapeau à larges bords, chaussé de guêtres de toile, ayant une sacoche sur l'épaule, et un bâton ferré à la main, venait lui-même apporter la pension de son pupille, avec une provision de noix, de fromages et de pommes. Eutrope, rouge et embarrassé, répondait à peine aux questions et aux embrassades du vieux paysan breton, et se hâtait de le congédier, sous le prétexte le moins plausible. Alain s'apercevait de l'ingratitude de son fils adoptif et s'y résignait, en pleurant, comme à une punition du Ciel. Enfin, quand Eutrope fut majeur, Alain l'appela près de lui, et Eutrope obéit à regret, se promettant bien de s'affranchir de cette tutelle humiliante, dès qu'il serait maître de ses biens et de sa liberté.

Comme il avait retardé de quelques jours son départ de Nantes, Alain s'était absenté pour achever de mettre en ordre les affaires de la succession de M. de Benohen. Eutrope, en arrivant à la ferme de son tuteur, ne trouva que la vieille Annette, qui l'embrassa plusieurs fois avec des larmes d'attendrissement, et Bouchard, qui le reçut avec une amicale politesse. Eutrope répondit froidement et d'un air contraint, aux caresses de sa nourrice et aux égards de son frère de lait. Eutrope, dont la mise soignée et luxueuse ressortait davantage auprès du costume rustique de Bouchard, regardait d'un air dédaigneux les cheveux plats, les gros sabots, la casaque de bure et les guêtres poudreuses de son camarade d'enfance; celui-ci, il est vrai, ne s'était pas encore aperçu qu'Eutrope fût mieux habillé que lui.

Ils allèrent ensemble se promener dans les dépendances de la ferme et visiter l'exploitation dirigée par Bouchard. Eutrope écoutait à peine les commentaires agricoles de son guide, effleurait d'un regard distrait les belles plantations qu'il avait sous les yeux, et se plaignait, à chaque pas, d'être incommodé d'une horrible odeur de fumier. Il adressa, sans y penser, certaines paroles dures et piquantes à Bouchard, qui rougit et ne les releva pas ; mais la conversation, qui languissait entre eux, s'éteignit complètement, ou ne jeta plus que des étincelles à de longs intervalles. Eutrope, qui maudissait tout bas cette promenade pénible à travers des sentiers fangeux et des terres labourées, se trouvait mal à l'aise en présence de ce paysan, qui n'ouvrait la bouche que pour le convaincre d'ignorance, et pour lui donner des leçons avec une bonhomie plus cruelle que le sarcasme et l'aigreur. Eutrope évita donc de fournir à Bouchard le prétexte de faire parade de sa supériorité scientifique, et se retrancha dans un silence accompagné de la grimace la plus arrogante. Bouchard avait sur le cœur un levain de rancune, que les souvenirs de leur ancienne mésintelligence ne firent que réchauffer. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient devenus étrangers l'un à l'autre ; au bout d'une heure, ils furent rivaux et ennemis.

— Mon Dieu ! comment peut-on respirer dans cette puanteur d'eaux croupies et de chanvre pourri ? s'écria Eutrope, en se bouchant le nez avec son mouchoir parfumé. Mes habits, je gage, conserveront pendant deux jours les miasmes de vos étables et de vos engrais !

— Cette odeur n'est pas des plus agréables, répondit

sèchement Bouchard ; mais celle des fleurs la fait oublier. D'ailleurs, la plus belle rose ne peut se passer de fumier, de même que, chez les hommes, l'esprit a besoin de culture, sous peine de démentir la plus noble origine.

— Je ne sais si des mains calleuses et des cheveux gras ajoutent quelque mérite à l'esprit et même à l'instruction, reprit Eutrope ironiquement.

— On ne vaut que par soi-même, repartit Bouchard, mais non par l'habileté d'un tailleur et d'un perruquier. Tout le monde, avec de l'argent et quelques soins, se fait un extérieur avantageux et brillant, aux yeux de la mode ; mais tout le monde ne se fait pas, Monsieur....

— Qu'est-ce qui s'agite ainsi dans l'eau de l'étang ? interrompit Eutrope, qui détourna brusquement cet entretien, où son amour-propre allait avoir le dessous.

— C'est un poisson qui entraîne une de mes lignes dormantes, reprit Bouchard en accourant. A coup sûr, ce n'est pas un goujon.

— Voyons-le ? dit Eutrope, qui suivit Bouchard au bord de la pièce d'eau : ma venue vous aura porté bonheur, et vous ferez une pêche miraculeuse.

Bouchard avait déjà saisi la gaule, que le poisson entraînait en essayant de se dégager de l'hameçon ; il enleva brusquement la ligne, et suspendit en l'air une énorme anguille, qui, en se débattant et se roulant sur elle-même, vint à deux reprises fouetter la joue d'Eutrope, sans que Bouchard, tout absorbé dans la joie de sa capture, eût

songé à faire affront à son adversaire, et dirigé avec malice contre lui les élans désespérés de cette anguille.

— Insolent! cria Eutrope, qui, imputant cet accident à une méchanceté de son frère de lait, lui déchargea un coup de canne sur la tête, et s'apprêtait à redoubler, lorsque Bouchard, irrité de cette agression imprévue, lâcha sa ligne et son poisson pour s'élancer et jeter par terre le faible assaillant, qu'il contint immobile et inoffensif.



Bouchard s'élance et jette par terre Eutrope qu'il contient immobile et inoffensif.

— Vous m'avez frappé! lui dit-il, avec une émotion de colère, qui diminuait à chaque mot: vous avez frappé votre frère, Eutrope! Que vous ai-je donc fait?

— Bouchard! malheureux! je te donne ma malédiction! criait, en accourant, le père Alain, qui vit de loin son fils tenir en respect Eutrope étendu sur l'herbe. Bouchard, pour l'amour de Dieu, n'imite pas l'exemple de ton pauvre père!

Bouchard était rentré dans son calme ordinaire, et avait aidé lui-même Eutrope à se relever, avant qu'Alain, pâle,

hors de lui, fût arrivé auprès d'eux. Alain se fit rendre compte de l'origine de cette querelle, qu'Eutrope, sombre et furieux, jurait de terminer par un duel à mort. Bouchard raconta comment le hasard avait changé la queue d'une anguille en fouet de discorde, et comment Eutrope s'était laissé aller à lui demander raison de l'outrage de cet innocent poisson. Eutrope, de qui la joue bariolée de boue portait encore témoignage de l'insulte qu'il attribuait à Bouchard, méditait une vengeance éclatante, en lançant des regards de défi à l'offenseur, qui ne songeait qu'à chercher dans l'herbe sa complice fugitive; mais une idée troublait les projets de réparation d'honneur, formés par Eutrope, qui se demandait à part lui s'il pouvait se commettre, les armes à la main, avec un rustre, et si ce rustre accepterait un cartel.

— Je connais assez Bouchard, dit Alain en faisant asseoir les deux rivaux à ses côtés, pour être sûr qu'il n'a jamais eu l'intention que vous lui supposez, Eutrope! je lui ai trop souvent répété qu'il vous devait, sinon le respect, du moins de la déférence avec une sincère affection.

— Monsieur Eutrope, reprit Bouchard en lui tendant la main, j'ai été maladroit, voilà tout, et je vous demande pardon pour moi et pour l'anguille...

— Je ne vous pardonne pas, interrompit rudement Eutrope : non seulement vous m'avez offensé (car je ne reçois pas vos excuses sardoniques), mais encore vous avez eu l'audace d'en venir à des brutalités, qui veulent du sang entre gens d'honneur...

— Du sang, ô ciel! s'écria Alain, à qui ce mot rappelait

les circonstances de la mort de M. de Benohen. Écoutez-moi, Eutrope ! écoutez mon histoire et celle de mon bienfaiteur. Il y avait, pendant la Révolution, un seigneur breton, du plus noble caractère et du plus excellent cœur : il se nommait le comte de Benohen. Ce château, que vous voyez là-bas, lui appartenait. M. de Benohen, forcé d'échapper aux dangers que courait sa tête en Bretagne, vint se cacher à Paris, avec deux domestiques dévoués, qui n'eussent pas balancé à sacrifier leurs jours pour conserver les siens : c'étaient le mari et la femme, tous deux Bretons comme leur maître, tous deux élevés sous ses yeux, dans son château. La femme fut la nourrice du fils de M. de Benohen, et elle l'aima comme son propre enfant : il est vrai de dire que le nourrisson n'avait plus de mère. Le valet de chambre de M. de Benohen était certes un brave homme, fidèle, religieux, franc, intrépide ; il se serait fait tuer, vous dis-je, aux pieds de son maître ; il eût ôté le pain de la bouche de sa femme, il eût abandonné le fils qu'il avait, afin de défendre et de nourrir son maître...

— Eh bien ! Monsieur ? interrompit Eutrope, qui ne devinait pas où tendait ce début : un pareil domestique est bien rare : si vous en trouvez un qui lui ressemble, vous m'obligerez, en me l'indiquant. Avant la Révolution, M. Bouchard ne se fût pas permis...

— Je n'ai pas fini ! continua d'une voix émue Alain, que la cruelle réflexion d'Eutrope n'arrêtait point dans un aveu prémédité depuis dix-neuf ans. Un jour, le domestique, dont je vous parle, avait le cerveau échauffé par le vin ; M. de Benohen, de son côté, était exaspéré

par les événements politiques qui se passaient alors : le domestique se mit à chanter la *Marseillaise ;* M. de Benohen attiré par ce chant sublime qu'il détestait, parce qu'il y voyait le symbole de la Révolution, injuria son domestique et s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Ce mauvais traitement, cette injustice, causèrent un grand malheur : le domestique alla dénoncer son maître au tribunal révolutionnaire, et M. de Benohen fut condamné à mort.

— Je plains ce malheureux serviteur ! dit Bouchard, qui ne soupçonnait pas encore la vérité. Je le plains, car il a dû bien se repentir après !

— Il se repent toujours ! reprit sourdement Alain, en essuyant ses paupières mouillées : il se repentira jusqu'à son dernier soupir, quoique son maître lui ait pardonné, en mourant !

— Ce maître-là, répliqua Eutrope avec arrogance, était donc un imbécile ! Pardonner à son assassin ! C'est bon dans l'Évangile.

— M. de Benohen s'accusait d'avoir eu les premiers torts, dit Alain avec dignité : un domestique, Monsieur, est un homme, et mérite des égards, à ce titre. Ce n'est pas que je prétende diminuer le crime de cet infortuné, à Dieu ne plaise ! Quoi qu'il en soit, M. de Benohen eut néanmoins assez de confiance en lui, pour le faire tuteur d'un orphelin et dépositaire de la fortune de cet enfant.

— Un orphelin ! s'écria Bouchard, qui commençait à comprendre, et qui n'eut plus de doute, en voyant couler les larmes d'Alain.

— Eutrope, dit Alain, vous avez entendu une histoire, qui nous concerne tous les trois : N'imiterez-vous pas la conduite de M. de Benohen ? Mon fils a, sans le vouloir, blessé votre extrême susceptibilité : aurez-vous l'affreux courage de vous venger de votre frère de lait?

— Je ne suis pas un ingrat ! s'écria Eutrope, dans l'âme duquel s'apaisait une lutte d'orgueil, de joie et de ressentiment : suis-je réellement ce que vous dites ?

— Vous êtes l'héritier du comte de Benohen, mon maître et ma victime : j'ai accompli les volontés que votre père m'a prescrites, en m'embrassant, après m'avoir pardonné ; il m'a remis cent cinquante mille écus, que j'ai doublés par diverses opérations que mon fils Bouchard secondait et que le Ciel a favorisées : ce sont neuf cent mille francs qui vous appartiennent ; j'ai racheté le château de vos ancêtres, et vous en serez possesseur, pour le léguer à vos enfants. Vous voilà riche, Eutrope, vous voilà noble, vous voilà content !

— Ah ! Monsieur, s'écria Eutrope attendri, vous avez été mon second père !

— N'était-ce pas pour moi une obligation de vous rendre un père, que je vous avais ravi ? répondit Alain, qui pleurait à ce souvenir.

— Eutrope ! au nom de votre père, embrassons-nous ! dit Bouchard, en ouvrant les bras à Eutrope, qui s'y précipita.

— Maintenant, mes enfants, reprit Alain en branlant la tête, prenons chacun le rôle qui nous convient : Bouchard restera fermier des terres qu'il a défrichées ; il, s'est choisi lui-même cette honorable existence ; vous

Eutrope, vous serez ce qu'était M. de Benohen, puisque son château et une partie de ses biens vont retourner dans vos mains ; quant à moi, je veux être votre domestique...

— Vous serez mon ami, mon guide, mon protecteur ! dit Eutrope avec effusion : je vous dois tout, Alain !

— Non, Eutrope, rien que votre domestique : je me figurerai que je sers encore votre pauvre père, et je parviendrai peut-être à étouffer mes remords. En tout cas, ce sera une expiation, et je prouverai par là combien je chéris et vénère la mémoire de mon ancien maître.

Alain devint le majordome du château de Benohen, malgré les efforts d'Eutrope pour lui faire prendre une condition moins humble et plus convenable : Bouchard, à l'aide de ses connaissances et de son labeur infatigable, acquit autant de considération que de fortune, et se plaça au premier rang des agronomes de Bretagne ; mais Alain, qui était le conseiller et, pour ainsi dire, l'ange gardien d'Eutrope, porta la livrée jusqu'à sa mort, et se fit une douce illusion de servir le fils, comme il eût servi le père, avec le même respect et le même dévouement : il se persuada enfin que M. de Benohen lui avait pardonné.

LES

SUITES DE LA PASSION DU JEU

(1799)

LES SUITES DE LA PASSION DU JEU

(1799)

I

LA BASTIDE

M. Pierre Varanchan était un honnête bourgeois de Marseille, qui possédait un patrimoine suffisant pour le faire vivre ; son ambition était très bornée : il se contentait de la modeste position que le sort lui fit, et ne désirait rien autre chose que la continuation d'une si paisible existence.

Il possédait, aux portes de Marseille, sur cette montagne pelée au sommet de laquelle s'élève le fort de Notre-Dame de la Garde, une jolie *bastide*, où il allait tous les jours, à pied. Ce n'était pas un magnifique domaine, car il ne fallait que cinq minutes pour le parcourir en tous sens. Un gros mûrier ombrageait la petite maison, et au delà s'étendait le parterre encadré dans des bordures de buis. Mais, dans cet étroit espace, que de roses ! que de jasmins ! que de beaux œillets ! C'était là le paradis de M. Varan-

chan, l'occupation de toutes ses heures, le lieu où il voulait être enterré après sa mort, tant il s'y était bien trouvé. L'été, on le voyait, dès le grand matin, arroser ses fleurs, sabler ses allées, où l'on ne pouvait passer deux de front ; l'hiver, on l'y retrouvait encore, se promenant au soleil et examinant les progrès de ses primevères et de ses violettes ; dès que les premiers boutons paraissaient, c'étaient des joies, des inquiétudes infinies ; car, si ces fleurs hâtives annonçaient le printemps, il suffisait d'une gelée pour les sécher dans leur délicate enveloppe.

M. Varanchan avait un fils unique, qu'il aimait avec la tendresse dévouée et quelque peu faible d'un bon père. Veuf depuis longtemps, il avait reporté toutes ses affections sur Séverin ; il lui donna une très bonne éducation, et prit plaisir à lui enseigner les sciences que lui-même savait le mieux, c'est-à-dire l'histoire et la géographie. Sans être précisément un savant, M. Varanchan avait une solide instruction : il écrivait même avec beaucoup d'esprit et d'élégance ; mais il ne lui vint jamais en pensée d'employer ce talent de rédaction, sinon à des résumés écrits au courant de la plume pour servir aux études spéciales de son fils. L'enfance de Séverin fut fort heureuse : son père lui ayant aplani les difficultés des premières connaissances, il ne s'était pas aperçu de leur sécheresse, au milieu de ces leçons toujours dictées avec complaisance et parfois égayées par le ton que savait y mettre M. Varanchan. A l'âge de dix-sept ans, Séverin avait fini ses classes ; alors son père se décida, pour compléter cette éducation classique, à l'envoyer faire son droit à Paris.

Un jour qu'ils étaient seuls à la bastide, M. Varan-

chan fit asseoir Séverin à côté de lui, sous le gros mûrier, et lui dit avec une sorte de tristesse :

— Mon cher fils, le moment est venu où il faudra nous séparer pendant quelque temps. Tu es d'âge à prendre un état, et celui du notariat paraît te convenir ; rien ne me coûtera pour te mettre dans une position avantageuse et honorable, où tu puisses prospérer; je t'acheterai une étude



Dès que les premiers boutons paraissaient, c'étaient des joies, des inquiétudes infinies.

de notaire, dès que tu auras l'âge exigé par la loi ; en attendant, il faut aller passer trois ou quatre ans à Paris pour achever ton droit. Je ferai deux parts de mon revenu : tu auras la plus grosse, et moi la plus petite. Il ne me faut pas grand'chose pour vivre, d'autant plus que mon projet est de me retirer tout à fait ici. Tu pleures, mon cher Séverin? C'est une preuve de ton bon cœur, et je vois avec joie que tu n'es pas insensible à cette séparation, qui me coûte encore plus qu'à toi ; mais il faut être raisonnable, mon ami, elle aura un terme, et il dépend de ton assi-

duité, de ta bonne conduite, de rapprocher le moment de notre réunion.

Le jeune homme embrassa son père et lui promit de remplir exactement ses intentions.

— J'étudierai nuit et jour, dit-il ; je veux que mon travail vous rende une partie de ce que vous avez fait pour moi : un jour, je deviendrai riche, mon père, et alors vous serez bien heureux.

— Pas plus heureux qu'à présent, répondit M. Varanchan en secouant la tête : je n'ai pas d'ambition pour toi : je n'en eus jamais pour moi ; mon seul désir est de te voir marié à une bonne femme, comme était ta mère, et possesseur d'une fortune modeste, qui puisse nous faire vivre honorablement tous ensemble. N'ambitionne pas la richesse, mon cher Séverin ! Celle qu'on obtient rapidement et sans travail est presque toujours acquise par des moyens peu honnêtes, et, avant tout, mon fils, c'est la réputation d'homme de bien qu'il faut acquérir et garder.

Quelques jours plus tard, Séverin partit pour Paris, muni de la bénédiction paternelle, des meilleurs conseils sur la conduite qu'il devait tenir dans un monde si nouveau pour lui, et d'un sac de mille écus.

M. Varanchan l'accompagna jusqu'à la diligence, et longtemps après qu'elle fut partie, le pauvre père, encore debout, au milieu de la rue, suivait de l'œil cette voiture, qui emportait loin de lui l'objet de toutes ses affections.

— Allons, dit-il en essuyant une grosse larme, il reviendra pour les vacances ; et, si son absence m'était trop pénible, ma foi, j'irais le retrouver à Paris.

Les premières lettres de Séverin furent toutes remplies de tristesse, de regrets et de bonnes résolutions.

Chaque fois que M. Varanchan en recevait quelqu'une, il s'écriait, tout attendri :

— Quel excellent fils ! quel cœur d'or ! Ah ! il ne me causera jamais de chagrin, celui-là !

Puis le brave homme retournait plus content à sa bastide ; il plantait, il arrosait son petit parterre, en disant :

— Séverin trouvera notre ermitage bien embelli : il sera content de voir fleurir ces roses panachées, qui viennent en septembre, et ces bruyères, qu'on ne voit guère en boutons avant la fin de l'automne ; je veux qu'il trouve ici des fleurs dans toutes les saisons.

Cependant les lettres de Séverin devinrent bientôt plus rares et plus sèches ; il n'écrivait guère que vingt lignes insignifiantes, chaque mois, pour demander, par politesse, des nouvelles de son père ; on eût dit qu'il craignait de lui donner des siennes, car il ne parlait plus ni de ses études, ni de ses amusements. Le bon M. Varanchan était fort inquiet de ce changement ; mais il ne manquait pas de prétextes pour excuser son fils à ses propres yeux.

— Ce pauvre enfant travaille beaucoup, pensait-il : je serais injuste d'exiger qu'il me consacrât le peu de temps qu'il donne à ses plaisirs. Ah ! il me tarde bien de me retrouver enfin auprès de lui ?...

Les choses durèrent ainsi jusqu'aux vacances. Alors Séverin écrivit une longue lettre, toute pleine de phrases entortillées et ronflantes ; à la fin, il demandait de l'argent et s'excusait de ne pouvoir se mettre en route sur-

le-champ, à cause d'une foulure, peu inquiétante, d'ailleurs, qui le retenait dans sa chambre depuis plusieurs jours. Cette lettre accusait quelque mensonge, et un cœur moins bon que celui de M. Varanchan en aurait éprouvé de la défiance ; mais lui, ne vit et ne comprit que les souffrances de son fils : son parti fut pris aussitôt.

— Ce pauvre enfant, dit-il, le voilà seul là-bas, malade, sans soins peut-être ; la chose n'est pas dangereuse, mais il souffre ; et d'ailleurs, quel ennui d'être dans sa chambre, sans que personne soit là pour vous donner un verre de tisane et vous faire la lecture !... J'irai, moi ! Nous passerons nos vacances ensemble. Au fait, qu'importe que ce soit à Marseille ou à Paris !... Malheureusement, il ne verra pas, cette année, notre bastide, et mes belles fleurs ! J'aurais eu pourtant un grand bonheur à lui montrer tout cela.

M. Varanchan alla faire ses adieux à son ermitage ; le brave homme avait les larmes aux yeux ; c'était la première fois qu'il quittait sa ville natale, et depuis cinquante ans, il n'avait pas perdu de vue le clocher de Saint-Laurent.

Au bout de huit jours, M. Varanchan arrivait à Paris. Il ne s'était point annoncé ; il était sûr de trouver Séverin chez lui, puisque son indisposition le forçait à garder la chambre.

— Madame, dit-il en saluant la portière d'une des maisons les plus vastes et les plus enfumées de la rue de la Parcheminerie, est-ce ici que demeure M. Séverin Varanchan, un jeune étudiant en droit ?

— Venez-vous pour dîner ? dit la grosse femme, d'une voix rauque.

— Sans doute, je viens pour dîner et coucher ici.

— Ce sera un peu difficile, vu qu'il n'y a qu'un lit dans la chambre de M. Severin : un fameux tapageur, allez ! Quant au dîner, c'est l'affaire d'un couvert de plus. Montez au quatrième, au fond de la seconde cour, le premier



Au milieu d'un nuage de fumée épaisse et puante, trois jeunes gens jouaient aux cartes.

escalier, la porte à gauche, et dites que j'y vais, derrière vous, pour rincer les verres.

M. Varanchan monta lentement les quatre étages, sa valise sous le bras.

— Allons, cela va bien, dit-il, puisqu'on pense à dîner. Ce pauvre enfant, quelle joie !

Il frappa à une petite porte, plus noire et plus vermoulue que celle d'un grenier.

— Entrez ! cria la voix de Séverin.

M. Varanchan ouvrit la porte et demeura stupéfait du tableau qui s'offrait à ses regards. Au milieu d'un nuage de fumée épaisse et puante, trois jeunes gens jouaient aux cartes sur une table boiteuse, recouverte d'un lambeau de serge. Séverin, debout derrière l'un d'eux, se balançait d'un air fort leste et fort ingambe, le cigare à la bouche. Partout, dans cette chambre, régnait un étrange désordre : les chaises étaient couvertes de pantalons, de cravates, de livres déchirés ; nulle part on ne pouvait s'asseoir ; des bouteilles vides, des verres, des savates traînaient jusque sous le lit.

M. Varanchan hésitait presque à entrer, et il cria, en s'arrêtant à la porte :

— Mon cher fils !

— Mon cher père ! dit Séverin, en se jetant à son cou.

Il faut être juste : ce premier mouvement était sincère ; le jeune homme éprouva une joie vive et profonde, en reconnaissant son bon père ; mais bientôt un sentiment de honte et d'embarras vint l'assaillir, et il recula précipitamment jusqu'au fond de la chambre. Les trois amis s'étaient levés, sans quitter leurs cartes.

— Que je ne vous dérange pas, Messieurs, dit M. Varanchan, d'un air sec : continuez ! Est-ce que tu jouais aussi, Séverin ?

— Non, mon père, je pariais.

— C'est à peu près la même chose. Voilà un mauvais emploi de ton temps, mon fils ! Mais cette foulure qui t'a empêché de faire le voyage, et qui m'a causé tant d'inquiétude...

— Elle est guérie, mon père, et je comptais partir bien-

tôt...... Mais, à présent, que vous êtes venu......

— Nous passerons nos vacances ensemble, mon fils. Messieurs! ajouta-t-il, en se tournant vers les joueurs qui restaient là, les cartes à la main, comme des gens fort embarrassés : ne vous dérangez donc pas ; je vous ai priés de continuer... Cinquante francs sur la table! c'est un gros jeu pour des jeunes gens qui ont besoin, comme Séverin, d'économiser sur leurs plaisirs, pour faire face à leurs besoins !

— C'est un *extra*, mon père : je vous jure que cela ne nous arrive presque jamais...

— Ne jure pas pour si peu de chose, mon fils ; j'aime mieux te croire sur parole. Est-ce que vous nous faites l'honneur de dîner avec nous, Messieurs ?

— Pas pour aujourd'hui, répondit le plus hardi ; il s'agissait de manger un pari que l'ami Varanchan a perdu ; mais, puisque vous êtes arrivé...

— Cela n'empêche pas que mon fils paie ses dettes répliqua vivement le père ; il tient certainement à honneur de ne jamais remettre au lendemain pour s'acquitter de ce qu'il doit.

Les trois garnements firent une grimace passablement impertinente, que M. Varanchan comprit très bien. Le pauvre père était fort attristé, car il voyait que son fils l'avait trompé ; mais il se tut et fit bonne contenance.

— Monsieur, nous vous remercions très fort de votre invitation, dit un des trois amis avec des salutations ironiques qui firent monter la rougeur au front de Séverin : nous vous remercions, mais, parole d'honneur, nous

ne pouvons pas accepter : après le dîner, nous devions faire une bouillotte, mais, comme vous avez trouvé que l'écarté était trop cher à cinquante francs... votre serviteur, de tout mon cœur, Monsieur... Séverin, nous allons, en passant, dire, chez le traiteur, que notre dîner d'aujourd'hui est renvoyé aux calendes grecques ?

Ils sortirent, d'un air railleur et piqué, en fredonnant un refrain de vaudeville.

— Mon fils, il me semble que tu vois bien mauvaise compagnie ? dit doucement M. Varanchan.

— Mon père, je vous assure que ce sont de braves garçons, un peu étourdis, à la vérité ; mais je ne les en aime pas moins...

— Mon fils, j'exigerai le sacrifice de ces amitiés-là ; j'ai plus d'expérience que toi, et je vois qu'elles te perdraient... Combien tu es changé depuis notre séparation, Séverin ! Dans quelle situation je te retrouve !... Et qui sait ce qui me reste encore à apprendre !...

— Rien, mon père, et, d'ailleurs, que se passe-t-il donc ici qui doive tant vous étonner ? Je ne suis ni meilleur ni pire que tous les jeunes gens de ma connaissance... Allez, je suis un garçon très rangé, mon père.

— Je voudrais le croire !

— Je travaille du matin au soir ; souvent je passe les nuits...

— Dieu sait pour quelle œuvre ! Au jeu peut-être, malheureux !

Séverin ne répondit pas : il eut peur d'abord de l'expression sévère, qui accompagna ces paroles de M. Varanchan ; puis, reprenant courage et comptant sur la tendresse pater-

nelle, qui n'avait jamais reculé devant aucun sacrifice, il dit résolument :

— Et bien ! oui, j'ai joué, et j'ai perdu, qui pis est... Mais, mon père, croyez-vous qu'avec mille écus par an on puisse vivre à Paris ? Il a fallu me créer d'autres ressources...

— Celle-ci est infâme !

— Au bout de quatre mois, j'avais dépensé mon argent ; j'ai joué pour être à même de faire toujours la même figure...

— Vous mentez ! interrompit M. Varanchan, en jetant un coup d'œil autour de lui : ici règnent la misère, le désordre, toutes les suites du jeu. Dieu veuille que je sois arrivé à temps ! Demain je paierai vos dettes ; après-demain, nous partirons, Séverin !...

Cette décision fut sur-le-champ exécutée. M. Varanchan fit venir tous les créanciers de son fils et solda leurs billets qui se montaient à dix mille francs : c'était la dixième partie de sa fortune. Ensuite il pardonna tout à son fils et l'emmena à Marseille.

Mais, dès ce moment, Séverin, toujours sombre et mécontent, semblait préoccupé de quelque pensée qui l'obsédait. Il était devenu chagrin, emporté, dédaigneux ; les habitudes de la maison de son père lui semblaient vulgaires et insipides : il travaillait chez un notaire ; mais c'était sans goût, sans aucune ambition, comme pour accomplir une corvée qu'on lui imposait. Les choses durèrent ainsi pendant trois ans.

Au bout de ce temps, M. Varanchan fit venir, un jour, Séverin à la bastide ; le pauvre homme ne quittait plus

guère cette retraite, car la froideur et les airs malheureux de son fils le navraient ; il préférait le laisser seul à la ville, plutôt que de subir tous les jours sa mauvaise humeur.

— Mon ami, dit-il, j'ai une proposition à te faire : il s'agit de te donner une position sûre, honorable, lucrative, et, quelque sacrifice que cela exige, j'y suis décidé. Veux-tu être notaire ? Veux-tu te marier ?

A ces mots, la figure de Séverin s'éclaircit et il s'écria :

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mon père !

— Eh bien ! je t'ai trouvé une étude et une femme ; mais l'une ne va pas sans l'autre !

— Eh bien ! je les accepte !

— Enfin mon fils devient raisonnable, et il sera heureux ! pensa ce bon père.

— Enfin je serai indépendant et maître de mes actions ! pensa ce mauvais fils.

Au bout d'un mois, Séverin Varanchan épousa la fille d'un ancien notaire de Marseille, et se mit à la tête de son étude ; il n'eut cependant pas encore le titre légal de notaire, parce qu'il était encore trop jeune. M. Varanchan se dépouilla de presque toute sa fortune, dont il abandonna la jouissance à son fils, ne se réservant qu'une pension de douze cents francs, dont le capital restait entre les mains de Séverin.

Mme Lucie Varanchan était une jeune personne fort douce, fort bien élevée, mais d'un caractère faible et timide ; son mari put avoir tout d'abord un grand empire sur elle : soumise à toutes ses volontés, jamais elle ne fut

pour lui qu'une enfant, dont il dirigeait toutes les actions et toutes les volontés. Ce qui aurait fait le bonheur de tant d'autres ménages fut peut-être la cause du malheur de celui-ci. Jamais Mme Varanchan ne s'inquiétait de la situation financière de son mari ; quand elle avait besoin d'argent, elle lui en demandait, et savait attendre patiemment quinze ou vingt jours, avant qu'il lui en donnât. Elle avait peu d'ordre d'ailleurs, et les dettes ne l'effrayaient point : elle en faisait elle-même sans scrupule, se fiant à son mari pour les payer tôt ou tard, et gardant le secret de toutes ses mauvaises affaires avec une inviolable discrétion. Lorsque son beau-père, inquiet de certains bruits qui couraient, tentait de l'interroger, elle répondait toujours d'une manière évasive, mais propre à le rassurer ; ce laisser-aller, cette patience et cette confiance, étaient poussés si loin, que ce fut là ce qui perdit la pauvre femme, dont l'imprudent exemple en édifiait tant d'autres.

M. Varanchan se retira définitivement à sa bastide, avec Madeleine, sa vieille gouvernante : c'était une brave femme, qui avait vu naître Séverin ; elle l'aimait avec dévouement, avec faiblesse, comme on aime son propre enfant.

— Mon bon Monsieur, dit-elle un jour à son maître en revenant de la ville, notre Séverin m'a fait de la peine aujourd'hui ; je l'ai trouvé défait, pâle comme la mort... et un air... Certainement il n'avait pas fermé l'œil de la nuit !

— Je crois qu'il joue, dit douloureusement M. Varanchan : et Lucie qui ne se doute de rien, qui ne voit pas l'abîme au bord duquel cette fatale passion a entraîné son

mari ! Je suis vieux, moi, j'ai près de soixante ans ; je ne souffrirai pas trop longtemps de tout ceci ; mais, elle, pauvre jeune femme !... que de chagrins, que de peines, que de misère peut-être, dans l'avenir !

— Rien ne cloche cependant dans cette maison, qui paraît très bien ordonnée : belle voiture, bonne table, nombreux domestiques, femme de chambre pour Madame, et toujours du monde !

— Voilà précisément ce qui m'épouvante, Madeleine : où peut-il trouver des ressources pour soutenir un train pareil ? Je crains sans cesse quelque catastrophe ; on ne s'enrichit pas si vite, par le temps où nous vivons. Mon fils est honnête homme ; je ne crains pas qu'il déshonore son nom par une de ces friponneries qui mènent devant les tribunaux ; mais je redoute pour lui la ruine, la misère et la déconsidération, qui en est la suite inévitable... Hélas ! si tu savais comme tout cela me ronge !

Après cette conversation, M. Varanchan alla dans son parterre ; mais il était bien triste, en regardant ses beaux œillets en pleine fleur, ses jasmins doubles, ses orangers blancs comme si la neige fût tombée sur leurs rameaux. Il avait un pressentiment de malheur, et, dans l'après-midi, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de la bastide, il eut presque peur de voir arriver son fils.

C'était lui, en effet, mais si pâle, si troublé, si agité, que Madeleine se mit à pleurer, en l'apercevant.

— Mon père, dit-il, je viens à vous, dans un moment terrible : mon état, ma réputation, toute mon existence, sont en péril ; je viens voir si vous voulez m'aider ?...

— En doutes-tu. Pourvu que je le puisse !...

— Je dois une somme, une grosse somme, et je n'ai pas vingt francs chez moi... L'échéance arrive demain, demain !... Entendez-vous, mon père ?... Si je ne trouve pas vingt-cinq mille francs avant midi, je suis un homme perdu !

— Vingt-cinq mille francs ! s'écria M. Varanchan. Grand Dieu ! où les prendre ?

— Les fonds, dont l'intérêt vous est compté à chaque trimestre...

— Ils ne suffiront pas, mon fils, interrompit M. Varanchon avec beaucoup de sang-froid; mais je puis y joindre le prix de cette maison, et alors tout sera couvert ; mais, avant de signer l'acte qui me dépouillera de tout ce qui me reste, j'exige que vous me fassiez connaître à fond l'état de vos affaires.

— Il n'est pas désespéré, mon père: j'ai encore des ressources, quelques ressources...

— Il faut que je les connaisse ; nous allons nous rendre chez vous, car je veux tout voir par mes yeux.

Severin devint encore plus pâle et plus atterré ; mais il y avait dans la voix de son père une autorité à laquelle il fallait obéir.

Mme Varanchan attendait chez elle le retour de Severin ; la pauvre femme devait être instruite de son malheur, car elle avait les yeux gros de larmes ; mais sa physionomie exprimait toujours la même résignation.

Elle se leva, en voyant entrer son beau-père, et vint l'embrasser.

— Ma chère Lucie, dit-il en lui serrant les mains, vous

aurez en moi un appui : je ne vous abandonnerai jamais...

Elle se prit à pleurer et alla s'asseoir à côté de son mari, qui s'écria avec amertume :

— Mon père veut savoir au juste ma situation. Il faut bien la lui dire, et tu dois tout savoir aussi, ma chère Lucie : je vous eusse épargné à tous deux ce chagrin, si vous aviez eu plus de confiance en moi...

— Passons dans votre cabinet ? interrompit M. Varanchan : je suis venu ici pour voir vos affaires et signer un acte...

— Il est inutile que je vous montre mes livres, répondit Séverin en baissant la tête : à quoi bon rendre témoins de cette investigation tous les clercs de l'étude ?.. Je puis vous dire....

Puis, après un moment de silence, il ajouta d'une voix sourde, en se tordant les mains :

— Je suis ruiné !...

— Mais vous ne dites pas ce qui vous a ruiné ? s'écria M. Varanchan : et c'est ce que je vous demande : je le soupçonne, je le sais déjà ; mais il me faut l'apprendre de votre bouche.

Severin se taisait.

— Eh bien ! je vous le dirai, moi, reprit M. Varanchan : c'est le jeu !...

— Il est vrai, dit fièrement Séverin.

— Et moi, qui croyais que du moins l'honneur serait sauf ! s'écria le malheureux père.

— Suis-je donc déshonoré, pour avoir joué, pour avoir perdu ? interrompit Séverin, avec violence. En vérité, mon

père, à vous entendre, on pourrait croire que je suis un fripon !

— Pas encore peut-être ; mais vous le deviendrez infailliblement... L'hôpital, les galères, voilà ce qui vous attend ! Puissé-je mourir avant votre châtiment !

Séverin s'était levé : il était blême, sa voix tremblait, il s'écria, d'un air brutal, et d'une voix irritée :



« Mon père veut savoir au juste ma situation, dit Séverin, il faut bien la lui dire ! »

— Monsieur, vous n'aviez que faire de venir chez moi, puisque vous ne vouliez que m'insulter, au lieu de m'obliger... Ce trait est d'un homme sans cœur... Sortez !

A ces mots, M. Varanchan indigné fit un mouvement pour se précipiter sur Séverin ; mais Lucie le retint, en s'écriant :

— Oh ! mon père, c'est votre fils !... Il est au désespoir...

— Je n'ai plus de fils ! dit le malheureux vieillard, d'un accent altéré par la colère et la douleur : celui que j'avais, je le renie, je le maudis !... Qu'il s'en aille, chargé de cette malédiction, en quelque lieu où son nom ne soit pas connu ; où la faim, le déshonneur, le remords puissent dévorer sa misérable vie, sans que personne aille dire, en le reconnaissant à la chaîne des galériens ou sur l'échafaud : C'est Séverin Varanchan !

A ces terribles paroles, le joueur, le mauvais fils, répondit par un geste de menace ; mais il tremblait, il avait peur, et n'osait soutenir le regard de son père.

— Voulez-vous venir avec moi, ma fille ? dit plus doucement M. Varanchan : nous partagerons le pain que je gagnerai.

Lucie baisa la main de son beau-père ; puis, soumise et résignée, elle suivit son mari, en disant :

— Jusqu'à la mort, ma place est près de lui !

Le lendemain matin, M. Varanchan envoya à son fils une donation en règle de tout ce qu'il possédait : cette somme permettait de satisfaire les créanciers ; mais la famille restait entièrement ruinée.

Le lendemain, lorsque Lucie vint à la bastide, pour remercier son beau-père et demander le pardon de son mari, elle ne trouva plus M. Varanchan, ni Madeleine, et sur la porte il y avait un écriteau portant ces mots : *A vendre*.

Elle s'en alla fort triste, et personne ne put lui dire ce qu'était devenu M. Varanchan. Peu de temps après, Séverin quitta Marseille avec sa femme, qui lui était noblement dévouée à la vie et à la mort.

II

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

Lorsque M. Varanchan se vit sans fortune, sans asile, et forcé de s'expatrier, de quitter les lieux où, durant tant d'années, il avait vécu heureux et honoré, le désespoir fut près de s'emparer de lui ; mais c'était un homme religieux et d'une âme courageuse dans l'adversité. Il devait travailler pour vivre, et s'y résigna avec courage, malgré ses soixante-cinq ans. La bonne Madelaine l'avait suivi ; ils vinrent à Paris, et d'abord M. Varanchan eut l'idée de donner des leçons d'histoire et de géographie ; mais courir le cachet à son âge eût été chose bien pénible ; il fallait, d'ailleurs, attendre que les élèves se présentassent, et il n'avait pas d'autre ressource que les économies de Madeleine. Mettant de côté tout amour-propre, il se décida à être écrivain public ; son écriture était nette, bien formée ; il savait la grammaire mieux que l'Académie, et calculait comme Barême. On n'en demandait pas davantage, pour tenir boutique d'écrivain public sur la place Sainte-Geneviève.

Quelle pitié de voir ce pauvre homme commencer, à soixante-cinq ans, un métier qui exige tant de patience et d'application ! C'était un spectacle touchant que l'inté-

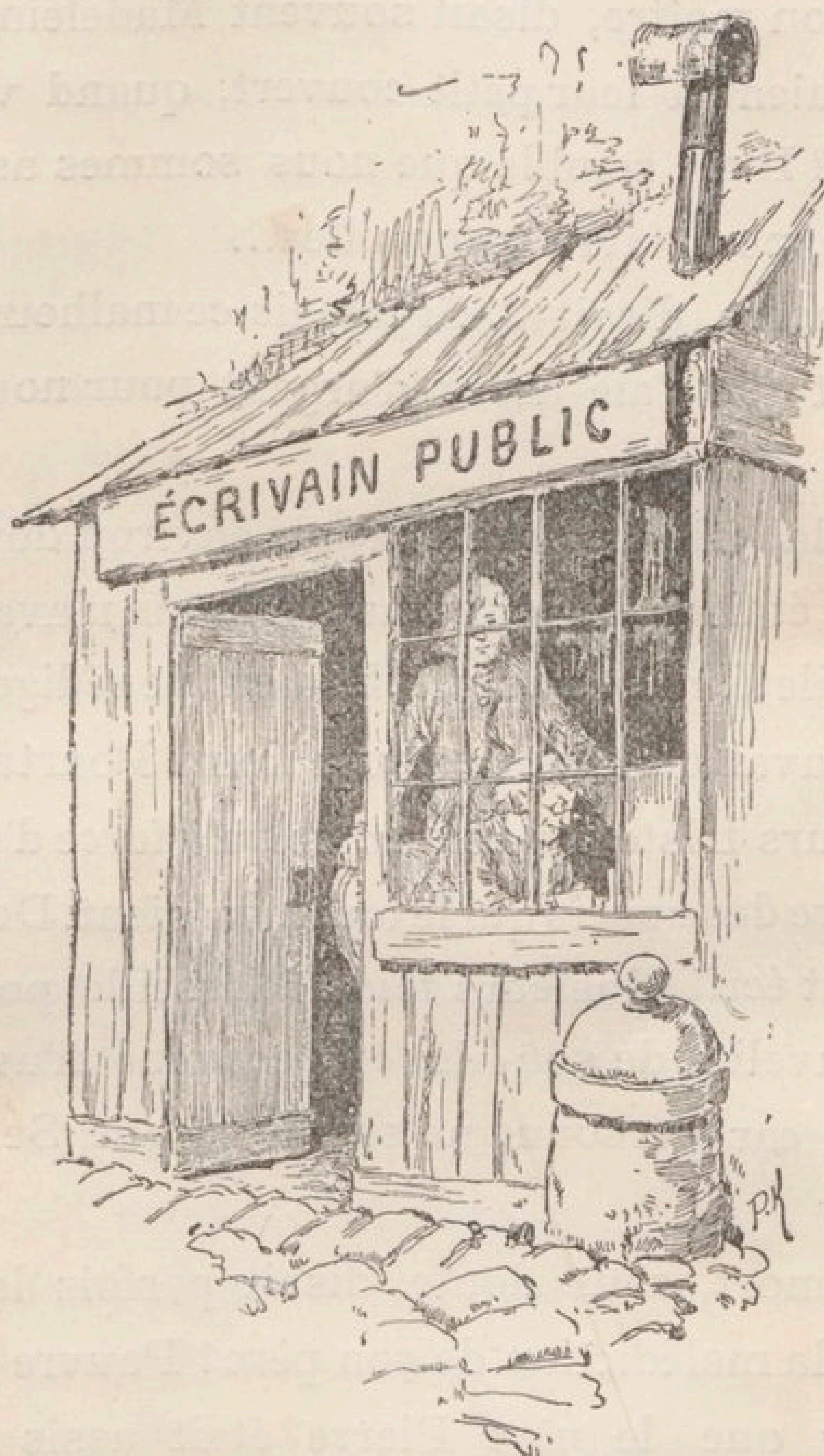
rieur de cette échoppe, où s'installa le père Pierre, comme il se faisait appeler, en cachant son véritable nom.

Dès le matin, on le voyait assis, dans un vieux fauteuil de drap vert acheté au Temple ; devant lui étaient rangés des papiers de toutes dimensions, des cachets très variés, des modèles de compliments en vers ou en prose : les parois intérieures de l'échoppe étaient garnies de tableaux calligraphiques, offrant des spécimens d'écritures en tous genres. A côté de la table où le père Pierre écrivait, il n'y avait qu'une place pour la personne qui venait lui demander l'assistance de sa plume.

Bientôt le père Pierre eut la vogue dans tout le quartier de Sainte-Geneviève . il ne pouvait suffire à satisfaire les clients qui se pressaient autour de son bureau. Il fut obligé de changer de local et d'agrandir son établissement, en faisant des divisions de travail et en prenant des commis. On eût dit un petit ministère : il y avait le bureau des lettres de compliments, celui de la comptabilité, celui des demandes et pétitions; dans cette dernière partie, le père Pierre acquit surtout une grande et solide réputation. Il avait une manière de pétitionner, qui eût attendri l'âme la plus dure, et l'on racontait même qu'une fois le préfet de police avait essuyé une larme, en lisant une requête redigée par le père Pierre.

Dans la journée, les gens qui passaient sur la place Sainte-Geneviève, voyaient, à travers les carreaux luisants et bien lavés des bureaux de l'écrivain public, une vénérable tête de vieillard, qui, penché sur son pupitre, ne se détournait pas de son travail continuel. Tout le monde connaissait le père Pierre; on l'aimait, on

le respectait, mais les commentaires et les suppositions ne manquaient pas d'aller leur train, lorsqu'il était question de lui chez les perruquiers et les marchands de vins du quartier. On avait remarqué sa



L'échoppe de l'écrivain public.

bonne tenue, son éducation distinguée, sa politesse exquise : les uns disaient : « C'est un grand seigneur polonais, ruiné par les dernières guerres ; » les autres, d'après son accent méridional, le croyaient un réfugié espagnol ; mais personne ne connaissait son véritable nom.

Lorsque la nuit arrivait, Madeleine venait chercher son vieux maître, et tous deux regagnaient ensemble leur modeste appartement, bien clos, bien propre et passablement meublé.

— Mon bon maître, disait souvent Madeleine pendant qu'ils soupaient à leur petit couvert, quand vous reposerez-vous? Il me semble que nous sommes assez riches maintenant, pour vivre tranquilles...

— Pas encore, disait-il. Si jamais ce malheureux revenait, il faut que j'aie assez d'argent pour nous et pour lui.

Cette vie laborieuse durait depuis environ douze ans. Le père Pierre était bien vieux; mais sa main n'avait pas perdu son habileté, ni son esprit, le talent de rédiger des pétitions. Le travail allait on ne peut mieux. Pourtant le vieillard, toujours triste, ne parvenait qu'à force d'occupation à se distraire des soucis qui le tourmentaient. Depuis douze ans, il avait écrit plusieurs fois à Marseille, pour demander des nouvelles de son fils, et personne n'avait pu lui en donner, car personne ne savait ce que Séverin était devenu.

— Il est mort, sans doute, disait parfois le vieillard, mort avec la malédiction de son père! Pauvre enfant!...

Un jour que le père Pierre était assis dans son bureau, une petite fille se présente timidement; elle avait la plus jolie figure du monde, mais sa robe rapiécée, ses souliers percés, son pauvre fichu d'indienne, à peine suffisant pour la couvrir, annonçaient un complet dénuement.

— Monsieur, dit-elle, je voudrais bien faire écrire une

pétition ; mais je n'ai que six sous à vous donner, pour votre peine.

Le père Pierre la regarda par-dessus ses lunettes.

— Mon enfant, demanda-t-il, quel âge avez-vous ?

— Dix ans bientôt, mon bon Monsieur, dit-elle en plaçant sur le bord de la table les six sous qu'elle apportait.

— Et cet argent est bien à vous ?

— Oh ! oui, bien à moi, répondit-elle avec une tristesse qui frappa l'écrivain ; je ne mens jamais, Monsieur, vous pouvez me croire !

— Voulez-vous me dire comment vous avez eu cet argent, ma bonne petite? Six sous ! c'est bien peu sans doute ; mais c'est beaucoup pour l'état où je vous vois.

L'enfant hésita d'abord, puis elle répondit en baissant les yeux :

— Je l'ai économisé.

— Économisé ! Ce n'est pas sans doute sur l'argent que votre mère vous donne peut-être pour faire la provision du ménage ?...

— Oh ! non, non ! s'écria-t-elle, en rougissant de cette espèce de soupçon ; je l'ai économisé... sur mes repas... Chaque jour mon père me donne deux sous ; c'est pour acheter du pain... Je n'en ai mangé que la moitié, pendant une semaine...

— Je ferai votre pétition pour rien, s'écria le père Pierre en repoussant les six sous qu'elle lui tendait. Mon enfant, avez-vous encore votre mère ?

— Elle est morte, il y a un mois...

Ici la petite eut les yeux pleins de larmes ; elle se hâta

de les essuyer avec un lambeau de mouchoir ; puis, passant la main sur sa jupe rapiécée, elle dit tristement :

— Hélas ! nous sommes si pauvres, que je n'ai pas même eu de quoi m'acheter une robe noire, pour porter le deuil de ma pauvre mère !

— Et vous voulez faire une pétition, mon enfant ? Vous avez donc quelque protecteur ?

— Non, mon bon Monsieur, mais il m'est venu une idée, une bonne idée, je crois.

— Voyons ; et d'abord mettez-vous là, et chauffez vos mains sur le poêle.

L'enfant, encouragée par cette bonté, s'assit devant l'écrivain et lui dit :

— Je vais vous raconter tout ; ce ne sera pas long. Ma pauvre mère est morte ; et je suis toute seule avec mon père. C'est un bien brave homme ; mais il ne peut pas travailler, parce qu'il est malade, presque toujours malade. Aussi ! quelle misère chez nous ! Cela me fend le cœur. Moi, j'ai bon cœur ; mais je pleure, quand je vois que mon père manque de tout. Il n'y a plus rien chez nous, point de bois, point de couverture sur le lit, et il fait froid !... L'autre nuit, je ne pouvais dormir : j'entendais mon père qui pleurait ; alors il m'est venu une bonne pensée, c'est de demander quelque secours à M. le comte de C***, un homme bien riche et bien charitable, qui demeure ici au coin de la place ; et puis, si on pouvait me prendre dans la cuisine, je servirais les domestiques, je travaillerais nuit et jour, afin de gagner mon pain et un peu d'argent pour mon malheureux père. Ne pouvez-vous pas me faire cette pétition-là, Monsieur ?



Ma chère enfant, j'ai de bonnes nouvelles, d'excellentes nouvelles à vous donner.

L'écrivain prit sa meilleure plume et fit une lettre fort touchante, où il exposa simplement la misère et la bonne volonté de cette pauvre petite orpheline, qui demandait du travail et du pain.

— Voilà qui est fini, mon enfant, dit-il ; maintenant il faut signer. Comment vous appelez-vous ?

— Lucie Varanchan.

A ce nom, le père Pierre laissa tomber sa plume et trembla si fort, que la jeune enfant crut qu'il se trouvait mal.

— Oh ! mon bon Monsieur ! Qu'avez-vous? s'écria-t-elle, tout effrayée.

— Rien, ce n'est rien, répondit-il en se remettant. Ma chère petite, je me charge de faire porter votre lettre ; revenez ici demain, et vous aurez peut-être une réponse, une bonne réponse ?

Elle allait sortir, après l'avoir bien remercié.

— Embrasse-moi, ma petite Lucie ? dit le vieillard, en ouvrant ses bras.

Elle s'y jeta, en pleurant d'espoir et de joie.

Le lendemain, lorsque Lucie revint, maître Pierre la prit sur ses genoux, toute tremblante, tout intimidée, et lui dit :

— Ma chère enfant, j'ai de bonnes nouvelles, d'excellentes nouvelles à vous donner.

— Ah ! je serai reçue au service de M. le comte de C***, et mon père aura quelque secours ?

— Mieux que cela, peut-être. Racontez-moi, ma fille, ce que sait faire votre père et quel est le travail dont il s'occupe maintenant ?

— Hélas ! il copie des écritures, car il a une très belle main, presque aussi belle que la vôtre ; par malheur, l'ouvrage manque souvent. Il voulait se faire maître d'école : mais il aurait eu besoin d'argent, pour cela. Oh ! il est très savant, mon père ! c'est lui qui m'a enseigné à lire et un peu à écrire ; et puis, il est si bon, si malheureux...

— Il n'a plus de parents, sans doute ?

— Ses parents sont tous morts, et il m'a enseigné une prière, que je dis tous les jours pour l'âme de grand-papa.

L'écrivain ne pouvait retenir ses larmes ; il embrassait l'enfant, et s'écriait d'une voix entrecoupée :

— Tu es une bonne petite fille, Lucie, et Dieu te bénira !

Quand cette émotion fut un peu calmée, le père Pierre tira quelques écus de son tiroir et les donna à Lucie, en disant :

— Porte cet argent à ton père : il achètera des vêtements, ce qu'il faut pour vous habiller tous les deux. Ce soir, vous viendrez souper chez une personne, qui pourra vous rendre service... Voici l'adresse...

La petite alla, toute joyeuse, communiquer cette bonne nouvelle à son père.

Pendant ce temps-là, l'écrivain public donnait ses ordres à Madeleine, après lui avoir raconté, en pleurant, la surprise et la joie que la Providence lui envoyait :

— Un bon souper ! disait-il : ce sera le meilleur que je ferai de ma vie ! Une bouteille de vin choisi ! Ce pauvre homme n'en a peut-être pas pris depuis bien longtemps ! Un bon feu surtout ! Hélas ! il a tant souffert du froid !

Madeleine était heureuse à en perdre la tête, surtout quand elle songeait à cette charmante Lucie, dont elle serait comme la seconde mère.

Le père Pierre avait déjà fait vingt fois le tour de la chambre et regardé autant de fois la pendule d'albâtre qui décorait sa cheminée, lorsqu'un petit coup bien timidement frappé à la porte lui annonça l'arrivée de son fils



Séverin s'avança d'un air modeste, en tenant sa fille par la main.

et de sa petite fille. Alors les forces lui manquèrent pour supporter son émotion, et il avait dû s'asseoir, tandis que la vieille Madeleine courait ouvrir. Séverin entra. Comme il était vieilli ! comme il était changé ! Son père eût hésité à le reconnaître. Il s'avança d'un air modeste, en tenant sa fille par la main, et dit, sans lever les yeux :

— Monsieur ! que de reconnaissance je vous dois ! Sans avoir l'honneur d'être connu de vous...

Le père Pierre se leva, tout troublé, et répondit en balbutiant :

— Il me semble que ce n'est pas la première fois...

A cette voix, Séverin s'élança dans les bras du vieillard :

— Mon père ! répétait-il, ô mon père !

Durant plus d'un quart d'heure, ce furent des pleurs, des embrassements, des paroles entrecoupées : on était dans l'ivresse du bonheur.

Quand les premiers transports furent calmés, le père Pierre prit Lucie sur ses genoux et lui dit :

— Mon enfant, c'est ici que tu resteras avec ton grand-papa ? Séverin, mon bon Séverin, nous ne nous quitterons plus à présent !...

— Jamais ! jamais ! répondit Séverin en pleurant. Ah ! si ma pauvre femme pouvait être témoin de mon bonheur, elle qui m'a vu si longtemps malheureux ! si elle savait que vous m'avez pardonné, mon père ! Mais sans doute, du Ciel où elle est allée, elle veille sur son enfant et sur moi, elle nous voit, en ce moment...

— Mon cher fils, dit le vieillard, c'est elle qui a conduit votre enfant dans mon échoppe ! Hélas ! sans ce coup de la Providence, je fusse mort, sans t'avoir revu ! sans savoir que tu étais corrigé par le malheur !

— Oui, la misère et le malheur ont puni mes fautes ! Oh ! quel repentir j'en ai eu, mon père ! combien j'ai souffert !...

— Mon ami, tout cela est fini : aujourd'hui tu n'es plus pauvre et nécessiteux, puisque je suis presque dans l'aisance.

— Mon grand-papa, dit Lucie, je vous servirai, je vous soignerai bien, et vous me permettrez d'aider cette bonne dame à faire votre ménage...

— Oui, ma fille, dit Madeleine. Viens, nous allons servir le souper, un bon souper, que j'ai préparé pour toi, pour notre cher Séverin.

Tandis qu'on arrangeait le couvert, le père Pierre mena son fils dans un petit cabinet attenant à la chambre, et lui dit, en montrant une grande armoire fermée à clef :

— Il y a là dedans un contrat de deux mille francs de rente ; tu vois que c'est un joli capital. Si tu veux te faire un état, je puis t'aider avec cet argent, mon cher fils.

— J'en ai un tout trouvé, mon père.

— Lequel ?

— Le vôtre : nous l'exercerons ensemble, mon père, car je ne veux plus vous quitter un seul moment ! s'écria Séverin en pressant les mains du vieillard.

— Allons ! dit le père Pierre, allons souper ! Demain, j'installerai mon successeur, le nouvel écrivain public de la place Sainte-Geneviève !

FIN DES HISTOIRES D'AUTREFOIS

TABLE DES MATIÈRES

/31

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.





